

Apprenti

Pierre Magnan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TEL. 44

J. Mollé

PIERRE
MAGNAN

Apprenti

MÉMOIRES



DENOEL

PIERRE MAGNAN

APPRENTI

Mémoires



© Éditions Denoël
février 2003

ISBN : 978-2207254387

« Je vais descendre nu et cru dans la fosse aux hommes. Ils ne me feront pas de quartier. »

Ces deux phrases sont les dernières de *L'Amant du poivre d'âne*, mais c'est moi, d'abord, qui ne dois pas me faire de quartier.

Je suis toujours allé droit au but dans chacun de mes ouvrages. J'ai toujours respecté la règle d'Aristote mais ici il faut, pour bien m'expliquer, que je remplace l'ordre chronologique par un survol de ma jeunesse qui replonge d'abord au plus profond de mon enfance et dessine ensuite un arc jusqu'à ma dix-huitième année où j'eus l'explication de ce qui fit le malheur de mon adolescence.

J'avais quatre ou cinq ans, j'étais parfaitement bien sous la protection d'un père et d'une mère, de deux grand-mères et d'un grand-père, plus quantité d'oncles, de tantes et de cousines.

Je me laissais paisiblement vivre, mangeant comme un ogre, avec le même appétit à la fin d'un repas qu'à son commencement ; capricieux avec ceux qui étaient faibles avec moi, peureux, couard, devant ceux qui m'en imposaient, c'est-à-dire mon père, mon grand-père et mon grand-oncle Désiré.

Ma sœur avait trois ans. Nous dormions dans le même chambron obscur garni de deux lits à paille gonflée de chaumes de blé. L'appartement était petit avec de minces cloisons.

À cause, probablement, du café de l'Henri Gardon, l'épicier, que celui-ci brûlait à la main dans un brûloir à charbonnille, je suis insomniaque de naissance. J'ai toujours veillé dans le noir, j'ai toujours lutté contre le sommeil, le jugeant sans doute aussi peu naturel que la mort.

Ce café, mon père nous l'apportait au lit à six heures du matin. Il s'est toujours levé à cinq heures, été comme hiver. Je le buvais, je le dégustais. Il avait déjà embaumé toute la maison pendant qu'il *passait* sur le poêle trèfle (fabriqué à Dole, Jura) puis, plus tard, sur la cuisinière électrique qui fut notre luxe dès 1930.

C'est probablement ce café qui fut à l'origine de mon malheur car non seulement je dormais mal mais encore une feuille morte glissant sur la terrasse, poussée par le vent, suffisait à me réveiller.

Je devais avoir quatre ans. La maison respirait le bonheur car le bonheur ça se respire, et un enfant qui respire le bonheur autour de soi est un enfant qui se porte bien.

Mon père trimait dur, d'abord huit ou neuf heures pour gagner notre vie et ensuite un grand nombre d'heures pour aider ses parents, *paysans de la ville* ¹ et qui commençaient à vieillir.

Ma mère lavait *pour les autres* au ruisseau distant d'un kilomètre. Je la vois encore portant des corbeilles de linge mouillé qui devaient faire vingt kilos, alors qu'elle en pesait cinquante-cinq.

Mon père, d'ailleurs, presque tout de suite, lui fit faire dans la cour un grand lavoir pour qu'elle puisse laver chez elle désormais.

La maison respirait une ineffable odeur de transpiration été comme hiver. Une odeur que je transporte encore dans mon atmosphère particulière sans avoir besoin d'en appeler à mes souvenirs. C'était l'odeur du travail.

Ma mère avait commencé à dix ans à *laver pour les autres*, à transporter sur ses épaules les matelas de vingt-cinq kilos que sa mère fabriquait aussi pour les autres. Ce *pour les autres* a été le leitmotiv qui accompagna mon enfance tout le temps qu'elle dura. À onze ans, ma mère entra comme ouvrière dans une fabrique de pâtes alimentaires (Honoraty et Chaumeton) puis elle fut bonne au bar Pernod et c'est là que mon père, au comptoir, revenant de la guerre, gros de muscles et le crâne complètement rasé, la séduisit en lui lisant des poèmes de Lamartine.

Ils étaient tous les deux d'une robustesse incroyable. Mon père arrivait du travail jamais autrement, même sous la neige, que les manches retroussées et le veston sur le bras, à moins qu'il ne le portât sur les épaules sans enfiler les manches.

Ma mère, dans sa jeunesse, je ne l'ai jamais vue porter un manteau ni même un gilet de laine. Je n'ai jamais eu ni avec mon père ni avec ma mère le contact des vêtements d'hiver contre mon visage ou contre mon corps. La chaleur animale de leurs muscles toujours bouillants fut toujours la seule protection qu'ils m'offrirent contre le froid. Ils étaient l'un et l'autre merveilleusement sains.

Ils étaient heureux ensemble. J'entends encore le pas courant de mon père montant, en se *dératant*, les quinze marches de l'escalier en hélice qui séparaient de la cour notre appartement. Il sifflait. Il sifflait tout le temps. On l'entendait siffler depuis le carrefour. Il appelait :

— Mémaine !

C'était ma mère.

Le couvert était mis. Il y avait toujours quelque chose de bon à manger. Ils mangeaient tous deux de grand appétit, en se félicitant de pouvoir le faire sans contrainte. Lui avait en horreur le riz et la soupe aux choux. Sous la férule d'un père inflexible, il avait été contraint

d'en manger toute son enfance, toute sa jeunesse. Elle, avait été mal nourrie en son jeune âge, étant délicate et n'aimant pas n'importe quoi, ce qui, dans une famille où il y avait neuf sœurs à nourrir, ne laissait pas d'être fâcheux.

Pendant tout le temps que duraient ces repas, mon père racontait les tribulations de sa journée, ma mère se plaignait des voisines ou de ses employeurs. Mais la plupart du temps ils riaient, ils plaisantaient. Mon père était un imitateur hors pair. Il ne réservait qu'à nous ses imitations de tous les Manosquins. On se tordait de rire. Ils chantaient aussi. Toutes les complaints provençales et françaises défilaient dans leur répertoire. Ils se faisaient pleurer avec *Le Temps des cerises*.

Je ne savais pas ce que c'était qu'aimer, mais à les voir aujourd'hui depuis l'éternité où ils sont rentrés, je crois qu'ils s'aimaient. Je crois qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer.

Ma mère, à vingt-cinq ans, n'avait jamais absorbé une goutte d'alcool ni de vin. Mon père lui disait :

— Bois un peu de vin, Mémaine ! Un demi-verre ! Ça ne peut pas te faire de mal et c'est bon !

Non. Elle n'aimait pas ça. Elle refusait.

On ne restait jamais très longtemps autour de la table. Mon père avait hâte d'aller lire *Science et Voyages* et ma mère *Le Petit Écho de la mode*. Ma sœur s'emparait de *Lisette* et moi de *Guignol*. Et hop ! Tout le monde au lit.

Le silence. Le bruit des pages tournées ou le paisible gazouillis de ma mère questionnant mon père et celui-ci absorbé dans sa lecture, lui répondant au jugé, sans l'entendre. Dehors, la nuit du vent ou de la pluie ou du silence total sur quoi s'abattait soudain une heure d'airain que sonnait interminablement le clocher de Saint-Sauveur, à deux cents mètres de la maison, à vol d'oiseau.

Ah ! Et parfois dans la soupente où elles étaient perchées, en bas à l'écurie, le brusque piaillage d'une poule épouvantée qui battait éperdument des ailes en un cauchemar renardier.

Le silence, dans lequel je m'endors. Mon père ronfle puissamment, ma mère un peu moins fort, ma sœur dans son lit blanc dort paisiblement...

Ce livre est le plus dur que j'aie jamais écrit. C'est celui qu'il me coûte le plus de confesser. Je soupire deux ou trois fois par page en le composant. J'ahane sur ma vérité. Il m'arrive de me demander quel démon ricanant me pousse à l'extraire de moi et je retarde l'instant où le destin va se lever pour me rendre responsable de mon propre malheur.

Je porte ce secret au fond de mon cœur depuis soixante ans et c'est peut-être ce qui me fait si lourd d'aspect et d'âme.

Je devais n'avoir pas plus de quatre ans lorsqu'une nuit je fus éveillé

par un bruit insolite : plainte, effort, gémissement. Je ne savais pas mais ce que je savais, c'était que ce bruit m'agaçait, me gênait, m'incommodait profondément, douloureusement.

Il provenait de la chambre de mes parents, séparée de la nôtre par une simple cloison de briques de chant.

Je fus aux aguets de ce bruit chaque fois qu'il se produisit et je crois bien – hélas – qu'il ne se produisit jamais, si faible fût-il, sans me réveiller.

Il m'horripilait, il me blessait, il me tараudait comme un mal de dents. Je finis par comprendre que c'était ma mère qui produisait ces sons inarticulés. Alors je n'eus de cesse de la faire taire. Je hurlais, je trépignais. Ma voix déjà forte devait transpercer la cloison, être insupportable aux oreilles de ceux qui, en ce moment, étaient à mille lieues de moi et de mes états d'âme.

Cela dut durer des années car je me souviens que ma sœur Alice, de deux ans et demi ma cadette, m'adjurait de me taire, depuis son petit lit blanc, de ne pas interrompre ce qui était en train de se passer.

Mais non je ne me tais pas ! J'insiste, je persiste, j'élève une véhémence protestation contre ce mystère qui devrait m'être sacré, que je devrais écouter religieusement, qui devrait m'emplir le cœur d'une jubilation aussi grande que la contemplation du ciel, l'odeur d'une fleur ou le gazouillis d'un oiseau. Mes cris saccagent la nuit, souillent le silence, me placent en discordance totale avec l'harmonie universelle, elle qui a besoin de ce gémissement de bonheur pour savoir qu'elle existe.

Mais alors pourquoi à trois ans, quatre ans que j'ai alors, *rien* ne m'avertit, rien ne me souligne, rien ne me met en garde contre le fait que mes parents sont en train de faire l'amour et que, dans ce domaine, je n'ai pas droit à la parole ?

Le sacro-saint libre arbitre s'abstient religieusement d'intervenir, de faire naître dans mon épaisse inconscience le sentiment de mon indignité.

Et pourtant je sais déjà qu'on ne touche pas le poêle brûlant, qu'on ne met pas le doigt dans le mécanisme du moulin à café, qu'on ne plonge pas la main dans l'eau bouillante, qu'on ne saute pas cinq marches d'escalier à la fois, qu'on ne pose pas le doigt sur un fil électrique mis à nu et même, et c'est la première chose qu'on n'a pas eu à m'expliquer, qu'on ne descend pas, sous peine de mort, dans la cave du grand-père, lorsque le vin est en train d'y fermenter.

Mais alors pourquoi, si je suis déjà prévenu contre les choses de la mort, pourquoi ne le suis-je pas aussi en ce qui concerne celles de la vie ? Pourquoi ne sais-je pas, dès ma naissance, qu'on garde le silence lorsque votre mère est en proie à l'orgasme ? C'est une chose que tous les mammifères devraient savoir dès leur naissance, l'ayant appris par

la nuit des temps qui les a précédés.

Mais non ! Je crie, je trépigne, je me mets en travers, j'oblige à redescendre sur terre deux êtres, mon père et ma mère, qui *n'ont peut-être que ça* pour être heureux.

Oh, je sais bien ce que l'on va m'objecter tout au long de ma vie pour apaiser ma conscience. On va me dire que je ne suis pas responsable, qu'un enfant de quatre ans, il est normal qu'il ne comprenne pas. On va rire de ma pusillanimité, de mes remords superflus. On va passer *légèrement* sur un incident majeur de ma vie. Au besoin, on me dira que c'étaient mes parents les grands coupables pour n'avoir pas su modérer leurs transports. On va me reconforter. On va m'absoudre.

— Va, ne t'en fais pas, ce n'est pas si grave !

Eh bien non ! Et croyez que j'ai médité longtemps là-dessus. Je tiens qu'à partir du moment où un enfant dans sa haute chaise jette à terre la sucette importune qu'on lui a imposée ; à partir du moment où il risque un regard biais vers ses parents pour savoir qui va la lui ramasser pour la troisième fois ; je tiens qu'il est déjà responsable de ses actes. Et ne suffit-il pas, pour le prouver, que je me souvienne des miens ?

Eh bien non, je ne suis pas consolable, je ne suis pas léger. J'ai une mémoire tenace, lucide, capable, soixante-quinze ans plus tard, de me jeter ma vérité à la figure toute nue. Et pourquoi croirais-je autrui ? Autrui ! Le monde entier dont la devise éternelle se résume en cette formule vulgaire :

— Surtout pas de panique !

Autrement dit :

— Homme, ne te regarde pas en face ! Sinon nous sommes foutus !

Je veux me regarder en face sans jamais biaiser et si je me fais peur, tant pis !

Le temps passa. Je grandis. Je commençai à éprouver l'aiguillon de l'érotisme. L'érotisme naît chez le petit enfant bien avant l'amour.

Aussi mystérieusement qu'ils étaient nés, les gémissements de ma mère se turent pour toujours et mes insomnies connurent une paix royale, bercées seulement par le vent, la pluie ou, au lointain, le chant des grenouilles.

Nous avions un *bien* qui s'appelait la Charrette, du côté de Sainte-Roustagne. Un beau quadrilatère complanté d'oliviers énormes. Il faut préciser qu'en 1925 à Manosque, l'olivier jouissait d'un mépris total. On lui portait un peu de fumier autour une fois par an. On envoyait le *drôle* (l'enfant) donner quelques coups de pioche pour aérer le sol et c'était tout. Une fois sur deux, on disait :

— *Qu'est an n'y aura gis !* (Cette année, il n'y en aura pas.)

C'était des olives qu'on parlait. Il fallait serrer l'huile de l'an d'avant. Et quand il y en avait, le gel et la froidure surgissaient au moment de la récolte. Il fallait courber l'échine, s'envelopper de gilets et de cache-nez. Les grosses chaussures s'enfonçaient dans le mélange de glaise et de neige fondante. Le pied glissait sur les barreaux du *cavalet*. Plus souvent que les chansons, c'étaient les imprécations qui montaient vers le ciel gris ; ou alors, soudain, le mistral se levait. Comme un balai gigantesque, il effaçait en trois coups tous les nuages et le froid commençait à ronfler. Les olives *ne venaient plus*, c'est-à-dire qu'il fallait les détacher une à une du pédoncule. Les branches vous fustigeaient de verges comme un bourreau zélé.

Non vraiment, en 1925 à Manosque, l'olivier n'était pas en odeur de sainteté.

Mon grand-père et mon père se consultèrent au sujet de ceux de la Charrette et décidèrent d'un commun accord de les arracher pour planter de la vigne. Celles de Saint-Pierre et de Saint-Lazare, nos autres biens, commençaient à se faire vieilles et ne donnaient plus guère.

Je sens encore l'odeur des cèpes (souches d'olivier) mises à nu, écartelées, déchiquetées par la hache de mon père. Je vois encore la belle couleur mate et claire de leurs veines soudain rendues au jour. Elles avaient le lisse et le luisant des parquets bien cirés, et alors montait d'elles ce parfum qui ne cessait jamais d'embaumer la maison, lorsqu'on les entassait dans la cour, lorsqu'elles brûlaient dans le poêle.

Je vois aussi mon père, patiemment, creusant à la pelle et à la pioche les tranchées qui permettraient à la vigne de prospérer dans un beau terrain meuble. Je le vois transporter, tombereau après tombereau, le fumier du mulet pour enrichir le safre dont toute la colline était faite. Il ne savait pas qu'il était en train de perdre sa vie à la sueur de son front.

Passèrent les jours, passèrent les saisons, passèrent les années et, un beau septembre vers 1930, la vigne toute neuve donna son premier vin.

C'était un régal d'enfant que de voir tourner les vis d'Archimède du fouloir qui écrasait la récolte. Sous l'appareil une manche en grosse toile conduisait directement par le soupirail vers le tonneau. Les mains robustes des hommes tournaient le mandrin du fouloir et les grappes écrabouillées faisaient entendre ce bruit d'insecte broyé qui parle toujours un peu à l'âme parce qu'il évoque des hécatombes. Nul homme broyant les produits de la vigne pour en faire du vin ne peut échapper à cette pensée qu'il est lui aussi en train de passer par quelque pressoir gigantesque. C'est pourquoi le travail du vigneron en train de saccager le raisin est toujours une opération empreinte de

gravité. On n'entend jamais rire autour d'un fouloir comme au temps des cerises ou durant les olivades, quand il fait beau. Car cette transition de la grappe devenant promesse de vin passe par une mort nécessaire où l'homme peut suivre son propre destin.

Pendant une odeur ineffable se répandait sur l'environ, allait d'un côté jusqu'à la fontaine de la rue d'Aubette et de l'autre vers celle de la rue Chacundier.

Tous les voisins assistaient au spectacle, visages noirs vaguement éclairés par des lanternes sourdes au ras du sol ou par la chiche clarté des réverbères électriques munis d'ampoules de trente watts. Notre maire, Arthur Robert, économe des deniers publics, ne permettait pas les éclairages somptuaires, de sorte que, dès la nuit venue, nous avions droit à des tableaux plutôt qu'à des photographies. Mon enfance a été nourrie de ces clairs-obscurs où l'imagination pouvait recréer en toute liesse.

Je me souviens que l'oncle Désiré lui-même, le héros du Tonkin et du Dahomey, sans toutefois mettre la main à la pâte, vint néanmoins approuver le bon déroulement de l'opération.

Les Magnan engrangeaient leur récolte et tout le voisinage en murmurait de contentement. Demain ce serait le tour des Laurent (le Pascalon), puis des Burle, puis des Vial, puis des Genty, puis des Iscaïn, puis des très vieux Montagnié, tous ceux qui avaient un peu de bien, un peu de vigne et une cave.

Pendant une semaine, la rue Chacundier allait vivre sous la religion du vin en train de bouillir dont l'odeur s'échappait par les soupiraux. Le nôtre, de soupirail, s'ouvrait au ras de la porte cochère. Il doit encore exister. Ma grand-mère Magnan me prenait par la main, me faisait m'agenouiller, me courbait la tête vers le sol.

— Bouche-toi le nez et écoute !

J'obéissais à cause du gaz carbonique. J'écoutais de toutes mes oreilles. Au bout d'un moment, j'entendais un glouglou rond qui montait de la cave. C'était le vin en train de bouillir, c'est du moins ce que mon imagination me suggérait. J'en faisais part à ma grand-mère. Elle me faisait un large sourire d'approbation. Elle aussi avait une oreille faite pour entendre bouillir le vin.

Puis le silence se faisait dans toutes les caves du quartier. Un silence redoutable. Avec les précautions d'un Sioux sur le sentier de la guerre et sur la pointe des pieds, chacun s'aventurait à descendre une ou deux marches vers l'ancre obscur où dormait le vin ; chacun tenant un bougeoir, la bougie allumée, les yeux fixés sur la tremblante lueur. Si par malheur elle expirait, soufflée par le gaz carbonique, on remontait précipitamment ces deux marches qu'on venait de descendre. Sinon on se hasardait, on s'aventurait, tandis qu'en haut des marches l'épouse vigilante guettait le faux pas possible vers le cloaque impalpable et

mortel du gaz carbonique.

Mais non ! Le vin dormait maintenant et le gaz carbonique s'était évacué par les soupiraux.

Alors c'était la grande remontée de la *raque*, le résidu des grappes. Alors on pouvait se boucher le nez sur toute l'étendue de la rue d'Aubette, de la rue Danton, de la rue Chacundier car cette *raque*, par son odeur, prenait à la gorge tout le quartier.

On en remplissait les cornues, des récipients en bois comme les tonneaux et les barriques mais à ciel ouvert dont deux des douves étaient munies d'une poignée pour les manier. Mon père faisait tout tout seul et les cornues il les remontait sur ses épaules jusqu'à l'air libre.

Je me souviens de ma fierté à voir descendre de la charrette cette douzaine de cornues de *raque* alors que les voisins ne pouvaient en aligner que sept ou huit. Alors, après un dernier pressage pour remettre au tonneau le jus restant, on emportait le tout sur la charrette du mulet jusqu'à l'alambic de l'Henri Magnan, au coin du lavoir des bohémiens où, parmi trois ou quatre autres bouilleurs de cru, se faisait l'eau-de-vie des riverains.

Que le bonheur de cette atmosphère extraordinaire qui est comme un leitmotiv dans toute mon œuvre ait été en même temps la source d'un si grand malheur, me sonne aux oreilles pour la première fois comme le ricanement de la nature et son indifférence envers l'homme, lequel se meut parmi elle en croyant la connaître.

Combien de fois le souvenir de cette odeur d'eau-de-vie, mélangée à celle du charbon de Gaude, au soir d'automne, au vent dans les platanes, à la sourde respiration de scabots trempés de pluie qui descendaient de la montagne ; combien de fois l'ai-je évoqué, combien de fois me suis-je efforcé de le fixer pour l'éternité, alors que j'aurais dû, au contraire, exécrer ce moment, cette atmosphère, cette saison ? Quelle soumission dévote au destin m'a-t-il fallu pour continuer à aimer ce qui a tué pour toute ma jeunesse ma joie de vivre et quel a dû être mon amour pour tout ce qui se perpétuait en dehors de nous, au-dessus de nous, au-delà de nous ; pour que ce qui surnagerait de cette époque terrible soit le contraire de l'exécration et se fonde enfin en une harmonie paisible qui me permettrait d'en donner à tous la nostalgie ?

C'était par un soir d'hiver vers cinq heures avant Noël. J'étais en huitième où je *suivais* facilement, ce qui me permettait de garder le cœur léger. Je sifflotais à mon habitude, regagnant la maison en courant à fond de train, la gibecière de carton me battant les épaules. Je criai :

— Man ! depuis le bas de l'escalier.

D'ordinaire, la voix claire de ma mère me répondait depuis d'étage. Ce jour-là, il n'y eut pas de réponse. J'ouvris la porte de la cuisine. Ma mère était debout devant l'évier. Elle me tournait le dos. Une épouvantable odeur d'eau-de-vie régnait dans la pièce.

(Il devrait exister pour ce texte une ponctuation spéciale afin de noter chaque soupir que j'exhale en l'écrivant.)

Je criai : « Man ! » de nouveau. Alors je vis qu'elle tenait entre ses bras la bonbonne de marc que mon père avait rapportée la veille de l'alambic et qu'elle était en train, consciencieusement, de la vider par le trou de l'évier.

Elle abandonna cette tâche, se tourna vers moi. Elle avait les yeux vitreux. C'était le visage de l'alcool que j'avais devant moi. Elle fit deux pas incertains et s'écroula au pied de la table, entre les chaises, je ne sais plus.

Je me précipitai vers elle, j'essayai de la relever mais elle était beaucoup trop lourde pour mes dix ans. Je la traînai sur le sol jusqu'à sa chambre. Là, par un effort surhumain, je réussis à la basculer sur son lit où je l'allongeai. Elle n'avait pas fait un geste, pas prononcé une parole.

Je la laissai. J'allai m'asseoir sur une chaise, la gibecière toujours arrimée à mes épaules. J'attendis sans penser, abruti d'horreur et d'étonnement, contemplant fixement dans l'évier la bonbonne du grand-père qui devait avoir servi à plusieurs générations de Magnan.

À cinq heures mon père arriva. Il sifflotait dans l'escalier selon son habitude. Il montait rapidement les marches pour retrouver son bonheur. Dès que je le vis je lui dis :

— La maman a bu.

Il se précipita vers elle. Il resta une ou deux minutes à la contempler. Je l'entendis qui disait :

— *Es dou propre !* (C'est du joli !)

Il revint vers moi sans un mot. Entre cet homme de trente-quatre ans et moi il n'y avait pas de différence. Nous n'avions pas de remède, pas de consolation. Nous étions écrasés par le même anéantissement. Il s'empara de la bonbonne d'eau-de-vie et jusqu'à la dernière goutte il la vida par le trou de l'évier. Puis il s'assit à son tour sur une chaise. Il n'y eut pas entre nous un seul regard échangé.

À six heures, ma sœur arriva elle aussi, venant de chez une copine et elle aussi toute chantonnante. Je me souviens encore de la chanson qu'elle fredonnait en traversant la cour, en montant l'escalier :

*Jeune ou vieux, près du feu,
Vive la flamme, vive la flamme,
Jeune ou vieux, près du feu,
Qu'on est donc heureux !*

Quand elle apparut avec son pompon rose dans les cheveux que ma mère lui avait disposé le matin même sur sa coiffure (c'était la mode alors pour les écolières) je lui dis comme à mon père :

— La maman a bu.

Elle aussi se précipita vers le lit où notre mère était inerte. Elle revint tout de suite. Elle s'assit elle aussi. Je ne crois pas qu'on se regarda. Nous ne sommes pas d'une famille où l'on pleure, où l'on s'embrasse, où l'on s'étreint dans le malheur. L'anéantissement chez nous ne se partage pas avec le reste du monde.

Et puis : le poêle était éteint, nous étions en décembre, tout à l'heure nous aurions faim. Il nous fallait remplacer notre mère dans tout ce qu'elle faisait d'ordinaire. Je me souviens que ce fut la première fois où l'on se retrouva seulement trois autour de la table et qu'on mangea en silence et qu'aucun rire n'éclata ni aucune chanson, dans la petite pièce où nous nous tenions peureux tous les trois.

Ma mère se réveilla le lendemain en vomissant car l'alcool a ceci de particulier qu'il est indigeste. Mon père était parti au travail et ma sœur à l'école. Pourquoi me trouvais-je là ? J'étais ce qu'on appelait *externe libre*. Il ne devait pas y avoir classe ce matin-là.

Quand elle fut en état de comprendre, je racontai à ma mère ce qui s'était passé. Elle était atterrée.

— Je suis une belle pute ! dit-elle.

Il n'y eut plus jamais d'eau-de-vie dans la maison mais hélas, ma mère faisait partie de ces êtres qui ne supportent pas l'alcool. Une canette de bière suffisait à l'enivrer. Ça n'était pas tous les jours mais deux, trois fois par semaine.

J'arrivais. Elle était en train de chanter *La Complainte des ballons rouges*. Je savais ce que ça voulait dire. J'ignore pourquoi j'étais toujours le premier témoin de ses beuveries. Ma sœur arrivait ensuite puis mon père.

Mais parfois aussi, hélas, c'était sa mère à elle, la pauvre Marie Brunel, qui venait nous voir presque tous les jours.

Le malheur s'installa sur la maison : le linge n'était plus lavé, les lits n'étaient plus faits. Mon père avait interdit aux épiciers alentour de vendre du vin ou de la bière à ma mère. Mais elle allait acheter de quoi boire au loin, au Soubeyran ou à la Saunerie. On ne pouvait pas faire le tour de tous les endroits de Manosque où l'on trouvait de quoi s'enivrer.

De plus, ma mère avait une amie qui lui apportait en cachette de quoi boire dans son cabas. C'était une poivrôte au menton en galoche, si laide qu'il ne lui restait plus qu'à boire mais elle, sauf son regard trouble, ça ne se voyait pas.

Ce déchet de l'humanité s'appelait madame Bêlier, on l'appelait la

Bêlier. Elle arrivait sur ses pieds plats, avec son cabas en tapisserie. Ma mère la recevait sur le pas de la porte, ne la faisait jamais entrer à la maison mais là, durant de longues demi-heures, elles avaient, de l'une à l'autre et se chuchotant à l'oreille, de ces conciliabules d'ivrognes qui devaient englober dans leurs sujets l'univers tout entier. Je savais alors que le soir ma mère serait ivre.

Mais quelle douceur c'était les jours où elle ne l'était pas ! Les jours où nous la retrouvions saine et alerte, pleine d'humour et prête à être contente de tout. Les jours où le couvert était mis et où mijotait la bonne cuisine.

Alors, chaque soir, je rentrais l'angoisse au cœur, ne sachant si ce serait un bon ou un mauvais jour. J'étais averti parce que ma mère guettait sa Bêlier devant la porte de la maison. Elle avait déjà bu une canette de bière mais la Bêlier devait lui en apporter une autre.

Elle les dissimulait partout : dans l'arrière-écurie obscure, dans le poulailler, au grenier, dans la caisse à eau du lavoir. Elle allait boire au goulot, en cachette, une petite fois toutes les demi-heures.

Je me livrais à un jeu tragique qui consistait à dénicher ces bouteilles de bière d'un demi-litre et les vider consciencieusement au puisard du lavoir.

Ma mère commençait à déblatérer quand mon père arrivait. Elle l'attaquait sur tout et sur n'importe quoi. Il ne répondait jamais un mot.

L'invective continuait sitôt qu'ils étaient couchés. Ça durait des heures. J'étais aux aguets de cette voix vengeresse. Soudain elle se taisait. Je poussais un soupir de soulagement. Mais non. Elle recommençait un quart d'heure après.

Alors je me levais. Je sortais, j'allais me promener sur le boulevard des Tilleuls, j'allais vers l'avenue Saint-Lazare et plus loin vers la route de Voix. J'étais seul avec mon malheur. J'allais le plus loin possible, le plus tard possible, dans l'espoir de la trouver endormie au retour. L'horloge de Saint-Sauveur sonnait une heure puis deux, quand elle en était à trois, je rebroussais chemin, et moi qui aime tant les nuits, aucune de cette époque ne me fut profitable, d'aucune je ne me pénétrai, aucune ne resta dans mon souvenir pour me consoler. Elles étaient toutes vides et hostiles.

Il n'y avait pas qu'elles : le fait que ma mère se fût mise à boire ne nous attirait aucune sympathie bien au contraire. Sa soûlerie nous rejaillissait dessus. Un certain opprobre commençait à nous signaler à l'attention de tous. Mes camarades étaient fort aises que leur mère ne bût pas. Comme mon père était communiste on fit tout de suite, le soir sous les lampes à suspension, la relation de cause à effet. Un « parbleu ! » général ne tarda pas à tout expliquer.

Ma sœur de dix ans dut suppléer sa mère ; à la cuisine, au linge

propre, à tout, avec son pompon rose d'écolière. Nous étions la honte de la famille. Mes tantes, mes cousines, ma grand-mère Magnan étaient scandalisées. La cousine Rose qui tenait une boucherie et la cousine Lili qui était paysanne ne nous parlèrent plus d'un seul coup. Je ne me le rappelais pas toujours. Je leur disais bonjour en passant. Elles détournaient la tête.

Il ne me souvient pas, à cette occasion, avoir entendu dans tout Manosque une seule parole de commisération. La solitude de l'ivrognerie nous enveloppa comme une épidémie. Il y avait le monde des convenables et il y avait nous.

Je dirai au fur et à mesure que ce livre avancera les diverses circonstances auxquelles je me trouvai acculé à cause de cette catastrophe, mais j'ai dit au début que je devrais décrire un arc de cercle jusqu'à ma dix-huitième année afin d'embrasser toute mon adolescence et de savoir enfin pourquoi ma mère buvait.

Voici : j'ai dix-huit ans. Je fais l'amour avec Thyde Monnier depuis quelques mois. C'est l'été. Thyde, à qui je n'en ai jamais parlé, a appris par la rumeur publique que ma mère buvait. Elle n'eut de cesse de la connaître.

Thyde Monnier était le plus grand confesseur de femme qui fût au monde. Tout y passait : ses amies, les amantes de ses amis, les mères au foyer, ses femmes de ménage, sa propriétaire (madame Jourdan, qui ressemblait à Louis XIV, lui avoua ainsi un jour qu'elle portait perruque et qu'elle se rasait tous les matins) ; mais aussi les commerçants de l'environ, les veuves éplorées, les jeunes filles en fleur qu'elle attirait dans son orbite par paquets de douze ; parfois quelques hommes même dont un parmi les plus grands, qui se penchaient, incompréhensifs, sur l'abîme de leur moitié. Et le soir elle me déversait sur l'oreiller la récolte de sa journée qui nourrissait ses livres, parfois jusqu'à être la sténographie des confidences murmurées. Où croit-on que j'ai appris les femmes ?

Ma mère tomba dans le panneau sans résistance. Le secret qu'elle recelait au fond de son cœur, inconnu d'elle, elle le souffla à Thyde Monnier certain après-midi d'été. Thyde avait habilement fait glisser la conversation sur le chapitre des relations sexuelles et ma mère lui fit cet aveu :

— Ça fait dix ans qu'il m'a plus touchée !

Ce cri de détresse, Thyde me le rendit le soir même, apitoyée. Ma mère avait alors trente-sept ans.

J'ai toujours eu l'intelligence aux aguets sans que cela m'ait jamais servi à rien. Cet aveu insondable de ma mère creusa son trou dans mon épais égoïsme jusqu'à atteindre son but. Patiemment, avec une obstination têtue, ma mémoire se mit à fonctionner dans toutes les

directions, explorant les moindres recoins de ma conscience car elle savait, elle, que c'était *en moi* que résidaient les causes du mal. Et elle trouva.

Soudain (et ce fut soudain) je me retrouvai serrant convulsivement mon drap, exaspéré dans la nuit par ce gémissement bienheureux qui coulait des lèvres de ma mère, quand j'avais quatre ans, six ans, huit ans. Je me souvins de ma révolte, de mes bruyantes protestations, de mon immixtion intempestive au beau milieu de cette communion que je détruisais.

Mon père, à la fin, devait en avoir eu assez et il avait lâché prise. Et ma mère avait dû croire qu'elle le dégoûtait. Elle avait dû croire qu'il cherchait ailleurs une consolation ou un espoir. Car, à cette époque, les couples ne se parlaient jamais de l'essentiel. Le silence se refermait sur leurs essais malheureux, sur leurs pitoyables conjonctions. Des époux qui *ne se touchaient plus depuis dix ans*, il y en avait des myriades. Nos villes et nos villages vivaient sous la mortelle tristesse des désirs inassouvis. C'est ce qui leur faisait cette funèbre nostalgie tant aimée des poètes.

Pour moi, ce fut comme si le mistral se mettait à souffler en un ciel d'orage. Le bleu m'apparut. Mes dix ans de souffrance par les soûleries de ma mère, à partir du moment où je pus me dire : « Tu ne l'as pas volé », tout rentra dans l'ordre. Le malheur qui me frappait depuis de si longues années cessa de me paraître insupportable. Du moment que j'étais responsable, j'assumais.

Personne ne sut jamais ce qui éclaircissait ainsi mon horizon. Thyde Monnier ne connut jamais mon secret. Il ne me plaisait pas que quelqu'un le partageât avec moi. Mais les gémissements heureux de ma mère retentiront en moi jusqu'à mon dernier souffle comme le remords d'Oreste.

Et aujourd'hui que j'ai tiré de ces gémissements de femme heureuse, réels ou théâtraux, l'essentiel de ma joie de vivre et que je sais ce dont je t'ai frustrée, maman, je te demande pardon.

Et maintenant, ayons le courage de labourer un peu plus profond cette vie qui ne va servir qu'à témoigner.

Si ma tante Hélène m'avait croisé dans la rue en *brailles* de velours côtelé et godillots de tâcheron couverts de ciment, elle n'y aurait pas survécu. C'est ce qu'elle expliqua à sa mère en posant son index sur le front et les yeux fermés, un soir en revenant de son travail chez monsieur Devaux l'horticulteur. C'était chez elle le signe d'une grande souffrance. Elle était sujette à des migraines épouvantables qu'elle utilisait au mieux de ses caprices.

La mère Brunel résignée alla quêter de porte en porte pour son petit-fils afin qu'on embauchât celui-ci.

Là-bas en face, de l'autre côté du monument aux morts et cachée par lui, il y avait une grande maison à deux étages qui avait été autrefois le *Café de l'Univers*. Elle abritait une imprimerie et annonçait sur son fronton : *La Dépêche agricole des Alpes*. C'était notre hebdomadaire local de droite car il y en avait un autre, de gauche, édité par l'imprimeur concurrent Paul Drac et qui s'intitulait *L'Écho manosquin*. Sur la vitre de la porte d'entrée une signature en diagonale renseignait en belles anglaises sur les propriétaires de cet atelier : *J. Payan et J. Magne*.

Il y avait déjà longtemps, à l'époque, que Jules Payan, fils de la mère Payan de la rue Danton, avait fui l'association pour aller tenter sa chance à Paris où il travaillait à l'Imprimerie nationale pour le *Journal officiel*. On parlait encore de son grand œuvre, un petit opuscule de cent pages intitulé *Manosque en poche* où Giono avait commis ses premières lignes. C'était un panégyrique du premier écrivain de Manosque, Élémir Bourges, où il était question de « la froide gloire aux bras intangibles » qui retenait l'écrivain à Paris.

Le seul propriétaire de cette imprimerie était désormais monsieur Wilfried Julien Magne, Grenoblois, capitaine de réserve et que la guerre avait rendu sourd. Son épouse se prénomait Athalie. Par ces deux prénoms conjugués l'irréalité pénétrait dans ma vie. Il me fut impossible par la suite d'oublier que mes premiers patrons s'appelaient Wilfried et Athalie.

Ils parlaient *pointu* tous deux, l'un parce qu'il était dauphinois et l'autre par mimétisme. Athalie était de Vinon, à trois lieues de Manosque.

La première fois que je poussai la porte de cet atelier, une odeur que je n'avais jamais respirée de ma vie vint à ma rencontre depuis les fonds glauques qui brouillaient ma vision. Au-delà des prénoms, l'irréalité se poursuivait par cette odeur et la vue immédiate que j'embrassai n'était pas moins étrange : le plafond était très haut, il était traversé sur les deux tiers de sa longueur par l'interminable tuyau d'un poêle minuscule. Là-dessous, il y avait trois machines mandibulaires, une grande et deux petites, qui hoquetaient, en mouvement, avec un bruit d'os démantibulés. Autour de hauts lutrins à plans inclinés s'activaient deux ou trois hommes en veston de travail qui brandissaient d'étranges flûtes dont ils ne jouaient pas mais qu'ils faisaient voler au-dessus d'un casier baroque composé d'alvéoles plus ou moins grands.

Chaque fois qu'ils retiraient du casier leurs doigts agiles, ils tenaient entre le pouce et l'index une minuscule lamelle de plomb plus ou moins épaisse. C'était une lettre d'imprimerie. Ce que j'avais pris pour une flûte c'était un composteur et le casier s'appelait une casse.

Moi qui n'ai jamais cessé de me croire infime, mon infimité commença ce jour-là. J'entrai dans cet antre avec la désolation d'en attendre cinq francs par semaine alors qu'être manœuvre maçon m'en eût rapporté dix par jour.

Ce profond désenchantement fut la cause de mon intérêt médiocre pour le métier qu'on prétendait m'apprendre.

Je fus tout de suite un mauvais apprenti comme j'avais été un mauvais élève. À travers le composteur, la casse, le typomètre, les points, les corps, les cadrats, les cassetins, j'apercevais toujours l'image symbolique de la pelle et de la pioche pour lesquelles je me fusse volontiers craché dans les mains. Et dix francs par jour ! Ces dix francs que j'aurais rapportés à la maison et qui auraient changé, du moins je le croyais, la vie de mes pauvres parents.

D'autant que le métier d'apprenti typographe n'était pas moins éreintant que celui de manœuvre. Un apprenti, en 1934, c'était quelqu'un de corvéable à merci. On l'astreignait à toutes les besognes auxquelles les autres répugnaient. J'appris, dès le vendredi suivant, ce que serait ma vie désormais.

Le vendredi soir, c'était la sortie de notre hebdomadaire *La Dépêche agricole des Alpes*. Tout le monde était sur le pont : les deux typos, le grouillot, le prote qui mettait en pages, la patronne qui allait de l'un à l'autre comme un gros hanneton et enfin le patron, Wilfried Julien Magne que les ouvriers appelaient le Bré.

C'était un homme qui buvait. Il ne s'était jamais consolé que son

épouse fût bréhaïne alors que son plus cher désir à lui était d'avoir des enfants. De plus, il était revenu de la guerre diminué par la surdité. Alors il buvait.

Il faisait le tour des bistrots de Manosque (ils étaient quatorze), pérorant et buvant. Comme il avait l'accent *pointu*, on l'écoutait volontiers, comme il buvait, on en abusait.

Notre journal colportait toutes les nouvelles et annonces du pays et de la région. Le fin du fin étant de faire passer une annonce personnelle et donc payante pour une nouvelle d'intérêt général, gratuite celle-ci. Aussi beaucoup d'aigrefins se tenaient-ils, le vendredi soir, en embuscade devant les zincs, attendant l'arrivée certaine du père Magne. On l'interceptait entre deux tournées tardives. On lui payait un pastis que d'ailleurs, par honneur, il s'empressait de reconduire et on lui glissait le petit papier qu'on voulait voir insérer le soir même, c'était la condition impérative, dans *La Dépêche des Alpes*.

Le vendredi soir était l'heure d'angoisse des typos. Dans la pénombre de la grande salle au plafond haut, sous les lampes à abat-jour qui en descendaient au bout de longs fils, nous attendions tous l'arrivée certaine du Bré.

Les formes de la mise en pages étaient fin prêtes, serrages bloqués. Sur la vieille Marinoni, une presse à imprimer qui datait de 1903 (c'était gravé dessus), l'encrage des rouleaux en gélatine était soigneusement réparti ; la rame de papier, format raisin, était prête à la marge et la pression du *blanchet* était réglée au quart de poil. Il ne restait plus qu'à placer les formes sur le marbre de la machine.

Alors, la haute porte qui coïncait dès qu'on y touchait s'ouvrait toute grande et le Bré entraît sans bruit. En dépit de l'encre et du plomb, et parfois du poêle, l'odeur avinée qu'il traînait après soi, celle des quatorze bistrots, se répandait pénétrante au-dessus des casses.

Le Bré s'avancait en catimini contre l'un des typos pour lui glisser le traître morceau de papier dont le contenu ne souffrait pas qu'on le remît à plus tard. C'était, la plupart du temps, un communiqué de cet ordre : « La classe 1928 se réunira mercredi prochain à 20 heures à l'*Hôtel des Négociants*, en vue de l'organisation de son prochain banquet annuel. Présence indispensable. »

En dépit de son état d'ébriété avancée, le Bré se rendait parfaitement compte du trouble qu'il causait mais l'honneur de comptoir l'obligeait à ne pas se déjuger vis-à-vis de ses compagnons de beuverie.

Alors le typo harassé par dix heures de travail tirait bruyamment une casse de dix italique, il reprenait le composteur. Pendant ce temps, le metteur en pages débloquent les serrages de la forme et commençait à désinterligner une colonne afin d'y insérer les trois lignes du communiqué urgent. Parfois c'était plus grave : il y en avait

dix, vingt lignes, alors c'étaient deux ou trois colonnes qu'il fallait désinterligner.

Il était neuf heures du soir. On était debout devant les casses ou les machines depuis sept heures et demie du matin avec une interruption d'une heure et demie pour le déjeuner.

Le Bré errait d'un ouvrier à l'autre, quêtant en vain un peu de compassion et répétant :

— Je peux plus faire ça moi, hein ! Je peux plus faire ça !

Alors, le Sauveur, le contremaître, donnait sur la composition un dernier coup de *taquoir*. C'était une sorte de tampon entouré de papier buvard qui avait pour mission d'égaliser les lettres. Il portait les formes au marbre de la machine, il les bloquait. Il mettait le moteur en marche et vogue la galère !

Je montais sur le marchepied de la Marinoni et, l'onglet bien en mains pour faire glisser le papier, je *margeais*, c'est-à-dire que j'amenais la feuille jusqu'aux clapets de la presse qui se refermaient sur elle avec un bruit sec.

J'entends encore ce déhanchement de squelette boiteux qui agitait toute la presse pour avaler la feuille, l'imprimer, la rejeter en un grand froissement d'éventail vers la corbeille. On récoltait ces feuilles par brassées pour les jeter sur une grande table à tréteaux autour de laquelle, comme en un festin, tout le personnel était rassemblé : les deux Marcel, l'Antoine, le Sauveur, l'Athalie et même la Marcelle, la secrétaire qui occupait d'ordinaire une espèce de cagibi surélevé et vitré qui l'isolait du reste du personnel.

Chaque fois que je levais les yeux, j'avais devant moi ce motif de laisser ici toute espérance. Elle n'était pas laide. Elle était décourageante. Rien en elle, même pas une maigreur rassurante ne rappelait que c'était une femme. Elle portait des chaussettes à revers et des bottines carrées du bout. Elle était cheftaine de jeannettes et fréquentait assidûment les milieux catholiques sinon l'église. À chaque rencontre de nos regards, je croisais son sourire obligeant et même un peu jubilatoire mais qui n'avait rien à offrir.

Semblablement l'Athalie était un sac. Au-dessous d'un visage commun, elle n'avait qu'une forte poitrine vaillamment soutenue et l'on comprenait, à la voir, que le Bré n'arrêât pas de boire. Sa colonne vertébrale descendait des épaules au coccyx sans une courbe ni une ondulation. Elle portait des bas de coton gris et des escarpins de valet de comédie. Il n'y avait donc plus qu'à pleurer.

Pour l'instant, tout ce petit monde était occupé à plier le journal dont l'encre séchait encore. On le pliait savamment, avec célérité, de manière à l'amener réduit au format postal jusqu'à le ceindre d'une bande imprimée au normographe où figuraient le nom et l'adresse de l'abonné. C'était la Marcelle qui scellait la bande avec une colle

nauséabonde. Nous avions trois cent cinquante abonnés.

Pendant ce temps, moi, je margeais. Et je chantais ne vous déplaise ! Et tantôt c'était *Ramona* et tantôt c'était *Tosca* et tantôt c'était Tino Rossi dont j'enviais la coiffure disciplinée à la brillante Roja, ce qui la rendait moirée comme un clair de lune.

Encore aujourd'hui, je pense avec pitié à mes compagnons d'autrefois qui avaient à endurer cette gueulante permanente. Et quand je ne chantais pas je sifflais. Tout était faux : le chant et le sifflet. Un ami d'alors me dit obligeamment :

— Tu entends juste mais tu chantes faux !

Tout le monde courbait l'échine sous mon chant et il ne m'étonna jamais que le Sauveur, le contremaître, me distribuât de temps à autre quelque coup de pied au cul pour soulager son exaspération.

Enfin, le moment pour moi était venu, tandis que tout le monde pliait, de retirer les formes de la machine. Il y en avait deux de vingt-cinq kilos chacune qui s'emboîtaient l'une dans l'autre.

Le journal comportait quatre pages, soit deux fois deux formes, mais la première et la quatrième avaient été imprimées dans la journée. La première contenait des articles agricoles et la quatrième était une page d'annonces qui n'était que rarement modifiée.

Il existait dans un renforcement du mur, à côté de la Marinoni, une sorte d'évier à ras de terre pourvu d'un trou pour l'écoulement où je déposais les formes verticalement contre la paroi. J'allais remplir deux seaux à la pompe d'en face, au bord de la place, entre deux bancs de pierre. L'un des seaux je le saupoudrais de paillettes de potasse, j'en mettais toujours trop. L'autre servirait pour le rinçage.

Il s'agissait alors de frotter vigoureusement avec une brosse en chiendent trempée dans la potasse pour faire disparaître la moindre trace d'encre. Le contremaître venait toujours s'assurer que le travail avait été bien fait et, si ce n'était pas le cas, il avait le coup de pied au cul prompt et précis. Ça incitait à la perfection.

Il ne me restait plus ensuite qu'à aider l'obligeante Marcelle à porter les journaux pliés jusqu'à la poste, boulevard des Lices, dont nous avions la clé. Nous déversions notre corbeille d'osier à deux poignées dans une grande nacelle grillagée et nous remontions en hâte fermer les portes de l'imprimerie alors que tout le monde était déjà parti. Elle, toute gazouillante et joyeuse de ses joies simples, moi sombre et soudain muet car je me demandais avec angoisse si ma mère serait enfin endormie ou bien si elle serait encore en train d'agonir mon père de sottises diverses pendant que celui-ci ferait semblant de dormir ou essaierait de le faire.

J'arrivais à la maison sur la pointe des pieds, j'ouvrais sans bruit la porte de la cour et celle de l'escalier. De là, je tendais l'oreille. Si je n'entendais rien je montais, mangeais ce qu'il y avait dans le placard

et me couchais sans me laver même les mains. Là, je guettais, retenant mon souffle. Mon père ronflait. Je n'entendais pas respirer ma mère, ma sœur dormait en silence. Je pouvais enfin m'abandonner à la méditation sur tout ce qui me faisait peur dans le monde, sur tout ce que je ne comprenais pas, sur tout ce qui allait s'abattre sur mes épaules dans les prochains jours, les prochains mois, les prochaines années.

Il ne me souvient pas, durant toute cette période, d'un seul jour d'insouciance pure.

Je cherchais dans la masturbation quelque consolation mais là aussi, entre l'obligeante Marcelle et l'Athalie sans formes, j'avais bien sujet d'accuser la nature et, l'imagination travaillant dans le vide, je m'endormais enfin, découragé.

Mais il y avait des vendredis soir où j'entendais depuis la cour ma mère vitupérer. Alors je repartais. Je faisais le tour des boulevards. J'allais jusqu'à Saint-Pierre que mes grands-parents venaient de vendre pour une bouchée de pain. Je rentrais une ou deux heures plus tard. La nuit, si belle fût-elle, ne m'avait rien apporté, ni le chant des grenouilles ni le doux cri des chouettes. Il était parfois deux ou trois heures du matin et parfois il pleuvait.

À cinq heures et demie, imperturbable, mon père nous apportait le café au lit. Ma mère dormait toujours. Elle s'éveillait en vomissant car elle ne supportait pas l'alcool et il suffisait d'une bouteille de bière pour l'enivrer. Nous savions alors que nous en avions pour deux jours à être tranquilles, deux jours où elle ne boirait pas.

Alors, sans me laver les dents, ni le derrière ni la figure, je partais au travail en sifflant. Je ne savais pas si c'était de joie, de soulagement ou par habitude. Je fonçais en courant par la rue Chacundier, la place des Ormeaux, la rue Voland, la rue Grande, la rue du 14-Juillet. Je traversais à fond de train la diagonale de la place du Terreau.

J'arrivais toujours le premier. J'étais en ce temps-là comme un élastique. Je ne savais pas ce que c'était que la fatigue ni le manque de sommeil ni le désespoir. Je ne croyais pas qu'il puisse exister une autre condition humaine que lui.

J'attendais l'ouverture devant la grande porte close à quatre volets, une porte peinte couleur caca d'oie et qui s'écaillait. La pauvre Athalie descendait enfin sur de traînantes pantoufles. Tout ensommeillée elle poussait les battants, les contrevents des fenêtres que j'assujettissais avec célérité.

Du fond de la place du Terreau s'avancait en bleu de travail le premier Marcel. C'était un garçon mou et ventripotent qui ne riait jamais et qui pourtant était plein d'humour et de facétie. Il avait fait son service militaire en Allemagne, à Kaiserslautern, et il en parlait tout le temps et dans les moindres détails. Il était le fils unique de la

mère Isnard, blanchisseuse infatigable, et du père Isnard, un grand beau maçon en pantalon de velours blanc et la moustache conquérante. Ce Marcel-là, sa grand-mère, son père et sa mère le chérissaient. Il devait avoir vingt-cinq ans. Il était parfaitement heureux. Il avait son poste de TSF et il écoutait Arno-Charles Brun, un speaker de charme.

Il y a des morts en quantité dans ma mémoire qui soudain réclament que l'on parle d'eux. Mon souvenir en déborde et soudain de ce samedi matin où le marché va s'établir partout sur la place du Terreau, surgit l'image du père Blaise, le ferblantier, l'*estamaire*, maussade Piémontais n'ayant jamais totalement assimilé notre langue et qui d'ailleurs ne parlait pas. C'était le voisin immédiat de l'imprimerie. Il vendait des arrosoirs, des seaux de zinc pour les puits, des chaînes et des robinets.

Il avait un fils, l'Albert, lequel, sans ressembler expressément au Marcel Isnard, était cependant tout à fait son pendant. Il arborait le même visage lunaire, mou et comme mal achevé. Lui aussi il avait fait son service à Kaiserslautern et cette grande aventure ne contribuait pas peu à faire qu'ils se ressemblaient.

C'était du côté de ce magasin du père Blaise, par le coin de la rue Adolphe-Défarges, qu'apparaissait le Toine Félician, un scout de dix-sept ans qui était demi-ouvrier et qu'on avait délégué à mon instruction, et comme il avait la parole balbutiante et inarticulée il ne contribua pas peu à ce que, dès l'abord, je fusse moyen en tout.

C'était au tour du contremaître d'arriver. Il était le seul à mener une vie d'homme. Il avait femme et enfant. Lui, c'était à Carpiagne qu'il avait fait son service militaire et il n'en tarissait pas non plus, à croire que cette période de leur jeunesse – on faisait deux ans alors – avait été le point culminant de leur vie, à ces messieurs.

On se mettait doucement au travail. Le samedi matin était consacré à *distribuer* la composition de la veille, c'est-à-dire à replacer une à une dans les casses les lettres assemblées dans les colonnes du journal. À huit heures et demie, c'était rituel, Sauveur, c'était le nom du contremaître, m'apostrophait :

— Pierre ! Va réveiller le Marcel !

Je n'avais pas longue course à faire. Ce Marcel-là habitait chez sa mère, au troisième, au coin de la rue du Terreau, dans l'immeuble du père Vassart, un Marseillais qui tenait là un bureau de tabac qui faisait aussi buvette.

Je sonnais donc à cette porte vigoureusement. À l'étage un volet s'entrouvrait avec précaution. La tête ébouriffée du second Marcel apparaissait.

— Je descends ! me disait-il d'une voix éteinte.

J'avais rempli ma mission, néanmoins il s'écoulait encore une

grande demi-heure avant que ce Marcel-là n'arrivât, fringant et parfumé, le cheveu frisé, le journal sous le bras qu'il étalait en grand sur le porte-casse et se mettait à lire.

Nul ne pipait mot. Au bout de dix minutes, le journal à peu près lu, il m'appelait doucement :

— Pierre, va me chercher un niñas.

En courant, selon mon habitude, je fonçais chez le père Vassart et en rapportais le cigarillo. C'était alors la minutieuse recherche d'une imperfection. Souvent il la trouvait : le minuscule cylindre rugueux était troué. Alors le Marcel entraînait en transe : il piétinait le cigare en invectivant le père Vassart qu'il accusait de l'avoir fait exprès. J'en étais quitte pour retourner au bureau de tabac en choisir un autre, chargé de rapporter au buraliste ce que le Marcel pensait de lui, ce que je ne fis jamais.

Si l'on foutait une paix royale à ce second Marcel-là, c'est qu'il était le seul, patron compris, à connaître et à maîtriser toutes les embûches de la langue française, ce qui est la moindre des choses dans une imprimerie.

Avec le premier Marcel, ils avaient été élevés porte à porte, avaient joué aux billes ensemble, fréquenté la même école, l'un s'exerçait au saxophone, l'autre non. Le premier adorait faire au second des niches de caserne. Il profitait par exemple de ce que l'autre était baissé pour tirer une casse et il lui pétait en pleine figure, sciemment, avec un calme serein. Ces pets étaient mous et sournois. L'autre se relevait en hurlant :

— Pourriture intégrale !

Mais le premier en haussait l'épaule.

— Les miens y sentent pas ! disait-il.

Il ne perdait rien pour attendre : dès qu'il était baissé, et c'était fréquent vu la nécessité des changements de caractère, afin de tirer une casse à son tour, l'autre lui pétait à la figure. Un pet vengeur, péremptoire et sonore. Mais le premier Marcel, lui, n'entraînait jamais en transe pour si peu. Et d'ailleurs, sitôt ensuite ils devisaient gaiement tous les deux, tout en travaillant avec diligence.

C'était dix heures, l'heure du Bré. Descendu on ne sait comment du second étage où était son appartement, il arrivait en trombe, traversait le bureau, traversait à moitié l'imprimerie jusqu'à la grande porte. Là, sur les carreaux, il y avait tous les matins un seau hygiénique, placé là par la précautionneuse Athalie. Dans ce seau, tous les jours, le Bré vomissait tripes et boyaux car lui non plus ne supportait pas l'alcool. C'était la seconde occasion pour le second Marcel de prononcer à voix haute son second :

— Pourriture intégrale !

Et de m'ordonner de me saisir du seau et d'aller le vider à la pompe

automatique qui se trouvait de l'autre côté de la chaussée au bord de la place du Terreau où les maraîchers vendaient leurs produits. Mais la pudique Athalie me retenait pour couvrir le seau de son couvercle. Circonstance aggravante : le vomî du Bré respirait en bouquet l'odeur des quatorze bistrots de Manosque lesquels, tous, en avaient une particulière.

C'était l'heure où notre patron tatillon mettait le nez dans nos *travaux de ville*, retouchant ici et là quelque détail, soulignant quelque erreur de parangonnage, traînant d'une casse à l'autre, faisant mine, parfois, de se saisir d'un composteur ; puis il s'en allait de par Manosque sur de traînantes pantoufles et il disparaissait jusqu'à midi non sans avoir répété à satiété son leitmotiv :

— Je peux plus faire ça, moi !

Pendant ce temps, la diligente Marcelle, sur une antique presse à vis d'Archimède, avait vigoureusement polycopié une vingtaine de factures que l'Athalie prenait sous le bras dans un sous-main pour aller encaisser à travers Manosque de porte en porte. Souvent le Bré en avait distraît quelques-unes afin de payer les ardoises de ses additions.

C'était le matin de la paye hebdomadaire. Cela se faisait devant un mandarin-grenadine, à midi, sur le comptoir du père Vassart. C'était le Bré qui officiait et l'Athalie le regardait partir avec doute chargé de cette provende : la paye des ouvriers. Mais nous étions derrière, vigilants, et il n'y avait pas plus de cent mètres de l'imprimerie au bistrot.

Après avoir trinqué, la transmission des billets se faisait en catimini, de l'un à l'autre, accompagnée d'un conciliabule plus ou moins long à l'oreille tendue du sourd, notre patron, car aucun des ouvriers ne gagnait la même somme que l'autre.

Moi, à la fin et le dernier, avec un discours encourageant sur mon avenir, on me faisait tomber de très haut et solennellement cette pièce de cent sous qui faisait mon désespoir.

Cent sous ! À peine s'il y avait de quoi se payer un tour de manège sur les autos tamponneuses de la fête foraine. Cent sous ! Je pensais avec envie à mon ami l'Italien Dalmasso, manœuvre maçon à dix francs par jour. Cent sous ! Je maudissais ma tante Hélène, mes autres tantes, toute la famille de m'avoir trouvé un si minable travail.

En arrivant à la maison je mettais dans la main de ma mère ces cent sous qui ne nous feraient ni moins ni plus mal aller.

Il ne me restait plus rien mais j'avais une compensation appréciable : comme tous les vendredis, dans le journal, nous publiions gratuitement les placards annonçant les séances de cinéma, nous avions tous droit à l'accès gratuit dans les salles. Il y avait trois cinémas : le Fémina-Casino, le cinéma paroissial et le Cercle des travailleurs.

Ce Cercle des travailleurs va tenir dans ma vie une grande place car je vais y être garçon de café tous les samedis et y vendre, aux entractes, des pochettes-surprises.

Il était à deux pas de l'imprimerie, de l'autre côté de la rue Défarges. La glycine qui orne sa façade est un monument public car elle était à peine moins grosse il y a soixante-dix ans qu'aujourd'hui. Déjà, aux floraisons, elle retombait en cataracte au-dessus de l'imposte d'une porte en plein cintre. Ce fut, je crois, le premier miracle de ma vie, cette glycine et la prise en compte par ma mémoire de ce mot, *imposte*, qui m'imposa son mystère pendant longtemps.

Le propre des miracles c'est qu'ils ont l'air naturels. Cette glycine, à treize ans, elle ne faisait que réjouir mes yeux. Je ne sais pas à quel point, un jour, elle me servira.

Ce Cercle des travailleurs était surtout le rendez-vous des retraités et des *propriétaires*. Propriétaire, à Manosque, ça voulait dire qu'on ne faisait rien.

Ces hommes qui ne faisaient rien étaient pour moi une grande énigme et le Cercle des travailleurs en était rempli dès le matin, ils venaient y lire leur journal.

Ils arrivaient furtifs, un à un, ils n'étaient pas plus d'une quinzaine mais ils peuplaient toute la salle car aucun n'allait en rejoindre un autre. Chacun occupait une table de marbre, le journal largement ouvert à côté du mazagran de café bouillant. Je ne sais pas s'ils se disaient bonjour.

Ces hommes, relativement vieux pour la plupart, je les enviais. Il me semblait qu'ils atteignaient ainsi, tranquilles devant leur mazagran et leur journal, au bonheur le plus parfait. Longtemps je me suis fié aux apparences.

Le Cercle des travailleurs faisait cinéma tous les samedis soir. On y passait *Le Bossu* ou *Le Petit Parisien* avec Aimé Simon-Girard, *Surcouf* avec Jean Angelo, *Kœnigsmark* avec Huguette ex-Duflos et Jaque-Catelain, *Mandrin*, avec Romuald Joubé, c'était toujours en trois parties, avec trois semaines pour imaginer la suite. C'était muet. Au phonographe, force musique de Wagner accompagnait le déroulement de l'action. Ces images étaient bistre pour le jour et bleues pour la nuit. Ces images bleues faisaient de cette nuit factice le plus beau des firmaments. Longtemps j'ai regretté ces images bleues si propices à l'imaginaire.

Comme il y a vingt ans à Caylus, avec Aurore dans mes bras !

Ce placard explicatif qui apparaissait sur l'écran avec beaucoup d'enjolivures autour du texte faisait qu'on le retenait par cœur du premier coup et que, soixante-dix ans plus tard, on s'en souvient

encore.

Ce Cercle avait son odeur comme tous les lieux publics de Manosque, comme tous les commerces (Ah, l'inoubliable parfum de la pâtisserie Manfredi, Grand'Rue !), c'est chaque odeur qui lève un souvenir. Elle pouvait être bonne ou mauvaise, âcre ou douceâtre, mais dans l'éternité fugitive de ma mémoire elle se lève et se déploie comme un rideau de théâtre. Elle extirpe du néant les morts, vivants d'autrefois, avec leurs paroles, leur accent, leur inoubliable truculence, maussaderie ou exubérance.

Ô bienheureuse mémoire ! Qui me rend intact le balancement soyeux des hanches de la deuxième Marcelle de ma vie – la première était la secrétaire sans grâce. Cette Marcelle-là avait au coin de la lèvre un tout petit grain de beauté qui rendait boudeuse sa sensualité. Elle glissait sans bruit sur le parquet. Elle était gérante du Cercle avec son mari, un autre Marcel. Elle était toujours habillée de noir et moi je passais mon temps à la déshabiller des yeux. Elle fut ma première obsession érotique. Je m'érigeais la nuit en toute quiétude sur son image exacerbée.

Ce Cercle, le samedi soir, était plein de bruit et de fumée. Je me frayais un chemin parmi la foule des chaises largement occupées, avec mes cinq ou six mazagrans fumants qui me brûlaient la peau. Il n'y avait pas de plateau. On m'avait appris à insérer les pieds des verres entre les doigts de mes deux mains. Je circulais avec rapidité entre les tables. Être rapide était ma seule qualité. Je préférais de beaucoup ce travail machinal qui ne me demandait aucun effort cérébral à celui de l'imprimerie. D'autant que j'y glanais parfois deux sous ou vingt-cinq centimes qu'on m'abandonnait au coin de la table. Hélas, j'ai oublié jusqu'à la tête des pitoyables qui me laissaient vingt-cinq centimes, une pièce trouée enjolivée de lauriers.

À l'entracte, avec une corbeille de pochettes-surprises, je me glissais entre les tables et aussi là-haut, aux tribunes où se pressait le menu peuple qui n'avait pas d'argent pour se payer un mazagran de café ou était arrivé trop tard pour trouver une table libre. À ces tables les samedis soir trônaient les propriétaires qui ce jour-là y produisaient leur épouse et leur famille. Ils avaient enjolivé leurs gilets d'une chaîne de montre, laquelle parfois était en argent.

Ils avaient des filles ou des petites-filles qui étaient pures comme le jour avec des yeux pleins d'eau claire. Et je me cassais la tête à essayer de comprendre comment ces ventripotents personnages aux moustaches blanches un peu roussies de tabac pouvaient avoir engendré ces poupées de porcelaine au regard candide.

Ces pochettes-surprises que je vendais aux chalands valaient vingt sous, sur lesquels on m'abandonnait dix centimes. Encore fallait-il déduire celles qu'on me volait, c'est-à-dire une ou deux par soirée. Il

m'arrivait, entre les cafés et les pochettes-surprises, de me faire quarante sous de pourboire. Je les soupesais au fond de ma poche comme un trésor.

Il n'y avait pas d'actualités. En tenait lieu un insipide documentaire sur la fabrication du papier ou la pêche à la morue, plus un *comics* avec Beaucitron, Harold Lloyd ou Buster Keaton.

Après l'entracte c'était le film. La salle était comble. On était serré sur les banquettes de moleskine comme harengs en caque. J'allais m'asseoir au coin le plus proche du comptoir, sur une fesse, devant une table de marbre. Et à côté de moi, tous les samedis, il y avait Blanche. Elle était bureaucrate à la Cie Alais, Froges et Camargue, c'est-à-dire à la mine de Gaude. Son père était mineur. Sa sœur qui avait mon âge mourut cette année-là de méningite. Je n'ai jamais échangé un mot avec cette Blanche que je retrouvais fidèlement chaque samedi soir contre moi. Elle était potelée, le visage rond impassible. Sitôt que j'étais assis car le banc était complet, je me sentais glisser insensiblement vers elle. Ce fut le premier contact de femme que j'ai éprouvé dans ma vie. Je ne sais pas, je n'ai jamais su, si elle eût pu se placer ailleurs (ses parents étaient seuls à une autre table). Je ne sais pas, je n'ai jamais su si c'était par inadvertance, impossibilité d'imaginer qu'un enfant de treize ans puisse avoir envie d'elle ou indifférence qu'elle acceptait, qu'elle souffrait le poids tout entier contre elle de la partie gauche de mon corps. J'avais son épaule contre la mienne, mon genou contre son genou, ma cuisse, de toute sa force, s'appuyait contre la sienne.

Il n'y eut jamais un seul signe, jamais un tressaillement, jamais une parole échangée ni un regard. Simplement ce contact, inévitable sans doute dans la presse de la multitude semblablement collée, corps contre corps sur ce banc trop étroit, mais il est évident que j'attendais toujours ce moment avec espoir, que le frôlement chaud de cette chair d'un autre sexe me faisait doucement rêver et m'aidait à vivre.

Au cinéma paroissial je n'allais pas toutes les semaines faute d'argent, car celui-ci n'annonçant pas ses programmes dans *La Dépêche des Alpes*, nous n'avions pas droit à la gratuité des places.

Pourtant un intérêt prodigieux me portait vers cette salle, c'était la rencontre de Louissette qui elle venait au paroissial tous les dimanches à quatre heures et demie (cet horaire baroque devant tenir compte de l'office des vêpres).

« Si le ciel avec un sourire », cette évocation du *Werther* de Massenet que j'avais entendue je ne sais où était le leitmotiv du sentiment qui me portait vers elle chaque fois que je me trouvais en présence de cette petite fille dont le regard, jamais, ne s'arrêtait sur moi 2.

Elle était là-bas dans l'ombre, côté filles, toujours flanquée d'une grande bringue de copine qu'elle ne quittait jamais. Peu importait

alors que, sur l'écran, l'angoissant Belphégor se glissait en silence hors du socle de *La Victoire de Samothrace* qui était le repaire du fantôme du Louvre, moi je me décrochais le cou pour apercevoir Louissette, ses cheveux, l'envers de sa tête, un peu de son profil que les contrastes de l'image sur l'écran rendaient tantôt sombre, tantôt lumineux.

Mais on ne pouvait pas, très longtemps, fixer les yeux sur un visage quelconque. Le fulminant abbé Gravier veillait dans la travée qui séparait les garçons des filles car nous étions parqués : les uns d'un côté, les unes de l'autre, et l'abbé Gravier excellait, à travers son lorgnon, à traquer les têtes qui étaient tournées du côté interdit au lieu de s'intéresser aux péripéties du film. Il commandait :

— Regardez l'écran !

En désignant l'image d'un doigt vengeur ; de même qu'au moindre chahut, il s'écriait :

— Je supprime le comique !

Le public du cinéma paroissial n'était fait que d'enfants et de quelques dévotes qui venaient contribuer au denier du culte. L'enthousiasme y était toujours à son comble et nous récitons à haute voix et tous ensemble la sentence qui apparaissait sur l'écran succédant à l'image :

— Tiens lâche ! Ta main gardera ma marque ! Et lorsqu'il en sera temps, si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi !

Cependant il n'y avait pas que le Cercle et le Paroissial à Manosque. Il y avait aussi le Fémina-Casino où l'on jouait des films parlants et des plus récents. Mais le Lazare Garcin, propriétaire des lieux, avait naturellement mauvais goût.

C'était un homme qui ne parlait pas et qui se parfumait outrageusement. Quand il déambulait dans la Grand'Rue, en dépit du cloaque d'odeurs diverses qui régnait dans cette artère, on pouvait le suivre à la trace depuis la porte Saunerie jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville. Son cinéma était imprégné jusqu'à l'écoeurement de cette odeur : les affiches collées contre les murs, les fauteuils de reps rouge, les rideaux, le bar lui-même (entracte, Fémina-bar) où le Lazare servait en personne, et à cause de son parfum il était impossible de distinguer le goût d'un mandarin de celui d'un demi de bière.

On identifiait sa maîtresse dans tout Manosque parce qu'elle était incrustée de ce parfum. L'épouse de ce Lazare officiait au contrôle des billets. Elle non plus ne parlait pas ni ne souriait. Elle était toujours soigneusement fardée et portait de très discrets pendentifs. Je la trouvais bien plus belle que la maîtresse. Chaque fois qu'on passait, gratuitement, devant sa haute caisse où elle était debout, elle nous foudroyait du regard. Il fallait avoir le cœur bien accroché pour l'affronter trois fois par semaine et c'est pourtant ce que je faisais. J'allais voir le même film trois fois : le samedi, et deux fois le

dimanche.

Croyant bien connaître sa clientèle, le Lazare avait soin de ne lui donner à visionner que des navets : *Miquette et sa mère*, *Mon curé chez les riches*, *Coup de roulis*, *Mamzelle Nitouche*, etc. Je vis des comédies de Jean de Létra ou de Mouezy-Eon à peine transposées du théâtre plusieurs fois en la même saison, des opérettes marseillaises avec Alibert en pantalon blanc, casquette blanche, cravate rouge ; des tragi-comédies d'Henri Bernstein ou d'Henri Bataille avec Charles Vanel ou Constant Rémy qui ne jouaient jamais qu'avec leur mâchoire et les dents serrées. Je retenais les paroles par cœur. Encore aujourd'hui je pourrais citer des passages entiers du *Souffle du désordre*. Comment tout ce fatras de mauvais comédiens, mauvais cinéma, mauvais dialogues, a-t-il pu glisser sur moi sans m'entamer ?

Il y avait pourtant des chefs-d'œuvre à cette époque déjà. Je n'en vis jamais un seul. Pour la Noël c'était la catastrophe. Il fallait drainer le grand nombre vers les salles obscures. Alors c'était *Roger la honte*, *Les Deux Orphelines*, *Le Maître de forge*. Voir trois fois ces sortes de films était un supplice. Et ce n'était pas mieux pour *La Bataille* avec Sessue Hayakawa, Victor Francen et Marcelle Chantal.

Ce dernier terrible couple régna seul sur le Fémina-Casino pendant au moins trois ans à raison d'une fois par mois au moins. Je ne sais pourquoi le Lazare s'en était entiché.

Francen, à la barbe frémillante, était toujours le cocu au grand cœur (c'était l'idéal de ma mère) et la Chantal, en femme adultère mais sans reproche (elle avait toujours été abusée), incarnait à merveille la victime d'une erreur judiciaire ou conjugale.

Les veaux pleuraient sans bruit dans l'obscurité du parterre, ayant tiré quelque mouchoir parfumé dont l'odeur était tuée dans l'œuf par celle du Lazare.

Mais parfois celui-ci se trompait ou bien la collection de navets s'épuisait chez le distributeur, ou bien il était temps de ratisser large : faire venir au cinéma les anciens combattants qui préféraient jouer aux boules.

Alors c'étaient *Les Croix de bois* ou *À l'ouest rien de nouveau*. Alors soudain on assistait enfin à du cinéma qui n'était pas pour faire rire ou pleurer et le rideau se levait sur l'horreur de la réalité.

Mon père ne parlait jamais de la guerre à la maison sinon pour évoquer quelque scène comique vécue au cantonnement avec quelques collègues.

La guerre me sauta dessus sournoisement au coin d'une salle obscure. Louissette était pourtant là-haut au balcon, au premier rang, tandis que j'étais au parterre. J'aurais donc pu la contempler tout mon soûl. Mais non ! Cramponné aux bras de mon fauteuil moelleux en reps rouge, dans l'odeur rassurante du parfum du Lazare, je

m'emplafonnais contre la guerre pour la première fois de ma vie.

Aucune horreur extraterrestre, aucun cauchemar psychanalytique, aucune tuerie sanguinaire dans les films de gangsters ni alors ni depuis ne m'a jamais fait autant d'effet que le feldgrau de cet Allemand, la face contre terre, inerte, le sang extravasant hors de la capote, le casque inutile de travers sur la tête, peu à peu recouvert de terre par l'éclatement des obus et cette phrase résignée qui s'inscrivait sur l'écran sitôt après :

Il tomba en octobre mil neuf cent dix-huit, par une journée qui fut si tranquille sur tout le front que le communiqué se borna à signaler qu'à l'ouest il n'y avait rien de nouveau.

J'étais gelé. Je le fus bien plus encore avec *Les Croix de bois*. À cette époque, le cinéma ne s'embarrassait pas de fioritures. Il faisait fi de la sensibilité des spectateurs, et dans *Les Croix de bois* c'est l'agonie d'un poilu devant nous, dans l'horrible vacarme de la bataille, le ventre déchiré en diagonale et soutenant ses tripes à pleines mains. Il est appuyé contre un moignon de poteau de barbelé aussi martyrisé que lui. À chaque fois qu'un obus éclate la terre soulevée en masse vient recouvrir le ventre ouvert de l'homme.

Un quart d'heure. La salle douillette. Mais l'image de la guerre vient de s'incruster en moi comme le fer rouge d'une flétrissure. À l'obscurité de mon destin vient de s'ajouter la nuit de mon avenir. Je sors de là droit comme un I mais titubant de droite à gauche à l'intérieur de mon corps. Pour Louissette qui est debout parmi la foule du balcon, je n'ai pas un regard.

Autour de moi, les anciens combattants, ceux qui s'en sont sortis. Ces hommes tranquilles, rasés de frais, habillés du dimanche et tout auréolés par le parfum du Lazare, ils m'entourent, ils me frôlent, ils se parlent entre eux avec amusement. Ils allument philosophiquement leur pipe ou leur cigarette. Je regarde leur visage à la dérobée.

Des spectacles comme je viens de les voir, fictifs, ont fait partie pour eux de la réalité, et à les observer ainsi en dessous je puis constater qu'ils ne leur ont pas laissé une ride.

Je viens de toucher du doigt un des mystères de l'humanité. La guerre vient de surgir dans ma mémoire comme un souvenir. Et pourtant je ne l'ai pas connue. Comment peut-elle être en moi si présente alors que ceux qui l'ont vécue l'ont déjà oubliée ?

Je vais lentement vers ma maison, où ma mère est probablement ivre, avec cette nouveauté dans ma tête qui se superpose à ma misère habituelle. Je me soutiens le ventre à deux mains, m'imaginant perdre mes tripes.

J'ai treize ans. Le fardeau s'alourdit. Je n'ai pas conscience que je vais savoir en supporter dix fois plus.

— Où il est mon Patouillard ?

C'est ma mère qui m'interpelle. Vaquant à quelque course sur le Terreau, elle en a profité pour venir voir l'endroit où je travaille.

J'ai les mains pleines de cambouis et je figure bien ce Patouillard, surnom dont m'affubla naguère mon instituteur au collège.

Personne à l'imprimerie ne connaissait ce détail. Ils sont ravis de l'apprendre. Sauf le second Marcel et le Bré qui diront toujours Pierre, les autres m'appelleront Patou, le *illard* faisant trop long. Ce sobriquet me suivra jusqu'à vingt ans, jusqu'à quarante, jusqu'à quatre-vingts, jusqu'à ce que les derniers survivants de mon époque s'éteignent à leur tour. Et je suis en train de me dire, les mains dans le cambouis, que Louissette elle aussi va savoir mon surnom et que par lui la distance interstellaire qui me sépare d'elle va encore s'approfondir.

Je suis au fond du cloaque décourageant où se trouve plongé tout apprenti. Il y a longtemps qu'on n'a plus donné un coup de propre à l'atelier. Plusieurs grouillots m'ont précédé qui se sont esquivés avant même de toucher leurs premiers cent sous.

La Marinoni suinte son huile de graissage par tous ses joints usés. Autrefois, on a disposé des *macules* sous elle pour épargner le carrelage. L'huile sur ces *macules* a fait tache en nappe et les a complètement imbibées. Sur celles-ci sont venues se coller toutes les tombées de papier ou de massicot, tout ce qui volette dans l'air d'une imprimerie et qui s'incrute et à son tour s'imprègne d'huile.

Il faut ramper à plat ventre sur ces *macules*, les rassembler en tas très proprement pour ne pas souiller d'autres parties du parquet. Quand cette œuvre de salubrité est finie, on me met aux *goulottes*, ce sont d'étroites rainures dans le sol où reposent les longs arbres de transmission qui communiquent aux machines l'énergie du moteur électrique. À chaque bout, enfermés dans une boîte à graisse plus ou moins étanche, deux engrenages hélicoïdaux sont couplés qu'on n'a plus nettoyés depuis des années. L'arrivée d'un patouillard est pour tous ces mécanismes, providentielle.

J'extirpe à la main des bouts de papier, des caractères en plomb broyés, des interlignes, des clous tordus, des restes de mégots, tout ce

que des coups de balai sur des planches mal jointes ont accumulé au cours des années.

Ensuite, pour varier un peu, on me met au *pâté*. Il faut expliquer ce que c'est : un magma informe de lettres d'imprimerie, en vrac dans une grande caisse et dont aucun apprenti n'est jamais venu à bout. Ces lettres proviennent d'un accident fréquent dans les imprimeries d'alors. On appelle ça pudiquement une *forme tombée en pâte*. Il s'agit de ces paquets de lettres que les typos entourent d'une ficelle ronde pour les transporter d'un marbre à l'autre. Il arrive que dans ce transport la ficelle pète et que les caractères s'éparpillent sur le sol.

À l'aide d'une pelle et d'un balai on les ramasse alors pour les vider en vrac dans une caisse, dans l'attente d'un prochain apprenti auquel, au lieu de lui apprendre le métier, on les fera trier pour les remettre dans les casses appropriées.

Pendant ce temps, sur le poêle rond emmanché d'un long tuyau, l'Athalie charitable, à l'aide de boulettes de papier humecté, le seul combustible que ce foyer consomme jamais, l'Athalie, dis-je, nous a fait mijoter une casserole de petits escargots blancs qu'on appelle des limaçons et dont on lui a offert plusieurs kilos ramassés parmi les champs manosquins. Elle va de l'un à l'autre, les offrant obligeamment. Elle n'a garde de m'oublier.

Vite je m'essuie vaguement les doigts à même mon pantalon, toujours luisant de crasse, et je les plonge dans la casserole afin d'en retirer une poignée car j'ai transporté jusqu'ici mon colossal appétit et je suis toujours prêt à avaler n'importe quoi.

Tout le monde s'est déjà plus ou moins rincé les mains, saupoudrées par la poussière des casses, dans ce bouillon et les limaçons que je porte à ma bouche contiennent assez de sulfate de plomb, c'est-à-dire d'arsenic, pour me rendre saturnien le restant de mes jours.

Souvent, à l'imprimerie, il vient des hommes qui, autrefois ou naguère, ont exercé le métier. Parfois ils sont normaux, parfois aussi ils sont gris, couleur de papier gris, couleur de moisissure, couleur de plomb.

— Je suis saturnien, disent-ils.

Je les regarde avec étonnement. Comment peut-on être saturnien ?

Mais j'ai des moments de détente où je peux courir tout mon soûl car nous fournissons en papier d'emballage la ville entière, et notamment les bouchers. Nous sommes une des rares entreprises à avoir le téléphone (le 44 à Manosque). Les bouchers nous appellent pour qu'on les livre.

— Patou ! Va porter un ballot de papier paille chez le Hugou.

Je me précipite vers l'entrepôt, dans la rue du Palais, une rue adjacente. Une femme de trente ans habite en face et prend l'air en tricotant devant sa maison presque tous les jours. Assise, elle croise les

jambes. J'aperçois ses genoux. Parfois même en me dissimulant dans l'ombre derrière le portillon qui s'ouvre dans la grande porte, j'entrevois jusqu'au liséré de ses bas. Ô félicité !

Mais la plupart du temps elle est absente. Alors je charge sur mon épaule le ballot de vingt kilos serré par des feuillards et, tout courant, je le trimbale jusqu'à la Grand'Rue, chez Hugou ou chez Chaillan ou chez Moullet, parfois je vais plus loin jusque chez Rabanin. Parfois on me donne dix ou vingt sous, parfois rien.

— Tu es un bon petit ! me dit-on.

Ces ballots de vingt kilos et leur contenu ont disparu de toutes les boucheries du monde (ou alors il est désormais artificiel et lisse). C'était du *papier paille*. Il avait la couleur des blés d'or et parfois luisaient dans la matière des particules de chaume que le soleil irisait. De même a disparu, pour cause de cherté, le papier sulfurisé qui lui se vendait par rames de grandes feuilles d'un format qu'on disait *raisin*. Il était plus difficile à transporter. Je ne pouvais pas le loger sous mon bras, je ne pouvais pas le soutenir sur mon épaule. On ne le vendait que par deux ou trois rames parce qu'il fallait sortir le charreton. Il était là, bras levés dans la remise. Je m'attelais devant, le remorquant par toute la Grand'Rue en pente, vers quelque boucherie ou quelque épicerie.

La Grand'Rue ou rue Grande n'a jamais eu plus de cinq mètres de large mais elle est longue. Encore aujourd'hui je pourrais dire le visage de tous les commerçants qui la hantaient alors et qui la hantent encore d'ailleurs, mais c'est sous leur ombre définitive de fantômes.

Au début, près du portail de la Saunerie, sur les fils électriques tendus entre des potences fichées dans les murs, s'assemblaient en septembre tous les martinets de Manosque en partance pour l'Afrique. C'était de Manosque l'image éternelle.

Tous les Manosquins de l'époque étaient fils de notre terre fertile. Ils savaient l'importance de la boue et du fumier. Ils vivaient sans honte dedans, en commensalisme. Seule mademoiselle Robert, sœur de notre maire, se protégeait des déjections à l'aide d'une anachronique ombrelle en dentelle dont elle ne se séparait jamais et qui n'était déjà plus de saison. Ils étaient serrés les uns contre les autres sur les câbles comme sur une immense broche. Le bruit infernal de leurs jacasseries rapides, jusqu'à la tombée de la nuit, empêchait toute conversation. Ou bien on allait bavarder plus loin ou bien on se parlait par gestes. Leur guano était délayé par la pluie. On pataugeait dedans avec indifférence.

Ô Grand'Rue aux trottoirs étroits ! Reparlant d'elle éternellement, je suis, toutes proportions gardées, comme le peintre Cézanne peignant soixante fois sa chère Sainte-Victoire.

Là, à l'ombre du portail, il y avait d'un côté la boucherie

Chambellan et de l'autre l'épicerie Espariat. Cette épicerie débordait jusqu'au tiers de la chaussée avec ses cageots de légumes. À l'époque des martinets en partance, la veuve Espariat, la bouche pleine d'imprécations, tentait de protéger son étalage des déjections sous l'œil intéressé du Briançon, le marchand de chaussures bon marché. À califourchon sur une chaise, le chaland étant rare à six heures du soir, cet homme de bien qui mourut centenaire regardait narquoisement sa voisine s'escrimer en vain sur les bâches récalcitrantes que le courant d'air permanent qui s'engouffrait sous le portail gonflait comme une voile de navire. Il ne serait pas allé lui donner un coup de main pour un empire, non qu'ils fussent fâchés mais cette obligeance aurait pu être mal interprétée des passants et, quand on est commerçant à Manosque en 1934, on se doit de ne pas donner prise à l'opinion publique.

Un autre d'ailleurs, en face des chaussures Briançon, regardait sans intervenir la veuve Espariat se débattre contre le courant d'air. C'était monsieur G. Arnaud, épicier en gros. Il possédait une profonde boutique au plafond de cave sous lequel se sublimaient les odeurs des cinq continents.

J'ai parlé en enfant ³ de cet antre d'où je n'aurais pas été étonné de voir surgir une gorgone. Mais au fur et à mesure que je grandissais, l'aspect de tout ce qui m'accompagnait depuis ma naissance se modifiait insensiblement devant mon regard différent.

J'ai vu vieillir tout ce petit monde, s'évaporer, disparaître. Je pourrais l'évoquer quand j'avais quinze ans, vingt-cinq ans, puisque aussi bien il mit longtemps à sombrer. Mais non, c'est le souvenir d'enfance qui prime et ce monsieur Arnaud qui contemple avec intérêt la veuve Espariat ramer contre le vent, c'est celui de mes treize ans, celui qui n'était pas encore investi par l'âge, celui qui ne portait pas encore de lunettes, celui qui n'avait pas encore perdu sa fille bien-aimée.

J'ai parlé aussi du minuscule étal de la Tricanote, coincé entre le magasin Briançon et la pâtisserie Manfredi : c'était l'épicerie de Manosque où ma grand-mère Brunel portait le plus volontiers sa salade champanelle. C'était la boutique des connaisseurs : la meilleure morue, le meilleur boudin, les meilleurs fromages pliés, les champignons frais cueillis que je vois encore dans un panier, présentés en bouquets sur une couronne mordorée de feuilles de châtaignier en automne. Il y avait aussi un sublime bocal de cacheille avec sa cuillère de bois pour y puiser. Cette cacheille n'était ni forte ni faible, ni trop jaune ni entièrement blanche. Elle était juste à point, onctueuse et sans grumeaux. Elle coûtait aussi un peu plus cher qu'ailleurs de sorte que je n'en mangeais jamais.

Mais quel est cet impérieux personnage qui traverse la Grand'Rue

sans tenir compte de ceux qui montent et descendent et qui ne salue personne ? C'est le Manfredi, le pâtissier, qui s'en va porter les nouvelles du jour à l'imprimerie en face.

Cette imprimerie est coincée entre une épicerie dont j'ai oublié le nom (les patrons ne sont pas d'ici) et la boucherie de ma cousine Rose, celle qui ne nous parle plus depuis que ma mère boit, et elle a une histoire : il n'y a guère encore, elle appartenait à l'oncle de Jean Giono, le père Pourcin, trombone solo à la musique municipale et grand buveur devant l'éternel.

Elle vient d'être reprise par Antoine Rico, que tout le monde appelle le Toine. C'est ici qu'un beau jour, parmi les ustensiles propres à l'atelier, Giono ravi reconnaîtra le marteau recourbé que son père utilisait pour clouer les semelles.

Ce Toine maigre et nerveux est un artiste et il a de l'ambition. C'est un travailleur acharné mais pour l'instant, à part quelques casses de caractères modernes judicieusement choisis et achetés au prix de gros sacrifices, il n'a à sa disposition qu'une presse haute comme une vieille fille et au moins aussi antique que notre Marinoni. On ne peut l'actionner qu'avec une pédale. Elle fait le même bruit squelettique que nos machines mais décuplé. On ne peut guère tirer là-dessus que des cartes de visite ou des prospectus *in-quarto coquille* et cependant le Toine, grâce à son sens artistique, parvient à extraire de ce matériel des choses étonnantes, des choses qui me laissent pantois et qu'on appelle du graphisme.

Ce Toine a un apprenti : le Zézé. Le Zézé c'est le modèle après quoi je m'essouffle. Il me subjugue. Il vend des pochettes-surprises comme moi, il fait le garçon de café comme moi, il apprend le même métier que moi ; moi, ma mère boit, lui il est orphelin de mère, c'est sa grand-mère qui l'élève. Il a autant de boutons d'acné que moi mais lui il est toujours propre et même toujours soigné. Et en plus, il est opérateur de cinéma au paroissial. C'est lui qui change les bobines.

Pour l'instant, avec souplesse, il essaye d'éviter le Manfredi qui est planté au milieu de l'étroite boutique et qui péroré et qui dit et qui raconte. Il est penché vers l'oreille du Toine pour une soi-disant confidence que tout le monde entend.

— Méfie-toi du Péssou, dit-il. Il est fauché et y tape tout le monde !

— Oïe mais, dit le Toine, je le savais déjà.

Le Manfredi hoche une tête sentencieuse.

— Je te le dis quand même !

C'est le genre de nouvelle que ce pâtissier maître de son métier fait circuler par le canal de quelques amis. Il en a une corbeille pleine. Il est intarissable sur le sujet des divorces, des adultères, des maladies mortelles, des exploits d'huissier. Il vient les déverser à l'imprimerie deux fois par jour afin que ces péripéties ne se perdent pas.

Il est encombrant mais sympathique. On le supporte tout en travaillant allègrement car ici on travaille dans la joie. Ils sont trois dans cette imprimerie antique qui tirent des merveilles de la machine antédiluvienne où mager tout en pédalant relève du championnat cycliste tant elle est lourde et difficile à maîtriser.

En plus du Toine et du Zézé, il y a le Marcel Arlaud, dit Taupin, fils de la blanchisseuse qui menait Giono enfant par la main jusqu'à l'école Saint-Charles. Le troisième Marcel de ma vie, je l'envie aussi. Il mène une vie simple et saine. Il a l'enthousiasme prompt. Il est sportif, fait du vélo et joue au football. Il est sain et joyeux. Comment peut-on être si simple ?

En face de l'imprimerie et tout de suite après Manfredi, œuvraient de certains Peyrache qui vendaient des vêtements. Je revois la maigre madame Peyrache, toujours en deuil, marchant à petits pas avec précaution et son grand mari lui aussi tout de noir vêtu. Ils avaient les yeux fixes de ceux qui ont vu le malheur de près. Trois fils travaillaient avec eux, longs comme eux et maladifs. Jadis là-bas en Piémont, ils devaient avoir connu la misère noire, du moins je l'imaginais. Mon premier complet-veston sortit de chez eux, que j'achetai à crédit.

Les deux boucheries qui se font face n'ont pas d'histoire particulière. Ce sont de simples boutiques mais l'une est tenue par ma cousine Rose qui peut en un clin d'œil passer d'un air renfrogné au sourire éclatant si c'est pour accueillir une bonne cliente. J'ai dit que depuis que ma mère buvait elle ne nous parlait plus.

Le Fernand, son mari, est beau comme un astre. Le samedi, elle l'orne d'un tablier immaculé repassé à la bouchère, c'est-à-dire avec le bas relevé en triangle jusqu'à la ceinture. À cette ceinture, elle suspend étincelant un fusil à aiguiser les couteaux. Il est superbe le Fernand avec sa moustache conquérante. Le jour de marché, il est le plus souvent debout dehors, décrochant quelque agneau aux essés de la devanture car, à l'époque, on accrochait à l'extérieur quelques carcasses suppliciées afin de certifier la fraîcheur de la viande.

La cousine Rose s'occupe activement de la clientèle que draine le Fernand avec sa belle prestance. Elle coupe, elle pèse, elle encaisse, elle sourit. C'est une maîtresse femme qui a connu mon père petit. Elle le taillait et le corvéait à merci quand, à douze ans, il était placé chez elle comme garçon boucher. Elle avait un premier mari facétieux qui mourut à la guerre. Elle a vu le petit Giono traverser la rue bien des fois, mis comme un prince, pour être à l'honneur du monde, par sa mère, blanchisseuse. Sans doute lui a-t-elle dédié l'un de ses sourires à dents éclatantes car il esquisse son portrait dans *Le Grand Troupeau* parmi le grand malheur du monde.

C'est la seconde veuve de guerre de la Grand'Rue. La guerre et la

grippe espagnole avaient fleuri de veuves la ville de Manosque. Il y a des veuves en pagaille et notamment dans la Grand'Rue : la veuve Espariat, la veuve Bourdin, ma cousine remariée, la veuve Bon, la veuve Imbert, la veuve Bagnoly, la veuve Vespier, la veuve Jouve, toute la Grand'Rue n'est que bruissement de voiles noirs. Toutes ces veuves ont pignon sur rue et leur qualité est inscrite en anglaises sur leurs boutiques.

Ces veuves sont, pour la plupart, bien tranquilles et sans histoire d'amour. Elles gèrent sagement leur commerce et élèvent les enfants que leurs maris leur ont légués. D'ailleurs, depuis longtemps, leurs appas se sont fanés, à force de n'en pas user.

Ce sont ces sortes de réflexions qui m'assaillent sitôt que j'en rencontre une de par Manosque. Grâce à *Voilà vous parle* 4 j'en sais plus sur l'érotisme en théorie que tous les enfants de mon âge réunis et à chaque femme rencontrée je flaire l'alcôve, j'essaie de me la représenter quand elle est seule avec elle-même, vers chacune d'elles je bande en vain.

Mais il y a les hommes aussi et ces derniers sont encore bien moins transparents que les femmes. Ils m'intéressent aussi passionnément.

En face de la cousine Rose, par exemple, il y a le fils de la veuve Imbert. Il semble que cet homme grand au regard triste soit tout entier contenu dans l'inscription qui orne sa boutique :

« Veuve Imbert, torréfaction électrique »

Comme si cette manière de traiter le café devait le rendre meilleur et plus salubre. Grâce à lui, trois fois par semaine, la Grand'Rue sent d'un bout à l'autre le café torréfié à l'électricité sans qu'il soit possible de savoir si cette odeur est meilleure que celle qui flotte sur la rue Chacundier quand l'Henri Gardon brûle le sien au charbon de bois dans un antique brûloir en fer rouillé, tout en lisant *La Porteuse de pain*.

Cet Imbert-là, j'ignore s'il a une femme. En tout cas il a une mère veuve à cheveux blancs avec qui ma grand-mère Brunel trame de longs conciliabules désolés. C'est une amie d'enfance et jamais la Marie Priapre n'achètera ailleurs son quart de café.

Du reste, celui-ci est déjà présenté dans l'un de ces beaux emballages hermétiques au lieu du commun papier gris bien proprement plié à la main comme chez l'Henri Gardon.

Ce paquet à suspendre dans l'arbre de Noël du rêve est destiné à faire croire qu'un tel conditionnement est propre à conserver intact l'arôme subtil du café alors qu'il faut d'abord que cet arôme existe. Combien de fois déjà à cette époque me suis-je penché plein d'espoir sur l'un de ces quarts de café que ma grand-mère rapportait de chez

l'Imbert, mais l'arôme dont il était tant question n'atteignait jamais mes narines, alors que celui de l'Henri Gardon me comblait de souvenirs.

Peut-être était-ce d'être impuissant à tirer de sa torréfaction mécanique l'essence subtile du café que cet Imbert est si triste. Il promène sa longue carcasse dans cet étroit magasin obscur. Il est falot et énigmatique et peu causeur. Son regard perdu d'homme seul me hante encore aujourd'hui. Si j'avais pu l'ouvrir comme on ouvre une huître, sans passions et sans désir, qu'aurais-je trouvé au fond de cet abîme ?

Je décris cette rue et ses habitants comme un rescapé de Pompéi aurait pu le faire s'il avait échappé au désastre. Je désigne du doigt mes chers disparus : comment ils vivaient, comment ils riaient, comment ils respiraient, comment ils levaient les yeux jusqu'au sommet du puits que les étages des maisons élevaient autour d'eux jusqu'à parfois apercevoir le ciel.

Je tisse mon obituaire en zigzag comme si j'allais quêter à chaque seuil l'approbation de tant de morts. Une fois de plus, ma mémoire traverse la rue. Là, en haut de trois hautes marches décourageantes, il y a la boulangerie du Louis Bus.

C'est l'un des trois boulangers de Manosque où, en 1934, on fait encore du pain comme autrefois : blond, avec de grandes cavernes dans la mie et sur les flancs de ces cavernes, de minuscules particules de son et de repasse parce que le blé a été mal bluté.

On m'a accusé de confondre la nostalgie de mon enfance en l'assimilant au souvenir du pain d'autrefois, de sa texture et de la façon dont il fondait dans la bouche accompagné du goût de l'éteule. J'ai opposé à cela qu'il y avait déjà en 1934 du mauvais pain à Manosque et que chez mon grand-père par exemple, qui se servait dans une boulangerie quelconque, il était exécration, lourd, pâteux et que, lorsqu'on en faisait des boulettes, il se comportait comme le pain d'aujourd'hui : jamais plus il ne se regonflait. Il restait désespérément agglutiné en boule comme le *bédélé* de buis d'une partie de pétanque : gris, indigeste, minable, en 1934 comme aujourd'hui. Seul le pain du Louis Bus, du Marius Blanc et du père Brun (je n'ai jamais su son prénom) avait le goût et l'odeur du pain, et d'ailleurs dès qu'on entra dans la boulangerie cette odeur, ce parfum, vous envahissait doucement, vous donnait faim, donnant naissance au fond de vous à des images où vous vous sentiez à l'aise, où l'éternité devenait certaine. Je n'ai jamais plus faim du pain d'aujourd'hui.

Il y a des sensations de l'âme que la littérature non plus que la peinture ou la musique sont impuissantes à faire partager à autrui. Comment voulez-vous qu'avec de vulgaires mots je puisse vous apporter sous le nez le fumet du pain d'autrefois à peine sorti du

four ?

Ainsi plein de regrets sur mon pain disparu et retraversant la rue, je pénètre dans la boutique d'Edgard Sabatier *Au bazar grenoblois*, c'est écrit dans un écusson doré comme chez le notaire, au-dessus de la porte.

Edgard Sabatier est un petit homme à lunettes, glorieux à l'extrême. Il a un poste de TSF et c'est là que tous les sportifs de la Grand'Rue, les Rico, les Taupin, les Zézé plus le boucher Moullet et le nonchalant Manfredi et même le Briançon marchand de chaussures, se réunissent dans l'étroite boutique encombrée jusqu'au plafond de poupées à musique, de lapins couineurs, de bébés en celluloïd de toutes tailles et tous avec l'air bête, de trottinettes suspendues au plafond par leur potence. Tous ces passionnés viennent ici furtivement en juillet dès quatre heures après-midi pour écouter nasiller un commentateur qui relate l'étape du Tour de France. C'est un altruiste d'ailleurs ce Sabatier, et dès cinq heures du soir, au blanc d'Espagne sur sa vitrine, il inscrit l'arrivée des dix premiers de l'étape avec les heures, les minutes et les secondes. Nous pouvons rêver du Tourmalet et de Trueba tout notre soûl.

Malheureusement, il jouxte l'un des lieux de Manosque réputés malfamés. C'est un des quatorze bistrots de la ville que le Bré se doit de visiter. Il le fait brièvement, n'y boit qu'un seul pastis et s'enfuit furtivement mais, en tant que commerçant, il doit être impartial car tout autre commerçant est un client en puissance.

Cet endroit s'est appelé *Au tonneau* jusque vers les années 34-35. Et là ma mémoire flanche : je ne sais qui en était le tenancier.

C'est à partir de 34-35 que le René Gatto, peintre en lettres, monte sur son échelle pour refaire de fond en comble la devanture du *Tonneau*. Il peint, en se cachant du public, une superbe enseigne dans l'ovale allongé qui tient les cinq mètres de la façade. Sur le côté, celui-ci représente une baie de rêve à la plage ensablée et sur laquelle se penchent deux palmiers. À côté, en anglaises très déliées il inscrit le nouveau titre de l'établissement : *Au Petit Nice*.

Ce *Petit Nice* n'a pas bonne réputation. Parfois l'Honoré, patron de la maison close, vient y siroter quelque mandarin au comptoir. Madame Laurent trône à ce comptoir. Elle est éclatante de poitrine, de lèvres et d'yeux aux cils bien roides et noirs et fardée et poudrée à frimas, dès huit heures le matin. Elle est toujours de noir vêtue et, par surcroît, elle répand un parfum qui pour être plus subtil, égale en insistance celui du Lazare Garcin. C'est une de mes convoitises secrètes. Son regard toujours maussade me fait rêver d'autant plus. Je lui prête d'obscurcs déconvenues.

Dès huit heures le matin, elle surgit hors du rideau de perles qui masque l'entrée du bistrot pour s'aérer et là, rencontre-t-elle le regard

neutre de sa voisine d'en face, madame Ébrard ? C'est peu probable car madame Ébrard qui tient le *Bazar des Alpes* (douze mètres de devanture) est la respectabilité faite femme. Elle aussi est de noir vêtue, mais si un peu de rouge souligne ses lèvres, c'est avec une timide discrétion et parce qu'elle doit *représenter*. Elle est en effet la gérante de la succursale du *Grand Bazar universel* rue Guilhempierre, propriété du riche monsieur Carretier. Non, je ne crois pas que le regard, volontairement éteint, de madame Ébrard ait jamais rencontré celui de madame Laurent.

Heureusement une étroite venelle sépare ce *Petit Nice* suspect de la papeterie veuve Bon car cette commerçante est un pilier d'église. Bonne chrétienne comme ma grand-mère Brunel, elle fait partie de ces quelques saintes femmes qui vont à la première messe du matin en négligeant le grand portail pour s'engouffrer furtivement à Saint-Sauveur par la petite porte de la rue Voland.

À côté du *Bazar des Alpes*, s'ouvre un faux passage en cul-de-sac où d'une maison toujours obscure surgit l'été venu une famille Amat. Ils sont tous blafards et vendent des *glacets* sur un triporteur blanc où il y a marqué « glaces » entre deux angelots qui jouent de la trompette. Il sort aussi de cette maison un certain Inesta qui, lui, vend des châtaignes en novembre. Il a un visage entièrement grêlé de petite vérole qui lui fait les traits figés à jamais.

Je ne sais pas, je ne me rappelle plus, ce qu'il y avait à côté de ce passage obscur. Il me semble que c'est bien plus tard que la veuve Teyssière y installa un magasin de fruits et légumes.

En tout cas, en face, jouxtant la veuve Bon, s'ouvre l'une de ces boulangeries quelconques mais opulentes dont j'ai déjà parlé. Sa devanture est éclaboussée de lettres d'or et de peinture crème. Elle se proclame *panification viennoise*. La boulangère est maigre. Le boulanger est gras. Ils ont deux filles dont l'une est déjà plantureuse. Ils ont pour mitron un neveu de l'Athalie qui s'appelle Aimé. Il a de gros sourcils épais, il ne rit jamais. Il doit songer à l'avenir. Dans sept ans, il lui arrivera une chose inouïe : il sera le compagnon de Jean-Paul Sartre dans un stalag d'Allemagne 5.

En amont de cette boulangerie, il y a d'autres Laurent. Une famille qui ne fait pas de bruit. Ils ont vendu du charbon de bois autrefois, il y a bien longtemps, maintenant ils ne font plus rien. Ils occupent l'emplacement de ce qui fut autrefois la boucherie Michel. Ces Michel avaient un fils, Auguste. C'est ici que finissait la course du petit Giono suivant en hâte mais sagement le trottoir qui longeait la blanchisserie de sa mère pour annoncer une grande nouvelle à son ami Auguste :

« Je remontais la Grand'Rue, j'arrivais devant la boucherie. Je poussais la porte. Je disais :

— Auguste, mon père écrit au roi d'Italie ! »

Ces Laurent, modestes, avaient aussi un fils, long et blafard. Il avait été en classe avec moi. Il me lançait un :

— Oh Patouillard ! Chaque fois que je passais.

C'était sa façon à lui de me considérer avec un mépris bonasse, me sachant fils de libre penseur.

Et voici enfin au coin de la place Saint-Sauveur la *Teinturerie lyonnaise* de la veuve Bagnoly. La veuve Bagnoly est petite et furtive. Je ne l'ai jamais vue que rêveuse et solitaire derrière sa banque ou alors se glissant le long du trottoir pour quelque course dans une boutique voisine, les robes suspendues dans sa devanture la masquaient à moitié. Je ne crois pas qu'elle soit jamais sortie de sa Grand'Rue depuis la mort de son mari. Quelle fut la vie de la veuve Bagnoly ? Je l'ignore. Nul ne se souvient plus d'elle.

Le vis-à-vis de la *Teinturerie lyonnaise*, c'est le seul joyau de Manosque : l'hôtel de Gassaud, une haute demeure qui arbore du fer forgé à tous les étages, devant ses hautaines croisées.

Pour l'instant, il est à vocation de presbytère et un beau jour j'y pénètre le cœur battant la chamade car je viens porter quelque épreuve à corriger au terrible curé Gravier qui croise, le dimanche après-midi, entre les travées du cinéma paroissial pour y faire régner l'ordre.

Ce que je lui apporte ce jour-là c'est une admonestation pathétique aux fidèles qui se dispensent d'entretenir le denier du culte.

« L'an dernier encore, dit le manifeste, l'évêque de Digne, le cœur ulcéré, n'a pu distribuer à ses prêtres que deux cents francs par mois. »

Il y en a deux pages ainsi. Le Bré a décidé qu'on ne ferait pas payer l'impression au curé Gravier. Le Bré est un poivrot mais il a bon cœur. Il ne fréquente pas la messe mais il sera enterré avec les sacrements de l'Église.

Je pénètre dans cet étrange vestibule où s'amorce un escalier. Là non plus on n'a pas plaint le fer forgé. Je gravis intimidé un étage tournant où les carreaux noirs et blancs de chaque marche s'impriment dans ma mémoire et hanteront un jour tous les lieux somptueux que j'inventerai. Je sonne à la porte palière, tenant devant moi comme un talisman ces deux pages à corriger qui sont ma justification.

L'abbé vient m'ouvrir en personne. Il est couvert d'une douillette et chaussé de délicates mules. Il fume une cigarette blonde fichée dans un fume-cigarette doré. Il est amène, bienveillant. Il s'installe devant un bureau spacieux recouvert d'un sous-main vert et comme il fait déjà sombre, malgré les hautes fenêtres dans cette rue étroite, il allume une lampe verte assortie au sous-main qui confère tout de suite à la pièce une intimité cossue.

— Assieds-toi ! m'enjoint l'abbé.

Avec l'appréhension de salir ce vieux fauteuil bas, je pose une fesse dessus et j'attends sagement que la correction soit achevée.

Alors, plouf ! Sans crier gare, une boule de poils me bondit dessus et m'investit avec des ronrons à n'en plus finir. J'ai déjà en tête une telle collection de citations que je n'hésite pas à définir la nature de cet attaquant : « Un saint homme de chat bien fourré, gros et gras. »

L'abbé grommela quelque chose qui ressemblait à une gronderie.

Je dis précipitamment :

— Il ne me gêne pas, vous savez ! J'aime les chats.

— Moi aussi ! dit-il les dents serrées sur son fume-cigarette.

Il fume avec volupté et aussi un peu d'ostentation. Il ne me semble pas à cet instant précis qu'il y éprouve tant de plaisir. Parfois, il apostille la marge de la feuille avec une virgule oubliée. Je suis là observant à la dérobée le plafond fleuri de roses de plâtre, les autres fenêtres masquées de rideaux en reps rouge et la vitrine élancée aux portes vitrées soulignées de dorures qui contient quelques missels de prix aux côtés d'un ciboire miniature. C'est vieux, fragile et somptueux à la fois. J'écoute la rumeur qui monte de la rue où la trompe au loin du laitier appelle ses pratiques du soir. La muette atmosphère de cette maison m'en apprend plus sur le monde en un instant que sept ans d'école et tant de péremptores affirmations d'adulte. Je suis venu chez un prêtre et j'ai rencontré un homme. Voici qui change tout. À douze ans que j'ai alors et fils d'un athée, la religion m'est toujours apparue comme l'antichambre énigmatique de la mort. Or, aujourd'hui, comme un enfant pauvre à la devanture d'un pâtissier, je hume ici ce bonheur inconnu où un prêtre, un chat et une maison résument toute la résignation tranquille de la vie qui passe. Je suis abasourdi. Ce n'est pas à la fortune qu'il faut tendre, c'est vers cette tranquillité d'esprit.

— Allons, me dit le curé Gravier, il n'y a pas grand-chose à corriger. Au revoir !

Il prend sur mes genoux le chat qui proteste. Il se le serre contre lui en le caressant. Il m'ouvre la porte. Je suis sur le palier l'âme flottante. Ce tête-à-tête sans peu de paroles vient de désacraliser ce prêtre qui me faisait tant de peur. Mais curieusement, c'est pour transformer en respect véritable celui, craintif, qu'il m'inspirait.

Je ne sais pas, je ne sais plus, quel commerce jouxtait le presbytère. Autrefois, c'était le siège de l'*Imprimerie moderne* et de *La Dépêche des Alpes*, transféré depuis sur la place du Terreau, mais il devait y avoir autre chose avant que ne s'ouvre le premier magasin moderne de la Grand'Rue : le *Casino* qui dut s'installer juste avant la Seconde Guerre mondiale.

Existe toujours, en revanche, la petite impasse à côté de ce qui était,

dans mon enfance, le marchand de fromages Carretier dont j'ai déjà parlé dans *L'Amant du poivre d'âne*.

Si l'on pouvait remettre en place l'étalage Carretier de 1934, on aurait le plus beau musée du fromage français à cette époque. Ils y étaient tous : du brillat-savarin au banon conique et sec et aux fromages pliés dans des feuilles de châtaignier qui ne venaient pas tous de Banon ; du roquefort luisant sur sa tranche bleue et tendrement moelleux (avec ce parfum qui n'existe plus).

L'été, le lot des fromages diminuait de moitié. Le brie de Meaux n'arrivait plus, car la règle de bois qui le contenait entamé sur son lit de chaume n'aurait pas suffi à l'empêcher de couler. Le brie est l'une des tentations de mon enfance que je n'ai jamais assouvie. Je ne l'ai jamais vu que chez Carretier, à grand regret et jamais sur la table familiale. Il était trop cher et nous l'aurions mangé trop vite.

Les glaciers existaient déjà mais l'altière madame Carretier, qui régnait sur cette boutique dans la liliale blancheur de sa blouse immaculée, respectait sa clientèle autant que celle-ci la respectait. Jamais elle n'aurait consenti à servir un fromage tiré d'une glacier.

Elle possédait une cave profonde sous la maison. Les pierres qui formaient la voûte étaient jointoyées par un calcaire suintant qui formait une croûte translucide comme une buée. Dans cette cave, l'été, le froid de la mort vous saisissait. Je ne l'ai vue qu'une fois, certain jour où pour quelques sous j'aidais à y descendre une meule de gruyère.

À côté de ce magasin aux souvenirs fromagers qu'on ne peut faire partager car ils sont tous olfactifs, deux autres boutiques sont accolées dont il n'y a pas grand-chose à dire, l'une était bijouterie et l'autre abritait un bazar.

Alors pour finir de cerner cette place Saint-Sauveur où l'église est tapie au fond, comme embusquée, je parlerai de *La Fileuse*, un beau magasin tout neuf où œuvrent deux sœurs blondes réservées et timides, les demoiselles Kaiser. Elles sont floues dans ma mémoire alors que leur père y est si présent.

Monsieur Kaiser le père est une sorte de centaure à bicyclette. Je n'ai jamais vu ce grand gaillard costaud et nonchalant qu'accolé à un vélo de course, pantalon serré au revers par des pinces ou alors pédalant par les rues, les boulevards ou les chemins. C'est un taciturne solitaire, un homme dont je n'ai jamais su l'histoire même si j'étais sûr qu'il en avait une. Ils étaient ainsi quelques-uns de par Manosque, à me tenter par leur secret. Je ne savais pas pourquoi, j'ignorais ce que je pourrais bien faire de ces drames que je flairais. Étaient-ce des histoires d'amour ? Ils m'occupaient l'esprit autant que les beuveries de ma mère ou la médiocrité de mon état.

Mais si je me suis tant attardé à déterrer les morts de cette

Grand'Rue et si j'ai si soigneusement préparé cette place Saint-Sauveur à la recevoir c'est que je vais y rencontrer Louissette pour la première fois.

Jusque-là, je ne l'ai vue que dans la pénombre du grenier, chez sa tante, moi agenouillé devant ce que je croyais être une caisse de livres mais en réalité prosterné devant une petite fille. Après, ça n'a jamais été que dans le clair-obscur d'un cinéma, guettant les changements de la lumière et de l'ombre sur son visage mais ne distinguant toujours qu'un fragment d'elle-même ou quelque lambeau de vêtement.

Or ce jour-là, pendant que fusent les martinets au-dessus des deux platanes qui ornent Saint-Sauveur, voici que je suis devant l'espace vide qui conflue avec la Grand'Rue. Là, il y a une fontaine de fonte aux quatre cols de cygne supportant une sorte de vasque d'où devrait retomber l'eau dans le bassin, ce qui ne se produisit jamais. Il devait y avoir quelque malfaçon car cette fontaine durant toute mon enfance fut plus souvent à sec que gazouillante. Je ne la vis couler que rarement.

C'est à côté de cette fontaine que je reçus en pleine figure le visage de Louissette alors que je ne m'y attendais pas. Elle est en pleine lumière pour la première fois.

Un jour, j'ai vu un vieux chromo bistre. Il représentait un pont en dos d'âne surchargé de maisons de la Renaissance italienne. L'évasement de la chaussée que déversait ce pont après le quai qui suivait était tout entier éclaboussé par la lumière d'une créature de rêve le front ceint d'un diadème et l'air dormeur.

Devant elle, en pourpoint de gala, un jeune homme ôte sa toque à plume et s'incline profondément vers l'apparition.

La légende imprimée au bas de l'image fournissait l'explication du mystère : *Rencontre de Dante et de Béatrice*.

Quand je vois ce jour-là Louissette devant moi, c'est ce méchant chromo qui fulgure dans mon esprit et je ne l'en chasserai plus. Depuis, cette place Saint-Sauveur, c'est pour moi ce Ponte Vecchio sur l'Arno où le poète rencontra son obsession. C'est pourquoi je m'y suis tant attardé.

Quand elle apparaît devant moi ce jour-là, je suis attelé au charreton de l'imprimerie. Je vais livrer deux rames de papier sulfurisé chez Chambellan le boucher, en bas de la Grand'Rue. Je siffle à mon habitude. J'ai la tête baissée, quand je la lève je la vois. Je vois cette peau des joues et du front et du menton incomparable, semblable à de la soie mais ce n'est pas vrai. C'est trop pauvre de dire ça. C'est de la soie qui serait vivante, irriguée ; de la soie qui serait rose de vie intérieure et ces yeux noirs profonds, désenchantés, tels qu'ils seront sa vie durant. Je vois l'arc des sourcils bien dessiné tels qu'ils étaient ce jour au grenier me découvrant avec une surprise fâchée. Mon Dieu,

écrivain ! Et pourtant je sais qu'elle a une forme de visage qui surgit, à travers les siècles, des *Mille et Une Nuits* et pourtant je n'ai jamais lu les *Mille et Une Nuits* : des traits, des yeux, une peau, une tête que personne dans mes rêves érotiques ne possède sur ses épaules, et elle c'est à sa tête que j'en ai non à son corps. Je sais que je n'oserai jamais caresser ce visage de crainte de le blesser comme sont intouchables les ailes d'un papillon.

Et elle, elle est tirée en laisse par sa chienne Dora, un épagneul noir et blanc aux longues oreilles qui est toujours la truffe au sol, quêtant et tirant sur son collier. Il remorque Louisettes à sa suite qui est obligée de faire de grands pas.

Elle porte une robe bleu clair qui dessine ses petits seins. Elle doit être en laine cette robe. Elle a dû être tricotée par la tante Cécile qui a des mains en or.

Je pourrais dire le mois : c'était en mai. Il venait de pleuvoir et les platanes s'égouttaient encore. La Grand'Rue, à son habitude, était d'un sol innommable, gadoue, crottin et papiers sales. Louisettes sur ses sandales immaculées paraissait ne pas toucher terre.

Je pourrais dire le jour : c'était un lundi parce que les boucheries étaient fermées et qu'on m'avait dit :

— Tu sonneras à la porte à côté. Je viendrai t'ouvrir.

Je pourrais dire l'heure : il devait être cinq heures après midi car c'était le moment où les martinets nourrissaient leurs premiers oisillons dans les génoises de Manosque, là-haut près du ciel, et que j'entends de ceux-ci les piailllements aigus.

Elle passe, elle est passée. À aucune seconde son regard ne s'est posé sur moi, ne m'a même effleuré au passage. Il est fixe et contemple l'horizon de la rue. C'est en vain que je hume son sillage. Il est vierge de tout parfum.

Mais ce passage s'est incrusté dans ma mémoire comme une photographie. Elle y demeure. Louisettes est devant moi à douze ans dans sa robe bleue et tirée par son chien en laisse. Elle y est jusqu'à ma mort. Après, plus personne ne se souviendra d'elle ni de ce moment.

— *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.*

Le second Marcel laisse tomber cette sentence en rejetant avec dégoût sur la casse où il va le composer le texte des deux ou trois feuillets écrits à la diable, au crayon, à la va comme je te pousse et qu'il est le seul à pouvoir déchiffrer.

C'est l'article de fond du futur numéro que monsieur Félix Paris, rédacteur en chef de *La Dépêche*, vient de pondre hâtivement dans le bureau attendant et qu'il vient de lui remettre en main propre avant de s'en aller avec un rauque « au revoir messieurs » qui exclut les dames : Athalie, maîtresse de ces lieux, et la Marcelle, cheftaine des jeannettes, la branche féminine des scouts de France, laquelle marne dans son cagibi.

Cet article est le compte rendu longuement commenté de la dernière assemblée de l'AGPB (Association générale des producteurs de blé) à moins que ce ne soit l'approbation tacite du dernier discours de M. C. J. Gignoux, président de la CGPF (Confédération générale du patronat français), les deux d'ailleurs augurant ensemble qu'on court à l'abîme et rapidement.

Ce monsieur Félix Paris, feutre mou et guêtres de velours, est l'éminence grise du directeur général de notre journal, monsieur Henri d'Herbès, vigneron et conscience des paysans de la moyenne vallée de la Durance.

Tous les mardis, ce monsieur d'Herbès arrive dans sa Celtaquatre Renault couleur de terre labourée. Il prend sur l'aile un virage calculé qui le propulse entre deux platanes juste devant la porte de l'imprimerie comme s'il voulait la défoncer. Il s'extrait de la voiture avec quelque peine, quelquefois à l'aide d'une canne car le val de Durance au fond duquel gît son vaste domaine est bien propre à nourrir quelque rhumatisme. Ensuite, il descend de là, les jambes en cerceau et le feutre cabossé.

Cet homme de droite est un brave homme. Il est le confessionnal de tous les paysans de la vallée qui viennent lui demander conseil non seulement pour l'agriculture mais pour les mariages, les testaments, les affaires judiciaires de bornage ou de mitoyenneté. Il y en a

toujours un ou deux qui l'attendent devant l'imprimerie, casquette basse. Ils l'appellent *moussu d'Herbé*, en omettant le *s* final.

Monsieur Félix Paris l'attend aussi mais à l'intérieur, tout en griffonnant les prémisses de son article. Ils se disent distraitemment bonjour puis ils s'enferment dans le bureau qui retentit alors de leurs éclats de voix comme s'ils s'engueulaient alors qu'ils sont toujours d'accord.

En réalité, ces messieurs disputent sur les dernières décisions de l'AGPB, lesquelles ne leur conviennent jamais.

Il en sort de là les deux ou trois feuillets que le second Marcel vient de parcourir avec mépris.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Je retiendrai cette sentence qui se case dans ma mémoire pour toujours et qui flamboie aujourd'hui encore pour m'avertir que je fais trop long. J'ignorerai qui l'a inventée jusqu'à ce que je le demande timidement au second Marcel qui me répondra très étonné par mon inculture :

— Mais c'est Boileau, voyons ! Comment ? Tu n'as jamais lu *L'Art poétique* ?

Non. Je n'ai jamais lu *L'Art poétique*, *Le Canard enchaîné* que lit aussi mon compagnon ne m'en a pas informé. Dès le lendemain de ma question, le second Marcel m'apportera un petit livre cartonné, soigneusement recouvert de papier bleu, en me recommandant :

— Prends-en bien soin. Il a appartenu à mon frère Raoul.

Son frère Raoul, comme son père, a été tué à la guerre. Il figure sur la plaque du collège où sont inscrits, à l'entrée, les morts pour la patrie. Depuis que j'ai vu *Les Croix de bois* au cinéma, je sais ce que veut dire mourir pour la patrie.

Quand le second Marcel voit entrer à l'imprimerie quelqu'un de ces importants qui arborent avec modestie quelque ruban bleu ou rouge à la boutonnière, il ne manque jamais de dire :

— *Leurs poitrines reluiront des crachats que méritent leurs visages.*

Et il m'apprendra, chemin faisant, que cette formule saisissante appartient à un poète anarchiste qu'on appelle Laurent Tailhade. Quand il entend *La Marseillaise*, ce Marcel-là, il hoche la tête devant le sang impur qui abreuve nos sillons.

— Comme s'il n'était pas aussi pur que le nôtre, le sang de nos ennemis !

Peu à peu, à son contact, un sentiment que mon infimité ignorait jusque-là vient enrichir mon caractère : c'est la méfiance. Je l'ai déjà flairé dans *Le Canard enchaîné* mais comme mon père ne fait jamais aucun commentaire sur ses lectures, comme je ne sais pas ce qu'il en pense, je suis sans défense devant les opinions et l'interprétation des événements. C'est Marcel, et lui seul, qui m'apprendra à distinguer, à

savoir.

Il est le seul, à l'imprimerie, à avoir le courage de ses idées comme il est le seul à lire. Tous les autres se taisent par prudence et d'ailleurs ne savent pas trop ce qu'il convient de penser sur quoi que ce soit.

— Le traité de Versailles, me dit-il, a été conçu par de vieilles culottes de peau pour préparer une autre guerre. En créant le couloir de Dantzig et en mettant l'Allemagne à genoux, en affamant le peuple allemand, ils ont provoqué chez lui une haine irréductible. Et, me dit-il aussi, sais-tu que le bassin minier de Briey, qui se trouvait pourtant au plein cœur des opérations, n'a jamais été bombardé ni par les Allemands ni par les Français ?

Il me parle de tout ça en composant allègrement l'article du père Paris en caractères romains corps dix.

Depuis qu'il sait que je lis, un compagnonnage tacite s'est établi entre nous. Il me prête des livres en me recommandant chaque fois d'en prendre bien soin et surtout de me laver les mains avant de lire. Ses lectures sont celles qui sont préconisées par *Le Canard enchaîné* : *Clochemerle*, *Sainte-Colline*, *Moravagine*, *Citadelle*. Tous ces romans nourrissent mes soirées angoissées, m'aident à supporter les récriminations de ma mère, les soirs où elle a bu.

Un beau jour, il me dépose sur les bras un énorme volume.

— Lis ça, me dit-il, tu vas bien te marrer !

C'est *Mort à crédit*, de Louis-Ferdinand Céline.

Je rirai aux éclats toutes les nuits pendant les dix jours que durera ma lecture de ces six cents pages bien tassées. Jamais il ne me viendra à l'idée de faire un rapprochement entre ma misérable personne et cet apprenti à la grosse tête et au cul perpétuellement merdeux. Ses pitoyables et perpétuels ratages et ses débats ardues contre la vie, ses esquives pour échapper à la fatalité, la conscience lucide de son insignifiance dans tout ça qui me ressemble tant, jamais je ne m'y reconnaitrai car je sais que moi j'ai Manosque et sa campagne. J'ai les ciels sur Toutes-Aures. J'ai le vent de la nuit. J'ai Louissette au centre de tout ça même si je n'existe pas pour elle. Savoir qu'elle vit dans cette ville me suffit. Elle est là, dans l'environ, tutélaire, présente comme une déesse que l'on peut implorer. Je ne sais ni quand ni comment je pourrai l'implorer. J'ignore même ce que j'aurai à lui demander.

Jamais je ne connaîtrai le passage des Bérésinas. Je suis au milieu d'un pays, d'une région, d'un terroir. Il n'y a pas de terroir autour du passage des Bérésinas. Je peux rire en toute quiétude de son minable locataire.

— Mais qu'est-ce qu'il a à rire comme ça ? Ma mère, les soirs où elle ne boit pas, n'en croit pas ses oreilles.

— Il lit Céline, dit mon père.

— Qui est-ce celle-là ? dit ma mère.

Mon père quand j'aurai fini prendra *Mort à crédit* distraitement. Lui qui ne lit que Zola, il ne lâchera le bouquin qu'après avoir ri lui aussi, tout son soûl.

Ma mère intriguée s'empare du livre à son tour. Trois soirs ça l'empêche de boire. Elle rit d'un rire heureux comme je ne l'ai plus entendue depuis longtemps.

Le génie est passé sur nous et de son propre malheur et de notre amertume il a tiré une gaieté qui éclaire notre vie.

Quand je rends le livre à Marcel et que je lui fais part de notre hilarité collective, il me considère avec pitié et il énonce un de ses axiomes favoris :

— *Cette mâle gaité si triste et si profonde que lorsqu'on vient d'en rire il faudrait en pleurer.*

Mais moi, au-delà de mon rire, j'ai appris quelque chose d'essentiel que l'école ne m'avait pas signalé : c'est la valeur haletante du point de suspension, mais je sens aussi tout de suite instinctivement que seul le génie peut l'utiliser à loisir et que les autres, tous les autres, doivent s'en méfier comme de la peste.

Cependant, ce Marcel n'est pas content. Quand il arrive, le matin, son nez de renard hume l'atmosphère.

— Vous ne sentez rien ?

Non, nous ne sentons rien. Personne ne sent rien. Ni le Sauveur ni l'autre Marcel, ni la Marcelle dans son cagibi, ni l'Athalie qui fricote quelque chose sur le poêle rond, ni moi à plus forte raison.

— Ça sent la charogne ! affirme le Marcel.

Il commence à quêter de la truffe dans tous les coins. Il flaire les casses, les casiers à interlignes, les rayons où sont rangées les grosses lettres en bois de poirier pour les affiches. Il tourne autour de la Marinoni, des presses à pédale. Il poursuit par le vaste renforcement où se trouve la table à plier le journal. Là, il se glisse entre le cagibi de la Marcelle et le massicot dans l'ombre. Au-delà, il y a les étagères qui supportent les rames de papier de formats divers que les machines utilisent tous les jours. Le Marcel renifle chacune de ces rames avec soin comme un chien de chasse débusque le gibier. Il se courbe, avance le buste sous la grande table où il y a un plancher surélevé destiné à recevoir les plus grandes rames de papier, celles que l'on n'utilise qu'une fois par an pour les affiches de la Saint-Pancrace, et là il dénêche l'objet de sa quête.

C'est un grand carton à chapeau de femme, noir, brillant, avec dans un cartouche le nom d'une modiste prestigieuse. Il est fermé d'un couvercle hermétique.

Je suis en train de *marger* à la petite presse, des enveloppes. C'est la chose du monde la plus délicate de notre métier, marger des

enveloppes, car à cause de l'encollage elles ne sont pas planes, elles ont tendance à se gondoler. Il y faut une attention de tous les instants pour que l'en-tête qu'on y imprime ne soit pas de travers.

Soudain, dominant le bruit du moteur et celui de la machine, un cri strident retentit. C'est le Marcel qui vient de soulever le couvercle du carton à chapeau. À l'intérieur, il y a une tête de bouquetin en train de pourrir et pleine de vers.

Sur ces entrefaites, au milieu des cris du Marcel, arrive le Bré en trombe qui, jaillissant du bureau, se précipite d'un jet vers le seau hygiénique pour y dégobiller tout son soûl. Le Marcel a empoigné à deux mains le carton à chapeau ouvert et vient le mettre sous le nez du Bré avec des :

— Pourriture intégrale ! à n'en plus finir et cette fois c'est vrai. Entre deux vomis, le Bré, à voix éteinte, explique la chose en quelques mots.

Voici dix jours, il a rencontré autour d'un comptoir deux chasseurs de chamois qui voulaient lui donner quelque chose pour le remercier d'un entrefilet inséré dans le journal concernant la société de chasse. Ils avaient cette tête dans un carton. Ils l'ont fait glisser sur le zinc vers le Bré, lequel enthousiaste (il était neuf heures du soir et il avait douze pastis dans le coco) a déclaré qu'il allait la faire empailler et les a remerciés chaleureusement. Là-dessus, arrivé à l'imprimerie et ne sachant qu'en faire, il a glissé le carton à chapeau sous la grande table, hors de portée des regards, et puis il l'a oublié. Voilà !

Les « pourriture intégrale » ne cessent de jaillir de la bouche dégoûtée du second Marcel que le premier tente de consoler à coups de remarques ironiques sur le nez et le flair dont le premier a fait preuve.

— Tu vois, toi qui te plains toujours quand je te pète sur la gueule, tu vois qu'il y a des choses qui sentent plus mauvais que mes pets !

Mais le second Marcel est incapable de goûter cet esprit ou d'y répondre. Il en pleure. Il en demeure dolent toute la demi-journée, en demi-pâmoison, gémissant et la moue exprimant son cœur soulevé, incapable d'œuvrer utilement.

Quant à moi, on arrête la machine et le moteur, les enveloppes attendront, on m'enjoint d'aller porter le carton coupable jusqu'à la grande poubelle qui veille toujours au pied d'un platane et d'y attendre l'*escoubiller* (balayeur) car le Marcel ne supporterait pas qu'un chien errant, dénichant l'aubaine, vienne éparpiller les restes de la tête sur le trottoir de l'imprimerie.

L'*escoubiller*, c'est le grand Burle. Il est équipé d'un tombereau attelé d'un cheval et il porte sur l'épaule deux balais de bruyère longue.

Je me saisis du carton que je cale sous mon bras au risque de me le renverser dessus et du seau hygiénique où le Bré a vomi. Je jette le

carton à la poubelle et à la pompe, au bord du trottoir, je rince avec conscience le seau hygiénique puis je reviens marger philosophiquement.

Croira-t-on à me lire que je suis malheureux ? Non. Car en dépit de ma mère qui boit, en dépit des coups de pied au cul du Sauveur, en dépit de la saleté où je mijote, j'ai conscience d'exister ici, en ce pays où il me suffit de lever les yeux pour être au comble du bonheur.

Quand je jaillis, tout courant, venant de quelque commission, un soir d'automne à cinq heures, hors de la rue du 14-Juillet qui débouche sur le Terreau, j'y suis bouleversé par un ciel de nuages roses épanouis en bouquet au-dessus de Saint-Pancrace, notre ermitage.

Ils dessinent des Cyclades en myriade qui tiennent tout l'horizon et ces îles sur l'océan du ciel ouvrent devant mon imagination de telles perspectives que je demeure immobile de longues minutes et tout seul à me repaître de ces merveilles. Le rempart circulaire qui parfait la place du Terreau et où l'on peut s'asseoir pour admirer l'horizon, je l'ai baptisé « les remparts d'Ilion ».

Quand j'entrai en sixième, on nous fit acheter un livre très cher pour la bourse de mes parents qui le payèrent avec trois ou quatre autres à crédit chez la veuve Vespier. Ça s'appelait *L'Orient et la Grèce*. C'était fait pour être ingurgité chapitre après chapitre et péniblement par des potaches que ça n'intéresserait pas du tout. Je le lus d'un bout à l'autre comme je lisais *Les Pieds nickelés*. Encore aujourd'hui je me souviens de cette phrase prophétique : « Derrière les légions romaines, la civilisation de la Grèce fera le tour du monde. » C'est là-dedans qu'une image représente un fragment de poterie où un vieillard à la barbe carrée est appuyé sur un mur et la légende dit : « Priam sur les remparts d'Ilion guettant le retour d'Hector après son combat contre Achille. »

Ce ciel habité de mes rêves qui domine la place du Terreau sous quelque grand vent dans les platanes, c'est mon secret, et pendant toutes les années où je demeurerai apprenti il ne passera pas mes lèvres. Jamais je n'avouerai à personne que je suis un contemplatif et que ce pouvoir qui m'est échu est capable d'absoudre toutes mes détresses.

Je n'ai jamais vu les Cyclades et je ne les verrai jamais. Celles qui embrasaient l'horizon au-dessus des remparts d'Ilion lorsque j'avais quatorze ans, je les vois encore aujourd'hui. Aucun souvenir de voyage ne pourra jamais égaler cette découverte que je fis au débouché de la rue du 14-Juillet, immobile devant ce feu d'artifice inscrit sur l'horizon et qui m'enjoignait de rester seul à le connaître et de ne jamais partager avec personne notre secret.

Mais aussi le peuple des hommes commençait à bruire autour de

moi avec son étrange vie. Ça débutait dès le matin avec le Germain Raoust, livreur chez Boeuf, vins et spiritueux. Celui-là, coiffé d'un béret rond bien enfoncé, faisait irruption chez nous, jaillissant de sa Ford à ciel ouvert pour *comics* américains et qu'on imaginait fort bien conduite par Harold Lloyd ou Buster Keaton. Elle était noire, svelte, gracieuse avec des roues à jantes de bois. Elle faisait un bruit de libellule lorsqu'on la démarrait. Sur le côté, contre la portière seulement dessinée parce qu'on ne pouvait pas l'ouvrir (il fallait l'enjamber), un système compliqué de leviers à crémaillère permettait de faire sauter les pignons. C'est ainsi alors qu'on appelait les boîtes de vitesses.

Ce Germain avait une spécialité : il annonçait les fausses morts. Il entrait en coup de vent :

— Un tel est encore mort ! disait-il péremptoire.

Il fallait le croire, sinon il se fâchait. Il ne faisait là, d'ailleurs, que perpétuer une tradition manosquine bien ancrée. Annoncer faussement la mort était une de nos spécialités. Qu'on rencontrât l'intéressé guilleret trois jours après à la terrasse d'un bistrot fumant et buvant ne faisait jamais scandale. On acceptait la chose avec philosophie. Curieusement cette annonce de fausse mort ne mentionnait jamais une femme. La victime était toujours un homme et toujours quelqu'un qui comptait : notable ou figure de légende.

Ce Germain cultive aussi l'art de faire déboucher le dialogue sur des âneries. Au bout de cinq minutes qu'il est là, la conversation est à feu et à sang et la politique s'en mêle. Et tout l'atelier s'engouffre derrière. Cette salle haute de plafond a entendu sur la marche du monde les pires énormités qui se puissent rêver. Mon Marcel à moi se tait religieusement et moi aussi.

À neuf heures, remplaçant ce Germain, arrivait le Gaby Eyssautier avec toute une hotte d'histoires salaces qu'il allait répandant de porte en porte. Il est chafouin, rigolard, et lui non plus il ne fait rien. Il est agent d'assurance et sa femme tient boutique *Au chérubin*, Grand'Rue. Son père c'est cet Auguste Grivannes herboriste qui me captivait tant quand il venait chez mon grand-père et que je l'observais depuis l'intérieur de la *mastre*. Cet homme sera le modèle de mon Brédannes, il vient lui aussi quelquefois à l'atelier, commande quelque prospectus à distribuer sur les foires.

Ce Gaby colporte soigneusement ses histoires en tous lieux où les artisans tiennent agora ouverte, chez nous, chez Rico, chez Richebois le bourrelier. Il y en a d'autres : tous ceux que leur état tient rivés aux établis et qui ne peuvent pas s'échapper : boulangers, cordonniers, tonneliers, tailleurs. Grâce à mes livraisons à travers toute la ville, je les retrouve tous à un moment quelconque. Je vois leurs silhouettes gesticulantes en clair-obscur devant les lampes basses des échoppes.

C'est le matin aussi que viennent les représentants : les papeteries de France, les papeteries de Navarre, les papeteries de Rives et surtout, surtout, à intervalles réguliers, celui de la Fonderie typographique française. Il s'appelait monsieur Heurtebise et ce nom me faisait rêver. Il recouvrait un petit homme onctueux et toujours tiré à quatre épingles dont le sourire était obséquieux sans être servile.

Depuis que le Bré, un soir de beuverie, s'était laissé refiler six casses entières, on appelait ça une police, d'un caractère raté baptisé *stylo* et dont la clientèle ne voulait à aucun prix sur ses imprimés parce qu'il était illisible, on ne le laissait plus jamais seul avec monsieur Heurtebise, et l'Athalie quand il était là ne lâchait pas les deux hommes d'une semelle.

Mais d'autres visiteurs qui ne s'annonçaient pas venaient à heure et à jour fixes. C'étaient les pourvoyeurs de copie. Nous comptions deux poètes parmi eux qui apportaient, l'un en triomphe, l'autre modestement, ce qu'ils avaient pondu dans la semaine. Le Fugon dit le Félibre était triomphal, il brandissait sa feuille, il nous la lisait à haute voix et d'un bout à l'autre, il y en avait parfois une colonne entière :

Cinq ouro dou matin, lou gau vin de canta...

« Cinq heures du matin, le coq vient de chanter. »

Nous en avions pour cinq minutes à l'écouter et à nous exclamer. On ne savait pas d'où venait cette prérogative qu'il s'était arrogée de nous imposer une colonne gratuitement pour publier ses âneries. On supposait qu'il avait quelque puissance dans la cité mais on ne l'avait jamais vérifié. L'autre était plus modeste et discret. C'était un paysan qu'on appelait Barras. Il aurait bien voulu lui aussi nous imposer la lecture de son poème, mais il n'osait pas. Il se balançait longtemps d'un pied sur l'autre espérant que nous allions le forcer à nous réciter son œuvre, mais nous nous gardions bien de piper mot.

Il y avait des intermèdes burlesques. Tout à coup devant les fenêtres apparaissaient les ombres bleues des *sœurs qui quêtent*. C'étaient des religieuses de je ne sais quel ordre (elles avaient des cornettes blanches) qui allaient de porte en porte, recueillant l'obole pour les pauvres. Ces deux sœurs en sarrau bleu, robustes et gigantesques, on sentait bien qu'elles ne se laisseraient arrêter par rien. Aussi leur arrivée était-elle guettée du coin de l'œil par l'un d'entre nous.

— Acré ! Les sœurs qui quêtent !

Entre le moment où elles apparaissaient devant la troisième fenêtre venant de la rue du Palais et celui où elles appuyaient avec décision sur le bec-de-cane, envahissant l'espace du froufrou de leurs robes, il s'écoulait quatre ou cinq secondes que chacun mettait à profit pour disparaître : les ouvriers accroupis derrière les casses, l'Athalie planquée dans l'ombre du massicot, la Marcelle (cheftaine des jeannettes) à genoux sur le parquet de son cagibi. Les religieuses

charitables se trouvaient devant un grand vide que j'occupais seul. Comme je n'avais jamais un sou sur moi, il m'était facile de ne rien leur donner. Et comme elles n'osaient pas aller débuser chacun dans sa cachette, elles repartaient avec un mince sourire. La charité n'était pas notre fort.

C'était l'heure des clerks de notaire. Ils venaient apporter les annonces légales : le Jean Blanc pour maître Borel, le Sivan pour maître Meyer. Derrière eux, dans une Ford aussi pittoresque que celle du Germain, arrive un autre Marcel qui est livreur de bière et qui vient ici faire la pause, puis un Armand longiligne qui est assureur.

Ainsi défileront toute la matinée tant de pratiques qui sont aussi des amis de nos deux Marcel. Ils font partie de la Cipale, l'harmonie de Manosque, ils vont au cinéma ensemble, ils sont à peu près du même âge, ils ont joué aux billes ensemble.

Parfois, avec d'autres camarades, ils montent des pièces de théâtre aux Variétés, une salle qui appartient aussi au Lazare Garcin, où l'on danse le dimanche à 17 heures, après le cinéma, et où sévit aussi le parfum du propriétaire.

Trois fois en sept ans, ils monteront sur les planches pour interpréter *La Marraine de Charley* ou *Le Luthier de Crémone*. Jamais ils ne joueront autre chose.

Ces quelques hommes dissemblables par la hauteur et par la corpulence, je vais les voir vivre journallement pendant tout mon apprentissage.

Ils ont tous à peu près vingt-cinq ans et ils sont tous célibataires. Ils ont de semblable qu'ils ricanent devant les femmes, tant ils en ont peur.

Ils sont retranchés par leur célibat comme dans une forteresse assiégée. *On ne la leur fait pas*, toute leur attitude le proclame. Ils organisent des *castagnades* ensemble, ils vont manger le lièvre ensemble, parfois, toujours ensemble, ils descendent à Marseille savourer une bouillabaisse à la *Cascade Ménélik*, rue Fortia.

Mais leur passe-temps le plus courant c'est de sortir pour une promenade hygiénique le samedi après-midi. Longtemps et souvent je me joindrai à eux, subjugué. Ils me paraissent le comble de la sagesse. Ils me rassurent. Je suis parmi eux comme dans un cocon. Je ne parle pas, j'écoute. Ils discutent de tout et du prochain. Ils racontent des histoires anciennes sur des gens que je n'ai pas connus. Ils vont toujours au même endroit, sur la route de Pierrevert où ils occupent à cinq ou six toute la largeur de la chaussée. Il passe quelque voiture parfois, alors ils s'écartent sans se presser, de mauvaise grâce, en maugréant. Le voiturier quel qu'il soit sait qui ils sont. Et ce qu'ils sont est assez dissuasif pour inciter l'automobiliste à la prudence.

Ils dépassent le Petit Valgas et le Grand Valgas, deux propriétés

mystérieuses où je ne verrai jamais personne, où jamais personne ne sera en train d'étendre du linge ou de donner du grain aux poules. Ces deux lieux énigmatiques seront toujours pour moi des déserts. Mais au-dessus de ces grandes maisons, il y a des pins immenses qui les dominent plus qu'ils ne les abritent. Et ces grands arbres chanteurs roucoulent toute l'année leur lente mélancolie. Je capte tout de suite cette grave élégie qui sourd de leur houle balancée. Ils sont, par leur tristesse, comme un pansement sur mes blessures : ma mère qui boit, ce métier qui ne rapporte rien, cette Louissette méprisante qui ne me jette pas un regard.

On dépasse Valgas de peu. Là-bas, sur son étrave de rocher, Pierrevert nous fait signe. Mais non, nous n'irons jamais jusqu'à Pierrevert. Au croisement de *La Chevillonne*, propriété romantique de monsieur Bastide, maire de Pierrevert, lequel avec sa barbe carrée ressemble à Landru alors qu'il voudrait ressembler à Poincaré, toute la troupe en une volte-face impeccable tourne les talons et s'en revient vers Manosque.

Cette escouade résolue de cinq à six hommes soudés par le célibat, des souvenirs de régiment et la crainte des femmes, va bien au cinéma mais, sauf le second Marcel, n'ouvre jamais un livre.

Ils m'acceptent avec bienveillance parmi leur troupe pour la promenade du samedi. Je glane ce que je peux de leur conversation. Par instinct je sais que je ne dois jamais ni poser une question ni émettre une opinion. J'ai treize ans, je suis apprenti, je suis en surnombre. Ils sont de sens rassis et n'élèvent jamais la voix.

Il y a parmi eux trois ou quatre Marcel, un Jean, un Paul, et un Mathieu que l'on dit de la Drôme, par bonhomie. Après la promenade du samedi, ils vont jouer aux cartes chez la mère Molinas, encore une veuve de guerre, qui tenait un café bien achalandé. Ça n'était pas un bistrot. Augusta Molinas avait fait de son antre un bijou de bienséance. Elle évinçait carrément les trublions possibles qu'elle flairait dès l'entrée et ceux qui ne lui plaisaient pas, à la suite d'une simple observation du sujet mais toujours pertinente, elle refusait de les servir. Ils pouvaient toujours aller se plaindre au pape, car à Manosque en 1935 il n'était pas question de donner tort à une veuve de guerre dont le mari était mort au champ d'honneur avec la croix de guerre à titre posthume.

Ce café était toujours d'une propreté exemplaire et on pouvait y avoir sa place pour une tisane à dix sous, ce qui me permettait de le fréquenter. C'était très curieux d'ailleurs que l'on m'acceptât, peut-être étais-je intronisé par le groupe de typos, de clercs de notaire et d'employés de banque, car les ouvriers, mineurs de Gaude, les peintres en bâtiment et en général tous les métiers manuels se sentaient mal à l'aise chez la mère Molinas et en général lâchaient prise pour s'en aller

boire ailleurs. Le lieu était aussi interdit aux poivrots notoires. Le Bré, par exemple, n'y était pas souhaité et on le lui avait fait savoir.

Ce n'était pas une question de classe. La mère Molinas ne s'attachait pas à la fortune car je n'y vis jamais non plus de propriétaires, de commerçants riches, ni notables ni professeurs. C'était le café des retraités et des modestes salaires. On n'y jouait que sa tisane aux jeux de cartes.

Cependant, pour mes commensaux, deux fois par mois, c'était l'antichambre de la volupté. Ils arrivaient sapés à mort, chaussures brillantes, rasés comme à la pierre ponce, sentant bon des pieds à la tête et cravatés de frais. Ils s'attendaient devant une camomille et, quand enfin ils étaient tous présents, ils se levaient d'un seul mouvement, payaient chacun leur consommation et ils tournaient à gauche dans la rue de l'Abattoir. Inquiète, la mère Molinas les accompagnait jusqu'au seuil sur ses pieds plats en leur faisant ses dernières recommandations.

— Et prenez bien garde à vous ! disait-elle.

On lui répondait par de gros rires ou quelque gaudriole.

Cette rue de l'Abattoir regroupait tout ce qui pouvait nuire à la réputation de pudique que voulait mériter Manosque. Elle menait au *Riou dei rato* qui était notre fourre-égout. La sinuante venelle qui y débouchait sur un pont sans parapet et herbu jusqu'à son aplomb sur le vide, desservait successivement le marchand de vins en gros toujours enveloppé d'une odeur de vinasse, le Fémina-Casino et le parfum du Lazare Garcin, l'abattoir, l'établissement de bains-douches et enfin, après le pont d'herbe, le bordel.

C'était un tout petit bordel de campagne avec six filles et une sous-maîtresse qui remontait parfois la Grand'Rue, toute bruisante de stras comme l'abat-jour d'une suspension. Nous autres qui avions treize ans, nous lui ouvrons largement le passage sur la chaussée comme par respect, mais c'était parce que ses vastes seins nous faisaient une peur horrible.

L'établissement comptait aussi un vague souteneur qui travaillait à la mine de Gaude comme tout le monde.

Longtemps, cet établissement avait été dirigé par un certain Suger, le meilleur faiseur de lyrics de toute la région. Il nous donnait une revue locale par an et c'était toujours un triomphe.

Il avait même réussi à faire venir à Manosque Andrée Turcy, la meilleure diva de Marseille, maîtresse dans l'art de jouer les commères de revue et de dynamiser les foules amorphes de nos paysans de la ville qui n'avaient aucune imagination. Manosque applaudissait à tout rompre, Manosque gardait dans les renforcements de ses alcôves l'image intacte de la robuste Andrée Turcy pour les jours maigres des étreintes conjugales. Mais l'entrain et le souvenir étaient dus au Suger,

aux airs de sa revue que tout le monde pouvait fredonner :

*Chassez vos soucis, venez au printemps !
Manosque est en fête et mai vous attend !
Manosque est fille de Cythère
C'est l'ardente ville d'amour !*

Ce Suger disparut un beau jour, je ne sais comment, je ne sais pourquoi, je ne sais où. De ces revues avec Andrée Turcy et Perchicot en vedette américaine, les affiches tapissaient les murs de l'imprimerie comme autant de chefs-d'œuvre dont elle s'enorgueillissait.

À ce Suger de légende succéda un homme qui avait le menton ravalé et les yeux saillants mais qui camouflait sa laideur sous une telle élégance qu'elle en disparaissait. Il s'appelait monsieur Honoré, on l'appelait Honoré du brick. Car jamais le mot bordel ne fut prononcé à Manosque, jamais on n'y utilisa ce vocable universel qui désigne finalement n'importe quoi. On disait *le brick* ou *le boxon*.

Ce monsieur Honoré était un homme posé qui respirait la distinction grâce à un monocle qu'il rapprochait rarement de son œil. L'hiver il était terne et nul ne le distinguait d'autrui, mais sitôt le printemps venu, il se vêtait de lin blanc et d'un panama en paille d'Italie. Sous ses guêtres à boutons, il portait chaussures blanches aussi et ainsi costumé il s'arborait au *Café Glacier*, jambes croisées et l'air heureux.

Il était célèbre pour avoir un jour dardé son monocle sur les baigneuses de la plage des Catalans à Marseille. Celles-ci se doraient alors petitement au soleil, couvertes de maillots noirs une pièce qui leur descendaient jusqu'à mi-cuisse.

Songeant au chiche cheptel que comptait son commerce de Manosque, l'Honoré qui sirotait un pastis avait laissé tomber cette sentence avec un léger soupir :

— Quel gaspillage ! avait-il dit.

Mes commensaux ne le saluaient pas, faisaient semblant de ne pas le connaître, se contentant d'user en ingrats de son établissement. Au pas plus ou moins cadencé et en bon ordre, ils descendaient donc deux fois par mois cette rue de l'Abattoir mal éclairée par système, équipée d'ampoules deux fois moins puissantes que celles qui illuminaient nos boulevards.

— Puisqu'il faut absolument, murmuraient nos têtes pensantes, qu'ils plongent dans le stupre, du moins que ce soit dans la pénombre.

Mes commensaux revenaient d'ailleurs de ce lieu de perdition comme s'ils n'avaient jamais touché une femme de leur vie, aussi purs et aussi méfiants qu'ils y étaient entrés. Ces messieurs n'étaient pas plus émus le lendemain de leurs exploits que des coqs qui viennent de

cocher une poule et s'ébrouent en trente secondes.

Leurs mères suspendaient le costume des dimanches à l'espagnolette pendant trois jours pour le purifier ou à tout le moins le débarrasser de son odeur de fumée. Mais elles avaient beau resserrer les persiennes sur l'étendage, les voisines le repéraient et, tels les roseaux du roi Midas, elles se chuchotaient entre elles :

— Le fils Untel est encore allé chez l'Honoré !

Je n'ai jamais eu de curiosité pour ce lieu bien clos et plein de silence à l'extérieur mais de belles fois mon échine a servi de marchepied à d'autres qui ensuite m'offraient obligeamment la leur. Car cette *Villa Robinson*, c'était son nom bucolique, était gardée comme une forteresse par un mur haut de plus de deux mètres et hérissé de tessons de bouteilles. Plus d'un de mes camarades d'ailleurs s'y taillada les mains pour s'y être agrippé frénétiquement. Voir les putes était leur obsession. Dans la vie, ils ne regardaient jamais une femme au passage dans Manosque comme je ne m'en privais pas. Mais voir une pute et pouvoir s'en vanter leur paraissait du dernier galant.

Ils m'invitaient à les imiter, à profiter à mon tour de cette aubaine. Je disais non sans conviction, en rougissant ou en m'y efforçant, ou en balbutiant quelque chose d'inaudible, car ma connaissance de l'homme était déjà telle que je savais qu'il fallait garder tout pour soi, ce que je dissimulais sous une prolixité verbale à toute épreuve.

J'ai suffisamment mis mes laideurs en exergue (et je vais continuer) pour qu'on me croie si je dis que, même en ces filles, je respectais la femme. C'était obscur encore en moi bien sûr mais si j'avais rencontré en ville l'une de ces pensionnaires devant la porte d'un magasin, je la lui aurais tenue ouverte en lui disant : « pardon madame » et je me serais effacé devant elle. Et tandis que mes compagnons rigolaient en se poussant du coude et doutant de ma virilité, j'éprouvais moi une grande honte, une grande compassion, une grande pitié pour ces putes que je ne verrais jamais, et c'est pourquoi mes compagnons d'autrefois ne verraient jamais non plus de Cyclades dans le ciel alors que moi j'y en inventerais.

Mais il y avait un jour dans l'année qui était sacro-saint et où mes commensaux adultes daignaient recevoir contre eux le corps d'une vraie femme chargée de tout son mystère. Ce jour-là, c'était le 31 décembre où se tenait le bal de *La Provençale*.

La Provençale, c'est le club de football de Manosque. Il a un terrain sous le teruil de la Cie Alais, Froges & Camargue. Un terrain qui sent le soufre où parfois l'atmosphère est si empoisonnée par les vapeurs du teruil qu'il faut, le dimanche après-midi, interrompre le match. *La Provençale*, c'est le club qui focalise le patriotisme manosquin. Ce club a un ennemi héréditaire, là-bas, sur le plateau, à vingt kilomètres d'ici,

à Valensole : le *Coqs* (Club olympique des quatre sports). Chaque fois que ces deux valeureuses formations se rencontrent sur le terrain, il y a une troisième mi-temps où les supporters s'expliquent le bâton haut. Chaque fois que *La Provençale* va à Valensole ou que Valensole vient à Manosque, il y a des tâcherons qui manquent au travail le lundi matin pour cause de horions. Les uns sont retenus à la gendarmerie, les autres à l'hôpital. Ainsi vont les choses, déjà, en 1934.

Mais le 31 décembre, il n'est plus question de football. *La Provençale* offre un grand bal de charité au théâtre des Variétés, propriété de monsieur Lazare Garcin.

On prépare ça huit jours à l'avance. Nous confectionnons gratuitement une grande affiche multicolore où le mot *veglione* au milieu est en corps 48, le plus grand caractère en bois de poirier que nous ayons. S'y costumera qui veut mais il est précisé : *cotillon, bataille de confetti et de serpentins, attractions*. Bref, c'est la liesse.

Le 31 décembre, ces messieurs les célibataires sortent le complet neuf qu'ils se sont commandé chez le Barraut, le tailleur bancal mutilé de guerre. Ils ont des chaussures neuves de chez Ricou, une chemise neuve, des chaussettes neuves avec le fixe-chaussettes, et à la place de la régates des dimanches ordinaires ils arborent un nœud papillon.

Ils sont neufs des pieds à la tête. Et d'âme aussi. Ils viennent se montrer à l'Augusta Molinas qui en joint les mains de bonheur.

C'est au bal de *La Provençale* que se sont nouées la plupart des idylles dont seraient nés tous les Manosquins si nous n'avions pas subi les invasions pacifiques qui succédèrent chez nous aux invasions barbares.

Une seule fois j'ai pu pénétrer un 31 décembre dans ce sanctuaire de bonne compagnie. Mon grand-père avait donné à mon père sa part sur la vente de Saint-Pierre et celui-ci s'était empressé de faire faire une cloison entre le chambron de ma sœur et le mien. On avait remplacé nos deux paillasses par deux sommiers à ressorts et deux matelas, et comme il restait un peu d'argent on m'avait fait faire sur mesure chez Émile Eyriès un costume bleu marine genre communiant, plus un gilet dont je n'étais pas peu fier mais que je ne mis jamais, craignant les lazzis.

Je suis seul. Grâce à l'affiche, les employés de l'imprimerie ont l'entrée gratuite. De mes camarades aucun n'a voulu ou pu s'offrir ça parce que c'est un bal de charité et l'entrée est très chère.

Quand je pénètre ce soir-là, tout seul, dans cette salle qui me paraît immense, une grande rumeur me surprend comme un bruit de torrent et derrière j'entends la musique du jazz-band. Le plafond de la salle disparaît sous les berceaux de guirlandes et les chaînes éclatantes des lampes bleues. L'orchestre est sur une estrade surélevée. Ce sont les frères Gatto qui en forment l'ossature, l'Ange qui incline son saxo vers

les danseuses comme si déjà il les caressait ; l'Espérance qui s'applique sur une clarinette ; le grand Raynaud est debout avec son trombone à coulisse ; le Zézé qui non content d'être typo, garçon de café et opérateur de cinéma, trouve le moyen de jouer aussi de la trompette qu'il fait sonner haut et clair, mais surtout il y a l'Adolphe Porporat, famille de musiciens, famille de maçons qui tient la section rythmique : la grosse caisse, le tambour, les cymbales et le triangle, tout en chantant ce qu'il joue.

Et sous l'estrade, attendant sagement son tour, l'Adolphe Rasio patiente. Boulanger, cycliste et ténor émérite, tout à l'heure en complet blanc impeccable il va nous interpréter *O sole mio* et *La Romance de maître Pathelin*.

Les danseuses sont serrées sur les bancs comme les martinets en partance sur les fils électriques de la porte Saunerie. Tout à l'heure les danseurs tout de neuf vêtus vont venir s'incliner devant elles et les prier. Elles diront oui tout de suite pour respecter la timidité des cavaliers bien droits devant elles.

C'est une profusion de rose, de violet et de bleu clair. Quelques-unes ont osé une robe verte, plus rarement encore l'une d'elles s'est mise en blanc avec un peu de liséré or au bas des manches et autour du cou.

Il y a abondance de perles fausses sur les gorges graciles, mais les quelques-unes qui en ont de vraies n'en ont jamais fait confidence à personne. Ces perles sont des secrets de famille et pour celles qui ne peuvent pas, il reste la croix-d'or-de-ma-marraine au bout d'une mince chaîne. Ces croix sont de proportions diverses selon la position de la famille.

Une Isabelle ravissante a eu l'audace de revêtir une tunique courte, agrémentée de grecques, à l'Antinea (un film avec Brigitte Helm que l'on joue de temps à autre au Cercle).

Cependant là-bas, tout là-bas, presque contre le comptoir du bar très entouré, il y a la Marie, seule à occuper une banquette alors que toutes les autres ont leur charge de danseuses, comme si elle risquait d'éclipser toutes celles qui auraient pu se poser à côté d'elle.

La Marie est à peu près la seule blonde de Manosque. En tout cas on ne voit qu'elle. Quand on prononce le mot *blonde*, c'est cette Marie-là qui se présente à l'esprit et nulle autre. C'est ainsi.

Je crois, je n'en suis pas sûr, la lumière multicolore est si trompeuse qu'elle souligne d'ombres tranchées toutes les lignes courbes : les plis des robes, les ondulations des coiffures, les aspérités douces des os sous les méplats et des gorges et des mentons, et même le creusement des orbites autour des yeux anxieux ou sans expression. Cette lumière peut donc m'avoir abusé. Elle peut m'avoir fait inventer autour du corps de la Marie cet extraordinaire costume de Marie-Antoinette que je lui vis ce soir-là. La pâleur blonde de son visage à peine rose aux

pommettes l'y prédestinait, on l'aurait crue extraite d'un camée.

Une ample robe à crinoline bordée de guirlandes de roses et un corselet fort ajusté sur la poitrine et autour des bras complétaient l'ensemble, mais je peux avoir inventé aussi cette rose dans ses cheveux, cendrés à force d'être blonds, cette rose fichée dans ses cheveux clairs près de l'oreille.

Mais je n'ai pas inventé cette délicate beauté qui devait tout à ses dix-huit ans et serait très tôt soufflée (elle n'était peut-être épanouie que pour ce soir-là), et qui faisait penser à quelque dame aux camélias.

Sur le banc où elle attendait un cavalier, à bonne distance, il y avait toujours un jeune homme quelconque à demi agenouillé qui lui disait quelque chose de suppliant, et parfois elle répondait oui et parfois elle répondait non, toute à l'émotion d'avoir tout à l'heure ouvert le bal au bras du splendide Adolphe, tout de blanc vêtu et souple comme un roseau.

Cette apparition attend ainsi et je l'observe sans passion, avec l'avidité d'un photographe ayant enfin trouvé le sujet de sa vie et qui sait que l'instant va s'évanouir ou lui éclater au visage comme une bulle de savon. Sans passion car jamais, sauf le choc avec Louissette dans le grenier parce que j'étais pris au dépourvu, jamais je ne me laissais aller à rêver sur des apparitions. Je n'en avais pas les moyens et le bon sens l'emportait toujours chez moi sur l'enthousiasme.

De même qu'il ne me viendra jamais à l'idée de danser, d'abord parce que j'aurais trop peur de m'ériger contre la jambe de ma partenaire mais surtout parce que j'avais la faculté de me voir de dos. On ne se voit jamais de dos. Je m'imaginais de dos me trémoussant, avec ces laides fesses d'homme qui ressemblent trop à celles des singes quelles que soient la musculature, la stature, la grâce, pour qu'il n'en descende pas. Dieu nous a mal finis. Jamais je n'ai pu imaginer un danseur que comme un singe dans un zoo. Et cela me coupait net l'envie de danser.

En revanche, il m'a toujours été plus facile et moins partial de lire un caractère sur l'envers d'un personnage qu'en l'examinant de face. Bien sûr il fallait que le tête-à-tête confirme cette impression, mais neuf fois sur dix le dos m'avait déjà renseigné.

Je regardais de dos danser l'impeccable Adolphe, admirable d'élégance dans son pantalon blanc dont le pli tombait droit sur la chaussure au millimètre près, entraînant cette Marie Marie-Antoinette dans une valse tournoyante. En vain ! Rien à faire ! Je le voyais en singe. Le tournoiement de ses talons quoique parfaitement rythmé manquait de cette légèreté aérienne qu'on attribue aux anges. Quoi qu'il fasse la décourageante pesanteur retenait ses pieds à l'horizontale.

Avec une pareille vision des choses, le bal est pour moi un abîme. Je voudrais bien recevoir le corps d'une danseuse contre le mien mais c'est toute une civilisation qui s'y oppose. Aucun Magnan, c'est bien certain, n'a jamais dansé de sa vie, et même si ce miracle s'était produit de cette Marie Marie-Antoinette écartant les groupes pour se frayer un passage jusqu'à moi et me tendre une main impérative pour m'attirer contre elle, j'aurais rué des quatre fers, je me serais roulé par terre, jamais elle ne m'aurait traîné jusqu'à ce parquet ciré à mort des Variétés qui reflétait les jambes des danseurs, cette fois presque aériennes dans leur renversement.

Tous mes amis que je vais rencontrer tout à l'heure dans ce livre se sont mis à danser s'ils ont voulu trouver femme, moi jamais, je n'ai jamais voulu, je n'ai jamais su, je n'ai jamais pu.

Je me donne toutes sortes de prétextes. Je les ai trouvés dans le *Science et Voyages* que mon père lit et dans ces insipides documentaires sur l'Afrique qui sont en avant-séance dans les cinémas : les Cafres dansent, les Zoulous dansent, les Hottentots, les Touaregs, les Pygmées, mais nous ! Il n'y a que les peuples lointains pour danser ! Objection votre honneur ! Les Grecs dansaient la pyrrhique ! C'est écrit sur tous leurs tessons de poterie !

J'ai parfaitement conscience dès cet instant que ne pas vouloir danser est aussi antinaturel que ne pas vouloir d'enfant. Mais je me suis toujours tenu à cette inqualifiable attitude et je n'ai pu la raisonner. Je l'ai chèrement payé : plus d'une femme de ma vie s'est retirée de moi parce que je ne dansais pas et d'autres s'y sont doucement résignées, ne l'ont pas fait de gaieté de cœur ou m'ont délaissé pour un autre qui dansait. La danse est l'antichambre de l'amour et son passage obligé. Celui qui ne danse pas sera seul pour l'éternité. Je suis seul.

Je suis seul ce soir de 31 décembre au bal de *La Provençale*, tandis que mes commensaux sapés à mort se sont choisis des partenaires convenables, sans histoire préalable et sans aspérités ; des femmes rêvées pour s'ennuyer avec elles ou qui s'ennuieront avec vous. Ils dansent, bien cambrés de taille et bien corrects, tenant leur cavalière à bonne distance de leurs jambes et de leur torse. Et moi je les regarde sans les juger et je les aime.

Est-ce à cette époque ? Est-ce un peu plus tard ? En général, sur le leitmotiv de ma mère ivre, les autres coups du sort ne pleuvaient pas régulièrement. Ils laissaient un intervalle entre eux pour me permettre de les encaisser aux moindres frais, mais ce jour-là j'allais en subir deux coup sur coup. Je me souviens très bien que ces deux événements se sont produits à deux heures d'intervalle car je les porte encore dans mon cœur lourd. Je pourrais retrouver très exactement la

date car le premier était annuel, soigneusement préparé et annoncé, mais je n'en ai pas encore envie. Il me suffit qu'il ait eu lieu et qu'il soit bien gravé au fond de moi pour ne jamais s'en effacer. C'est l'inconvénient des mémoires véhémentes que de vous rappeler, à tout instant, à la fois toutes vos joies et toutes vos peines.

Le premier de ces événements engageait la vie de tous les hommes, depuis l'innocent Inesta marchand de marrons jusqu'à l'ironique Auguste Franc considérant le monde de haut à la terrasse du *Café Glacier*, et le second m'était misérablement personnel. L'un était en deux dimensions et l'autre en trois.

Je me souviens. Je sortais d'une séance du Fémina-Casino qui avait commencé à deux heures et demie. Il devait donc être six heures environ. J'ai totalement oublié le film que j'y avais vu. Je ne devais pas l'avoir enregistré car ce que je venais de découvrir aux actualités avait dévoré tout mon pouvoir de réflexion. Pourtant ça n'avait duré que quelques minutes : une séquence coincée entre le débarquement au Havre de Charlie Chaplin sur le paquebot *Île-de-France* et l'arrivée du rallye Paris-Saint-Raphaël.

À cette époque, les actualités étaient titrées. Ce n'était pas un speaker qui annonçait la séquence, il se contentait de la commenter. Je vis donc apparaître ce titre :

Le congrès de Nuremberg

Et tout de suite la vision d'une immense place quadrillée par des bataillons d'insectes noirs qui sont des hommes, la caméra se rapprochant d'eux le révèle. Ce sont des hommes en marche, portant des bannières devant eux que je sais être des labarums parce que je me souviens de mon latin. Un vacarme assourdissant provient de leurs pas accordés. Ils avancent roides, leurs jambes l'une après l'autre jetées, et c'est le bruit de leurs talons brutalement reposés qui produit ce vacarme ; par là-dessus pour l'aggraver s'assène la même musique de Wagner qu'au Cercle des travailleurs ou au Paroissial. Elle ne fait pas partie de la manifestation. Il n'y a là qu'un orchestre d'hommes en baudrier qui tapent sur des grosses caisses ou percutent des cymbales l'une contre l'autre. La musique de Wagner a été ajoutée par le metteur en scène des actualités, sans doute pour faire plus emphatique.

Les actualités à cette époque sont en noir et blanc et nous ne savons pas que la croix bizarre (je mettrai des années avant d'apprendre le nom de cette croix) frappée sur le labarum est rouge sur fond de cercle blanc et qu'autour de ce cercle le labarum est rouge lui aussi avec des franges d'or qui le bordent. Cela nous le verrons dans quelques jours sur les hebdomadaires en couleurs qui rendront compte du congrès.

Et soudain tout se tait. Là-bas, au fond de la place, se dresse une tribune très élevée et sur cette estrade vue de loin une silhouette vient d'apparaître dont la seule présence vient de figer sur place ces bataillons bien alignés, labarums à demi inclinés. Un immense et seul cri retentit puis s'éteint. Des milliers de bras droits raides et figés désignent, à mi-hauteur du ciel, un ennemi quelconque mais bien présent. À la tribune l'homme seul lève aussi la main. La caméra se rapproche de l'estrade, du personnage qu'elle encadre et ne lâchera plus.

Une peur épouvantable me saisit en présence de cet homme. Je l'ai déjà vu dans les journaux mais il était immobile. Ici il bouge, et en gros plan. Rien ne m'échappe de ses rides, de sa bouche, d'une petite verrue qu'il a aux commissures des lèvres et qui sera gommée lors de prochaines apparitions.

Un baudrier avantageux ceint son maigre torse et quand les labarums s'inclinent devant lui il lève lui aussi la main, brièvement comme s'il absolvait.

Mais soudain il parle, il récite une conviction tournée et retournée dans sa tête depuis longtemps et qui lui tient lieu de pensée. Son langage m'est incompréhensible mais je suis sûr que le silence des fidèles qui se taisent est pénétré de ses paroles jusqu'à savoir se transformer en action dès que possible ; je suis sûr aussi que c'est à nous qu'il s'adresse, plus encore qu'à ses troupes, en dépit que nous ne comprenions pas ce qu'il dit mais justement il compte sur ça.

C'est la voix incantatoire d'un prophète qui jaillit de cette poitrine concave hors la bouche de cet homme qui serait insignifiant s'il ne portait pas une moustache et cette visièrre très haute de sa casquette. Le fidèle qui a dessiné cette casquette a parfaitement compris que c'est la hauteur de celle-ci qui va électriser les foules et les rendre perméables aux paroles insensées : ça, les labarums et la croix rouge sur fond blanc sont les accessoires qui vont fonder le fanatisme sur l'hypnose qu'ils vont provoquer sur des cerveaux sous-alimentés.

Parfois les yeux de Hitler, paupières inférieures relevées et masquant le regard, parfois ses yeux se lèvent vers le ciel, sa main à la place du cœur se pose sur son baudrier comme pour attester sa bonne foi, mais il fait tout ça comme absent, comme s'il n'y avait pas dix mille hommes devant lui mais qu'il fût seul, comme si même il avait quitté son corps. On sent qu'il n'est de chair que par ceux qui l'écoutent.

On ne parviendra jamais, même pas Charlie Chaplin dans *Le Dictateur*, à rendre risible l'effigie ou la caricature de Hitler, ni à le tuer sous le ridicule car il est la mort en personne et la mort ne fait jamais rire.

Or moi, les fesses serrées entre les bras de mon fauteuil de cinéma,

ma petite jugeote me souffle que cet homme est fou comme sont fous les cinquante mille disciples en bataillons serrés qui inclinent leur labarum orné d'une croix sinistre, une croix assez analogue à celle que l'on voit périodiquement sur des hommes encagoulés en Amérique, lors des messes du Ku Klux Klan.

Mais en un clin d'œil, par l'illusion du cinéma, Hitler est enlevé du milieu et c'est la liesse des palmiers de Saint-Raphaël qui s'inscrit sur l'écran et reçoit des voitures blanches aux chromes étincelants, et de ces voitures s'extraient des créatures de rêve enchaîneées et enrubannées qui s'efforcent d'échapper aux portières avec élégance, en dévoilant mais sans excès leurs genoux gainés de soie.

Mais quand on est gelé jusqu'au fond de l'âme par un cauchemar qui n'a aucune chance de se dissoudre ni de disparaître en fumée, la plus belle fille du monde ne peut vous apparaître que dérisoire. L'entracte, le film, je ne les absorbe que par surcroît. J'ai le cauchemar du visage d'Adolf Hitler collé sur la rétine.

Quand je sors du cinéma c'est la nuit. Je remonte lentement la rue de l'Abattoir, tout seul. Je médite au coin du *Café Molinas* si je vais rentrer chez moi pour me plonger dans quelque lecture ou si je vais aller arpenter la Grand'Rue à la recherche de quelque copain, mais je calcule que ma mère n'a pas bu depuis deux jours. Il y a de grandes chances pour que ce soir... Alors, j'opte pour la Grand'Rue. Il n'y a pas la foule. Le dimanche soir toutes les boutiques fermées y entretiennent une atmosphère de désolation. Aucun de mes camarades habituels ne la parcourt qui pourtant la prisent tant. Je ne rencontre personne : ni Jacques ni Albert ni Raoul ni Maurice ni Jean lesquels, les jours de semaine, l'arpentent cinq ou six fois par soirée. Je sais où ils sont : au bal ordinaire des Variétés qui a lieu tous les dimanches soir à partir de six heures. Eux, ils commencent à danser, à se trémousser au bras de cavalières.

Il ne faut pas compter sur eux ce soir pour exorciser Hitler.

Au terme d'un dernier aller-retour je ne sais ce qui me pousse, au lieu de franchir le portail de la Saunerie pour rentrer chez moi par le boulevard de la Plaine, je ne sais ce qui me pousse à bifurquer à droite vers la rue qui à cent mètres d'ici va couper la rue Torte et me ramener sur le boulevard.

Je me souviens, je me souviens... Cette rue est mal éclairée, notre maire Arthur Robert freine des quatre fers pour retarder l'installation de l'éclairage axial qui paraît alors le fin du fin en matière d'illumination.

C'est dans la pénombre que je croise la Lulu Gondran, une des figures de Manosque. Elle est petite, bossue et gaie comme un pinson. Elle donne des cours de piano. Elle est toujours vêtue comme en 1925 avec des fanfreluches, des bijoux tintinnabulants et elle fredonne tout

le temps.

Moi, ce soir-là, à cause du congrès de Nuremberg, je ne siffle pas, je ne fredonne pas, et cela explique ce que je vais bientôt découvrir.

J'oblique dans la rue Torte qui est en pente rapide, courte et se déverse directement sur le boulevard.

Au coin, il y a un garage, banal, avec un peu en retrait de la façade une porte de fer qui s'enroule sur elle-même, et qui est fermée. C'est là, dans cette cachette de fortune, que je vois Louisettes blottie contre le Zézé ; dans leur hâte de se serrer l'un contre l'autre, ils ne devaient pas avoir pris le temps de s'enfoncer plus avant dans l'ombre. Ils ne s'embrassent pas, ils se regardent. Je n'ai pas ralenti le pas ni ne l'ai accéléré.

À treize ans, l'émerveillement l'un devant l'autre, celui de se contempler, de se toucher, fût-ce seulement par le bout des doigts, tout cela suffit à tenir lieu d'univers. Je n'ai jamais connu ce bonheur mais je suis heureux que Louisettes l'ait éprouvé.

Car je ne l'aimais pas pour la disputer à autrui. Je ne l'aimais pas comme il est admis qu'un homme doit aimer une femme. Jamais, au grand jamais, je n'aurais associé son corps à mes joutes nocturnes contre l'érotisme. Le Zézé, plus normal, méritait cent fois qu'elle le préférât à moi.

La souffrance que j'éprouvai alors était de bien autre nature et n'a jamais cessé d'être mon orient : je me jugeais seul capable de la protéger contre la vie et nul autre, n'ayant mesuré l'énormité des embûches qui justement à cause de sa beauté ne manqueraient pas de traverser son existence, nul autre ne pouvait avoir qualité pour être son rempart.

Encore aujourd'hui j'ignore si le choc de mon amour blessé fut capable d'effacer de mon effarement les cymbales, les grosses caisses, les talons reposés sur le sol comme pour l'écraser, de la fête nazie.

Le nazisme est parti en fumée, il n'a laissé dans mon âme qu'une salissure que j'assume avec tout le reste de l'humanité mais que j'ai, hélas, assimilée.

En revanche, j'évite toujours, encore aujourd'hui, de passer devant ce coin de rue où ton cher fantôme de treize ans est blotti contre un homme qui, lui aussi comme moi, sera bientôt un fantôme.

J'ai un havre : c'est l'Éden. L'Éden est un étrange domaine où, dès ma plus tendre enfance, je viendrai m'envelopper et exercer mon imagination. C'est une propriété au flanc de la ville qui domine ces lieux de perdution dont j'ai parlé. Elle a sa façade sur le boulevard de la Plaine, convenable, longue de plus de trente mètres d'une grille verte faite de barreaux en forme de lance. Un portail coquet et une petite porte sur le côté, toujours ouverte celle-ci, avertissent qu'on n'est pas ici chez n'importe qui. Sa limite trempe dans le fameux *riou des rates*, notre égout.

C'est une ancienne pépinière, ce qui explique pourquoi la maison est masquée en partie par de grands arbres qu'on a laissé se développer. Ce bosquet est agrémenté de labyrinthes de buis taillés avec emphase : les uns en ballerines, les autres dominés par des sphères parfaites, ces buis, très longtemps, bordant les allées où nous jouions aux cachettes, dépasseront ma tête et conforteront le mystère.

Ce bosquet est borné par un bassin dormant, très haut, plus haut que nous. Il est toujours plein à ras bord d'une eau claire dont je n'ai jamais su d'où elle venait. Sur la margelle de ce bassin qui nous domine, des grenouilles nous regardent ébahies et nous les regardons aussi, étranges avec leurs yeux sur pivot et cette immense bouche fendue comme un rire qui va d'un bord à l'autre de leurs têtes et cette couleur verte qu'on ne rencontre que chez elles dans la nature. Ces grenouilles se savent intouchables, hors de portée de nos bras trop courts, aussi coassent-elles à tue-tête même en notre présence.

Jouxtant ce bassin, sur le mur orbe de la maison mitoyenne, une grande trace noire indélébile biffe le crépi de haut en bas. C'est la première intrusion des temps modernes dans notre antique Manosque. Cette maison qui abrite aussi l'imprimerie Drac au rez-de-chaussée est la demeure, à l'étage, de monsieur Prat, directeur de la mine de Gaude. On raconte qu'il y a eu un conflit entre les mineurs et leur patron et qu'en guise de représailles, une nuit, quelqu'un est venu allumer une cartouche de dynamite contre ce mur qui est devenu noir. Je pense à la peur qu'ont dû éprouver les grenouilles.

Ce bosquet sert d'écrin à un bâtiment rectangulaire que nous

appelons le Pavillon. C'est une seule grande pièce avec deux grandes fenêtres et complètement vide. Un balcon agrémenté d'une balustrade à pilastres donne sur un quadrilatère ombragé de platanes. Ce fut un jeu de boules. Cet espace est complètement cerné par la même balustrade que le balcon du pavillon sauf sur un côté que domine d'un mètre ou deux le jardin si bien tenu du voisin immédiat. Ce boulodrome est bordé d'un immense verger en contrebas qui prolonge la propriété jusqu'à cette rue tant décriée qui abrite l'abattoir et la maison de tolérance et qu'on a isolée de l'Éden par une sorte de mur de la peste haut de deux mètres et hérissé de tessons de bouteilles.

C'est dans ce mur qu'est découpée une porte dérobée qu'on n'ouvre plus jamais (en a-t-on perdu la clé ?). Cette porte avec son loquet bloqué par la rouille sera l'un de mes premiers sujets de méditation. Tout en mangeant les raisins de la treille qui l'encadrerait, je m'interrogeai longtemps sur le dernier être qui avait fermé cette porte et s'était retiré ensuite sur la pointe des pieds pour ne jamais plus l'ouvrir. J'aurais bien voulu le connaître.

Quand on revient de ce verger chargé d'un plein panier et qu'on remonte un raide escalier de jardin, on se trouve enfin sur le terre-plein qui supporte la vraie maison de l'Éden. Elle est de l'autre côté de l'allée de marronniers qui borne le bosquet au bassin. Elle non plus n'est pas épargnée par les balustrades : il y en a une au bout du terre-plein qui commande par deux escaliers l'accès au jeu de boules, il y en a une qui refoule derrière elle le trop-plein du bosquet et la grande volière qui n'abritera jamais que deux ou trois tourterelles. Il y en a une le long de l'escalier qui remonte du verger.

Si j'ai rêvé d'une demeure bourgeoise dans mon enfance, l'Éden est venu à point nommé pour me combler. C'est ici que le passé s'est arrêté de croître et qu'il s'est figé sur sa dernière expression.

La maison est haute, d'une certaine maigreur, on a pensé la faire anglo-normande mais l'on n'a pas trop osé. En tout cas côté midi, on l'a éclairée d'une véranda qui fut rose bonbon et dont les grandes vitres sont enchâssées dans de fines boiseries en queue de paon que le maître des lieux a découpées lui-même. Au pied de ce témoin du passé croissent deux palmiers qui se balancent très haut près du toit, offrant comme chaque année un régime de dattes avorté.

Avant le gel de 1956, on voyait partout, dans les jardins suspendus de Manosque, de ces palmiers nostalgiques qui furent un rêve d'Afrique pour des gens bien décidés à ne jamais bouger de chez eux. Il y en avait ainsi trois ou quatre sur les terrasses de monsieur Esclapon, aux Combes. Ils balançaient sous le mistral cette étrange carapace qui leur servait de tronc, lesquels en restaient tout inclinés. Il y en avait deux aussi près de la Tuilerie qui signalaient de loin le cabanon de l'Henri Ricou ; madame Alarteur en possédait aussi

quelques-uns qui ressemblaient à des plumeaux dressés pour domestiques de grande maison ; mais seuls prospéraient ceux de l'Éden, bien soignés, convenablement fumés et bénéficiant d'une situation exceptionnelle. Sur eux un vent d'ailleurs soufflait que nous appelions le sirocco.

Je dis nous depuis que je parle de l'Éden parce que toutes ces merveilles et celles que je vais dire encore sont le nid d'un enfant de mon âge, et tout ce que deux puissantes familles terriennes ont pu réunir comme preuves d'amour, elles l'ont disposé ici, sur la tête de cet enfant comme on fait un berceau autour d'une plante rare.

Ma mémoire flanche quand j'essaye de me rappeler à quel moment, vers quel âge, nous nous sommes rencontrés Maurice et moi. Ce ne sont pas nos familles qui nous ont artificiellement rapprochés car elles sont trop dissemblables de mœurs et socialement. Ce doit être le quartier. Le fait que nous soyons nés à cinq cents mètres l'un de l'autre et que nous ayons respiré, chacun pour soi, le même voisinage, la même atmosphère.

Comme moi, de l'autre côté du monde, c'est-à-dire du côté riche, Maurice a dû flairer le suint des *scabots* qui déferlaient jusque dans son allée où tombaient pendant ce temps les marrons des grands arbres. Il a dû entendre dans sa chambre douillette le même vent que moi sur ma paillasse, ce vent qui soufflait pour augmenter notre tranquillité d'âme, ce vent qui soufflait la nuit dans les platanes de Sous-la-Plaine pour composer dans notre tête le leitmotiv de toute une vie. Et surtout il a dû vivre lui aussi dans l'automne des alambics aux feux d'enfer et comme moi il a dû rôder autour d'eux car son grand-père maternel avait aussi des vignes et il bouillait son cru.

Non, je ne me souviens plus de la première fois où j'ai rencontré Maurice mais il existe tout de suite au départ de ma mémoire. Et il va être le fédérateur qui va amener autour de moi tout ce que j'ai besoin de connaître et que nul, de mon côté, ne me peut enseigner.

Nous sommes allés ensemble sur les bancs de la sixième et comme on habitait le même quartier, on se raccompagnait le soir. Il vivait dans la hantise de redoubler, ce qui ne lui arriva jamais. Moi j'y étais prêt et résigné, de même que j'étais sûr de ne pas être à ma place au collège. Lui il continua et moi je lâchai prise. Mais le soir quand nous nous retrouvions, moi après le travail et lui après l'étude, et le dimanche que nous passions presque ensemble, il me parlait de Verlaine et de Baudelaire, il me lisait *La Charogne* et Musset. Il était subjugué par :

sur le clocher jauni,

La lune

Comme un point sur un i

Et je l'étais aussi puisque j'aimais suivre.

Nous nous sommes reconnus tout de suite. Nous n'étions beaux ni l'un ni l'autre. Nous n'étions forts ni l'un ni l'autre. Si nous nous battions nous étions battus. Notre constitution ne nous permettait pas d'être brutaux comme les autres et très vite nous allions comprendre qu'il nous fallait laisser le terrain de la force à ceux qui étaient mieux armés pour l'utiliser. Je crois que dès l'abord, lui et moi, nous avons réfléchi que nous n'avions d'armure contre la force que notre intelligence et notre ruse.

Et nous allons ruser tous les deux aussitôt en laissant croire que nous sommes bêtes. Quand le monde entier se rue sur vous, toutes griffes dehors, ce qu'il faut c'est lui faire croire que vous êtes une proie insignifiante.

Je pense que le clan Chevaly et Brun a compris dès sa naissance que Maurice serait faible dans le domaine du combat pour la vie. Et c'est pourquoi tout de suite ils ont accumulé autour de lui les éléments du bonheur.

Son grand-père Brun était un taciturne méfiant que j'ai toujours connu sans amis. Il avait fondé cet Éden dont il avait fait un café sélect où les notables du pays jouaient aux boules entre eux. Mais quand Maurice entra dans ma vie, il y a longtemps que café et boules n'existent plus. Le père Brun a perdu sa femme et depuis il ne fait plus que menuiser des arabesques, des volutes contournées. Il monte des cages, des volières, d'admirables choses inutiles que nous retrouvions un peu partout, semées dans son atelier ou attendant, abandonnées, quelque improbable usage.

Le père Brun sera toujours pour moi une énigme. C'est un homme qui se tait la plupart du temps. Il ne sourit jamais du moins en public et le public c'est moi car le temps que je ne passe pas à l'imprimerie ou à la maison, c'est ici que je le gaspille avec délices. On ne voit que moi, insistant, timide et inévitable. Le père Brun me regardera toujours avec une suspicion interrogative. Je suis craintif devant lui sans en avoir peur mais je m'efforce de lui montrer ma meilleure figure. Ma voix devant lui baisse d'une octave et je ne siffle jamais en sa présence.

Longtemps, par un accord tacite, la maison me sera interdite et longtemps, armés de sabres de bois, nous jouerons avec Maurice à Lagardère, sur le boudodrome, en embuscade parmi les buis du bosquet ou dans l'allée où les marrons nous pleuvent dessus.

C'est dans cette allée qu'un jour arrivant, je me trouverais en présence d'une apparition. C'est une fille. C'est une fille de peut-être vingt ans qui remplit la robe claire qu'elle porte avec de strictes proportions. La robe ne pourrait pas en contenir davantage.

— Comment ? me dit Maurice qui accourt. Tu ne connais pas ma cousine d'Essertenne ?

Elle était à souhait. Elle ressemblait à ces gravures dans le magazine *Voilà* qui m'aguichaient tant avec leurs bas et leurs talons hauts. Et pourtant celle-ci portait des sandales plates et elle n'avait pas de bas. En vérité avec son visage aussi plein que sa robe et ses yeux grands ouverts qui regardaient en face, elle respirait par tous les pores ce que je ne savais pas encore être la sensualité.

C'est la première belle femme qui me tend la main pour que je la serre. Elle est d'un naturel parfait. Elle me traite comme si elle m'avait toujours connu. Elle ne s'aperçoit ni que j'ai les ongles noirs ni que ma chemise est sale.

Et si la cousine d'Essertenne ne paraissait pas être pour Maurice un élément de sa joie, en revanche elle l'était pour moi. Elle, je l'acceptais tout de suite dans mes ébats nocturnes et solitaires. Je l'ai déshabillée par la pensée je ne sais combien de fois.

Elle resta quinze jours et elle s'est évanouie au fond du temps, mais pour moi elle est là à vingt ans sur cette allée, laquelle, comme elle, n'existe plus et le feuillage chuchote au-dessus d'elle et je respire l'odeur de ses aisselles aux manches courtes de sa robe d'été et j'entends le roucoulis ravissant des « r » qui roulaient dans sa bouche en disant Maurice car elle était bourguignonne.

Maurice alla à Essertenne en vacances. Il m'envoya une carte postale. Essertenne avait perdu son clocher et la cloche sur un support de fortune était à même le sol.

J'ai rêvé pendant cinquante ans d'aller à Essertenne y flairer les traces de la cousine Germaine. J'ai cherché sur la carte. Je n'y suis jamais allé.

Ainsi donc, longtemps, je me suis contenté des allées de l'Éden et de son bosquet. Et puis un jour de pluie, précipitamment, Maurice me pousse devant lui dans la véranda. Le mot à lui tout seul est plein de si étranges choses que la réelle étrangeté de son contenu ne me surprendra pas.

D'abord, une âcre odeur de caca de chat fermenté me prend à la gorge. Il y en a de secs sur toutes les consoles surchargées de numéros de *L'Illustration* d'avant-guerre. Je me souviens notamment d'une couverture de cet hebdomadaire cossu. Elle représentait la scène solennelle où un général en culotte de peau casse sur son genou l'épée du capitaine Dreyfus au garde-à-vous devant lui. Le tout était étoilé d'une belle crotte de chat entièrement sèche. À cause du soleil qui la chauffe comme une serre, tout dans cette véranda est blanc, sec et moisissant. Il s'en dégage une impression de tombeau mais ce n'est pas funèbre, au contraire. Il semble que tous les accessoires extravagants qui sont ici éparpillés, des vies d'autrefois vont accourir pour s'en

saisir. J'en ai la tête sonnée. Je n'ai jamais vu tant de choses rassemblées, tant d'oripeaux, de consoles dorées, de corbeilles pleines de linge ancien bien lavé et froissé et prêt au repassage, de livres de prix scolaires tranchés d'or sur leurs méplats et rouges aux titres gravés. Deux raquettes de badminton sont accrochées pour toujours à un piton sur un montant de bois. Un accordéon est debout sur une chaise dépaillée. Il semble que la courroie de son baudrier vient à peine d'être déchargée de l'épaule où elle pesait et que l'homme qui faisait danser est encore en train de frotter sa clavicule endolorie. Mais surtout, surtout, il y a, bien d'aplomb sur une table de nuit, un gramophone qui dans les années 1930 est déjà dépassé. Il est dominé comme par une trompe d'un pavillon bleu turquoise fragile comme une grosse fleur.

Il suffit de tourner sur le côté une manivelle et de mettre sur le plateau une de ces épaisses et lourdes galettes noires qui jonchent un canapé et de poser délicatement dessus l'aiguille qui termine l'appareil du pavillon pour entendre nasiller un charleston endiablé que nous ne savons pas encore être du jazz, comme nous ignorons que celle qui s'égosille au fond du temps s'appelle Sarah Vaughan ou Billie Holiday. Mais depuis longtemps la provision d'aiguilles en bois est épuisée ou perdue. Alors nous allons dans le bosquet à la recherche d'épines végétales que nous adaptons tant bien que mal au système de l'appareil. Ces aiguilles de bois ne constituent pas la seule étrangeté de ce gramophone. Le disque se déroule en partant du centre vers l'extérieur et, quand il est au bout, il faut bien prendre garde de l'arrêter avant que l'aiguille ne déraile sinon le pavillon bleu risque d'être déséquilibré et d'entraîner tout le meuble avec lui.

C'est sur cette musique que Maurice parvient à danser, car il danse, lui. Il se coiffe d'un canotier. Il imite Maurice Chevalier dont il s'enorgueillit d'être le presque homonyme.

Derrière cette véranda, sans transition, ouvrant son champ d'ombre, sans cloison ni palier pour distinguer l'une de l'autre, une grande salle de café vide est prête à accueillir la multitude d'une clientèle de buveurs qu'elle ne verra jamais plus. Deux rangées de tables de marbre occupent le parquet devant des banquettes de moleskine auxquelles font face des chaises noires à dossier en lyre, comme si des quadrettes de familles allaient bientôt s'y reposer pour boire.

Devant la fenêtre aux persiennes mi-closes qui ouvre sur la colline du Mont-d'Or au jour finissant, trône un gros poêle vert dont le tuyau va se perdre dans le plafond. Et là, dans le coin, bien préparé, séparé des tables et des chaises par un espace vide, miroite, ombre sur ombre, un piano à queue aux pieds galbés. Il y a une partition ouverte et sur le couvercle un vase à fleurs mais celui-ci est vide.

Ai-je imaginé ce poêle vert et ce piano ? Non, car parfois, depuis

une salle à manger attenante et claire celle-ci, et dont la porte est toujours ouverte sur le café, une silhouette apparaîtra, petite, frêle, silencieuse comme une souris. C'est Berthe, la mère de Maurice. De son pas menu, parfois, elle se dirige vers le piano, s'y assoit, promène ses doigts sur le clavier et se met à jouer. C'est alors que je m'enfuis. Maurice me retient en riant mais non, il faut que je parte, je suis un intrus. Mon camarade ne peut pas comprendre ce que moi-même j'ai bien du mal à démêler dans ma conscience : je commets une indiscretion, en écoutant jouer cette femme alors que je n'y suis pas invité, je ne suis pas à ma place, je n'ai pas le droit d'être là.

Je m'enfuis dehors. Maurice me suit. Nous allons vers le jeu de boules dans l'intention, car c'est l'automne, d'aller manger quelques poires au verger. Alors un « Psitt ! » très discret attire notre attention. Il vient de là-haut, du jardin en surplomb de monsieur Scaniglia. Une tête d'ahuri apparaît au ras du mur au pied duquel, pour être plus invisible, il s'est accroupi sous une vigne. C'est Jojo, le voisin de Maurice. Pour quelque espièglerie dont il est l'auteur, son père a dû le consigner à la maison avec interdiction de communiquer avec quiconque. Son passe-temps favori c'est de nous inciter à aller sonner à la porte de son père et de nous regarder nous enfuir en courant.

— Car, nous a-t-il dit, tu comprends, la porte est au premier et nous on est au rez-de-chaussée. Mon père pour venir ouvrir, il doit escalader vingt-huit marches ! Vous avez bien le temps de vous tailler !

Ces coups de sonnette intempestifs ont le don de mettre le père Scaniglia en fureur et son fils adore ça.

Ce jour-là, il arbore la casquette pourpre à glands d'or du lycée Mignet à Aix, d'où il s'est fait récemment renvoyer pour quelque tour pendable. Il s'est fait expulser d'ailleurs de plusieurs établissements respectables non pour son travail mais pour sa conduite. Du lycée Mignet, à défaut d'autre chose, il a ramené quantité d'histoires salaces et de chansons grivoises qu'il nous sert mezza voce à toute vitesse, tout en lorgnant vers la maison d'où son terrible père peut surgir d'un instant à l'autre, la vindicte à la bouche.

Cet homme qui est généreux et naïf voudrait élever son fils à son image. Il est tombé sur un être beaucoup trop intelligent pour tirer son éducation d'un autre que de lui-même.

Sous ses lunettes d'hurluberlu, il joue à merveille les cancre tristes et indécorables et il s'applique comme nous mais pour d'autres raisons, car lui n'est ni faible ni chétif, à paraître imbécile, attitude qu'il est souvent obligé de prendre devant son père et qu'il a soigneusement étudiée. Mais dès qu'il se lâche la bride c'est le plus redoutable entraîneur d'enthousiasme que je connaîtrai jamais. Ce sera, avec Louissette, le personnage le plus important de ma jeunesse,

celui qui va faire dévier mon destin, celui qui sans le savoir va me permettre de passer d'un monde à l'autre.

Avec Maurice, très rapidement, ils vont se reconnaître dans le théâtre. Ils ont tous deux la passion de monter sur les planches et d'y faire monter les autres. Ça commence dans la véranda. Ils se jouent du Courteline et du Labiche l'un devant l'autre. Ils ont essayé de m'y entraîner mais j'y suis impropre. Je suis aussi impropre au théâtre qu'à la danse. Et avec l'accent que j'ai et que je ne veux pas quitter, ce serait catastrophique. Eux, tant bien que mal, ils parviennent à prendre l'accent parisien, moi pas. Tout ce qu'ils peuvent tirer de moi c'est d'être spectateur et encore ! Il faut me pincer pour m'indiquer qu'il faut applaudir.

Mais cet unique spectateur ne leur suffit bientôt plus. Ils ont besoin d'un public.

À côté de l'atelier du père Brun, il y a un appentis prolongé d'une cour et muni d'une barrière. C'est très important, la barrière, car ils ont l'intention de faire payer les spectateurs éventuels. On ne peut pas monter une pièce, il faudrait des filles et nous n'en avons pas. Alors ce sera un spectacle de variétés. Il y aura un fakir : Maurice, un athlète : Jojo. Il en faudrait trois. Moi je me récuse, je ne connais aucun tour et n'ai aucun talent. Ils me traitent de capon. Peut-être ! Je ne suis pas un meneur ni un entreprenant. Je ne prends jamais aucune initiative. Je suis bien content de ne faire que suivre, ma fainéantise naturelle est parfaitement à l'aise dans ce rôle. Non. Moi, j'aiderai à construire la scène, à transporter les bancs.

— À faire payer ! dit Jojo péremptoire.

— Non ! Ça non ! Je sais pas compter.

— Alors tu payeras ta place !

— Oui ! Je payerai ma place.

Déterminer le tarif fut le plus ardu.

— Cinquante centimes ! dit Jojo.

— Non ! Vingt-cinq, dit Maurice. Sinon y aura personne !

Jojo connaît un autre Jojo qui est apprenti lui aussi à l'imprimerie voisine, chez Drac. Il est corse comme lui, il aime à se costumer comme lui. Il a envie lui aussi d'être applaudi. Il connaît quelques jongleries de cerceaux entrecroisés propres à enthousiasmer le public.

Le programme est vite établi : Jojo dans ses prouesses athlétiques ; le fakir Mauricius l'hypnotiseur de foules ; Jojo II dans ses numéros de funambule. On a tout mis au pluriel, imitant en cela les cirques qui passent.

Jojo sait tout faire de ses mains, y compris peindre. Sur un drap de chanvre que sa mère lui a abandonné parce que personne ne veut plus coucher dessus, il a brossé un tableau d'automne : quatre peupliers jaunes, un fond de montagne et un chalet alpin. Il a pris ça sur le

calendrier des postes mais il y a ajouté une vache beuglante. Le spectacle se déroulera devant ce décor champêtre. L'atelier du père Brun est une mine : en un clin d'œil un vieux métier de matelassière est transformé en tréteaux pour poser cinq planches dessus. Une grosse tringle est munie d'anneaux de bois et prolongée de sacs de jute que la mère de Jojo a cousus ensemble pour faire un rideau ; indispensable le rideau. Nous ne concevons pas un théâtre sans rideau. Et il y a une responsabilité que j'ai acceptée. C'est celle de frapper les trois coups avec un battoir.

On a joué des saynètes jadis à l'Éden, l'été, dans la cour du jeu de boules. Il demeure des vestiges de décor et notamment deux grandes colonnes doriques en carton-pâte avec quoi on encadre la scène. Pour prévoir la pluie on couvre la scène d'une bâche qu'imprudemment on assure avec trois briques pleines. La salle, on espère que s'il pleut, le public sera assez captivé pour la supporter eu égard à la qualité du spectacle.

Le second Jojo a été dispensé de toute intervention à cause de sa patte folle : il boite comme un damné. Il est frisé comme un mouton et frêle comme Maurice et comme moi mais plus grand. Il est pâle. Il a un caractère abominable et il est glorieux comme un paon. Il aime, lui qui n'est qu'apprenti comme moi, à me faire passer des tests afin de me prouver que dans le métier de typo il en sait plus que moi, ce qui n'est pas difficile.

Quant à moi, du moment qu'il n'est besoin que d'obéir et d'exécuter, je suis l'homme de la situation : je transporte les tréteaux, je cale les bancs, je monte à l'échelle assurer les briques sur la bâche protectrice, je maintiens les colonnes pendant qu'on les assure. Je déplace la boîte à outils, je passe les pinces, les tenailles, je tiens les clous debout, tandis que Jojo tape sur leur tête à coups de marteau. C'est moi qui serre la vis de la presse à polycopier qui va nous permettre de diffuser le programme et c'est Jojo qui va le distribuer dans les boîtes aux lettres du quartier.

On a fixé l'heure de la représentation au dimanche à 16 h 30, après la promenade dominicale de toutes les familles de Manosque sur le long sentier qui, à plat, domine toute la plaine, sur plusieurs kilomètres au bord du canal d'arrosage.

À l'heure dite, Jojo s'installe à côté de la barrière fermée, avec une boîte à sucre sur les genoux qui contient un peu de menue monnaie.

C'est alors que nous voyons déferler depuis la grille verte du portail de l'Éden, faisant sonner les gravillons sous ses pas martiaux, une chiourme patibulaire de peut-être vingt garnements, conduite par le Georges Galèsi, un meneur. Il y a là le costaud Maurice Aubert, le trapu Marius Lauthier, le Lulu Blanc avec son nez bizarre, le Paul Tempier, le Roger Doussoulin, les deux frères Isoard, le Trabia, le

Roger Broum, coqueluche des filles, le Riri Chaumeton, plus quelques autres dont j'ai oublié les noms.

Ils ne prononcent pas un mot, ils n'ont pas un sourire. Ils produisent sans barguigner leur pièce de métal trouée représentant les vingt-cinq centimes du droit d'entrée. Ils s'installent en silence, en bon ordre sans un cri, sans un rire, sur les bancs qui font un peu bascule à cause du terrain inégal. On leur donne le temps de s'ébrouer, de se gratter, de se remonter les chaussettes, de piaffer d'impatience. On les laisse mijoter derrière le rideau de jute. Enfin, sur un signe de Jojo je frappe sur le plancher les trois coups énergiques avec mon battoir. Le rideau s'ouvre avec une lenteur calculée sur le fakir Mauricius, yeux faits au noir, barbe noire, un turban immaculé sur la tête. Il a été confectionné avec une ceinture de flanelle du père Brun et au-dessus du front on l'a agrémenté d'un bouchon de carafe habilement cassé pour figurer un diamant de cinquante carats. Il étincelle. Avec des feux de Bengale à dix sous roses et verts on a obtenu une illumination féérique, quitte à mettre le feu au rideau.

Le fakir est assis à la turque, dans un nuage de fumée fabriquée avec des bâtons d'encens, jambes croisées et les mains jointes à l'aplomb du nez.

Jojo a fermé prestement la boîte à sucre qui contient la collection des pièces de vingt-cinq centimes et il s'est glissé par la porte de l'atelier derrière la scène où il va se grimer.

Moi j'ai rampé le long des bancs, courbé en deux jusqu'au fond de la salle, un mouchoir rouge dans la poche, clé du numéro mis au point par le fakir Mauricius. Il en a un semblable dans ses vastes manches qu'il va produire ostensiblement devant le public avant de venir le retrouver dans mon pantalon du dimanche.

Jusqu'ici tout va bien, la foule n'applaudit pas mais ne dit rien. Une colombe surgit du turban du fakir et s'envole. Maurice s'expliquera avec son grand-père sur la disparition du volatile. Alors, surgie on ne sait d'où, voici que le fakir brandit une vipère ocellée longue d'au moins un mètre et qui se précipite par le côté sur cette foule qui l'attend de pied ferme. De pied ferme... De pied ferme jusqu'à ce que la langue rouge et bilobée du serpent s'approche de leur visage en sifflant. Alors les bancs se renversent et une partie du public recule sur l'autre épouvantée. Mais le magicien a déjà tourné les talons, sa vipère enroulée autour du cou.

C'est un de ces accessoires ingénieux fabriqués par la société *Pour rire et faire rire*, qui vend aussi des boules puantes, du fluide glacial et des cuillères à café qui fondent dans le liquide. Maurice et Jojo en sont de fidèles clients. Les spectateurs vexés regagnent leur place en grondant.

Le fakir avec solennité se réinstalle dans son attitude de prière et

nasillant en hindi (il a entendu ça au cinéma parlant) des choses incompréhensibles, il réussit à susciter au fond de la scène un tintamarre inquiétant. C'est un bruit de chaînes qui précède peut-être un fantôme ou bien tout un peuple d'esclaves en révolte. En tout cas ça fait beaucoup de bruit. Apparaît le Jojo en maillot d'athlète, ligoté par une chaîne de puits. Cette chaîne dont les bouts tintinnabulent à terre lui enserme la poitrine, lui emprisonne les bras, les mains. Un énorme cadenas interdit qu'on s'en délivre. L'athlète se contorsionne, se plie, se déplie, se roule à terre dans ce bruit de chaînes puis il se relève au ralenti comme dans un film. Alors la chaîne docile tombe autour de lui avec un bruit de pluie d'acier.

Debout, Jojo ôte le haut de son maillot d'athlète. Il y a derrière lui une planche sur des tréteaux où il s'allonge. Le fakir toujours marmonnant montre bien au public un grand marteau et une grosse brique qu'il applique sur le sternum de Jojo et vlan ! d'un grand coup de marteau, il la brise en quatre tronçons sans que l'autre ait fait ouf.

L'athlète se relève, désigne avec orgueil ses poils de poitrine. À quatorze ans qu'il a alors, ce Jojo-là est déjà velu comme un singe. Il a du poil jusque sur les épaules. Nous l'admirons, nous l'envions.

Il est là bien droit, la poitrine offerte au fakir qui s'approche de lui et qui, à l'aide d'un briquet qu'il montre bien allumé avant de s'en servir, enflamme la toison de l'athlète. C'est la principale attraction que peut offrir Jojo. Il nous a déjà fait ça en privé deux ou trois fois. Une odeur épouvantable se répand dans la courette. Il y a de la fumée sur les spectateurs. L'artiste, pour éteindre le feu, se frappe la poitrine en imitant le cri de Tarzan.

Bras croisés par système, le public n'applaudit toujours pas. Il attend la suite. Alors, du fond de la scène le fakir tire en pleine lumière, les feux de Bengale se consumant, le second Jojo. Il est en habit de croque-mort, le *kâlître* sur la tête. Ce costume date de l'an d'avant où ce Jojo a fait le tour de ville parmi les grosses têtes du Corso de la Saint-Pancrace, poussant devant lui une mappemonde en carton bouilli et le dos chargé d'un écriteau portant ce jeu de mots :

« Je suis ma boule. »

On a placé ce Jojo-là en vedette américaine. Il n'a qu'un tour dans son sac : il présente au public trois grands cerceaux imbriqués l'un dans l'autre qu'il va s'efforcer de séparer après une jonglerie appropriée.

Il nous a assuré qu'il avait réussi ce tour plus de dix fois. Il commence. Les cerceaux en acier chromé montent et descendent docilement entre ses doigts agiles. Avec sa patte folle d'un côté de l'autre jetée, ce Jojo se démène, occupe la scène, donne à croire que le dénouement est proche. Puis soudain :

— Merde ! crie-t-il. Ça marche pas !

Ça dure depuis cinq minutes. La sueur perle aux tempes du magicien sous son *kâlitre*. De plus en plus fort le fakir en prière implore les doigts joints quelque Vichnou.

— Merde ! répète le Jojo. J'y arrive pas !

De la foule scandalisée un grand « oh ! » de protestation enfin s'échappe. C'est la première fois que le public ouvre la bouche.

Alors le Jojo dont la patience n'est pas le fort se tourne vers les spectateurs médusés.

— Merde ! Vous faites tous chier ! J'y arrive pas, je vous dis !

Et il leur balance les cerceaux à la figure. Il descend de la scène par l'escabeau mis là à cet effet. Le *kâlitre* en bataille et l'air mauvais, il contourne les bancs où le public vocifère. Il passe la barrière et il s'en va.

— Nos cinq sous ! Nos cinq sous ! crie la foule.

— Vous avez vu les trois quarts du spectacle, clame le premier Jojo. On vous rembourse pas !

Alors la foule d'un seul mouvement se lève. Il y a un meneur parmi elle, le fameux Georges, déjà syndicaliste à la mine de Gaude bien qu'il n'ait que quinze ans. Celui-là il clame :

— Ce sont des escrocs ! Vous avez payé cinq sous pour rien voir ! Il faut qu'on nous rembourse ou alors on casse tout !

Il a déjà soulevé un banc pour donner l'exemple et il le jette par terre avec bruit.

— Remboursez ! crie la foule.

Le Georges se précipite sur la barrière et il l'arrache de ses gonds. Elle est pourrie. Elle craque. Elle s'effondre. Ça autorise la foule à s'en donner à cœur joie. La scène est investie. Le rideau est déchiré, les feux de Bengale sont piétinés, l'escabeau est démantibulé.

Le Georges monte sur cette scène endolorie. (Il y avait longtemps qu'il en rêvait.)

— S'ils nous remboursent pas on casse tout !

Les tréteaux et la planche où tout à l'heure on brisait une brique sur le torse de l'athlète, il les jette parmi les bancs du haut de l'estrade.

Le Georges vociférant harangue ses troupes. Il leur désigne les colonnes doriques, supports de la scène. À trois ou quatre, ils réussissent à les déclouer, à les arracher, à les plier en deux sur leurs genoux, à les réduire ainsi de moitié, de sorte qu'elles ne ressemblent plus à rien. Heureusement ils n'ont pas d'allumettes sur eux sinon l'idée leur viendrait peut-être de mettre le feu. La terrible bande de la Saunerie est à l'œuvre et ne s'arrêtera pas. D'autant que le Georges, en tribun véritable, continue d'aboyer :

— Ils doivent nous rendre nos cinq sous ! Faites-vous rendre vos cinq sous !

C'est exactement ce que le Jojo ne veut pas. Il empoigne un trublion

par le pull-over et il le tire violemment en arrière. L'autre bat des bras, se retourne, envoie les poings n'importe où. Patatras ! Les lunettes du Jojo, son point faible, lui sont arrachées, ricochent contre un banc naufragé, à cheval sur un autre. Les voici par terre, un verre étoilé. Il y aura du sport ce soir chez les Scaniglia. Mais l'incident met un frein à la fureur des assaillants. Des lunettes c'est de l'argent. On ne peut pas casser des lunettes pour vingt-cinq centimes. Qui que nous soyons à Manosque, nous avons le sens de la mesure. La foule recule en désordre, mais menaçante.

— On vous fera la peau ! On vous retrouvera ! On vous prendra à saut un par un !

Mais ils se retirent. Ils remontent l'allée. Ils vont pisser à l'urinoir d'en face. Longtemps nous trois qui restons, nous les entendrons vociférer leurs menaces.

Hébétés nous regardons autour de nous le désastre : plus de scène, les bancs tordus sur leurs montants, les colonnes doriques pauvrement pliées en deux et ne pouvant plus rien soutenir.

— Qu'est-ce que tu as fait de la recette ? murmure Maurice.

Jojo sans lunettes – il les contemple entre ses mains, songeant sans doute à ce soir à la maison –, Jojo lui répond :

— J'ai planqué la boîte dans les chiottes.

À cet instant, de dessus le toit formé de bâches du théâtre, une brique que j'ai sans doute mal assujettie tout à l'heure glisse et s'écrase. Et elle s'écrase à plat sur la tête de Maurice. Il en reste ahuri quelques minutes. Il se frotte le crâne. Tous les trois nous nous regardons. Et soudain, sans nous consulter, nous éclatons d'un rire énorme, inextinguible qui dure qui dure ! Jojo se tape sur les cuisses en dépit de ses lunettes cassées.

Et nous découvrons alors ce qui va nous cimenter définitivement et faire que nous nous souviendrons les uns des autres toute notre vie : nous pouvons rire de nous-mêmes.

Cette burlesque aventure fut le dernier enfantillage que nous ayons pu nous permettre. Nous sommes entrés dans l'âge d'homme qui est le pays de la peur, quand nous avions quatorze ans.

Le père de Maurice était Croix-de-Feu, son fils suivit mais pour peu de temps. Le père de Jojo était socialiste. Ce dernier n'a jamais cessé de l'être. Mais moi le fils du communiste, mon ami Marcel ne cessait pas de faire mon éducation, voulant m'éviter de prendre des vessies pour des lanternes.

Il achetait une revue que mon père ne prenait pas parce qu'elle était trop chère. Ça s'appelait *Le Crapouillot*. Elle tenait son nom d'un mortier de tranchées où, pendant la guerre, elle avait été fondée par un soldat qui s'appelait Galtier-Boissière. Cet homme avait un temps collaboré au *Canard enchaîné* mais il avait été en conflit avec ce journal et il l'avait quitté. *Le Crapouillot* traitait un dossier par numéro mais il le coulait à fond : « Le sang des autres », « Le dictionnaire de la noblesse », « La foire aux girouettes ». Je lisais tout ça avec avidité. Par la plume de Galtier-Boissière je me sentais devenir intelligent, sans jamais cesser de sourire ou de rire car l'auteur savait prendre avec les événements, même les plus graves, une distance qui les désamorçait. Mais on se le tenait pour dit, on avait enfin les clés du mystère et si l'on ne pouvait pas grand-chose contre celui-ci, du moins savait-on ce qu'il fallait en croire.

C'était très important pour moi de former ma pensée au plus près de la vérité car, autour de moi, par la parole, par l'écrit, par les images du cinéma, ce n'étaient que cris et vociférations masquant, camouflant la subtile trame que de noirs inventeurs avaient tissée pour nous prendre au piège. Quel piège, je l'ignorais. J'étais aux aguets mais je ne savais pas de quoi. Le Marcel m'avait prêté aussi *Le Feu* d'Henri Barbusse et toutes ces lectures mises bout à bout laissaient poindre chez moi leur conclusion logique : je ne donnais pas cher de ma peau. J'étais, comme nos généraux, en retard d'une guerre. Je pensais : Verdun, Chemin des Dames, Argonne. Je jetais un coup d'œil furtif au tableau d'honneur du monument aux morts : 144 morts pour la patrie... Avec les progrès de la science, il fallait bien multiplier par

dix. À quatorze ans, j'aurais déjà que je n'avais pas d'avenir.

Et cependant l'année 1936 commença à Manosque par force bals. Outre celui de *La Provençale*, il y eut celui de la mi-carême, costumé, celui des Rameaux, celui du 14 avril au profit du comité des fêtes de Saint-Pancrace, le bal de l'œillet du dancing-club manosquin, sans compter ceux de tous les dimanches. Les danseurs ne savaient plus où donner de la jambe. On allait de bal en bal et de fête en fête partout dans les Basses-Alpes. La Marinoni ne chômait pas car nous étions seuls équipés pour tirer les affiches multicolores de toutes ces réjouissances.

Il m'arriva, par toutes mes inconséquences, un tour pendable. Je margeais, selon mon habitude, en regardant dehors si quelque fille apparaissait. Le coup d'œil était mon divertissement. J'y étais maître. L'agilité de mes yeux me permettait de saisir ce qui se passait autour des platanes (parfois la fille du *Bazar universel* traversait la place du Terreau en diagonale et elle avait des jambes solides). Il fallait que le coup d'œil fût très rapide, inclus dans l'aller-retour de la presse qui s'ouvrait largement pour que j'y glisse la feuille, et ensuite se refermât avec bruit pour l'imprimer et s'ouvrir largement encore et restituer le prospectus que j'entassais sur le margeoir. Ce jour-là mon coup d'œil rencontra peut-être un objet d'intérêt, je dis peut-être, je ne m'en souviens pas. Ce regard fut trop long d'un ou deux dixièmes de seconde, quand je le reportai sur mon travail il était trop tard, ma main qui tenait la feuille était encore engagée entre le bâti de la machine et le bras mobile, lequel se referma sur mes deux doigts prisonniers. J'entends encore le craquement de noix brisée que cela fit.

On se précipita. Le Sauveur, le contremaître et le premier Marcel m'empoignèrent chacun par un bras et me firent traverser la place du Terreau au pas de gymnastique pour arriver Grand'Rue jusqu'à la pharmacie Aubert.

Je n'avais pas peur. Je ne souffrais pas encore (ça arriva cinq minutes plus tard). Je n'avais qu'une crainte : c'était celle du ridicule, qu'on me vît traverser le Terreau avec mes doigts en compote brandis devant moi qui laissaient des empreintes sanglantes sur le sol à me faire suivre à la trace car je saignais comme un bœuf.

Heureusement l'esplanade était déserte. Il n'y avait que la fillette blonde du notaire Meyer, âgée de cinq ans, qui manœuvrait sa bicyclette d'enfant autour du monument aux morts et qui regardait avec intérêt pisser mon sang.

Ce fut le grand et pâle Renvoisé, le préparateur, qui me prit en charge avec nonchalance. Comme je menaçais de tourner de l'œil (la douleur augmentait par vagues successives), il alla tirer un petit verre au robinet d'un bocal transparent et me le déversa dans le gosier. C'était le même liquide dont on était en train d'asperger mes doigts.

L'effet fut immédiat et je pris un air martial pour contempler mes deux phalanges écrabouillées.

Je les contemple encore. Il y a soixante-cinq ans de cela et mon index et mon majeur s'en souviennent. La cicatrice est bien visible et témoigne de l'écrasement.

J'ai évoqué cette petite fille sur une bicyclette d'enfant. Sa mère était pour moi un grand mystère et je me demandais toujours comment elle avait pu échouer ici, sur cette place du Terreau calme trois cents jours par an et où, si l'on n'est pas manosquin, il y a de quoi s'ennuyer pour la vie. C'était une femme flexible, ondulante, que j'apercevais parfois quand j'allais à l'étude de son mari notaire pour lui porter les épreuves de quelque placard judiciaire concernant le journal. Je traversais le vestibule pour accéder à l'étude et je voyais des plantes vertes dans un berceau ancien en bois, orné sur chaque montant d'une étrange fleur à douze pétales qui ressemblait à une rose des vents. Il y avait aussi un morbier en ordre de marche contre le mur qui grommelait les secondes avec son balancier resplendissant. Longtemps ces deux éléments qui n'étaient pas courants dans Manosque m'intriguèrent et me firent rêver. Un jour je vis descendre l'escalier une apparition. Ce n'était pas tant sa prestance qui mettait ma curiosité en éveil, c'était le profond désintérêt dont son regard était chargé. Elle ne donnait pas la comédie à quiconque puisque, en présence d'un unique apprenti qui lui était invisible par son insignifiance, elle agissait comme si elle était seule. Son regard était vide. Elle ne voyait pas la nécessité de le rendre expressif et par conséquent il reflétait seulement l'état dans lequel il devait se trouver le plus souvent. Je n'ai jamais vu personne à Manosque prendre soin de son aspect comme elle le faisait, ce jour-là comme tel autre jour, sans aucun prétexte, pour elle-même. En vérité, c'était la première fois de ma vie que j'apercevais quelqu'un *qui portait la toilette*. Et cet instant – cette seconde – où je la vis froissant de la soie en ondulant dans sa robe se fixa dans ma mémoire pour toujours.

J'étais friand d'élégance dans mes plaisirs solitaires et une femme en robe de sortie de bal était toujours pour moi une aubaine érotique. Pourtant il ne me vint jamais à l'idée, bien qu'elle fût à souhait pour cette sorte d'évocation, d'associer la femme du notaire à mes amours imaginaires. Je l'en tenais soigneusement à l'écart. Seulement dans la galerie de mes fantômes elle est présente, blonde, les yeux clairs.

Cependant, pour ne pas me laisser m'engourdir parmi le bouquet de mes femmes imaginaires, voici qu'un certain jour de mars il ne m'est pas besoin d'ouvrir le journal pour en lire le titre :

« L'Allemagne réoccupe la Rhénanie. »

Cette annonce tient toute la largeur de la première page. J'ignorais la place de la Rhénanie sur la carte. À peine sais-je que le fameux

Kaiserslautern se trouve dedans. Et c'est une chose bizarre de se dire que le Marcel et tant d'autres ont fait leur service militaire dans cette ville allemande, alors que d'ordinaire on le fait en France.

C'est au début de cette année-là aussi que je lis du Giono pour la première fois. C'est un tout petit livre mince liséré de noir avec un titre rouge. Ça s'appelle *Refus d'obéissance*, et celui-ci c'est dans la ruelle du lit de mon père que je l'ai trouvé, à terre, parmi les journaux qu'il délaissait après les avoir lus.

Je n'ai oublié ni un point ni une virgule de ce texte – je le transcris ci-dessous sans avoir besoin de le consulter – tant il s'est imprimé en moi comme une marque au fer rouge :

« Je trouve que personne ne respecte plus l'homme. De tous les côtés, on ne parle que de forcer, d'obliger, de faire servir. On dit encore cette vieille dégoûtante baliverne : les générations présentes doivent se sacrifier pour les générations futures. Si encore nous savions que c'est vrai ! Mais par expérience, nous savons que ça n'est jamais vrai. Les générations futures ont toujours des buts imprévisibles pour les générations présentes. L'homme n'est la matière première que de sa propre vie. »

Et plus loin, je lirai :

« Je n'étais pas communiste. Je ne le suis pas maintenant. »

Or mon père, qui est communiste, a éprouvé le besoin de lire ce livre jusqu'à l'acheter.

Mon père ne fait jamais aucun commentaire en famille sur ce qu'il lit. Je ne saurai jamais ce qu'il pense de *Refus d'obéissance* mais il me semble, à l'entendre, que les nouvelles ardeurs guerrières du Parti ne doivent pas lui convenir entièrement.

On va penser que toutes ces réflexions me viennent après coup, maintenant que j'ai quatre-vingts ans et que je peux embrasser tout le siècle derrière moi. Mais non, ma recherche d'alors est aussi angoissée, aussi oppressante, aussi pathétique que les choses de ma vie, que les souleries de ma mère, que mes érections nocturnes, que la beauté des Cyclades sur Toutes-Aures, que le désamour de Louise. Un grand pan de mon esprit est maintenant orienté vers la survie pure et simple.

Pendant ce temps Manosque chante et danse. Le chômage touche encore peu ce peuple de commerçants, d'artisans et de paysans. Certains commencent même à s'acheter une voiture pour aller à Marseille le dimanche, manger une bouillabaisse.

C'est sur ces entrefaites que Charles Maurras vient à Manosque haranguer ses troupes. Charles Maurras, c'est ce poète provençal qui s'est fait le chantre de la royauté. Il a un journal quotidien, *L'Action française*, qui publie en épigraphe cette phrase du duc d'Orléans : « Chef de la Maison de France, j'en accepte toutes les responsabilités,

j'en assume tous les devoirs. »

Mais le Marcel, qui connaît l'Histoire, m'a mis aussi en garde contre cette supercherie et il m'a dit :

— Ils oublient tous que ce duc d'Orléans est lui-même un usurpateur ! Il descend en ligne directe de Philippe-Égalité qui a voté la mort de Louis XVI. En vertu d'une vieille rivalité entre la branche aînée et la branche cadette. C'est le descendant d'un régicide qui prétend être roi !

Mon ami Jacques qui est curieux de tout me dit :

— Tu viens ? On va voir les Camelots du roy !

Il me dit ça devant notre cercle d'amis habituels, tous apprentis, tous sortis du collège avant l'heure, tous pauvres diables de quatorze ans comme nous. Tout le monde se récrie et se récuse.

— Tout ce que tu voudras mais pas l'Action française !

— Pourquoi ? dit Jacques. Il faut connaître pour savoir !

Cet argument m'absout. Mon père ne le saura pas. Qui irait le lui dire et que pourrait-il objecter à l'argument de Jacques ? En bon suiveur, j'emboîte le pas.

Au Fémina-Casino, au-dessus de la porte, on a accroché une grande banderole :

« Bienvenue à Charles Maurras
À la France il faut un roi ! »

Il y a au moins cent cinquante personnes qui flottent là dans le parfum entêtant du Lazare Garcin, et parmi elles, épanoui, maître Auguste Borel, notaire, qui s'est fait le chantre de cette religion. Il y a monsieur Pierre Aubert, pharmacien de première classe ; le grand Renvoisé, son préparateur, celui qui a recousu mes doigts éclatés ; monsieur Auniac, professeur d'italien ; le comte de Saporta, cultivateur ; monsieur Salomon, professeur de physique : monsieur de Zerbi, pion au collège et Corse de souche. Je passe sur certains qui sont encore en vie.

En revanche, il n'y a aucun d'Herbès ni aucun de Loth en dépit de la particule. Il y a des nobles qui ont le sens du ridicule.

La séance débute par des harangues d'encouragement paternel de la part de notre comité local. Vient ensuite un film dédié à la Maison de France ; les Orléans au complet : la duchesse, le duc, les innombrables enfants ; une sorte de Versailles en toile de fond qui n'est probablement pas en France.

Enfin sur la scène, minuscule et en barbiche, monsieur Charles Maurras en personne, chétif, inaudible à cause de l'ovation quasi ininterrompue qui salue chacune de ses paroles. Les cent cinquante qui sont là vivent des instants de transe inoubliables.

C'est à ce moment qu'éclate l'hymne triomphal que hurle le haut-parleur installé par monsieur Vassart, technicien qui sert tous les partis :

*Si tu veux ta délivrance
peuple fier reprends tes droits !
Les rois ont fait la France
et à la France il faut un roi !*

Cet hymne, comme une *Marseillaise* d'une autre sorte mais aussi martial, est repris en chœur par toute l'assistance.

Il n'y a guère, les Croix-de-Feu ont défilé aussi. À soixante ou quatre-vingts dont deux boiteux, ils sont allés déposer une gerbe sur le Terreau, au monument aux morts. Ils s'y sont rendus en bon ordre, béret fièrement campé sur l'oreille, la jambe tendue comme s'ils portaient encore les molletières bien-aimées du temps où ils étaient chasseurs alpins.

Ces Croix-de-Feu, l'autre jour, se sont fait conspuer par une maigre escouade de mineurs de Gaude qui leur ont jeté des pierres.

Et moi je pense au congrès de Nuremberg. Ni nos Action française chétifs ou bedonnants, ni nos Croix-de-Feu, déjà usés par une guerre et dont plusieurs sont mutilés ou gazés, ne font le poids en regard de ces gaillards en feldgrau qui l'autre jour, aux Actualités, renversaient dans la Ruhr les barrières symboliques du traité de Versailles.

Sur ma tête de quatorze ans s'assènent toutes ces menaces, toutes ces contradictions, tous ces ridicules. Je suis déjà sollicité d'adhérer et au plus vite. « De tous les côtés on ne parle que de forcer, d'obliger, de faire servir. » J'entends la voix que Giono a prise dans ce petit livre tant chargé de sens.

Et je vois vivre les autres sans souci et je vois Louissette, toujours tirée par sa chienne, qui met en valeur toutes les toilettes que lui confectionne tante Cécile et qui doit penser à Zézé ou à tel autre.

Et moi, infime et n'y pouvant rien, je suis là à me poser des questions insolubles sur l'avenir.

On m'a passé à dix francs par semaine je ne sais par quel miracle. Je ne suis pas meilleur apprenti ce jour que je ne l'étais il y a un an ou deux. Les maîtres ont de ces caprices.

La réoccupation de la Rhénanie ne fait ni chaud ni froid aux Manosquins qui préparent activement le Corso du 10 mai pour la Saint-Pancrace.

Le Rappel des Basses-Alpes du 21 mai, journal de la gauche manosquine, édulcore l'événement tant qu'il peut et pratique la litote :

« Mais au cours de cette période délicate, l'opinion française ne doit pas céder aux campagnes alarmistes. La vigilance et la raison peuvent

encore dissiper les nuées dangereuses. La guerre n'est inévitable qu'à partir du moment où on la croit telle. »

Quant à *La Dépêche des Alpes*, journal de droite, c'est en vain qu'on chercherait dans ses colonnes un seul mot sur l'incident.

La Dépêche des Alpes et l'imprimerie suivent leur pente. Quand le candidat de droite, maître Bonierbale, avoué et maire de Forcalquier, flanqué de son colistier maître Buffet-Delmas, avoué lui aussi, ont besoin de faire imprimer leur profession de foi, c'est ici qu'ils viennent.

Maître Bonierbale est un bel homme aux yeux clairs mais peu enjoués. Maître Buffet-Delmas est un peu plus jubilant mais je me demande tout de suite ce qui pousse ces deux hommes à se pourvoir en politique. À leur profession de foi il est difficile de croire : « Plus j'avance en âge, dit-elle, et plus je comprends le désir des hommes d'obtenir plus de justice, plus d'égalité et plus de sécurité. »

Ils en ont à revendre eux, de la sécurité, pour eux, leur famille et leur descendance, mais les regardant évoluer, assis ou debout, changer une virgule sur les épreuves du manifeste, se parler à voix basse l'un à l'autre avec beaucoup de mystère et d'austérité, j'ai envie de leur dire, pendant qu'ils ne me voient pas, lavant les formes à la potasse ou frottant le marbre à la pierre ponce, courbé sur mes quatorze ans sans signification aucune, j'ai envie de leur dire :

— Est-ce que vous avez vu le congrès de Nuremberg ?

Mais voici qu'après les royalistes, après les Croix-de-Feu, les mineurs de Gaude à leur tour, confortés par les chômeurs qui font des plantations d'arbres à Pélicier, sous les ordres des Eaux et Forêts, voici qu'à leur tour ces prolétaires redressent la tête et organisent eux aussi un meeting aux Variétés et un défilé en ville, le poing levé.

Mon père, quoique communiste, ne va jamais à ces sortes de profession de foi et moi j'ai envie de demander à tous ces pauvres diables :

— Est-ce que vous avez vu le congrès de Nuremberg ?

Comme naguère les Croix-de-Feu et les royalistes, ce rassemblement le poing levé passe obligatoirement par notre agora, la porte de la Saunerie, et devant notre aréopage : *Grand Café Glacier*.

Le Cazavieille, le patron, ne s'est dérangé ni pour les Croix-de-Feu ni pour les royalistes, mais pour les mineurs de Gaude qui ne fréquentent pas son établissement il daigne lever son gros cul de dessus sa haute chaise d'où il surveille à la fois la caisse contre quoi il s'appuie et la vaste surface du café.

Je crois avoir décrit ce Cazavieille. Il n'est pas inutile d'apporter quelques retouches au personnage. Tout ce qui n'était pas semblable à lui (et il n'y avait rien qui le fût) lui était méprisable et matière à ricaner. Il avait un gros visage à lunettes d'écaille qui ne regardait

jamais que l'horizon car il ne l'abaissait pas. Quand un spectacle lui déplaissait, il sifflait du nez comme les serpents.

Ma mémoire infailible (je sortais d'acheter *Voilà* au kiosque Hachette où une Mireille bien en chair venait à peine de s'installer) me montre ce Cazavieille debout, en gilet, sur des pantoufles, et, assis, l'aréopage habituel du *Grand Café Glacier*, un dimanche matin vers les onze heures.

Ils sont douze environ mais ils occupent toute la rangée des tables du fond car ils ne veulent pas s'offrir mutuellement les consommations. Chacun pour soi, c'est la devise de Manosque. Ils se contentent de se parler de table à table.

Il y a là le docteur Caire, médecin des riches. Jamais, par accord tacite, aucun pauvre ne passe la porte à plaque de cuivre. Il détient sous son crâne tous les secrets qui comptent un peu de Manosque et de la campagne. À onze heures du matin il est déjà vénérable en faux col et costume noir. Sa seule concession à la populace c'est qu'il sirote un pastis, lequel d'ailleurs il ne finit jamais.

À ses côtés attablé au guéridon qui jouxte la porte, le Manfredi, pâtissier émérite, haute taille et mégot au coin des lèvres. Il a fini sa journée. C'est sa femme qui vendra les gâteaux fabriqués, pendant la nuit sur un vieux matériel qui en fait les meilleurs de la ville, avec de la farine clandestine achetée depuis vingt ans au même fournisseur de Valensole, clandestine parce qu'il n'y a jamais de facture.

Quand le Manfredi mourra, ses secrets de fabrication, son pourvoyeur anonyme, les paysans qui le fournissaient en lait, en œufs, en amandes ; la manière dont il chauffait son four, tout s'enfoncera dans le passé du bon goût et l'ère de la pâtisserie industrielle pourra enfin commencer.

À gauche du Manfredi, le Telmon Peysson, agriculteur, vieux, couvert d'ans et de femmes. Il est né quelque part à Banon entre la Rochegiron et Saumane. Se souvient-il encore de Lure, son berceau ? Il a les plus belles emblavures de la plaine de Manosque, huit chevaux, trois granges immenses, une *tomobile* récemment acquise chez Citroën qui durera plus que lui. Qu'est devenue, elle doit encore exister, la quinze traction avant du père Peysson ? C'était le plus beau *pistachier* de la région et il le demeurera jusqu'à sa mort.

Parfois, pas toujours, s'ajoute à cette galerie le doux monsieur Chaumeton à la barbe blanche et aux beaux yeux bleus. Ce facétieux monsieur Chaumeton fait aussi des bons mots mais moins percutants que ceux de l'Auguste Franc, disant par exemple en s'asseyant à un guéridon :

— Quand je m'installe au café en général j'offre !

Cette plaisanterie dix fois répétée et qui sera incompréhensible quand ledit général sera tombé dans l'oubli fait bien rire même le

Cazavieille. Ce monsieur Chaumeton ne dédaigne pas de jouxter le guéridon de l'Honoré du brick et même de payer son pastis. Sa position de premier adjoint le préserve de tout. En outre, il est l'immortel auteur d'un poème qui fait référence sur l'héroïne de Manosque :

*La pure et chaste enfant d'Antoine de Voland
se taillada la chair pour bannir de sa bouche
le frivole baiser d'un prince trop galant.
Et sa ville admirant ce beau geste héroïque
s'appelle en souvenir, Manosque la pudique.*

Il est l'heure de parler du plus bel aréopage de Manosque. Celui qui est embusqué en tapinois au bout de la longue terrasse du *Glacier*. Ce sont les commensaux de Giono, ceux qui ont à peu près son âge, ceux qui ont accompagné sa jeunesse : l'Auguste Michel d'abord, celui du roi d'Italie, le père de mon ami Jacques, celui qui a fait trois fois le tour du monde. Il a rapporté, probablement d'Australie, un chapeau à large bord qui fait qu'on ne le confond avec nul autre. Il a la voix récriminante et l'ironie acerbe. Il est assis mais mal commodément, toujours comme s'il allait partir. Au fond, adossé contre la devanture, le Paul Rolland, à qui je n'ai jamais rien vu faire de sa vie. Il est agent d'assurance. Il n'y a jamais eu d'incendies conséquents à Manosque depuis longtemps, sauf quelques ginestes sur les collines ou quelque grange à l'écart d'une ferme. Toutes les familles payent depuis cent ans en vain des primes aux compagnies qui n'ont jamais eu un feu de cheminée. Être agent d'assurance à Manosque en 1936, c'est une sinécure dont le Paul Rolland profite pour devenir pilote d'avion. Il a sa licence.

— Avec le poids qu'il pèse, dit l'Auguste Franc, notre faiseur de bons mots, il doit plus souvent faire du rase-mottes que des loopings !

Ce second Auguste est debout pour ne pas consommer. Le Cazavieille le surveille du coin de l'œil et parfois il lui envoie le garçon pour s'enquérir. Ils se connaissent pourtant bien : ils se voient tous les mercredis pour quelque placement que veut faire le Cazavieille au Comptoir d'Escompte, où l'Auguste préside aux titres. Mais la terrasse c'est la terrasse et l'on ne peut y demeurer sans boire. Au garçon l'Auguste répond :

— Je m'en vais tout de suite.

Et il reste là encore trois quarts d'heure en position d'observateur. Cet Auguste est allé au Mexique. Durant tout le voyage, le séjour et le retour, il a appris la clarinette. De sorte que de l'Amérique centrale il n'a pas vu grand-chose.

Reste le Ludovic Heyriès, le seul à œuvrer régulièrement dans son

magasin de la rue du Terreau. Ce sera le fidèle des fidèles. Quand tout le monde aura renié Giono, il s'astreindra tous les jours à aller le voir dans son bureau.

Giono, justement, vient quelquefois, par amusement, voir évoluer ce quatuor à l'esprit caustique. Il ne boit rien ou alors un verre de limonade teintée d'un peu de grenadine.

— Pour la couleur ! me précisera-t-il un jour.

Voir passer le monde aiguise l'esprit de ce quatuor. Il s'essuyait littéralement les pieds, par la médisance et les bons mots, sur les passants qui se hâtaient de fuir devant eux comme sous une pluie battante. Mais il n'y avait pas que les individus pour passer. Il y avait aussi ces fameuses manifestations qui avaient toutes pour point de rassemblement notre portail de la Saunerie.

Du haut du trottoir qui les place à trente centimètres au-dessus du commun des mortels, ils goguenardent tant qu'ils peuvent les clients. Mais peut-être un peu davantage la troupe du Front populaire que les autres. Nos augures, le cul confortablement étalé sur une chaise ou debout sur leurs grands pieds et soufflant comme le Cazavieille, ont regardé passer ces maigres troupes devant leurs yeux rassurés.

Allons ! Quatre-vingts Croix-de-Feu, une bonne centaine de royalistes, une fois et demie autant de mineurs de Gaude, lesquels d'ailleurs, pour la plupart sont italiens ; sur quatre mille habitants que compte Manosque ça ne fait pas gros. On peut dormir tranquille.

Et moi qui passe, du haut de mes quatorze ans, j'ai envie de leur dire :

— Fendez-vous de trois francs et samedi soir allez voir aux Actualités le congrès de Nuremberg !

Et puis je réfléchis. Le cas échéant pour les pousser à quoi pour empêcher ça ? Une guerre préventive ? Ce serait quand même une guerre. Une intimidation ? On ne peut pas intimider un fou qui a réussi à faire adhérer à sa folie un million d'hommes. Non. Si je réfléchis et je réfléchis bien, le nazisme est une maladie incurable. Il faut pouvoir attendre vivant qu'il ait fait assez de morts pour encourir la haine du monde entier. Voilà ce que je pense moi, à quatorze ans. Je me répète la phrase de Giono : « L'homme n'est la matière première que de sa propre vie. » Et quelle commune mesure y a-t-il entre l'homme que je suis et l'homme qui est un parmi cinquante mille, là-bas, à Nuremberg ? J'ai vu leurs visages sous les casquettes, lesquelles par elles-mêmes déjà sont menaçantes, ont été conçues pour ça. Ils sont tous impassibles et offrent les mêmes traits résolus. On sent qu'ils s'efforcent d'être des machines, de refouler leur pensée, de la biffer de leur corps d'homme. Peuvent-ils imaginer autre chose au monde que ce tribun qui les magnétise ? Ont-ils une Louissette dans leur vie ? Ont-ils des Cyclades dans leur âme ? Ont-ils écouté le bruit du vent, la

nuît, sur quelque autre Toutes-Aures ?

Ni nos Action française, malingres ou bedonnants, ni nos Croix-de-Feu mutilés ou vieux ni nos mineurs de Gaude guettés par la silicose ou le cancer des chiqueurs (on ne fume pas dans la mine) ne font le poids en regard de ces gaillards en feldgrau qui l'autre jour, aux actualités, renversaient dans la Ruhr, les barrières du traité de Versailles.

Encore que... Les casques étaient ceux de 18 (ils ressemblaient à celui d'*À l'ouest rien de nouveau*). Les feldgraus étaient trop amples ou trop étroits, ils n'étaient pas plus neufs que les capotes couleur papier paille des régiments de grandes manœuvres qui en ce moment sillonnent les Basses-Alpes et les godillots ne sont plus de première jeunesse. Rien de commun avec les impeccables uniformes du congrès de Nuremberg. Et je me dis qu'il y aura peut-être des cocus des deux côtés.

Pendant les choses avancent bien et au bout de deux scrutins le dimanche 3 mai le Front populaire l'emporte un peu partout.

À Manosque, le dimanche des élections, nous nous retrouvons dans la Grand'Rue, Jacques qui est apprenti à l'imprimerie Paul Drac et moi qui suis apprenti à l'imprimerie moderne. Jacques me dit :

— Tu viens ? On va voir les résultats.

— Où ça ?

Il rit.

— Mais chez Magne !

Nous voilà partis pour la place du Terreau. Il est six heures du soir. La place est comme d'habitude un dimanche après-midi. Les vieux du Cercle des travailleurs y font leur interminable partie de boules. Ils sont en taillole et gilet en bataille. Hilares, ils évoluent sur la place du Terreau en pente et goudronnée. C'est leur principal amusement de voir rouler les boules interminablement sur le sol décline jusqu'à dix mètres au-delà du *bédélé*, jusqu'à ce que sur l'asphalte disjoint la boule rencontre un trou ou une fente pour se loger ; alors, avec des rires, le Féraud, dit Minute, déroule sa taillole et il mesure le point à huit ou dix mètres du but. Ou alors ils en ont assez et ils envoient le bouchon dans le caniveau qui entoure les platanes pour leur arrosage. Les intégrales s'entassent là autour du but saturé, à boule touchante. Impossible de mesurer un point. Ce sont des boules ex aequo, comme dit le Minute en imitant l'accent parisien. Ça aussi ça les fait bien rire les gens du Cercle et ce jour du 3 mai ce n'est pas eux qui vont se déranger de leur jeu pour aller connaître les résultats des élections. Ils s'en foutent un peu du résultat des élections.

Ils ne regardent même pas la petite troupe qui par la rampe de l'hôtel Bonelli s'achemine vers l'imprimerie. Cette troupe est conduite par monsieur Charles Baron en tête d'une sorte de délégation. À ses

côtés marche Louis Martin-Bret qui anime tout ce qui est agricole dans Manosque et sa région ; derrière lui, le suivant comme son ombre, il y a son homme de confiance, Margaillan, militant infatigable et dévoué ; Cadel, teinturier et socialiste, Agnel, secrétaire CGT à l'EELM (Énergie électrique du littoral méditerranéen), le Pétou, délégué syndical des mineurs de Gaude, une figure, une tête, émérite joueur de boules, un peu poivrot mais sans excès et seulement le dimanche, quelques comparses dont j'ai oublié le nom font escorte. Et suivant alors, mais à bonne distance et respectueux, le Constant dit Bobi et sa mère, la Marie Quiqui, notre chiffonnière qui parcourt Manosque avec une voiture d'enfant où elle entasse les peaux de lapins qu'on lui porte gratuitement.

Ce Constant est un gaillard costaud et immense qui gagne sa vie sur les foires en brisant les chaînes où on l'a enfermé. Il est un peu simple mais il entend la plaisanterie. Et quand on viendra, paternellement, les empêcher lui et sa mère de suivre tout le monde à l'intérieur parce que ça ferait mauvais effet vis-à-vis de la réaction, il comprendra très bien et rira même un peu.

Ce Constant et sa mère sont un des arguments électoraux de notre député. Ce sont des pauvres par excellence. Ils vivent sous une grotte suintante dans la descente de l'hôpital, sans chauffage, sans air, sans eau et sans électricité.

Chaque fois que notre député Baron vient à Manosque, il ne manque jamais, brandissant sa canne prétexte, de descendre la rue Léon-Mure pour venir embrasser son cher Constant, sa chère Marie, et leur promettre, une nouvelle fois, tout ce qui leur manque.

Il y a devant l'atelier quelques personnes qui attendent et que Jacques et moi nous rejoignons. La grande porte de l'imprimerie est ouverte et tout le monde s'engouffre là-dedans, y compris moi et Jacques qui joue des coudes.

Le second Marcel est là, avec son grand nez fin et qui hume l'atmosphère en fumant un niñas des dimanches qu'on appelle un *señoritas*.

Je suis en train de me demander par quel miracle le siège de *La Dépêche des Alpes*, journal réactionnaire notoire, est en train d'être investi par les socialistes. Ils occupent la surface de ce bureau exigu autour de la grande table à toile cirée où l'on peut consulter toutes les *Dépêche des Alpes* de l'année en cours.

Le Marcel, chez qui je m'enquiers, sans desserrer les dents sur son cigare me dit :

— Le Drac n'a pas le téléphone et c'est trop petit. Ici c'est grand et il y a le téléphone.

Derrière Jacques qui excelle à se faufiler (c'est un danseur émérite) je me glisse au premier rang. Je suis nez à nez, lui assis et moi debout,

devant Charles Baron qui bat la mesure avec son pied, assis au bord de sa chaise sur une seule fesse.

C'est la première fois de ma vie que je vois un député. L'effet est prodigieux. Il cesse sous mes yeux d'être socialiste pour redevenir un homme. Son visage est tellement mou et susceptible de tant de transformations à vue que – contrairement à Martin-Bret, à Margaillan et au syndicaliste Agnel – je n'ai pas réussi à le fixer dans mon souvenir alors que tant d'autres figures même vues de plus loin, même Maurras, sont imprimées comme au fer rouge au profond de ma mémoire. Seule son attitude est révélatrice. Il a une tête de grand penseur, on sent qu'il pense et qu'il pense aux malheureux. Sa voix aussi me demeure. Elle était belle, profonde, capable au repos d'être commune et pouvant s'élever dans l'homélie jusqu'aux accents de la Révolution. Il fait ce qu'il peut pour ressembler à Victor Hugo sur son rocher de Guernesey mais pour l'instant il crève de peur de perdre son siège. Ça se voit, ça se comprend.

Autour de lui le comité s'active, ouvre un dossier, appointe un crayon, prépare des colonnes à l'aide d'un double décimètre sur de grands papiers ministre.

C'est Martin-Bret qui s'empare du téléphone et commence à tourner la manivelle. Avec sa petite barbiche noire d'enfer, ses yeux noirs, ses cheveux noirs collés au crâne, ses sourcils noirs, il offre l'aspect d'un homme dont les idées sont nettes et le caractère forgé. Il a la voix voilée d'un homme qui sait son destin. Il n'est pas grand mais une puissance intérieure lui tient lieu de taille.

Je l'ai vu plusieurs fois, à l'imprimerie ou à l'agora, c'est-à-dire n'importe quel endroit à Manosque où l'on peut se réunir à quatre ou six. J'ai toujours été très impressionné par cet homme. J'ai toujours eu envie d'être respectueux devant lui. Contrairement à mon habitude, je ne cherche pas à deviner d'abord ses travers. Et je me dis que c'est lui qui devrait être à la place de Charles Baron, que lui il saurait ce qu'il faut faire et je me dis qu'il y a sûrement plus de mille Martin-Bret en France et que, s'ils étaient à la place de tous les Baron du pays...

Voici ce qui traverse mon esprit de quatorze ans, tandis que je contemple notre député anxieux et son adjoint qui téléphone.

— Simiane : Baron 130, Bonierbale 90 ! Banon : Baron 206, Bonierbale 108.

Consciencieusement, Margaillan remplit au crayon les colonnes de son papier ministre.

— Sisteron : Baron 802, Bonierbale 1006 !

Baron a un sursaut.

— Ah ! s'écrie-t-il. J'ai toujours su que ceux-là étaient réactionnaires. C'est Stern qui les a embrigadés !

Cependant, inexorablement, le poids des gens qui ne veulent ni de

Maurras ni du colonel de La Rocque commence à grossir, au gré des résultats. Des campagnes comme Cruis, Entrevennes ou Puimichel, des villes comme Château-Arnoux ou Sainte-Tulle (fief communiste) tombent écrasantes contre Bonierbale, lequel à Forcalquier obtient une majorité de principe.

Baron, le doigt de plus en plus enfoncé dans son front, en mange ses moustaches.

— Nous passons ! dit-il. Nous passons ! répète-t-il.

Pour souligner les étapes de son avènement il utilise le *nous* des rois de France.

— Six cents voix d'avance ! annonce Margaillan.

— Nous passons ! répète Baron plein d'espoir.

Son doigt quitte son front, ses mains s'aplanissent sur la toile cirée où tant de fois *moussu d'Herbé*, suppôt de la réaction, a étendu les siennes.

Mon ami Marcel avec ses cheveux blonds frisés et son long nez et son air définitivement figé dans le scepticisme, mon ami Marcel a déjà fumé trois señoritas quand Martin-Bret repose le téléphone sur son support mural en annonçant d'une voix naturelle :

— Voilà ! Le dernier bureau de vote vient de me communiquer ses résultats c'est celui d'Ongles : 28 voix pour Baron, 4 pour Bonierbale.

— Voici le résultat final, annonce Margaillan d'une voix triomphale. Baron 8 808 voix ; Bonierbale 6 450 voix.

C'est une vocifération qui contient à la fois du triomphe, de la vindicte et de la joie que lui renvoie la foule en face. Mon ami Jacques en danse de plaisir. Moi j'ai un sourire stupide comme d'habitude. Mon ami Marcel est impassible. Il n'a certainement pas voté pour Bonierbale dont il a grommelé en lisant sa profession de foi avant de la composer :

— Soyez plutôt maçon si c'est votre métier !

Non. Il a voté Baron par esprit de classe, pas parce qu'il croit au miracle. Demain il me dira :

— Il n'y a pas de quoi pavoiser ! Spinoza a écrit : « Toute idée est un échec à la vérité. »

Dans cet antre réactionnaire de *La Dépêche des Alpes* cependant, mais qui est en train d'évoluer rapidement, le Wilfried apparaît en toile de fond, discret, moins ivre que d'ordinaire à cette heure-ci. Il a attendu chez lui que tombent les résultats. Et maintenant il est là, sobrement hilare. Est là aussi notre contremaître, le prudent Sauveur lui-même, s'il n'applaudit pas, son faciès mou prend l'air quelque peu Front popu, dame ! Il y a quelques semaines Martin-Bret est venu trouver le Bré pour lui dire :

— Nous allons créer un nouveau journal, *L'Action paysanne*, et c'est vous qui l'imprimerez !

Cependant Baron s'est dressé. Il ne sait plus où donner de la bouche. C'est à qui il embrassera le premier. Étant donné que je suis devant lui, qu'avec mes ongles douteux j'incarne peut-être le prolétariat tel qu'il veut le sauver, je suis l'un des élus qui toucheront ses moustaches de leurs joues. On sent qu'il a l'habitude des embrassades en simulacre. Il effleure les visages sans les toucher, comme on survole les doigts d'une femme dans le baisemain, mais il embrasse tout le monde. Il n'oubliera personne, même pas le Bré avec qui il s'attarde un peu plus longuement, le remerciant pour le téléphone.

Mais soudain, comme s'il avait oublié quelque chose d'urgent, il fonce à travers ses amis qui veulent le retenir. Il parcourt en courant presque la distance (dix mètres) qui sépare le bureau de la porte de l'atelier. Il jaillit au-dehors.

La soirée de mai est tiède. Il fait nuit maintenant. Là, dans l'ombre, humblement au pied d'un platane, il y a la Marie Quiqui et son fils qui attendent. Baron leur ouvre grands les bras.

— Marie ! Nous sommes élus !

La rencontre est pathétique. Le court Baron et la longue Marie s'enlacent sans retenue. Comme un mendiant le Constant dit Bobi s'avance pour avoir sa part de tendresse. Mais la Marie qui ne perd jamais le nord lui crie :

— Constant ! *Moucho té lou nas ! Qu'as la muourvo ! Qué vas saloupéja lei gaoutos dé moussu lou députa !* (Constant ! Mouche-toi le nez ! Que tu as la morve ! Que tu vas salir les joues de monsieur le député !)

Ça dure longtemps ces effusions et monsieur le député cette fois ne fait plus le simulacre. La Marie pleure abondamment. Le Constant a son air de bonté infinie. C'est le jour de sa vie : sa mère pleure dans les bras d'un député.

Et puis, comme tout a une fin, Martin-Bret vient chuchoter quelque chose à l'oreille du député. Le temps presse. Au Fémina-Casino, une ovation générale est prévue avec les mineurs de Gaude et les chômeurs qui reboisent la colline de Pélicier. Il faut s'acheminer.

Alors Baron et la Marie, bras dessus bras dessous, prennent la tête du cortège un peu plus étoffé qu'à l'arrivée. Ils vont descendre la rampe de l'hôtel Bonelli, où depuis peu une grande salle vient d'être créée pour qu'on y danse.

Nous restons seuls, le Bré et l'Athalie qui remontent chez eux, le Sauveur qui s'esbigne vers la place de l'Hôtel-de-Ville où il habite. Dans le murmure des grands arbres, il ne reste plus que Jacques, le second Marcel et moi qui me demande dans quel état je vais trouver ma mère. Nous écoutons le bruit de la troupe qui s'estompe.

— Et voilà ! philosophe le Marcel. Le Constant et la Quiqui, ils vont réintégrer pleins d'espoir leur grotte préhistorique pour ne plus en

sortir que les pieds devant !

Mais le Front populaire veut asseoir sa victoire à Manosque par une grande manifestation de masse qui impressionnera la réaction. On choisit le parc du château de Gassaud où il y aura un grand banquet. J'ai participé à ce banquet toujours avec Jacques l'entraîneur. Ça coûtait 20 francs. Comment avons-nous fait pour nous procurer cette somme, surtout moi qui en étais toujours à dix francs par semaine ? En tout cas il ne me souvient plus de ce que nous avons mangé. Peut-être en réalité sommes-nous arrivés à la fin du repas pour participer seulement au défilé qui commençait ici.

Le poing levé, les drapeaux rouge et tricolore en tête du cortège et, sous eux, Charles Baron devant ses troupes et le poing levé aussi. Et nous bramons en chœur *L'Internationale* avec plus ou moins de bonheur mais l'unanimité nous tient lieu d'unisson :

*Il n'est pas de sauveur suprême,
Ni dieu ni César ni tribun !*

Là-bas, à Moscou, le petit père des peuples Staline n'a pas encore osé interdire ce couplet, lui qui ne se prend déjà plus pour un César mais bientôt pour un dieu. Ma foi, ici, l'interdiction tacite n'a pas été répercutée et nous y allons bon cœur, bon argent.

Juché sur le quai de la coopérative vinicole, et nous dominant, le père Félician, gérant de l'établissement, nous regarde passer avec défi, la moustache conquérante en bataille, lui, il n'est pas avec nous et il tient à nous le faire savoir. Le défilé est imposant. Du château de Gassaud au carrefour de la route de Sainte-Tulle, c'est-à-dire à peu près sur cinq cents mètres, la chaussée est pleine à ras bord.

Il y a des banderoles : « Le fascisme ne passera pas ! » « Travailleurs du monde entier unissez-vous ! »

Le Rappel des Basses-Alpes a annoncé que Giono y serait. Il annoncera la semaine prochaine qu'il y était. Je ne l'ai vu nulle part ni à la sortie du banquet, ni tout du long au fil du cortège. Sans doute avait-il promis de venir puis sa promesse s'est effilochée au long de ses réflexions sur la question.

Notre défilé doit être grandiose vu du ciel et je voudrais, pour le contempler, être à la place des augures du *Café Glacier* car notre *Internationale* enflant de minute en minute et venant de si loin et se rapprochant doit avoir des accents prophétiques.

Et en effet, quand nous atteignons la Saunerie, je jette un coup d'œil à la terrasse du *Glacier* et je les vois tous là, debout mais désapproubateurs. Ils sont raides et interdits. Manifestement notre gravité vengeresse ne leur dit rien qui vaille. Et d'ailleurs, bien des volets de maisons bourgeoises sont hermétiquement clos en prévision

des excès de la canaille. Ceux de madame Carretier du *Grand Bazar universel* par exemple. Son mari l'a emmenée il y a peu visiter l'Italie avec sa fille. Depuis elle n'en tarit pas.

— Il n'y a pas un mendiant dans les rues ! Tout le monde travaille ! Et si vous saviez comme c'est propre ! Et si vous voyiez la gare de Milan ! C'est grandiose !

En somme, le fascisme ne fait peur à personne de raisonnable et les bourgeois hochent la tête devant notre horde de va-nu-pieds, même si nous avons de bonnes chaussures et si elles sont convenablement cirées. Et même si parmi nous il y a quand même des gens cossus qui ne sont pas fâchés que les gens de leur classe le soient.

Notre député boitillant se farcit cependant les trois boulevards, l'avenue de la Gare, un bon kilomètre, le boulevard Élémir-Bourges, huit cents mètres, le boulevard Casimir-Pelloutier, cinq cents mètres, jusqu'à l'*Hôtel des Négociants* où Charles Baron doit prononcer un discours.

Nous attend sur la place, devant le clocher, le Charles Raymond en personne : croque-mort, menuisier, président du comité des fêtes du faubourg Soubeyran, le représentant le plus caractéristique de notre race manosquine. Il ne doit pas y croire beaucoup au Front populaire, notre Charles, mais Martin-Bret aussi est du Soubeyran. Il y a un devoir patriotique à remplir et aussi un devoir de voisin à voisin, alors il est là.

Dès qu'il le voit Charles Baron l'empoigne sauvagement et, sous nos ovations plus vociférantes que jamais, il l'étreint longuement, leurs moustaches se touchent. C'est un grand moment d'émotion. On reprend *L'Internationale*. Charles Baron et les drapeaux disparaissent par la porte ouverte à deux battants du *Café des Négociants*. Debout sur une chaise, mon ami Roger Doussoulin, fils du patron de l'hôtel, nous contemple, médusé. Il n'a jamais vu tant de monde à la fois, même pour les fêtes du faubourg.

Et soudain Charles Baron apparaît sur la marquise qui abrite la terrasse du café. Il est flanqué d'un côté par le Pétou qui tient le drapeau rouge et de l'autre par un mutilé de guerre qui tient le drapeau tricolore.

Charles Baron se place entre les deux drapeaux et, en un mouvement digne des plus grands théâtres, il empoigne chacun des emblèmes et les rejoint en bouquet sur sa bouche.

Le cri que nous poussons tous ensemble est surhumain. Nos voix seront mortes demain à force d'avoir ovationné. Baron réclame le silence. Vu d'en bas, lui en haut, il fait de plus en plus Victor Hugo sur son rocher d'exil.

On lui passe un papier. Il lit. Chacune de ses paroles est une phrase de tragédie. Nous sommes en transe. À côté de moi, le Charles

Raymond en a la moustache qui vibre. Nous en sommes à l'homélie :

— Il faut que non seulement la réaction sente passer au-dessus d'elle le souffle de la défaite mais encore que toutes les forces vives de la Nation s'unissent, des plus malheureux aux mieux nantis, pour que le programme de Front populaire que nous avons conçu soit appliqué pour le bonheur de tous dans toute sa vigueur ! Vive la France ! Vive la République !

C'est la fin. Foin de la France et de la République. C'est *L'Internationale* qui l'emporte. Le Pétou fort empêché de son drapeau ne peut pas comme il le voudrait tendre son poing vengeur. Néanmoins en se calant la hampe sous le bras, il y parvient.

Et moi je me dis que cette victoire est dérisoire. Contre quoi, contre qui est-elle acquise ? Je sais bien que la note que ma mère a chez l'épicier et chez le boulanger ne va pas s'effacer comme par enchantement. Et eux, ce ne sont pas des capitalistes ! Le député Baron vient de s'exclamer devant les mille qui boivent ses paroles :

— Il faut que la réaction sente passer au-dessus d'elle le souffle de la défaite...

Mais même la réaction, même le capitalisme me paraissent dérisoires. Je me dis que contre des fous en légion gagnés par un seul à ses idées délirantes, même s'ils se fédéraient par miracle tous ces antagonismes, Camelots du roy, Croix-de-Feu, Front populaire, communistes, modérés bourgeois, tous réunis, se feront souffler comme bougie vacillante par le congrès de Nuremberg.

Face au congrès de Nuremberg, le Front populaire m'apparaît comme un fétu de paille. En somme avec moi tout tremblant, Hitler a réussi ce qu'il voulait : faire croire que ses hommes étaient des surhommes.

Et pourtant ! L'avènement du Front populaire qui me paraît si fragile et si utopique ; ce Front populaire qui va mettre tant d'années à changer quelque chose dans la vie des mineurs de Gaude ainsi que celle des lignards de l'EELM comme mon père, va avoir pour moi et tout de suite des conséquences incalculables.

D'abord il n'y paraît pas. On retourne à l'imprimerie comme si de rien n'était. Le 10 mai c'est la fête de la Saint-Pancrace, c'est la liesse, c'est le Corso, c'est la course de bicyclettes autour de Manosque, c'est le feu d'artifice par un froid glacial.

Un beau jeudi de juin madame Ricou, propriétaire de l'immeuble, pénètre dans l'atelier et nous trouve tous œuvrant consciencieusement.

— Comment ! dit-elle scandalisée, vous travaillez le jour de l'Ascension ?

Et le second Marcel lui répond :

— Vous savez, madame, nous l'Ascension on la fera quand on

montera au ciel.

Il n'est en effet pas question d'indisposer les patrons avec pareilles considérations, pas plus qu'il ne sera question de quarante heures, voire de congés payés. Nous continuons à faire nos huit heures par jour, douze le vendredi et quatre le samedi.

À l'imprimerie en tout cas personne ne bronche sur les nouveaux avantages que le gouvernement lui-même incite les ouvriers à réclamer aux patrons.

C'est qu'ici les commandes sont faibles. Heureusement Martin-Bret réorganise entièrement la caisse régionale de Crédit agricole, et sa nièce qui est son bras droit nous apporte quantité de nouveaux imprimés à tirer. Il y a aussi Agnel, délégué syndical, qui nous confie son mensuel : *Le Syndicat*. Pourtant, la liasse de *tierces* s'amenuise de semaine en semaine.

La *tierce*, c'est un exemplaire de chaque imprimé qui sort des presses. On enfle cet exemplaire sur un fil de fer en indiquant la date et on les archive mois par mois. Depuis le début de l'année, les liasses sont minces.

De plus en plus souvent, faute de pouvoir m'occuper, on m'envoie à la remise plier les feuilards. Ce sont des rubans métalliques qui cerclent les ballots de rames de papier que nous recevons. Jusqu'à maintenant on n'avait jamais le temps de les plier. Ils sont en vrac, amas aérés et légers de plusieurs mètres cubes de rubans enchevêtrés qui ne rouillent jamais, leurs bords coupants comme des lames de rasoir. Travail fastidieux. Heureusement c'est au grenier de la remise et il y a une large fenêtre béante et sans appui donnant sur la rue, et là, sur une chaise devant la maison d'en face, il y a cette dame en noir qui nourrit mon érotisme avec ses bas que je vois parfois jusqu'au-dessus du genou.

Quand elle n'est pas là, j'ai déniché un vieux phonographe sur des rayons, entre les rames de papier. Il doit être là depuis longtemps. On l'a oublié. Il y a aussi un disque à côté, un seul. Sur une face c'est *Tosca : Ô deux beautés égales*, et sur l'autre *La Juive : Rachel quand du Seigneur*. Je remonte le ressort à manivelle et je me les fais jouer avec délectation, deux fois, trois fois. Je les accompagne. Je hurle avec le ténor et la basse. Je fais des gestes emphatiques comme je crois qu'ils le font de l'autre côté de la cire. Après, quand je *marge* sur la Marinoni, je me mets à chanter. Le premier Marcel en est sidéré.

— Depuis quand tu chantes juste ?

Ce Marcel-là qui passe son temps à faire des niches à l'autre Marcel, il a des principes : le 1^{er} octobre, même s'il fait chaud, il quitte son panama pour reprendre sa casquette et le 15 juin, même s'il fait froid, il remet son panama.

Il a décrété de même qu'on ne se baignerait pas avant le 27 juin. Ce

jour-là nous nous dirigerons vers le siphon du canal au bord de la Badassière (lieu couvert de thym), là, une eau limoneuse venant de la Durance s'écoule dans un canal d'arrosage au débit rapide.

C'est là que tous les 27 juin et jusqu'au 25 août, suivant les directives du Marcel, nous venons tremper nos corps pudiquement cachés sous un maillot d'athlète de foire qui nous arrive à mi-cuisse et qui par surcroît, retenu aux épaules par des bretelles croisées, couvre le ventre et la poitrine.

J'ai acheté ce type de maillot chez l'Edgard Sabatier *Au bazar grenoblois*. Je l'ai choisi à rayures rouges et noires. J'ai naturellement mauvais goût.

Au jour dit, nous nous acheminons vers cette baignade limitée par les roseaux. L'eau jaillit du siphon presque compacte, couleur béton, en silence, des profondeurs où elle est emprisonnée dans deux gros tuyaux, venant de l'autre côté du vallon après une dénivellation de plus de cent mètres. De notre côté, elle est contenue à sa sortie dans une sorte de vasque où elle s'épanouit en bouillonnant et repart vers l'aval en un débit rapide. C'est dans cette vasque d'eau vaseuse que les ouvriers de l'imprimerie viennent se baigner dès le 27 juin.

Nous nous déshabillons loin l'un de l'autre en contrebas du talus pour ménager nos pudeurs et ne réapparaissions que convenablement sanglés dans nos maillots pour athlètes de foire.

Le principal amusement du premier Marcel joueur de saxophone c'est de sauter dans l'eau alors que nous y sommes déjà pour nous asperger. Ensuite c'est d'arriver en catimini derrière moi pour m'immerger brutalement et me faire boire la tasse. J'ai horreur de ça car je sais que là-bas au bout du siphon, retenue par le remous constant du courant, il y a une surface d'eau immobile. Serpents morts, blaireaux crevés, plus quantité de rats et souris qui mijotent là pour l'éternité dans une sauce d'insectes divers. Avaler de cette eau, c'est risquer la typhoïde à coup sûr.

Heureusement mon tortionnaire a d'autres jeux. Le canal est peu profond. Nous n'avons de l'eau que jusqu'à mi-corps, ce qui permet au premier Marcel d'atteindre en se penchant le fond sablonneux et d'y arracher une bonne poignée de *nite* (vase) pour la jeter à la tête du contremaître ou du second Marcel. Commence alors une bonne partie de boules de vase qui atterrissent où elles peuvent : sur mon cou, sur mon menton, mais personne n'est épargné et le second Marcel en prendra un jour un bon coup sur le front qui lui fermera l'œil pour trois jours accompagné d'un orgelet, ce à quoi il était déjà sujet.

Voici à quoi nous nous amusons, nous autres de l'imprimerie tandis que le monde va où il peut.

Un soir, revenant de ces jeux nautiques, le premier Marcel nous invite à venir dans la cuisine derrière l'atelier où sa mère repasse le

linge des clientes, pour écouter les nouvelles sur son poste de *tesefeu*. C'est ainsi qu'on désigne par dérision ceux qui ont un appareil de radio. Sur le Terreau, il n'y en a encore que deux. Un modeste chez le Marcel et un autre chez le fils de la dame de l'Ascension l'Henri Ricou, mais plus perfectionné celui-là et qui nécessite sur l'immeuble quatre fils de fer qui vont d'un bout à l'autre du toit.

Nous nous installons autour du petit appareil qui trône sur le buffet Henri II. Le Marcel manipule les boutons et l'appareil commence à grailonner. Il faut tâtonner assez longtemps pour capter quelque chose mais enfin le miracle quotidien se produit et une voix presque claire nous interpelle :

— Ici Marseille-Réaltor, votre speaker Arnaud Charles-Brun. Nouvelles internationales. Une insurrection a éclaté au Maroc espagnol. Un régiment s'est mutiné avec ses officiers. Le gouvernement est maître de la situation.

Ma foi ! Ça ne nous tire pas une exclamation. C'est loin le Maroc espagnol. Nous sommes encore sous le charme de notre baignade et nous écoutons le reste des nouvelles en buvant un pastis léger pour la soif. Nous sommes confortablement installés. Dans l'atelier voisin, la mère Isnard inlassable retire ses fers du feu, les passe sur du linge imbibé qui fume. C'est Manosque. On est à peu près heureux. La mère Martel, entre deux platanes, a presque fini de vendre ses énormes melons brodés. Elle ferme son pliant et enfouit dans son sac son nécessaire à tricoter. Ce qu'il reste de melons ce sera pour les pauvres. On ne va pas les remettre sur la charrette. Nous sommes en juillet 1936. Là-bas, au Maroc espagnol, la guerre vient de commencer.

Manosque n'a pas envie de croire ni de penser à la guerre. Quoique de gauche, l'opinion du *Rappel des Basses-Alpes* rallie toutes les consciences :

— C'est vrai ça ! C'est à force de croire la guerre inévitable qu'elle le devient !

Pour asseoir le triomphe du Front populaire on va organiser à l'Éden une grande kermesse autour du 14 juillet. C'est encore l'époque où le bénévolat rassemble quantité de bonnes volontés. Autour du jeu de boules on monte des baraques obligeamment prêtées par la foire-exposition. Chaque stand sera tenu par quelques enfants de tous ceux qui sont plus ou moins de gauche. On y fera des loteries, des tirs à la boule de chiffons sur des boîtes de conserve vides. C'est l'attraction la moins chère et la plus populaire. Chaque tireur croit écraser un ennemi intime. Il y aura une cartomancienne et le Vassart (Radiola) obtiendra un triomphe grâce à une cabine de son : permettre aux amoureux de se faire des aveux grâce à une poste restante.

On fabrique une grande scène où sera donnée une grande

représentation : *Les Trois Lions de la République*, une pièce de Romain Rolland. Ma mémoire se heurte au vide complet. Il est vrai que j'avais de quoi la nourrir avec bien autre chose, mais je ne me souviens plus si les trois acteurs qui interprétaient ce drame étaient des professionnels ou des amateurs. C'était le conflit des idées républicaines entre Marat, Robespierre et Danton jusqu'à ce que Charlotte Corday poignarde le premier dans sa baignoire. En revanche, les deux dernières répliques je me les rappelle parfaitement :

Robespierre : *Nous sommes encore deux !*

Danton : *À nous deux Robespierre !*

Et ils se serrent la main.

La foule électrisée et ayant oublié la suite de la Révolution applaudit à tout rompre.

Avant cela, ténébreux à souhait, Émile Agnel, basse, nous a interprété *Le Cor*, à faire vibrer par son legato les feuilles des platanes.

Nous-mêmes ne serons pas en reste. Accompagnés par l'infatigable Lulu Gondran, nous allons mimer à cinq ou six le désopilant *Lycée Papillon* de Paul Misraki. Naturellement j'y tiens le rôle du cancre et Jojo celui de l'inspecteur.

C'est Jojo qui a monté notre spectacle. Entre-temps, son premier soin, afin de prouver son indépendance et célébrer devant son père l'avènement du socialisme, a été de changer le ridicule diminutif de son prénom – il s'appelle Joseph –, par celui de Jef et il est prêt à faire le coup de poing pour imposer son choix. Longtemps encore cependant son père l'appellera Jojo en dépit du socialisme.

Mais si ces soirées me sont demeurées inoubliables, si elles chantent encore de bonheur dans mon âme ravie, c'est que pour la première fois Louissette va être présente à côté de moi et pour des journées entières.

C'est l'infatigable Margaillan qui a tout organisé, supervisé, exécuté au besoin quand le bénévolat n'était pas assez étoffé. Les girandoles, les banderoles, l'installation des stands, c'était lui la cheville ouvrière. Et c'est Margaillan encore qui s'occupa d'être mon destin. Il me mit tout seul garçon avec trois filles : Simone, fille de coiffeur, une autre Simone qui était pianiste et Louissette, la nièce du patron de mon père.

Je n'en croyais pas mes oreilles, je n'en croyais pas mes sens. Pendant trois jours j'allais donc être dans l'atmosphère où respirerait mon idole. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'elle ne m'accepte pas.

J'avais les jambes flageolantes en pénétrant dans le stand alors qu'elle y était déjà. On nous présenta cérémonieusement les uns aux autres et on nous lâcha tout seuls devant la foule. Que le diable m'emporte si je me souviens de ce que nous vendions ou de ce que nous offrions en loterie. J'ai beau me creuser la tête, je ne vois plus

que Louissette, que la Simone pianiste et que l'autre Simone que sa mère habillait à ravir et maquillait. Ce fut la première fille que je vis avec du rouge à lèvres. Ni l'autre Simone ni Louissette n'en avaient encore. Je restais stupide d'étonnement devant ces trois grâces, je n'en avais jamais tant vu.

Il me fut facile d'engager la conversation avec les deux Simone. Je les admirais mais elles je ne les aimais pas. En revanche, je n'aurais pas pour un empire adressé la parole à Louissette – cette parole crierde, cet horrible accent qui m'a toujours été un handicap et dont pas plus que d'apprendre à danser je n'aurais jamais tenté de me défaire même si c'eût été pour avoir Louissette à côté de moi toute ma vie ! La chose vint lentement, à mesure que je me résignais à admettre, si je voulais la conquérir, qu'il fallait bien que je lui parle.

Nous étions côte à côte, à trois heures de l'après-midi, face au public encore clairsemé. Les deux Simone n'étaient pas arrivées. Le soleil dardait ferme à travers les feuillages des platanes. Le Vassart, entre deux Tino Rossi et un air de jazz-band, avait mis sur la platine de son pick-up relié à des haut-parleurs, une romance pour les nostalgiques qui avaient plus de quarante ans. Ça n'était pas n'importe quoi et c'était Georges Thil qui chantait :

*Laisse-moi ! Laisse-moi ! Laisse-moi !
Contempler ton visage !
Laisse-moi contempler ton visage !*

J'ignorais complètement de quoi il s'agissait. Mais c'est alors que j'osais me tourner vers Louissette pour la contempler. Elle était de profil. Elle portait cette robe bleu ciel que je lui avais vue dans la Grand'Rue, tirée par son chien. Alors, pour pouvoir enfin la contempler de face, il me vint à la fin, et la voix étranglée, l'idée de lui poser une question anodine. Je lui demandai :

— Vous lisez ?

Et pour la première fois elle me dévisagea. Je reçus l'exploration de ma personne par ses yeux extraordinairement noirs, extraordinairement mélancoliques, extraordinairement interrogatifs. C'était elle qui me contemplait avec étonnement et toute son expression disait clairement : « Comment ? Il lit celui-là ? »

— Naturellement que je lis ! répondit-elle.

Elle avait une voix un peu dans le nez, très légèrement, comme son cousin que j'avais entendu parler quand il était encore au collège et que je venais d'y entrer. Cette voix un peu traînante, elle la gardera toute sa vie et je n'ai jamais cessé d'y trouver le charme du mystère.

— Vous lisez quelque chose en ce moment ?

— *Les Hauts de Hurlevent*, dit-elle.

— Je l'ai lu !

Je poussai ce cri comme un aveu. Elle avait lu *Les Hauts de Hurlevent* et moi aussi. Ni la Simone pianiste ni l'autre Simone n'avaient lu ce livre. Il y avait donc entre Louissette et moi cette connivence de la lecture partagée. *Les Hauts de Hurlevent* me parut tout de suite le plus beau livre du monde. Je m'identifiai à Heathcliff et elle, je la posais au milieu de ce monde anglais, inventé par une adolescente en mal de solitude, où le génie essayait de clamer malhabilement qu'il existait dans ces pages mais ne parvenait pas à éclore.

Louissette avait de la mémoire, moi aussi. De grands pans de cette lecture qui nous avait envoûtés, nous nous les racontions l'un l'autre et il était impossible de le faire sans que les mots *amour*, *passion*, ne fussent prononcés puisque le livre est un roman d'amour. La fin surtout, la fin que nous connaissions tous les deux par cœur nous avait impressionnés.

Chaque heure, chaque soir fut pour moi un moment que je n'allais jamais oublier. D'autres ont dans leur vie des idylles de rêve, avec des serrements de mains et des regards éperdus. Moi je n'eus jamais pour m'exprimer que le truchement de la lecture. Et c'est sans doute pour pouvoir communiquer plus étroitement qu'un jour je me suis mis à écrire.

Ma mère pouvait déblatérer, je ne l'entendais plus. Les quelques coups de pied au cul que je reçus pendant cette période, je ne les sentis pas passer. J'avais trouvé la clé pour communier avec Louissette et le lendemain et le surlendemain je lui parlai du *Grand Meaulnes* et je lui parlai de *Poussière* et je lui parlai de *La Renarde*. Je voulais l'éblouir.

Elle accepta ce déferlement de lecture en hochant la tête. Elle avait lu tout cela. Ses cousins plus âgés qu'elle avaient une bibliothèque, l'un était à l'école normale, l'autre était étudiant en pharmacie. Elle vivait en osmose avec eux chez son oncle qui était, comme je l'ai dit [6](#) le patron de mon père à l'EELM.

J'étais en transe comme un fakir. J'oubliais de me masturber. Tout le monde, c'est-à-dire les deux Simone, s'était aperçu que j'étais amoureux fou.

Mais le soir il y avait bal, et Louissette dansait et je ne dansais pas. Et tout de suite, afin que le destin ne me laissât pas d'espérance, il y eut un homme entre nous qui vint l'inviter. Il était grand, étudiant, élégamment vêtu, avec des dents éblouissantes. Il s'appelait Henri. Il était à l'aise et j'étais emprunté. Il l'entraîna vers le centre du jeu de boules où une aire dans la poussière permettait d'évoluer. Je les voyais, à travers la foule qui circulait, elle petite qui haussait la main vers l'épaule du cavalier, lui assuré, la regardant sans gêne, en plein visage, et ils se souriaient tous les deux en parlant. Est-ce que je

souffre ? Pas assez en tout cas pour lui demander tout à l'heure si elle veut danser avec moi. C'est au-dessus de mes forces, surtout après avoir vu le grand Henri enlever Louissette dans une valse avec une suprême élégance. Je suis déjà dans l'esprit résigné qui me permettra toujours de la voir heureuse par un autre.

Mais le grand Henri était fils de bourgeois, assujetti à ses parents, et à onze heures du soir il disparaissait de mon horizon comme il y était entré. Ces demoiselles, ayant tout de suite compris le parti qu'elles pouvaient tirer d'un garçon qui ne dansait pas, me laissaient le soin du stand et allaient virevolter en toute liesse, aux sons du pick-up du Vassart.

Un soir il se produisit un événement qui me confronta tout de suite avec la nature de mon amour. Était-ce le second ou le troisième jour ? Ce devait être le troisième car Louissette avait déjà pris l'habitude de me considérer comme son chevalier servant. Elle me confiait la garde de son sac quand elle partait danser, elle me faisait tenir son miroir pour se donner un coup de peigne. Un moment même, elle mit son pied devant moi sur une chaise pour que je lui rattache son lacet. Je m'appliquais à tous ces petits services avec dévotion. Les deux autres filles se poussaient du coude avec des sourires dissimulés. Et un soir, elle me dit d'un ton de commandement :

— Accompagnez-moi ! J'ai mal aux pieds ! Il faut que j'aille me changer de chaussures.

Et aussitôt tourna le dos sachant bien que je la suivais. Il y avait cinq cents mètres entre les jardins de l'Éden et la maison de sa tante. Je lui parlai lecture tout le long, je lui récitai même un poème humoristique que je venais de lire dans *Le Canard enchaîné* :

*Un jour que vous fûrez un oncle opiniâtre,
Un oncle qui peut-être au fond n'est qu'un amant
Je vous mènerai voir un morceau de théâtre,
à moins que ce ne soit quelque ciné-roman.
Le rideau par trois fois sur des apothéoses
se lèvera montrant des décors bleus ou verts
Je vous chuchoterai à l'oreille des choses,
à moins que ce ne soit quelque baiser pervers.*

Elle éclata de rire et si j'avais su dès lors combien son rire serait rare tout au long de sa vie, j'aurais été flatté de l'avoir provoqué.

— Vous ne savez que lire ? dit-elle.

— Oui. Je crois que je ne sais faire que ça.

J'ai, depuis peu, pris l'habitude d'aller deux fois par semaine aux bains-douches sur l'entraînement de deux ou trois camarades. Je m'efforce de garder mes ongles propres. Je suis à peu près vêtu

correctement parce que c'est plus facile et moins coûteux l'été que l'hiver. En outre, cet après-midi, j'ai gagné à la loterie du stand d'en face un flacon bleu de *Soir de Paris* et je m'en suis consciencieusement aspergé. Camouflé sous cette *savonnette à vilain*, je peux me croire apte à séduire.

Ainsi ce soir-là, moi le cœur battant, elle me fait visiter la maison de son oncle. Cette maison, même les murs en ont disparu et tous ceux qui l'habitaient, même la ruelle où se dressait la minoterie Noirel qui a été absorbée dans un énorme ensemble.

Je suis déjà venu dans cette maison y chercher des livres au grenier, la première fois où Louissette m'est apparue, il y a maintenant cinq ans.

Je ne sais plus pourquoi, ce jour-là, il n'y a personne, alors que d'ordinaire l'appartement est plein de monde : sa tante, son oncle, la très vieille tante Cécile et les cousins étudiants qui viennent à Manosque en coup de vent. Non, ce soir-là nous sommes seuls. Elle referme sur moi la porte d'entrée. Je suis enfermé avec elle, loin du monde. Que vais-je dire et qu'est-ce que j'ai à dire ?

Elle est absolument naturelle. Elle me fait les honneurs des lieux sans aucune gêne et sans songer à mal : la salle à manger, le salon, la cuisine et même l'étage, où elle ouvre la porte de sa chambre.

— J'y fais la crèche toutes les années, me dit-elle. Une crèche électrique, précise-t-elle. Il y a des lampes rouges et vertes. C'est beau.

Alors que je retrouve si bien et si présentes mes angoisses face à la guerre et mes doutes face à la vie et ma torture face à mes contradictions, je ne puis, en revanche, me remettre en mémoire mes sentiments, mes sensations, face à cette fille qui m'invite à pénétrer là où elle dort mais qui le fait spontanément, sans qu'aucune arrière-pensée ne l'habite, sans que rien dans la distance sans ostentation qu'elle met entre elle et moi ne puisse laisser croire qu'elle attend de moi autre chose qu'un simple intérêt pour les éléments de sa vie.

Elle saisit un livre sur sa table de chevet, elle m'en montre la couverture. C'est *Typhon* de Conrad.

— Vous voyez, dit-elle, je lis ça en ce moment.

C'est à peine si je me suis avancé jusqu'au chambranle de la porte, c'est à peine si j'ai jeté sur le lit un coup d'œil peureux. Je me retire lentement vers le bout du corridor tandis qu'elle change de chaussures. Que deviendrai-je si elle me commande de l'aider à les lacer ? Mais non, elle ne me le demande pas, elle le fait elle-même.

Nous descendons l'escalier, nous sortons, elle referme la porte. Le bruit constant de la minoterie qui travaille même la nuit m'atteint au milieu de mon rêve. Je ne sais toujours pas ce que j'éprouve.

Jamais un seul regard de ses yeux immenses ne tombe sur moi ce soir-là. Son visage à mon endroit était aussi inexpressif et immobile

que celui d'une statue qui regarde au loin.

Et la kermesse finit et nous nous sommes retrouvés tous parmi les platanes de l'Éden dans la poussière du jeu de boules où il n'y avait plus ni scène ni stand, ni girandoles ni drapeaux en guirlande. Et sans pick-up du Vassart qui les faisait danser. Et il n'y avait plus cet enchantement de la forêt ni de la nuit. Les filles n'avaient plus ni permission ni prétexte. Il n'y avait plus de Grand Meaulnes ni d'Yvonne de Galay. Il n'y avait plus que ce poussiéreux jeu de boules et les dimanches après-midi d'ennui, car tous les cinémas font relâche l'été, où nous buvions sur les tables de fer de tièdes limonades.

— Toi qui chantes, me dit Jojo récemment transformé en Jef, tu devrais nous faire danser.

Me voici donc transmuté en pick-up au pied d'un platane. Depuis que je me suis fait jouer sur le phono de la remise à l'imprimerie *Tosca* et *Rachel quand du Seigneur*, je chante à peu près juste et j'ai un infini répertoire de tangos et de paso doble, depuis *Je revois les grands sombreros* jusqu'à *Le mur de ton jardin est un mur mitoyen*, mais intérieurement c'est toujours *La Chanson de Fortunio* que clame mon désespoir :

Si vous croyez que je vais dire

Qui j'ose aimer...

Car le grand Henri est de retour. Il s'approprie Louise et naturellement. Maurice danse avec Simone la pianiste qui lui rend en taille une bonne tête mais il est souple et n'est pas ridicule. Je l'envie. Jef est pour le moment amoureux d'une autre fille aussi impassible à son égard que Louise l'est au mien. Ils dansent tous au son de ma voix et Louise est confiante au bras du grand Henri. Elle a sa main dans celle du garçon et appuie ses doigts légers sur l'épaule protectrice. Ils ont leurs jambes enlacées, leurs corps serrés l'un contre l'autre. Ils ferment les yeux. Ils s'aiment. Je les fais danser au son de ma voix, sur ma chanson. Qu'est-ce que j'éprouve ? Rien qui soit explicable. D'abord je déplore que Louise ne soit pas au bras du Zézé. C'est un homme intelligent et plein de sensibilité. Cet Henri est un savant imbécile. Il n'en revient pas de tenir contre lui une telle beauté. Et elle, elle est beaucoup plus blottie contre lui qu'elle ne l'était naguère dans le renforcement de la rue Torte, contre le Zézé. Et à chaque fois qu'elle tourne devant moi elle me dédie un sourire moqueur.

Qu'est-ce que j'éprouve ? Je sens que je vais en périr d'humiliation mais longtemps, longtemps, longtemps, en plus d'être mort de peur de crever bientôt à la guerre, alors que je devrais le souhaiter, en plus d'être dans une immense interrogation devant le ciel vide.

Longtemps car en même temps je possède l'absolue certitude d'une aptitude indestructible à supporter tout cela, à le comprendre, à l'assimiler, à l'absoudre. Pourtant je chante comme on pleure et à la fin je chante juste parce que les larmes ravalées ne s'expriment pas en fausse note.

Cet Henri a une sœur, Roseline, qui essaye de m'entraîner dans le branle, pour me consoler, peut-être pour me faire oublier Louisettes mais c'est en vain. Non je ne sais pas danser, non je ne veux pas danser.

Le lendemain je vois Louisette qui vient vers moi avec une hâte surprenante, qui accourt presque du plus loin qu'elle m'aperçoit. Si je n'étais pas qui je suis je serais plein d'espoir. Mais il n'y a jamais de place dans mon cœur pour l'attente du miracle. Elle se plante devant moi, et pour la première fois elle me regarde en face et elle me dit :

— C'est pas vrai que je suis plus petite que Roseline ?

Non, ça n'est pas vrai, je la rassure avec véhémence, sans avoir vérifié. Je suis plein d'orgueil et pas désappointé du tout puisque je n'attendais rien d'heureux.

Elle a bien fait de s'adresser à moi. Si elle avait posé cette question à un autre garçon, elle aurait obtenu moquerie ou plaisanterie et c'est celui-là qu'elle aurait pu aimer. Moi elle ne m'aime pas mais elle a parfaitement conscience que je peux être un tronc contre quoi s'appuyer. Elle a très bien compris que je pouvais la rassurer contre la vie.

Elle m'a déjà dépassé, contente du verdict, elle court vers ses plaisirs ou ses obligations. Elle m'a déjà oublié mais elle n'a pas oublié qu'elle n'est pas plus petite que Roseline, la sœur de son beau cavalier, et c'est bien là l'essentiel.

C'est Margaillan, de nouveau, qui va intervenir dans mon destin et l'incliner. Pour remercier les jeunes bénévoles d'avoir tenu les stands, il a décidé de nous emmener tous en pique-nique nous baigner à l'étang de la Bonde. C'est un plan d'eau, à quarante kilomètres de Manosque, du côté de La Tour-d'Aigues. Il y a une sorte de plage où déjeuner sur l'herbe et la baignade n'est pas dangereuse.

C'était un 15 août. L'organisation de la kermesse avait tout pris à sa charge. Nous n'avions plus qu'à grimper dans un camion pourvu de ridelles à claire-voie et à nous y entasser sur les bancs disposés là à cet effet. Nous étions une quinzaine, filles et garçons. Il y avait trois organisateurs dont Margaillan et le célèbre Cadenel, lequel avait un fils de douze ans qui avait une voix merveilleuse, ce dont il n'était pas peu fier. Il y avait aussi quelques parents qui avaient tenu à accompagner leurs filles.

Notre troupe piaillante et chahuteuse faisait bloc autour de Jef, notre meneur, lequel d'ailleurs venait de bien commencer la journée

en imbibant de fluide glacial les bancs où il avait ensuite obligeamment convié les parents à s'asseoir. Les dames se démenaient sur ces sièges, se disant l'une à l'autre que ces bancs étaient bien froids pour la saison. Les hommes supportaient mieux mais eux aussi changeaient fréquemment leurs fesses de place. Jef nous poussait du coude et nous étouffions des rires que nous pensions discrets.

On s'éparpilla, les filles en groupe, les garçons en solitaires (sans doute pour ne pas savoir que l'un avait un plus gros zizi que l'autre) pour aller derrière un arbre, nous déshabiller. Le 15 août à l'étang de la Bonde en 1936, il n'y avait personne d'autre que nous. Il n'y avait pas encore de guinguette et ceux qui avaient des automobiles, ils venaient de prendre à travers la gueule un coup de Front populaire qui les avait provisoirement dissuadés de partir en excursion. Nous avions le champ libre.

Presque tous les garçons avaient déjà des slips de bain. Jef notamment qui l'avait noir et qui faisait bien des envieux avec sa toison simiesque et ses avantages déjà très marqués.

Il n'y avait que moi vêtu d'un maillot à raies transversales rouges et bleues dissimulant entièrement mon corps malingre et qui savais à peine nager.

Louissette était déjà une nageuse émérite. Elle avait appris à Nice, d'où elle était originaire, dans la baie des Anges. Une harmonie de gestes la faisait s'intégrer à l'onde. On n'avait pas peur pour elle. On sentait que dans l'eau, elle était dans son élément. Elle nageait très loin, toute seule, personne ne la suivait. Elle avait le souffle et la souplesse. Moi je ne savais pas plus nager que danser. J'évitais de la regarder. J'évitais de l'approcher. D'autres filles m'entouraient, m'aspergeaient, plaisantaient gaiement. Je me souviens que j'étais joyeux aussi parce qu'il faisait un beau matin. Apparemment mon maillot pudique ne faisait rire personne. Ils devaient avoir pitié de moi. Jef bouffonnait à son habitude. Ayant confisqué le chapeau d'une mère il se l'était juché sur la tête en faisant ce qu'il pouvait pour avoir l'air d'un clown.

Je ne me souviens pas si j'ai beaucoup parlé avec Louissette, durant cet après-midi. Il y avait un grand changement dans ses habitudes. Sa sœur Rachel et elle qui ne s'étaient jamais vues, venaient de se retrouver et ne se lâchaient plus. Je crois que Rachel était l'être au monde que Louissette aimait le plus sans toutefois le lui manifester. Elle était là, ce jour-là, avec leur mère qui venait vivre chez sa propre sœur pour quelque temps. Cet entourage l'éloignait un peu de nous et de moi en particulier, car sa mère savait que son beau-frère était le patron de mon père et ça mettait une certaine distance entre elle et moi.

Peut-être aussi ai-je cherché ce que je pourrais bien lui dire. Il me

paraissait que si de nouveau je lui parlais livre ça l'ennuierait et qu'elle se moquerait de moi. Ma conversation d'alors était si limitée que j'hésitais à m'en servir. Je tâtonnais autour d'elle, certain qu'à part la lecture rien ne pouvait nous rapprocher. Non, je ne crois pas lui avoir dit autre chose que « bonjour ».

Jef qui avait échappé pour la première fois, grâce au Front populaire, à la tutelle de son socialiste de père, lequel était pour la liberté de tous sauf celle de son fils, Jef s'était fait le chevalier servant d'une fille rebondie à laquelle il prétendait apprendre à nager et qui lui demandait instamment de bien la soutenir dans ses premières brasses.

Cette fille était convoitée par un autre garçon qui ne voulait pas la lâcher, mais Jef avait plus d'un tour dans son sac et dès que nous avions mis pied à terre hors du camion, il avait balancé deux boules puantes (il en avait toujours quantité dans ses poches) aux pieds du prétendant après quoi il s'était enfui en se bouchant le nez et criant :

— Oh le cochon ! Ça pue ! Oh là là ! Ne t'approche pas de moi, hé !

L'autre avait beau protester qu'il n'était pour rien dans cette odeur pestilentielle, il serait soupçonné toute la journée d'être un pétomane car celui qui accuse est toujours celui que l'on croit d'abord.

C'était, ce genre de choses, à désarçonner un amour naissant. Les parents avec indulgence regardaient ces péripéties enfantines et ils en riaient. Ils avaient tort. Chez ces jeunes êtres c'était la lutte à mort des sexes qui commençait à coups de boules puantes, d'innocents stratagèmes, d'innocentes trahisseries et de bouffonneries.

En attendant le prétendant baissait les bras devant la belle refroidie et Jef avait conquis de haute lutte le droit de faire la cour à cette fille déjà formée qu'il convoitait. Elle ne fit pas d'ailleurs, ce jour-là, beaucoup de progrès et je crois bien que Jef la soutint en vain à la surface de l'eau.

Si je commence à souligner ici quelques traits de caractère de Jef c'est que celui-ci va être le moteur qui va me propulser jusqu'à des sphères inespérées, inimaginables. Je vais l'avoir devant moi pendant des années. Ensemble, nous allons tâtonner vers nos buts, lui précédant et moi suivant, les rater, les atteindre, repartir de zéro, mais il y aura entre nous une différence qui tient à nos natures profondes : lui sera constamment heureux en amour et moi constamment malheureux.

C'est le soir, on repart au soleil couchant. Margaillan nous a ménagé une surprise : on va faire un détour par Gréoux-les-Bains où les jeunes et les parents pourront danser.

Je me suis un peu attardé pour aller compisser un arbre. Quand je reviens tout le monde est déjà installé. Il ne reste plus qu'une seule place vide (nous sommes cinq par banc) et cette place est juste

derrière Louisette.

Je m'y installe sans aucune idée d'aucune sorte dans la tête. À cette époque-là une sauterelle verte qui courait dans l'herbe retenait seule mon attention pour de longues minutes ; de même les grands arbres autour de cet étang solitaire que je quitte ce soir pour la première fois et que je ne reverrai plus que dans ma vieillesse. Cet étang symbolique, mystérieux qui va trotter dans ma tête par son absence lancinante si longtemps, si tristement, il est en train de remplir ma caisse à souvenirs.

Je me demande comment ce soir je vais trouver ma mère. Hier elle n'était pas ivre, il y a de grandes chances pour qu'elle le soit ce soir. C'est dans cette angoissante préoccupation que je m'installe derrière Louisette.

Le miroitement calme et désert de la pièce d'eau nous le laissons à sa solitude, vide de nos cris, de nos ébrouements, de notre joie de vivre. Jamais plus temps semblable à ce 15 août 1936 ne se représentera dans nos vies, aussi y a-t-il un certain silence, nous lui disons adieu avec recueillement.

La camionnette prudemment conduite s'éloigne lentement de ce paysage choisi où s'accrochera jusqu'à notre mort l'image insouciant du bonheur. Lentement, lentement, la route tourne au premier virage puis au second, de longs kilomètres sont devant nous, au milieu des cerisiers inutiles depuis juin et qui espèrent l'automne pour redevenir regardables. Commence la longue attente de la nuit. Mon ami Jef a réussi à se coller sur le même banc avec sa partenaire rebondie.

Et soudain il se produit quelque chose d'inouï. Il se produit que Louisette devant moi, sans doute fatiguée de se tenir bien droite sur son siège, il se produit que Louisette s'appuie sur moi, contre moi, se laisse aller contre ma poitrine comme contre l'appui d'un fauteuil. Je suis religieusement à l'écoute de ce que son caprice attend de moi, prêt à me transformer en hamac, en édredon, en tapis, en que sais-je encore et surtout, surtout, respirant dans la hantise qu'aucun mouvement que je puisse faire ne lui rappelle que je suis un homme et non pas un divan où s'allonger. La mère de Simone depuis son banc de parent me crie :

— Chante, chante, Pierrot ! Chante-nous une belle chanson !

Car je passe auprès de ces gens indulgents pour avoir une belle voix. Alors je me mets à chanter, alors Louisette se laisse aller contre moi encore plus confortablement. Elle est bercée, elle croit peut-être qu'elle est à Venise en gondole et elle m'imagine, moi, en ténébreux Italien. Je débite tout mon répertoire. Il va depuis les chansons de l'Henri le Mèche, *Combien j'ai douce souvenance*, jusqu'à *La Romance de maître Pathelin* récemment captée, en passant par tous les tangos de Tino Rossi.

Et nous arrivons à Gréoux. C'est la belle nuit dans le parc aux arbres noirs, sous eux les girandoles des jets d'eau, petits mais qui suffisent à mon besoin de magnificence. Derrière les vitres du casino est enfermée la lumière éclatante ou tamisée. Un tapis vert au loin de la salle est visible depuis l'extérieur sous un grand abat-jour vert aussi et très bas descendu.

Nous entrons. Le bal est entre nous et les jeux. Je suis au plus près de mon idole qui n'a qu'une idée : danser. Elle en piaffe mais avec son visage, ses yeux et son corps de tanagra, elle est très rapidement invitée, très rapidement elle est au bras d'un homme, mais elle a eu le temps de me dire :

— Tenez ! Tenez-moi ça !

C'est sa veste contre le froid du soir et aussi le petit sac de dame déjà bien rempli. Je tiens contre moi ces merveilles. En cachette, en catimini, je les respire les yeux fermés.

Je me contrefous d'avec qui elle danse. Ma jalousie s'est effacée. Elle me tient pour un objet indispensable à sa commodité et ça me suffit. Je crois qu'elle a dansé un paso doble avec Jef et je crois que celui-ci, je suivais son regard en désarroi, je crois qu'il a hésité entre Louisette et la fille rebondie. Mais, pour l'instant, il ne veut pas lâcher la proie pour l'ombre et il retourne très vite auprès de son flirt impassible qui est en train de lécher une glace avec componction et qui me paraît du reste aussi insensible au charme de Jef que Louisette l'est au mien.

C'est une de ces impressions foudroyantes qu'on n'a jamais le temps d'analyser, et uniquement fondée sur la façon dont la fille rebondie mange sa glace. Elle en ferme les yeux, elle est tout occupée par le délice du froid sucré contre ses lèvres et sa langue. Elle en savoure la volupté et elle sait bien que cette volupté-là ne pourra pas, de longtemps, être suppléée par une autre bien plus attrayante.

Entre deux danses, Louisette vient vers moi.

— Tenez-moi mon miroir !

Elle veut se recoiffer. Elle a une chevelure noire qui est à profusion. Elle est difficile à dompter et elle obéit mal au pli qu'on prétend lui donner, mais elle est émouvante cette chevelure comme un objet indépendant, comme un supplément de beauté affirmant sa différence mais qui donne au visage son fini éternel.

Pour la première fois de ma vie car jusqu'ici ça me paraissait ridicule et même un peu prétentieux, j'utilise la forme interrogative. Je ne lui dis pas : « Vous voulez que je vous coiffe ? »

Je lui dis :

— Voulez-vous que je vous coiffe ?

— Tenez ! dit-elle.

Elle me tend le peigne. J'ai sa tête sous mon visage, je pourrais me

noyer dans sa chevelure. Je n'ai jamais coiffé personne, à peine moi ! J'essaye de ne pas lui faire mal, je lui dis :

— Ce n'est pas trop fort ?

— C'est trop doux ! dit-elle.

Et elle me reprend le peigne. Et elle me redonne le tout en hâte pour ne pas en rater une. Je me sens l'âme d'un chandelier.

Mais les parents sont fatigués. Demain ils travaillent. En outre les cent sous que Margaillan enthousiaste leur a suggéré de jouer à la roulette, ils les ont perdus. Il est temps de rentrer. Louissette et sa copine Simone se sont attardées les dernières. Je les ai attendues fidèlement, chargé du sac et de la veste.

Quand elles reviennent, sacrilège ! Le garçon évincé par Jef du siège de la fille rebondie m'a pris ma place derrière Louissette. J'escalade d'un bond la ridelle du véhicule, je saisis l'intrus, je trouve la force, l'envie et la violence pour qu'il s'enfuie, pour qu'il cède le terrain.

Je me retrouve bien heureux avec Louissette contre moi. Je me remets à chanter avec une vigueur renouvelée. Ma minable personne est engloutie par la nuit souveraine. Mon legato laisse à désirer mais ma passion en tient lieu. J'arrive à sangloter dans le vibrato, même Louissette peut croire que mon plumage ressemble à mon ramage.

Alors... Mais comment ai-je pu faire ça ? Comment ai-je pu oser ? Comment le donner à croire ? Comment a-t-elle pu accepter ?

Alors je lui ai pris les seins dans les paumes de mes mains. Je me souviens parfaitement de leur volume, de leur dureté, de leur poids, de leur chaleur inouïe.

Et si je pleure en écrivant ceci, croirez-vous encore que j'ai enjolivé les choses et que c'est mon regret pour ma jeunesse qui parle et que je me laisse aller à mon imagination de romancier ?

Je suis sûr que pendant les quinze kilomètres qui séparent Gréoux de Manosque l'ayant tout entière contre moi et ses seins emprisonnés entre mes doigts (elle n'avait pas de soutien-gorge), honteux d'avoir peut-être les ongles en deuil, je n'ai jamais bandé pour elle, jamais je ne l'ai considérée comme l'une des femmes imaginaires de mes nuits de plaisir solitaire. Je la serrais contre moi religieusement. Je n'ai pas prononcé une parole, sauf mes chansons semées derrière nous, pour l'éternité enfuies.

J'avais envie de l'aimer mais pas de cet amour que le monde connaît. Je l'aimais par ma tête et par mon cœur et aujourd'hui encore, morte, c'est ainsi que je l'aime.

L'Éden qui était mon refuge devint cet automne-là celui de beaucoup d'autres. Jef, en dépit de ses divergences d'opinion avec Maurice (l'un était de droite et l'autre socialiste), ne pouvait s'empêcher d'y venir. Il commençait à peindre et l'automne sur l'Éden ne pouvait le laisser indifférent.

Maurice commençait à polycopier, sur une vieille presse à facturer, un journal d'une page qu'il appelait *La Muse* et qu'il distribuait à qui voulait le lire, à commencer par sa famille. C'était son époque Verlaine. Il était étudiant au collège et il se promenait avec des gestes emphatiques, en déclamant, dans les allées du bosquet, son domaine :

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant,
D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime.*

Nous nous récions cela sous les marronniers d'où se détachaient, bruyantes et soudaines, les bogues qui éclataient au sol délivrant leurs marrons brillants. Et tombaient aussi les feuilles en train de mourir car les feuilles qui quittent les arbres, jaune d'or, ne sont pas encore mortes, c'est lorsqu'elles sont plaquées au sol de pluie qu'elles perdent toute lumière et deviennent de ce brun glauque qui est la couleur de la mort.

La mort justement effleure notre joyeux groupe pour détruire notre pauvre Jojo. C'était celui des anneaux qui avait provoqué le désastre du théâtre. Il mourut d'une maladie des reins qui le handicapait depuis longtemps. Il avait dix-sept ans.

Je me souviens de son enterrement. C'était par un jour de décembre où il tombait une intermittente pluie fine. Le corbillard était maigre comme la haridelle qui le tirait. Nous étions peureusement serrés au quatrième rang derrière la famille et j'entendais tomber le crottin du cheval sur l'asphalte mouillé où il se délayait. L'atmosphère était sale, le vent d'est soufflait sur Manosque, lugubre, traînant après soi l'odeur méphitique du crassier de la mine.

Jef m'abritait sous son parapluie car je n'en avais pas. C'était le premier enterrement de ma vie et pour la première fois aussi je vis un

homme pleurer. C'était le père nourricier du pauvre Jojo, lequel avait probablement perdu le sien tout de suite après la guerre. Cet homme solide éclata en gros sanglots quand on déposa au fond de la fosse ce pauvre gosse de dix-sept ans qui n'avait servi à rien.

On revint à l'Éden consternés et muets. Nous étions quatre ou cinq. Jef, Maurice, moi, Jacques, René Drac, chez qui le pauvre Jojo travaillait et peut-être d'autres que j'ai oubliés. Maurice nous récita deux ou trois poèmes. Nous avions étalé sur une chaise le costume de carnaval couronné du *kâlitre* que le pauvre Jojo avait légué à Jef, afin, avait-il dit, que celui-ci puisse continuer à faire des farces.

Ce fut durant cet automne que je vis Louisettes descendre elle aussi l'allée des marronniers qui perdaient leurs feuilles. Une fille maigre et le visage couvert de taches de son la tenait solidement par le bras. C'était sa sœur. J'eus tout de suite l'impression qu'elle tenait Louisettes comme on tient un chien en laisse, pour ne pas qu'il s'échappe. Il y avait eu de grands changements dans la vie de mon idole. Sa mère et sa sœur étaient venues vivre chez la tante et celle-ci se trouvait délivrée, par la présence de la mère, de ses responsabilités, face à une Louisettes imprévisible qui avait donné la mesure de son indépendance en faisant une fugue à six ans. On l'avait retrouvée sur la route de Voix qui voulait absolument retourner à Nice auprès de ses grands-parents. Louisettes, flanquée de sa sœur, avait donc davantage la bride sur le cou, ce qui explique pourquoi ce soir d'automne, attirée comme nous tous par ce havre de l'Éden, elle eut soudain envie d'en retrouver l'atmosphère qu'elle y avait connue l'été précédent.

Je ne l'avais plus vue depuis la délicieuse nuit du mois d'août, sauf de loin, flanquée de son cousin ou d'une copine. Jamais je n'avais eu le front de m'approcher d'elle, jamais elle ne s'approcha de moi. Ce moment où je la revis, j'étais heureux qu'elle fût au bras de sa sœur, car après l'épisode de la nuit de Gréoux je n'aurais jamais plus su lui parler de quoi que ce soit ; même parler de livres m'aurait paru ridicule. J'avais tenu ses seins entre mes mains. Rien ne pouvait m'éloigner d'elle plus que cette inconséquence.

Elle de son côté, c'était comme si je n'existais pas. J'eus tout de suite très nettement l'impression que du moment que je ne dansais pas, je ne présentais aucun intérêt. Mais sa sœur qui la surveillait comme le lait sur le feu servait un peu de passerelle entre nous. Quand nous étions tous les trois et que ni Louisettes ni moi ne parlions, Rachel, c'était son prénom, babillait gaiement. Je fis même la connaissance de la mère, une belle femme de cinquante ans de qui Louisettes avait pris les yeux noirs.

Cependant le monde autour de mon amour sans objet continuait de tourner. Il y avait des grèves, des désordres. En Espagne, la tache d'huile du franquisme gagnait toutes les provinces. L'armée

républicaine était prise dans un étau.

En France, le gouvernement était un gouvernement de pauvres, l'argent ni la puissance ne lui appartenaient. Il n'y avait plus rien dans les caisses pour alimenter les ambitions sociales. Bien avant que le Front populaire ne pointe à l'horizon, les richesses se sont éparpillées un peu partout : en Suisse, en Amérique, en Italie, même en Allemagne nazie (le plus sûr parce que le plus fort). Les grands patrons résignés appliquent les quarante heures et les congés payés sous la pression des syndicats mais ils retirent leurs billes du Trésor français.

Les petits patrons, eux, font comme si la loi n'existait pas. Celui, parmi les salariés, qui réclamerait serait non seulement mis à la porte mais il ne rencontrerait aucune approbation ni aucune solidarité chez les autres salariés. Le spectre du chômage est sur toutes les têtes. Le soir, autour des soupes, on parle plus couramment de lui que de la guerre ou des loisirs que d'hypothétiques congés payés pourraient procurer.

Les journaux de droite, et les modérés, parlent à colonne que veux-tu de ces quarante heures et de ces congés payés qui vont ruiner le pays, comme s'ils étaient universellement en vigueur. Alors que personne ne les accorde, surtout pas à Manosque.

Si : il y eut deux ou trois patrons pour obéir à la loi, et notamment Paul Drac qui était l'imprimeur du *Rappel des Basses-Alpes*. Ils se firent taper sur les doigts par leurs pairs.

Mon ami Jacques qui travaillait chez Drac me disait :

— Réclame tes congés payés ! Tu y as droit !

Mais j'avais déjà compris que le droit qui n'est pas étayé par la force n'a aucun pouvoir.

Il n'y a guère que le cinéma pour entretenir l'illusion et Duvivier avait eu beau tourner *La Belle Équipe*, celle-ci ne continuait à être belle que pour les privilégiés.

Et d'ailleurs aucun employé ni ouvrier n'aurait eu le front de réclamer son dû. On n'y croyait pas nous-mêmes. Les patrons sont courroucés, amers, pleins de rancœur envers tout ce qui travaille. Ils envient ouvertement les régimes d'Italie, d'Allemagne, celui qui va bientôt s'installer en Espagne.

À Manosque, les mineurs de Gaude qui font partie du patronat le plus voyant, Alais, Froges et Camargue qui deviendra Péchiney, obtiennent tout de suite leurs avantages. Ils se font des envieux et même des ennemis parmi tous les employés des petits patrons, lesquels font semblant de croire que rien ne s'est passé. Et comme on ne fait pas la grève à quatre ou cinq chez un patron que parfois l'on tutoie et dont au surplus les affaires battent de l'aile, on écrase.

Quant à moi je sais bien que l'arriéré de ma mère chez le boulanger

et l'épicier (il y a longtemps que nous ne mangeons plus de viande) ne va pas s'effacer par miracle. En somme, pour nous, le Front populaire n'apporta de l'espoir que par les mots.

À l'imprimerie, mon ami le second Marcel tire philosophiquement la leçon de cette victoire :

— Les législateurs, dit-il, n'ont jamais su faire des lois qui obligent tout le monde à les respecter. Ils laissent au milieu d'elles des trous énormes par lesquels tous les aigrefins peuvent s'engouffrer pour les tourner. Si tu ajoutes à cela la pluie des amendements de droite et de gauche qui les adultèrent et les rendent inopérantes, tu as l'image de l'utilité des lois. Et d'abord elles sont mal écrites, mal rédigées et laissent place à l'interprétation. N'importe quel avocaillon peut leur trouver des failles. Les lois, dit-il, c'est l'hommage du vice à la vertu.

Et là-dessus, il repousse sa casse dans son logement d'un geste péremptoire et il m'envoie chercher un niñas chez le père Vassart.

— Et tâche cette fois qu'il ne soit pas troué !

En ce temps-là, aux environs de Pâques, mourut ma grand-mère, la Marie Priapre, celle qui portait un bouquet de pâquerettes sur tous les oratoires qu'elle rencontrait dans ses pérégrinations, celle qui m'avait appris à regarder la nature.

Elle habitait de l'autre côté de la place du Terreau, un appartement curieux avec des escaliers partout et une resserre à bois qui donnait directement sur le safre de la colline au sommet de quoi Manosque est construite.

Quelqu'un traversa la place pour venir me chercher au travail. J'étais le plus proche parent à portée de la main et je la trouvai sur une chaise, les pieds étendus devant son feu. Elle avait le regard vague et même moi je lui étais devenu indifférent.

La nuit suivante l'oncle Marius vint frapper vigoureusement à la porte vers trois heures du matin. On se mit tous à la rampe de la terrasse et depuis la cour en contrebas où il était debout, il nous cria :

— La *vieilho*... Pschitt !

Et il fit un geste devant son visage comme pour souffler une flamme. Ma mère se mit à pleurer, ma sœur aussi. Et moi ni je ne pleurais ni je n'essayais de consoler, mon père non plus d'ailleurs. Nous n'étions pas de forts consolateurs et le moindre des chagrins nous trouvait empruntés et de grande inutilité.

Le lendemain la cuisine de ma grand-mère était pleine de tantes et de cousines. Le feu que personne ne saurait jamais plus allumer était en cendres dans la cheminée, tout un art de vivre avec rien venait de disparaître.

J'arrivai au milieu de l'affliction générale. Chacun voulait m'embrasser et moi je voulais voir ma grand-mère. Ma mère prétendit

m'en empêcher. Je l'écartai.

Je me vois encore montant les quatre marches qui conduisaient à la chambre d'apparat où dormait l'oncle Marius dans un grand lit devant une grande fenêtre, au milieu d'un vaste espace orné d'un tapis.

Dans une cloison était ménagée une petite porte et c'était là-derrrière que gisait la morte. Cette porte était ouverte et je vis tout de suite ma grand-mère allongée, les draps tirés jusqu'au cou, un chapelet entre les mains, immobile pour la première fois devant mes yeux.

Rien n'épouse mieux le visage d'une morte que la lumière d'un grand cierge. Il y en avait un de chaque côté du lit. C'était extraordinaire cette figure de cire, mais du moins n'était-elle pas martyrisée. Ma grand-mère était morte comme une flamme s'éteint. Deux jours auparavant encore, elle cuisinait des choses délicieuses pour son gendre, son dieu, cet oncle Marius qui avait été veuf de deux de ses filles et avait perdu deux enfants sur trois ; cet oncle Marius qui lui permettait de ne pas finir ses jours à l'hospice. Ils se sont voussoyés toute leur vie. Il y avait entre eux un respect mutuel.

Entre les deuils – elle avait perdu six filles sur neuf, deux petits-enfants –, les guerres – elle avait connu celle de 70 et celle de 14 – et la pauvreté, ma grand-mère n'avait jamais vécu plus de quatre ans sans mortel désespoir. D'autres y auraient perdu la foi. Elle la garda jusqu'au bout, intacte et souriante. Elle aimait la nature de Dieu.

On avait noué une mentonnière autour de sa tête pour lui garder la bouche fermée et cela lui donnait un petit air enfantin.

C'était la première fois de ma vie que je voyais un mort, et quelqu'un que j'avais chéri. Pourtant je ne versai pas une larme. Mes sentiments étaient plus compliqués qu'un simple chagrin. Ma cousine Raymonde me morigéna :

— Quand on a perdu sa grand-mère on pleure !

J'en étais encore au moment où les détails d'un visage s'ancrent dans la mémoire jusqu'à la mort de celui qui le contemple. C'est ce jour-là seulement que je m'avisai que ma grand-mère avait eu les cheveux blonds et qu'à quatre-vingts ans les grosses volutes de son chignon qu'on avait soigneusement refait avaient encore des reflets de blés d'or.

Je ne sentirais donc jamais plus l'odeur de cet appartement dont le parfum même était rassurant : odeur de fascine ou de feu couvant sous la cendre, de charbonnille et de safre. Les croisées donnaient sur Toutes-Aures et sur les soirs qui couronnaient la chapelle.

Parfois, je passe sous ces fenêtres et je lève les yeux. Qui sait si cette odeur, ce parfum flotte encore sur ceux qui habitent maintenant cette maison ?

Le premier événement majeur qui pour nous matérialisa le Front

populaire, ce fut la création des Auberges de la jeunesse.

Soudain à Manosque fleurit au fond d'une cour un de ces symboles à fond vert avec un A et un J entrelacés qui formaient à eux deux une accueillante demeure. Jef fut l'un des premiers à arborer cet insigne. Il m'en fit l'article : évasion à peu de frais, possibilité de rencontrer des filles, air pur et feux de camp. Je suivis.

La cour des Carmes, rue Guilhempière, abritait un hôtel discret que l'on disait malfamé et où l'on ne voyait jamais personne portant valise. L'endroit, à tort ou à raison, passait pour un lieu de rendez-vous pour couples illégitimes avec tout ce que cette accusation, aux yeux des Manosquins, portait en elle de saleté malsaine et d'horreur malpropre.

Il était tenu par un couple qui s'efforçait de paraître le plus neutre possible, lui toujours patelin, en tablier bleu de caviste, un gros homme aux traits mous et lent d'allure, et elle plus anodine encore, sans formes, les pieds plats, de grosses lunettes. Du jour au lendemain, ces deux personnages qui n'étaient pas d'ici, qui ne faisaient pas de bruit, furent promus père et mère aubergistes. Le panonceau à symbole fut maçonné à droite de l'escalier raide qui montait à la salle commune. Il représentait, en plus grand, l'insigne que Jef arborait fièrement à sa boutonnière. Aussitôt celui-ci exerça sur moi et d'autres son prosélytisme et notamment sur un certain Gaston, protestant, qui fut tout ébahi de se trouver embrigadé.

Je ne sais pas comment il réussit à y entraîner aussi la copine d'alors de Louissette qu'il courtoisait et Louissette elle-même sous prétexte que je flirtais avec elle. Je me souviens encore de ce jour où tous les quatre nous avons escaladé les marches de cet antre que tout Manosque soupçonnait de pouvoir vous faire brûler en enfer et pour commencer de vous envoyer à l'hôpital à cause des miasmes que le stupre qu'on y pratiquait ne manquait sûrement pas de dégager. Jef lui-même ne la menait pas large tant était véhément l'opprobre que tout Manosque nourrissait contre l'*Hôtel des Carmes*.

Moi je me disais que si jamais la tante de Louissette apprenait que celle-ci était entrée à l'*Hôtel des Carmes*, elle la chasserait nue et crue sur la route, sans aucune protection.

On fut reçu par un garçon dégingandé qui lui aussi, comme Jef, faisait un peu clown. Il y avait là le grand Gaston, embrigadé récent. Il y avait trois ou quatre ajistes à lunettes, lesquels avaient jeté dans un coin leurs sacs à fanion qui sentaient le buffle, à cause des averses qu'ils avaient dû essuyer sur les routes. Il y avait aussi, et c'est très curieux, je ne me souviens ni de son visage ni du galbe de ses jambes, une fille en short qui portait aussi lunettes. J'entendis prononcer son nom, elle s'appelait Kate.

Là-bas, dans la pénombre, comme en abyme, le père et la mère

aubergistes veillaient sur ce petit monde avec un air bénin.

Il y avait discussion qu'on interrompit pour nous serrer la main et nous prier de nous asseoir autour de la grande table d'hôte qui était ronde.

En réalité, c'était le long ajiste à tête de clown, un peu chauve déjà, qui monologuait, accort, conciliant, enjoué. Il parlait d'organiser, de se grouper, de mettre en commun. Il avait l'air compétent mais tout dans son comportement, sa façon d'aiguiller la discussion autour de cette idée-force d'être d'abord unanimes dans le choix des objectifs, tout cela éveillait ma méfiance. Le mot « camarades » revenait sans cesse sur ses lèvres : « les camarades, nos camarades ».

Nous n'avions, naturellement, rien à objecter à ses arguments, à la façon dont il voyait les auberges de jeunesse, cette grande fraternité, cet élan vers une vie saine, meilleure.

Là-dessus, notre ami Gaston, le protestant, revint de l'étage complètement défait. Il y était monté pour aller pisser au seul cabinet de l'établissement et là, par la porte entrouverte d'un dortoir, il avait surpris une ajiste et un ajiste en train de s'embrasser. Il en était ému et outré au point de le clamer tout cru :

— J'ai vu une fille et un gars s'embrasser dans un dortoir ! Il leur restait plus qu'à se coucher ! Si c'est ça les auberges de jeunesse ! Alors Moustiers !

Aussitôt, le père et la mère aubergistes ne firent qu'un bond jusqu'à l'étage pour mettre de l'ordre.

— Comment ? dit l'ajiste enjoué. Il y a un camarade râleur parmi nous ?

Il n'en revenait pas. Mais le Gaston protestant tenait à son esclandre.

— On me l'avait dit ! clamait-il. Que c'était un lieu de perdition ! Je voulais pas le croire ! Jef, je m'en vais ! Je fais plus partie !

Il descendait l'escalier, il jaillissait dans la rue illuminée comme s'il fuyait l'Antéchrist. S'il y avait par là quelque Manosquin désœuvré, celui-ci allait répandre partout qu'il avait vu un garçon fuir l'auberge de jeunesse parce qu'on voulait l'y violer.

Moi, j'avais une peur horrible pour Louissette que l'incident faisait rire. Je pensais sans cesse à sa tante si elle apprenait tout ça en vrac : et qu'elle était entrée à l'*Hôtel des Carmes* et qu'il s'était passé à l'étage des choses innommables, car je ne doutais pas qu'en bon Manosquin, dès le lendemain, notre Gaston qui travaillait dans une quincaillerie allait grossir les choses jusqu'à l'abomination.

Je suppliai Jef que nous nous échappions de cet antre au plus vite. Il était lui-même un peu désarçonné car si la chose, grossie, atteignait les oreilles de son père, tout d'obédience socialiste que fussent les AJ, il n'y couperait pas d'une tannée et de deux ou trois jours consigné à

la maison.

On fit donc retraite en désordre. J'entends encore nos pas précipités descendre ce raide escalier qui nous éjectait directement au beau milieu de la place des Carmes.

Cependant, la guerre d'Espagne, où le gouvernement n'était plus du tout maître de la situation, commençait à s'imposer à nos consciences comme une urgence. Les noms fulguraient dans nos têtes avec leur charge d'horreur : Guadalajara, l'Alcazar de Tolède, Teruel, Guernica. Les actualités n'étaient plus qu'un bain de sang où éclatait au milieu de l'été le congrès de Nuremberg qu'on nous assenait de plus en plus fort sur les commentaires de plus en plus paniquards d'un speaker de la Fox-Movietone, à la voix de plus en plus alarmiste.

C'est sur ces entrefaites qu'un beau matin Jacques, mon second mentor après Jef, me dit :

— Viens ! On va à la gare voir les Espagnoles !

C'était, entre midi et deux heures, un train de wagons vétustes de troisième classe où il y avait des têtes à toutes les portières. Il déversa à nos pieds une soixantaine de demoiselles belles d'une manière inouïe et dont nous n'avions jamais vu les pareilles de notre vie. Il y en avait de vêtues à la moderne, d'autres avec des mantilles et des peignes dans les cheveux comme dans les films. Certaines qui n'avaient pas seize ans, grâce à ces oripeaux en paraissaient trente, mais cela n'éteignait pas leur beauté. Elles avaient des noms flamboyants, des noms qui respiraient le bûcher ou la sainteté, qu'elles se jetaient les unes les autres à la tête pour se reconnaître et se regrouper : Pilar, Asunción, Anunciación, Encarnación, Crucifixión. Il n'y eut jamais ni aucune Carmencita ni aucune Conchita.

Jacques fut tout de suite éperdument et collectivement amoureux. Il se mit à apprendre l'espagnol d'une manière accélérée.

On avait parqué ce bouquet de beautés au tonnerre de Dieu, là-bas, près de Reillanne, à quinze kilomètres au nord de Manosque, dans un couvent provisoirement désaffecté. Trois fois par semaine mon Jacques se levait à quatre heures du matin pour aller au pas gymnastique assister aux ablutions des Espagnoles et revenir ensuite pour être au travail à huit heures.

Au retour, il était chargé d'horribles histoires qu'il nous déversait dessus le soir même. Plusieurs de ces filles qui avaient réchappé avaient été violées par les Maures du général Queipo de Llano. Mais certaines écartaient celles qui témoignaient pour venir dire que, elles, elles avaient vu des couvents brûler et des nonnes étripées par les hordes du Frente Crapular. L'horreur entraînait dans nos têtes par les récits que se faisaient entre elles ces superbes beautés pâles qui vivaient leur teint par des artifices dont le Jacques nous disait que ça

les transformait en véritables fleurs.

Il nous racontait qu'un matin un avion était passé au-dessus du couvent et que, sauf lui demeuré debout, tous les réfugiés s'étaient couchés par terre d'un seul mouvement, les enfants se tenant à genoux, le cou solidement embrassé par leurs mains croisées derrière la nuque et ils expliquaient par gestes que c'était le seul moyen pour n'avoir pas la tête emportée par le souffle des bombes.

— *Cabeza ! Cabeza !* criaient-ils, en faisant signe à Jacques de se coucher lui aussi.

Nous faisons silence trois minutes encore après qu'il eut fini de parler.

Toutes ces choses terribles n'avaient aucune prise sur Manosque la pudique qui continuait tranquillement à produire et à faire de l'argent et des fêtes. Celle de Saint-Pancrace notamment est l'occasion de somptueuses liesses. D'abord, un mois auparavant, des membres du comité en délégation nous apportent le programme à fabriquer. C'est nous qui sommes chargés d'imprimer l'affiche multicolore. Ce n'est pas rien. Le Bré bourdonne autour des casses en un va-et-vient incessant. Il a de plus en plus besoin d'aller s'enquérir auprès des membres du comité. Cela se passe autour des zincs d'où il revient de plus en plus imbibé.

En ville, on complotte dans les remises obscures jusqu'à trois heures du matin à qui aura le plus beau char.

Au jour du Corso, nous installons nos chaises à cet endroit privilégié, l'Éden, d'où nous avons une vue imprenable sur la cavalcade. Tante Augusta, la marraine de Maurice, n'a pas voulu que son perroquet soit privé de la fête, elle l'a juché sur la grille verte, dans sa cage dorée. Maurice a une raie impeccable sur le côté de la tête, moi je suis un peu plus hirsute mais tous nous regardons bouche bée passer la Cipale étincelante de cuivres, puis les grosses têtes, puis les chars roses et bleus. Et puis le clou, celui qui fait lever tante Augusta avec des « oh » et des « ah » et s'ébattre le perroquet. C'est un attelage superbe de six charolais énormes courbés sous le joug et étrillés à mort qui tirent ensemble un char de roses blanches couronné d'une pancarte sur laquelle il y a : « Antinéa », et là sous un mausolée à la romaine dans une énorme rose se tient un ange aux ailes déployées vêtu d'un péplum à la grecque. C'est une des deux ou trois beautés de Manosque qui n'en compte pas beaucoup, encore que celle-ci soit de Vinon. Ce char-là n'eut pas de peine, cette année-là, à écraser le palmarès.

Parallèlement, il y a une autre grande affaire. Ce sont les manœuvres de l'armée dans la région où trois divisions sont engagées. Le Bré bourdonne aussi autour de cet événement et surveille en personne les pages spéciales qui lui sont consacrées dans *La Dépêche*

des Alpes.

À la fin, il y a une prise d'armes autour du monument aux morts avec la clique du XXII BCA dirigée par le chef Jean Porporat qui est de Manosque. Cela afin de rassurer les populations qui n'en ont nul besoin.

Le Bré, à cette occasion, ressort son uniforme de capitaine d'infanterie muni de tous les crachats que d'ordinaire il n'arbore pas mais l'occasion est trop belle de montrer sa médaille militaire, sa croix de guerre avec palmes, etc. Coiffé du képi qui va avec, il fera ce soir-là deux fois le tour des quatorze bistrots. Il finira devant l'imprimerie dans un rond de platane, adossé à l'arbre et le cul baignant dans la terre récemment arrosée. C'est là que l'Athalie le récupérera à trois heures du matin.

Néanmoins la cérémonie fut grandiose, à la mesure de la démonstration qu'on voulait afficher. Elle était présidée par le général Charles Huntziger, lequel ne va pas tarder à se faire un nom dans l'histoire.

Et moi, pendant ce temps, je récite à mes copains apprentis la première page de *Refus d'obéissance*. Je ne suis pas et je n'ai jamais été et ne serai jamais un meneur d'hommes. J'ai en horreur cette vocation. Il y faut un degré de confiance en soi qui Dieu merci m'est étranger et cependant, à travers le verbe de Giono, je convaincs presque quelques-uns de mes amis dont Jacques.

« Il faut sinon se moquer du moins se méfier des bâtisseurs d'avenir, surtout quand pour bâtir l'avenir des hommes à naître, ils ont besoin de faire mourir les hommes vivants. L'homme n'est la matière première que de sa propre vie. »

Jef écoute attentivement. Pour une fois il ne bouffonne pas. Et quand je suis seul avec lui, il me dit :

— Répète-moi un peu tout ce que tu viens de dire.

Alors pour lui je sors le grand jeu du liminaire tout entier que bien entendu je connais par cœur d'un bout à l'autre, depuis : « On trouvera dans ces pages (...) Plusieurs fois mes amis m'ont demandé de publier ces textes réunis. Je n'en voyais pas l'utilité. Aujourd'hui j'en vois une : je veux donner à ce texte le caractère d'un refus d'obéissance » jusqu'à : « l'homme n'est la matière première que de sa propre vie. »

Jef médite ça un bon moment.

— Tu le connais toi, Giono ?

— Non et toi ?

— Moi non plus. Qu'est-ce que tu as lu de lui ?

— Moi rien.

Voici les répliques intactes et complètes que nous avons échangées Jef et moi, en 1937 au mois de mai, alors qu'autour de nous, la fête de

Saint-Pancrace déroulait ses fastes, puis il y eut la fête du Soubeyran et ensuite la foire-exposition. Le tout coupé de force bals.

C'est pour la foire-exposition que je subis deux avanies. L'une me fournira plus tard un personnage parce que l'héroïne de l'incident, avec son air de lionne outragée, se fixa pour toujours dans ma mémoire. L'autre me fit gagner une certaine méfiance pour le socialisme, tous les acteurs de la scène étant des descendants directs d'authentiques socialistes et instituteurs par surcroît.

Je me promenais devant les stands avec à la main le programme de la foire que nous avions fabriqué et dont mes compagnons imprimeurs étaient particulièrement fiers. J'avisai dans son antre madame X., notre boulangère-pâtissière qui avait remplacé le père Brun : la nièce de celle qui m'avait accusé à tort de soulever la grille des égouts, quand j'avais six ans, et qui pour cette raison n'entendit jamais plus le son de ma voix jusqu'à sa mort 7.

Tout naïf, tout frais et tout jeune, je m'avançai pour lui montrer ce fameux programme que je tenais en main. Je le lui déployai devant elle avec contentement en lui disant :

— Vous voyez ! C'est moi qui l'ai fait !

— Qu'est-ce que je m'en fous que ce soit toi qui l'aies fait !

La réponse claqua comme une explosion. Les yeux, qu'elle avait fort beaux, lui sortaient de la tête, elle me foudroyait du regard. Je compris tout de suite qu'elle était dans une colère noire et que j'arrivais juste à point pour qu'elle la déversât sur moi. C'était, cette colère, celle que je vis depuis sur bien des visages qui venaient d'être frustrés d'un rendez-vous, dépités d'une attente vaine ou congédiés par quelque amant ou maîtresse, mais alors je n'avais jamais encore rencontré cette fureur à l'état brut. Je battis précipitamment en retraite, mais le visage de la boulangère en cet instant me demeura inoubliable et je l'inventai, bien plus tard, veuve d'un amant bien-aimé.

La seconde avanie se produisit dans le stand du *Grand Bazar universel*, le soir du concert de la Cipale. J'errais tout seul à mon habitude et probablement en sifflant. J'avisai à l'intérieur de ce stand trois personnages que je connaissais un peu par Maurice et par Jef, lesquels les connaissaient bien et les fréquentaient. C'étaient les trois enfants d'un couple d'instituteurs socialistes, deux garçons et une fille. Je m'avançai, enjoué et bête, vers la demoiselle. Je prétendis lui tendre la main en lui disant bonjour et l'appelant par son prénom. Elle la considéra avec mépris et fit semblant de cracher dedans en souriant froidement. Pendant ce temps, les frères me dévisageaient avec toute la hauteur qui convient à deux étudiants rencontrant un manouvrier.

Je me retrouvai avec ma main à retirer et n'en croyant pas mon scepticisme naturel. En refusant la main tendue d'un minable apprenti

sous le regard hautement approuvateur de ses deux frères, la demoiselle montrait le bout de l'oreille de l'âme : l'éducation socialiste inculquée par ses parents était imparfaite, elle n'incluait pas l'hypocrisie nécessaire à une institution qui veut fraterniser avec le peuple. En allant embrasser le Constant et la Quiqui, à chaque voyage, le député Baron n'aurait jamais commis cette erreur.

Mais bien entendu, à travers cette fille qui n'était même pas agréable à regarder (sinon sans doute mon jugement eût été autre et les conclusions que je tirai de son geste, différentes), ce n'était pas le socialisme que j'accusais, c'était l'espèce humaine tout entière parmi laquelle je me mettais à puiser avec discernement.

Cependant l'infatigable Jef était retourné à l'AJ et n'en retirait que des satisfactions. Il sentait poindre l'ère des amours concrètes et il s'était mis en short aussi pour ne pas paraître rétrograde.

Un beau jour d'été il me dit :

— Tu viens ? On va à Marseille en auto-stop !

Il avait distingué à l'AJ, parmi tous ceux qui arrivaient sac au dos de Billancourt ou d'Aubervilliers, une longue fille souriante avec laquelle il parlait voyages. Elle était venue en auto-stop de Paris à Manosque. Et, outre qu'elle était en short, cet exploit électrisait Jef et il lui fallait absolument tâter de ce nouveau mode de locomotion.

Il convainquit son père qu'il avait à guider un groupe d'ajistes à travers la montagne de Lure pour toute la journée.

— Mais tu seras rentré à huit heures et demie pour souper ! ordonna le père.

Enfin, c'était une demi-permission. C'est ce qu'il nous expliqua ce matin du 15 août, vers les six heures dans l'aube froide, tandis que nous descendions gaiement l'avenue de la Gare, Jef et l'ajiste en short et moi en pantalon. Pour me décider Jef m'avait dit :

— Tu n'as jamais vu la mer, couillon ! À ton âge !

Il faisait sonner joyeusement ses godillots sur l'asphalte car son père avait exigé qu'il chaussât des souliers de montagne pour aller dans Lure.

— À cause des vipères ! avait-il expliqué.

L'ajiste et Jef riaient de ce bon tour qu'on jouait au père. Moi j'étais très inquiet (l'inquiétude permanente a été le lot de toute ma vie) parce que, à six heures du matin le 15 août, la route de Sainte-Tulle était un désert dans un sens comme dans l'autre.

Mais le destin avait décidé de nous enfoncer la tête dans le sac jusqu'au cou et à la hauteur de *La Chimère*, une demeure énigmatique, on entendit le bruit de moulin à café qui, à cette époque, s'échappait des voitures à pétrole. C'était une haute bétailière avec un seul homme au volant.

La longue ajiste, la jambe bien cambrée hors du short, fit le signe d'invite prometteur que Jef, derrière elle, répétait en plus impératif. Notre chance c'était qu'à cette époque les gens qui circulaient en automobile ne pouvaient imaginer que des fous soient assez fous pour s'aventurer sur la route en quête d'une *occasion*. C'était ainsi que ma grand-mère Brunel appelait l'auto-stop dans les années 30. Elle et moi nous avons souvent ainsi bénéficié de la voiture rouge de monsieur Amourdedieu qui livrait le pain dans les campagnes, mais c'était pour aller seulement à Sainte-Tulle.

L'homme qui conduisait la bétailière, je serais bien en peine de le décrire. Il était ahuri.

— Vous allez où ? demanda-t-il.

— À Marseille ! dit Jef. Vous nous prenez ?

Il avait déjà ouvert la portière avant où il avait installé l'ajiste aux jambes découvertes.

— Mais je ne vais qu'à Saint-Paul-lez-Durance, dit l'homme.

— Ça fait rien ! dit Jef. Ça nous avancera toujours un peu !

Il avait escaladé la ridelle et m'invitait à le suivre.

C'était une bétailière qui venait de livrer quelques brebis à Manosque et s'en retournait vide avec toutes les traces laissées par les bêtes. On s'installa là au milieu avec le sac à dos où la mère de Jef avait rangé avec soin tout ce qu'il fallait pour manger pendant trois jours. Il était six heures du matin et tout allait bien. La bétailière nous débarqua au vieux pont de Mirabeau. Il y eut de grands adieux et des remerciements. Le phaéton de la voiture à pétrole n'en était pas encore revenu d'avoir pris des auto-stoppeurs sur sa machine. Je pense qu'il en parla aux veillées dans sa vieillesse.

Mais la route qui conduit du pont de Mirabeau à Peyrolles puis à Meyrargues n'était pas plus peuplée qu'au départ de Manosque. Personne ne nous avait dépassés, personne ne nous avait croisés. On s'assit sur un parapet. L'ajiste nous avisa qu'après ce séjour parmi les crottes de bique elle éprouvait le besoin de se changer de culotte, et s'exécuta aussitôt en en sortant une de son sac. Elle fit ça tranquillement devant nous, moi détournant le regard et elle dévisageant Jef avec un sourire dissimulé.

En vérité le spectacle de son corps à moitié dénudé ne me tentait pas. En érotisme, comme en toute chose, j'avais mes têtes et ne laissais pas imposer à mes débordements nocturnes une image que je n'eusse pas choisie. En outre, l'aventure que nous vivions ne me plaisait pas du tout et je n'avais pas le cœur à l'amour.

Il y avait cinq minutes que nous étions sur ce talus à saucissonner avec le contenu du sac de Jef, et toujours aucun bruit de moteur et toujours aucun passage de voiture.

— On va marcher un peu, dit Jef, ça les fera venir.

Il y a neuf kilomètres du pont de Mirabeau à Peyrolles et encore six, interminables lignes droites, de Peyrolles à Meyrargues et encore onze, en passant par Venelles, de Meyrargues à Aix. Nous les avons tous faits. Et avec inquiétude car l'heure passait.

Ce fut arrivés au lieu-dit les Platanes qu'enfin nous avons entendu le teuf-teuf d'une voiture. Là, moi-même, je pris sur moi de lever le pouce le plus haut possible, et Jef et l'ajiste se livrèrent à une mimique de naufragés.

La voiture arrivait sur nous à quarante à l'heure, toute pimpante, lavée pour le dimanche. Elle était rouge, les chromes passés à la pâte à sabre le matin même. C'était une cinq chevaux Rosengart frêle comme une sauterelle. On les appelait *les Roses*, ces voitures. Je la vois encore, soixante-cinq ans plus tard, avec cet aspect de canot de sauvetage qu'elle avait alors. Nous la dépassions d'une tête.

À l'intérieur, il y avait un couple craintif qui hésitait visiblement à nous embarquer. À cette époque, les rares auto-stoppeurs bénéficiaient de l'effet de surprise. Les conducteurs s'arrêtaient médusés en voyant ces gaillards en culotte courte, munis d'un fanion campagnard fiché sur leur sac à dos et le pouce faisant le vieux signe romain qui signifiait la vie sauve pour les gladiateurs. Et quand ils leur demandaient à s'installer sur les banquettes, ils n'avaient pas encore repris assez leurs esprits pour dire non.

Ce couple allait benoîtement à Marseille manger une bouillabaisse des dimanches. L'ajiste et Jef leur parlèrent de jeunesse, de l'envie de voir du pays, nous n'avions jamais vu Marseille dont on disait merveille. Au bout de cinq minutes, ils en étaient à les énumérer ces splendeurs : le palais Longchamp, le parc Borély, le Pharo, Notre-Dame-de-la-Garde.

— Et les Réformés, dites, c'est pas un peu beau tout ça ?

À trois sur la banquette arrière de la Rosengart, nous nous demandions avec angoisse si elle repartirait. Elle repartait. Nous nous faisons du souci pour les roues motrices, pour les freins, pour tout. Nous n'étions pas les seuls. À voix basse, les propriétaires de *la Rose* supputaient son degré de résistance.

Le couple resta craintif et inquiet jusqu'au bout. À la porte d'Aix, estimant en avoir assez fait, ils nous larguèrent en s'excusant.

Il n'était qu'à peine onze heures du matin. Ça sonnait au clocher des Accoules. C'était la première fois de ma vie que je voyais une ville et déjà mon aversion passionnée pour elle ne faisait que croître et déjà je bramais après Manosque. Je tâtais dans ma poche l'unique pièce de cent sous qu'il me restait et je me disais qu'avec ça je ne pourrais même pas prendre le train pour rentrer.

On se mit en marche au pas gymnastique : de la porte d'Aix à la Canebière, de la Canebière au Vieux-Port, du Vieux-Port aux Catalans :

la mer ! La mer que je n'avais jamais vue ; du monde sur cette unique plage de sable, des femmes déjà en maillot osé. Je ne m'étonnais de rien ni de personne. Je n'étais pas impressionné. Je tendais vers Manosque de toute la puissance de mon esprit. J'avais peur de perdre le souvenir de mon village natal, ou de ne plus pouvoir le retrouver dans l'espace. Marseille ne me faisait ni peur ni envie. Je l'ignorais. Elle bruissait et riait et s'ébattait autour de moi en vain. J'y étais imperméable.

Il fallut bien se baigner. L'eau était glauque, le sable s'y tenait en suspension. Je la humais, elle sentait une odeur particulière que je savais être celle de l'eau salée mais à laquelle autre chose s'ajoutait, un relent de rouille, et ça me faisait un drôle d'effet de me trouver dans cette baignoire avec tant d'autres corps qui s'y réjouissaient. J'aurais peut-être aimé la mer si j'y avais été seul.

Jef sonna la retraite. Nous devons aller encore jusqu'à Allauch car il voulait absolument voir le père aubergiste dont on lui avait dit grand bien et qui était poète par surcroît. Il s'appelait Jorgi Reboul.

Par le tram à sonnette qui s'arrêtait tous les cinq cents mètres on parvint à Allauch vers les une heure. On était en train à l'AJ d'y célébrer une sorte de messe, c'est ce que ce Jorgi Reboul nous expliqua en nous recevant paternellement. C'était un géant barbu qui s'était fait la tête de tous les poètes du monde.

Il nous expliqua que, trois jours auparavant, un jeune ajiste allemand s'était suicidé sur la plage de Ramatuelle et qu'on était en train de lui consacrer une veillée, et si nous voulions bien attendre il allait nous lire le poème qu'aussitôt il avait commis la nuit précédente. Jef lui objecta qu'on n'avait pas le temps, on était juste venu dire bonjour et on repartait aussitôt.

— Alors, asseyez-vous là, dit le poète, je vais vous le lire tout de suite.

Je me souviens qu'il y avait là par terre cinq ou six jeunes gens dans la pénombre de cette pièce calfeutrée et qu'ils étaient tous à peu près invisibles. Il y avait du feu dans la cheminée en dépit du chaud et du soleil qu'il faisait au-delà des volets clos.

— Tu comprends, expliqua Jorgi Reboul, on n'a pas de cierges, alors on a allumé la cheminée pour veiller.

Il s'assit lourdement au coin de l'âtre surélevé. Il tenait entre les mains deux feuilles de papier. Il commença à lire :

*Désormais vers ce Ramatuelle
où t'enveloppe fraternelle,
la terre mère de ton sort,
notre esprit songe à ta mort.
Il faudrait que notre mer nous livre,*

*ta raison d'avoir cessé de vivre
et le secret du noir moment
de ton départ, frère allemand.*

Il y en avait cinq strophes ainsi et lues de cette belle voix grave, nous en avions tous les larmes aux yeux. Mais Jef commençait à être inquiet. L'heure tournait. Il y avait quarante-cinq minutes de tram entre Allauch et les Réformés. On se quitta à la hâte.

Des Réformés à pied jusqu'à la porte d'Aix et là, miracle, une voiture silencieuse glisse sur le bas-côté et s'arrête à notre hauteur, on dirait un rêve. C'est une Matford noire (huit cylindres en v) avec des coussins bleus.

— Vous allez vers Aix ?

Nous répondons oui avec ensemble et nous bousculons pour atterrir sur ces coussins moelleux à l'abri d'une portière qu'on nous a ouverte obligeamment pour nous aider à nous y engouffrer.

C'est seulement une fois enfoncés sur cette banquette que nous commençons à réfléchir. Devant nous qui nous observent à la dérobée par le rétroviseur interne, il y a deux costauds, le regard oblique, les oreilles décollées et des yeux en boule de loto. Ils font ce qu'ils peuvent pour sourire et paraître amènes. Ils nous disent qu'ils sont scaphandriers et que la voiture, leur patron la leur a prêtée pour qu'ils la rodent.

— Et vous mademoiselle, vous allez où ?

— À Aix, dit la demoiselle.

Et moi comme un imbécile je rectifie :

— Mais non ! Nous allons à Manosque.

Jef me refile un grand coup de genou. La fille et lui ont échangé un regard. Ils sont plus futés que moi, le beau mot de scaphandrier leur a fait dresser l'oreille.

— Ah parce que, si vous allez à Manosque, nous on a le temps ! On vous y conduit. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ma foi, dit Jef, ce serait pas de refus mais moi je dois d'abord passer au commissariat pour présenter ma fiancée à mon oncle.

Il y a un petit silence devant.

— Et qu'est-ce qu'il fait votre oncle ?

— Il est inspecteur de police.

Il n'y a pas de commentaire de la part des scaphandriers de la Matford, ils nous larguent devant la fontaine luxuriante qui est au début du boulevard Mirabeau.

Tout cela est bel et bon mais il est cinq heures du soir et il reste cinquante-quatre kilomètres à couvrir. À raison de cinq kilomètres à l'heure ça fait dix heures de marche, ça nous fait rentrer à la maison à trois heures du matin. Pour Jef la chose est réglée. Il prendra la plus

belle tannée de sa vie, mais moi ? Mes parents ont beau être laxistes, et d'ailleurs ils sont au Cercle, au cinéma en plein air, mais s'ils rentrent à onze heures et ne me trouvent pas couché, ils vont amener les populations. Ma sœur va se mettre à pleurer, ma mère à accuser mon père de me laisser libre et mon père exaspéré et à cause de la peur qu'il aura eue, va me mettre à plat ventre dès qu'il me verra et taper bien plus fort que le père de Jef. Il a des biceps énormes, mon père.

Alors je prends la direction des opérations. Je calcule que si j'arrive à faire sept kilomètres dans l'heure avec un sprint à la fin, je puis arriver à Manosque vers les minuit. Ce serait acceptable. Je passe devant. Je fonce comme un dératé. Je ne me préoccupe pas de savoir si les deux autres suivent. Je suis à la limite de la course à pied : Venelles et sa côte et sa descente et la montée vers Meyrargues et la descente sont avalées. Je ne me désunis pas. Avant Meyrargues un espoir, un camion arrive et nous dépasse. Je sais que les deux autres derrière ont levé le pouce.

J'ai bien fait de ne pas en tenir compte. Le véhicule me dépasse. Le chauffeur est en train de faire un bras d'honneur à ceux qui ont essayé de l'arrêter. Je fonce sur la décourageante ligne droite qui conduit de Meyrargues à Peyrolles. J'entends gémir derrière moi. Ils gémissent mais ils suivent. Après Peyrolles toujours le désert dans un sens comme dans l'autre. Le soir tombe. Le soleil disparaît mais je serre les dents. Je continue à la même allure. Je commence à ressentir l'ivresse des records. Je ne marche pas sportivement, je marche à la désespérée pour m'éviter une raclée. Je marche en ramant, à grandes enjambées, à grands gestes de bras. Je suis en vue du pont, je vois les piles. Sans ralentir je crie :

— Jef ! Il est quelle heure ?

Il a une montre, lui.

— Huit heures et quart ! me dit-il dans un souffle.

C'est bon ! Au même rythme, on sera à Manosque à onze heures et quart. Pour peu que le film ait été un peu plus long, moi j'évite la raclée mais pas Jef qui a promis d'être rentré à huit heures et demie.

On traverse le pont au pas de course. Et alors le miracle se produit. De l'autre côté, sur le terre-plein de la chapelle, il y a un homme le front dans les mains, tout seul dans une automobile. Notre respiration fait un tel boucan que lorsque nous passons près de lui, cela lui fait lever la tête.

— Hé ! Où allez-vous ?

Nous étions si désespérés qu'un homme méditant dans une voiture, nous ne comptions absolument pas sur lui. On tombe en arrêt tous les trois. On se retourne.

— À Manosque !

— Attendez ! J'y vais aussi !

Il démarre. Il nous ouvre les portières. Jef monte à côté de lui, l'ajiste et moi, nous nous affalons sur la banquette arrière.

C'est un homme désespéré. C'est un homme qui a besoin de parler. Il a envie de parler fût-ce à un mur, fût-ce à des gamins comme nous.

C'est un châtelain des environs qui traverse une passe douloureuse. Sa femme le trompe. Il a une fillette de cinq ans et il se demande et il nous demande s'il doit divorcer ou non.

Il n'y a pas un kilomètre que nous roulons qu'il a déjà commencé à nous raconter toute l'histoire. Il vivait tranquille, il vivait heureux. Il a deux mille oliviers, un vignoble, un nom respecté. Il a surpris sa femme avec son maître de chai par inadvertance. Il avait oublié ses clés sur l'établi de la cave. Il est retourné les chercher. Ils s'embrassaient au fond de l'ombre, entre les tonneaux de neuf cents litres. Il n'a rien dit. Il est reparti avec ses clés sur la pointe des pieds et depuis il tourne en rond, en voiture : Mirabeau, La Tour-d'Aigues, Manosque. Il est revenu par Gréoux et Saint-Paul-lez-Durance, et c'est à la sortie du pont de Mirabeau qu'il s'est arrêté pour pisser et quand il est remonté en voiture il n'a pu repartir tant la douleur le submergeait. Il explique à Jef :

— Si je ne vous avais pas vus tous les trois, si le bruit de votre respiration n'avait pas dérangé ma douleur, je crois que je serais redescendu et que je me serais jeté en Durance.

J'entends bourdonner ce drame à mes oreilles avec la bienheureuse sensation de me rapprocher de Manosque à chaque tour de roue. Moi tout ce que je vois là-dedans c'est qu'on va rentrer au bercail dans les délais et que le destin est à bénir, lequel grâce à mon accélération forcenée a permis que nous nous trouvions là juste à temps pour que ce malheureux, au lieu de se noyer dans un trou d'eau, puisse reprendre le volant et nous ramener chez nous. Je suis dans le bien-être le plus total, tandis que l'homme marmonne, rabâche son obsession à Jef qui somnole. On rentre à Manosque, nous. Ni Marseille ni les Catalans ni Allauch ni Jorgi Reboul ne m'ont paru valoir ni Manosque ni aucun Manosquin. Alors il peut parler le châtelain. On est déjà à Corbières et sur la montre de bord de la voiture je lis qu'il est neuf heures moins vingt. Dans un quart d'heure on y sera ! J'ai les doigts de pieds en éventail malgré une ampoule sur l'arête du gros orteil.

Mais il y a un compteur à l'intérieur de ma conscience et je sais dès cet instant, en dépit de mon épaisse indifférence, que la détresse de cet homme m'atteindra en boomerang à la première occasion et juste à point et qu'à ce moment-là je serai en train de vivre un drame analogue au sien. Ça je le sais. Je sais que je ne perds rien pour attendre et que chacun son tour. Le destin ricane pour tous. J'ai déjà

assez l'habitude du malheur pour au moins savoir ça. Quant à l'ajiste bienheureuse, elle dort, elle.

— Combien de fois ? questionne Jef pour ne pas s'endormir.

— Quoi combien de fois ?

— Combien de fois elle vous a trompé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ils s'embrassaient, je vous dis.

— Alors c'était peut-être la première fois, dit Jef.

— Vous croyez ?

Nous sommes sur la ligne droite de Sainte-Tulle, nous arrivons à la coopérative vinicole, nous montons l'avenue de la Gare. Le portail de la Saunerie se dresse devant nous, tutélaire. L'homme nous ouvre les portières à la hâte. Les paroles de Jef ont peut-être éveillé quelque chose en lui. On lui dit merci rapidement. Il tourne. Il repart à fond de train.

Je ne prends même pas la peine de dire au revoir à Jef ni à l'ajiste. Je fonce en courant par le boulevard Élémir-Bourges, j'escalade hors d'haleine la rampe du Terreau.

Au Cercle, en plein air, les lampions viennent juste de s'éteindre. J'aperçois dans la pénombre mon père et ma sœur qui encadrent ma mère. L'écran s'allume. On joue *Le Grand Jeu* avec Françoise Rosay. J'ai le cœur dans la bouche. Je me cramponne au banc. Mais tout va bien. Il ne me faut pas trois minutes pour récupérer mon souffle.

Je ne vois pas Jef le lendemain. C'est vendredi. Il y a le journal. Je travaille douze heures ce jour-là et Jef doit avoir des cours. Il se précipite vers moi le samedi dès qu'il m'aperçoit sur la Plaine. Il brandit le journal du jour. Il me hèle :

— Pétrus ! Viens voir !

J'accours vers lui. Il me met le quotidien sous les yeux, l'index pointé vers un entrefilet. Je lis :

« La vie trop lourde. – M. de X. propriétaire bien connu, s'est tiré un coup de revolver dans la tempe au milieu de son chai. La malheureuse victime n'a laissé aucun message pour expliquer son geste désespéré. »

Nous restons sans paroles Jef et moi, accrochés à la balustrade en fer du boulevard de la Plaine. Enfin je récite machinalement ce que j'ai appris par cœur en une seule audition chez Jorgi Reboul à Allauch :

*Désormais vers ce Ramatuelle
Où t'enveloppe fraternelle,
La terre mère de ton sort,
Notre esprit songe à ta mort.*

Je pense à ce noyé allemand de la plage. Je vois le petit tas noir de son corps rejeté par la mer et je vois ce vivant d'avant-hier, à portée de notre cœur, qui a crié au secours et que nous n'avons pas entendu.

— Je ne lui ai pas assez parlé, dit Jef. J'avais sommeil, qu'est-ce que tu veux ?

Je ne réponds rien. Nous aurions pu, peut-être, faire en sorte, on ne sait comment, que les pensées de cet homme se détournent de la mort. Je pense à l'ajiste aux belles jambes et le châtelain n'était pas mal non plus.

— Non, dit Jef, ça n'aurait pas marché. Toutes les autres femmes lui étaient invisibles.

— Ce qu'il aurait fallu, c'est savoir lui parler, lui dire ce qu'il fallait.

— Tu aurais su, toi ?

Je secoue la tête.

— Moi non plus, dit Jef.

De toute notre vie, ni lui ni moi n'avons jamais plus fait de l'auto-stop.

— En attendant, dit Jef, moi j'ai perdu mon gérant.
— Quel gérant ?
— Le gérant pour notre journal. Le Gaston, je voulais en faire notre gérant. Après l'esclandre de l'AJ, il veut plus entendre parler de rien !
— Quel journal ? Tu veux faire un journal ?
— Oui. Le Maumau il m'agace avec sa *Muse*. Et en plus je veux faire connaître mes idées.

Je suis abasourdi. Cette conversation se poursuit un matin sur la Plaine, autour du lévrier de bronze qui est le seul point fixe demeuré du Manosque d'autrefois.

— Pourquoi tu ne t'y mets pas toi comme gérant ?
— Parce qu'il faut avoir dix-huit ans.

Quand Jef avait une idée en tête, il était inutile d'essayer de l'en dissuader. Je venais de lire *Le Grand Meaulnes*. Nul d'entre nous dont l'intelligence s'éveillait ne pouvait échapper à ce livre, écrit pour des générations perdues, par un homme mort à la guerre à vingt-huit ans. À travers cette histoire étaient inscrits en filigrane notre destin et celui de l'auteur. Fugitive, rédigée comme sur le sable, en aquarelle, la course du héros vive comme une comète était conforme à nos nostalgies, à nos craintes, à la perception aiguë que tout n'était que cendres autour de la vie. Et pour moi, dès que je l'avais connu, Jef était Augustin Meaulnes. Je n'arrêtais pas d'être ébahi devant lui.

Il peignait. Il brossait de grandes toiles ambitieuses et claires où les couleurs éclataient. Il peignait à grands traits soulignés des choses où sa sensualité encore contenue projetait littéralement sa toile vers un but encore invisible, où l'on devinait un séisme sous la nécessité de se dissimuler.

Il alla trouver Paul Drac, ancien combattant, homme de gauche, qui appliquait à la lettre les nouvelles lois et à qui la jeunesse ne faisait pas peur. Mon ami Jacques, l'autre lumière de mon orient, travaillait dans son imprimerie.

— Et ce sera un journal pacifiste ! me souligne Jef.

Ma foi... Paul Drac avait l'habitude de se faire des ennemis pour son non-conformisme. Il sourit un peu mais il fit un devis. Jef était le fils

de son plus proche voisin.

— Je te ferai ça à prix coûtant, dit-il. Après, si vous avez des abonnés, on reverra la chose.

Aussitôt Jef se mit à la chasse aux annonces. Il fit tous les commerçants de Manosque. D'après le devis du père Drac, il avait divisé en quartiers la quatrième page et il avait calculé ce qu'il faudrait faire payer l'annonce pour assurer la sortie du premier numéro. Et un jour il me dit :

— Ce qu'il nous faut, c'est un article de Giono.

— Mais on n'a rien lu de lui !

— Toi si ! Tu as lu *Refus d'obéissance* !

— Oui, mais *Refus d'obéissance* c'est pas un livre, c'est pas un roman !

— Ça fait rien, dit Jef, on va aller lui demander un article.

— Moi j'y vais pas ! Tu iras seul !

— Non. Il faut qu'on soit deux. Tu viendras avec moi. Tu es pacifiste ?

— Oui.

— Moi aussi ! Et nous sommes ajistes tous les deux ! Il faut faire quelque chose pour la paix !

Je me suis malaisément laissé convaincre. Au jour dit, nous avons gravi le célèbre raidillon de la montée des Manents où tant de Manosquins, sur ses talus à l'abri, sont allés *prendre le soleil* et chauffer leurs vieux os. Cette montée est depuis devenue celle des Vraies-Richesses. Manosque a toujours eu le don de rapetisser et en dépit de Giono qui n'eût certainement pas approuvé ce changement, la montée des Manents introduisait une bien autre magie que celle des Vraies-Richesses.

J'ai raconté ailleurs ⁸ l'angoisse de notre approche. Nous étions certainement à cette époque, à Manosque, les deux seuls à bien peser ce que le mot *écrivain* contenait de mystère et quelle distance il existait entre nous et Giono.

Voir cette femme en noir qui nous accueillait dès le seuil, avec sur les lèvres la simplicité d'un sourire, nous désarçonna et quand elle eut crié :

— Jean ! Tu as du monde !

Nous avions encore envie de tirer la porte à nous et de nous dérober à cette rencontre que nous avions pourtant voulue.

J'ai quand même eu une intuition en pénétrant dans cette maison pour la première fois : plus que Jef ou que Maurice ou que Jacques, lesquels étaient mes commensaux les plus intelligents, j'étais mieux à même de m'imprégner de cette chose étrange qu'on appelle une atmosphère et qui est faite de la respiration constante dans la même intimité, de quelques êtres qui sont heureux depuis longtemps

ensemble : et qui vivent dans l'orbite de quelqu'un qui leur a préparé ce bonheur ; moi seul, parce que sans doute j'étais celui à qui elle manquait le plus et je le compris tout de suite, moi seul étais capable de ressentir avec violence, comme un élément concret, la profondeur, le goût, la forme, l'odeur d'une atmosphère.

L'atmosphère chez les Giono était empreinte de félicité, on y respirait une aptitude particulière à la joie de vivre.

J'ai déjà expliqué notre angoisse (qu'allions-nous dire ?), dès la montée de ce curieux escalier complètement baroque, conçu du haut en bas de la maison en trois volées d'inégale hauteur. J'ai dit la traversée dans l'ombre d'une chambre meublée d'un gros lit à rouleaux où un édredon jaune recouvrait des draps qui sentaient l'étendage sur un pré et la voix amène qui nous guidait et nous disait d'entrer. Et Giono déjà vu tant de fois mais jamais d'aussi près, c'est un homme qui se lève, cordial, vêtu de cette robe de chambre couleur cacatoès qui m'impressionne plus encore que le personnage, qui nous écoute, qui parvient à nous tirer quelques paroles balbutiantes, se déplace et s'agite afin de ne pas nous paraître trop solennel, qui nous fait asseoir.

Jef raconte son histoire, ses projets, ce qu'il attend de l'écrivain. Moi je scrute Giono sans vergogne, comme si je voulais lui voler sa physionomie, ses mimiques, le soin infini qu'il met à bourrer sa pipe avec son index effilé. Je contemple son visage dont les deux côtés ne sont pas égaux, son haut front un peu fuyant, tel que Lucien Jacques l'a représenté sur la fresque qui orne encore la bibliothèque. Je n'ai d'yeux que pour le sous-main où il y a un petit tas de papier couleur maïs dont la page de dessus est couverte aux trois quarts d'une petite écriture noire très économe et très serrée, comme si celui qui tout à l'heure était occupé à remplir la page n'en avait pas d'autre à sa disposition après celle-ci. Je n'ai d'yeux que pour cette page et pour cette écriture.

C'est, naturellement, le premier écrivain que je rencontre de ma vie et je le flaire comme une énigme. Ce qui me frappe d'abord chez lui, c'est son nez. Il était le premier élément de son asymétrie (élément qui n'est visible sur aucun de ses portraits). Je ne l'ai jamais vu que chez sa fille Aline, ce nez pointu, investigateur et dont on comprenait tout de suite qu'il guidait l'écrivain vers les évocations les plus odorantes.

Je décris le visage d'un homme de quarante ans encore maître de sa physionomie. Bientôt, les heurs et les malheurs de la vie vont peu à peu lui conférer un certain désenchantement malgré le sourire dont il le masquera toujours ; ensuite le poids des ans entraînera la chair vers le bas. Il s'estompera derrière l'empâtement, mais ici et aujourd'hui, il est en pleine possession de sa jeunesse, de son charme.

Et quand il se lève pour nous dire :

— Eh bien, c'est entendu ! Je vous invite tous les deux au Contadour. Vous y resterez le temps que vous voudrez. Habillez-vous chaudement car il ne fait pas chaud à douze cents mètres en septembre et soyez à la Saunerie samedi vers onze heures. Nous partons par la patache de Banon !

Alors je suis subjugué par cet homme. Je suis subjugué aussi par le bureau. Moi qui n'ai jamais eu de refuge, j'admire celui-ci qu'on a bâti comme un rempart autour d'une solitude. Un bureau d'où le monde est exclu, même s'il est plein d'étranges personnages, Jef ou moi par exemple. Un bureau où il n'y a aucune laideur ni aucun excès. J'ai pu au cours de ma vie connaître ou voir de loin beaucoup de bureaux d'écrivains. Tous en quelque endroit étaient empreints de quelque fatuité, de quelque mauvais goût, ou de quelque navrante folie des grandeurs.

Longtemps, tant qu'il fut ingambe, il n'y eut même pas de livres dans le cabinet de Giono. Les livres des autres se trouvèrent confinés en bas, au rez-de-chaussée, dans la bibliothèque. Contre le mur il n'y avait pas autre chose que trois cavales sauvages, s'ébattant dans les steppes de l'Asie centrale.

C'était une longue bande, bois ou papier de couleur bistre. Quant à la lampe de chevet, elle était simplement coiffée d'une carte Michelin convenablement froissée pour faire abat-jour et sur le sol de carreaux rouges s'étalait le petit tapis tissé par madame Giono pour figurer le serpent d'étoiles.

J'ai quitté cette maison comme un photographe son travail accompli. J'y reviendrai souvent mais je n'aurai plus besoin de la regarder par la suite, seulement de la respirer. Elle va être comme un refuge. Et l'homme qui en est l'âme va changer ma vie.

En attendant, le samedi vers les onze heures, nous sommes Jef et moi au départ de la patache de Banon. C'est un Saurer tout vibrant de vieillesse qui ne dépasse jamais cinquante à l'heure. Il fait la poste tout au long du parcours et les sacs postaux s'étalent jusqu'aux pieds des passagers.

J'ai obtenu huit jours de congé, les premiers depuis trois ans que je suis rentré à l'imprimerie, mais l'Athalie a bien précisé :

— Non payés naturellement.

— Tu n'es pas en short ? dit Jef scandalisé.

Hier, à l'insu de sa mère, il a coupé au-dessus du genou un vieux pantalon de laine. Moi je n'en ai que deux. Je ne vais pas en sacrifier un pour le plaisir d'être en short.

Autour de nous, il y a des hommes et des femmes tous en tenue de grande marche, souliers ferrés, sacs à dos à armature. Ils sont dix, peut-être douze, certainement pas quinze. Je n'en ai jamais rencontré un seul. Parmi eux, il y a un personnage mince, souple, toujours

élégant dans sa démarche de danseur, dans ses gestes, dans son maintien, quel que soit son accoutrement car on ne peut pas appeler autrement le peu qu'il porte sur lui.

— C'est Lucien Jacques ! me dit Jef.

Lui, il l'a déjà vu. Il s'avance vers lui. Il lui parle. Lucien me fait face, me tend la main. Je ne saurai jamais décrire Lucien comme j'ai décrit Giono. Peut-être parce qu'il ne prit jamais la peine de se faire connaître. C'est un homme qui ne doit jamais avoir possédé plus de deux paires de chaussures à la fois. Il avait terriblement ses têtes. Être accepté par lui était beaucoup plus difficile qu'être accepté par Giono. Certains néanmoins y réussirent à merveille. Jusque tard dans sa vie, il servira d'escalier à certains arrivistes pour se hausser jusqu'à Giono, lesquels ensuite gommeront ce tremplin de leurs œuvres, de leurs conférences, de leurs souvenirs racontés aux amis.

Pour moi, dès le début, mon dénuement tant intellectuel que matériel l'incite à me prendre sous sa protection. Le soir ce sera lui, quelquefois Giono qui me prêteront leur veste lorsque le chandail mince que j'ai emporté ne sera pas suffisant. Ils me prêteront aussi une couverture pour la nuit car je n'en ai qu'une, légère, dans mon sac.

Pour l'instant, Lucien est là complètement à l'arrière du car, avec sa moustache à *la blagueuse*, le béret légèrement en pointe, le front large très dégarni, l'œil de velours et ce mégot lamentable et nocif qui lui pend au coin de la lèvre à perpétuité et le traînera prématurément au tombeau. Il dit à Jef que Giono ne viendra pas, qu'il nous rejoindra plus tard.

Dans la patache qui démarre, on parle d'une banquette à l'autre de Giono, de ses œuvres, on parle de *Refus d'obéissance*, on parle de la guerre, de celle d'Espagne, de celle qui nous guette.

— Ce qu'il faudrait, dit une voix, ce serait que nous autres, les femmes, nous nous couchions sur les rails devant les trains des mobilisés.

Je me tourne terrifié vers celle qui vient de parler. J'ai immédiatement entendu craquer les os, les têtes et les seins de ces héroïnes que les locomotives vont broyer.

— C'est Hélène Laguerre ! me dit Jef à voix basse.

C'est une femme dont les cheveux tirent sur le roux et qui a les yeux bleus. Elle est mal coiffée et ses formes sont un peu entravées. Tout son être donne à penser que son aspect physique ne lui importe pas. Autour d'elle plusieurs hommes et deux ou trois femmes débattent avec calme de la façon la plus efficace d'organiser la chose.

— Il faudra trouver suffisamment de camarades pour que l'opération soit spectaculaire.

Ils sont enfoncés dans leur recherche d'efficacité. Ils ne regardent pas au-dehors, ils n'admirent pas le paysage. C'est un état-major qui

prépare une opération.

Autour de nous pourtant, il n'est que la paix tranquille d'un pays pauvre que depuis longtemps nul ne convoite plus. Il se contente d'exister en se cachant, en se faisant le plus humble possible. C'est le pays qui obsède Giono. C'est le pays pour lequel il écrit.

C'est la seconde fois que je quitte Manosque après l'équipée de Marseille. À partir de Montfuron devant nous où la patache déverse son premier sac postal, un pays très vaste et aux lignes très incertaines se dégage peu à peu sous la scintillation du soleil. D'étranges noms apparaissent que mon père prononce souvent et que souvent j'ai essayé d'imaginer : Reillanne, Vachères, Revest-des-Brousses, Ongles, Lardiers (où il y a eu récemment un très grand crime).

Tous ces noms recouvrent des villages tranquilles et peu peuplés jusqu'à Banon où il y a deux hôtels et un garagiste qui fait taxi.

Nous nous engouffrons à six dans une voiture solide couleur chocolat. On m'a coincé entre deux jeunes femmes. Nous sommes tous avec nos sacs sur les genoux. Il m'est difficile de voir le paysage, à cause des sacs et aussi parce que je m'efforce de me tenir raide entre mes deux compagnes. Ce n'est pas commode car le chemin n'est pas carrossable. C'est un pierrier creusé d'ornières par les attelages d'autrefois et les orages aujourd'hui. Et ce chemin dure longtemps longtemps. Mes compagnes ont fini, elles, par se laisser aller et m'écrasent entre leurs jambes, entre leurs poitrines. L'une a étendu les bras derrière moi pour s'équilibrer. Contre mon épaule, le contact d'une chair me communique le battement d'un cœur. C'est la première fois que je me trouve ainsi avec le cœur battant contre moi d'une femme inconnue.

Quand nous descendons de la voiture sur le terre-plein de ce lieu qu'ils appellent le Moulin, dans le tohu-bohu des retrouvailles, je serai si abasourdi que je ne reconnaitrai pas cette femme parmi toutes celles qui sont en train de s'embrasser en chassé-croisé.

Le pays éclate autour de moi dans sa révélation. C'est un ensemble de profonds vallons et de mamelons tout nus, avec quelquefois un arbre planté çà et là. Il scintille sous un ciel sans limite. Là-bas, du côté de l'ouest, il y a une pyramide qui nous domine mais très loin et très haut.

— C'est le Ventoux ! me dit Jef.

Mais moi, c'est surtout vers les personnages qui sont autour de nous que s'oriente mon attention. Je veux reconnaître ceux qui dans le car tout à l'heure parlaient avec tant de tranquillité de s'allonger sur les rails. Je les connaîtrai au fur et à mesure de ces huit jours que je vais vivre avec eux.

Le refuge est petit, deux pièces, l'une pour les garde-manger et la cuisine, l'autre avec une vaste cheminée, pourvue de tables à tréteaux

pour les réunions et pour les repas. Au-dessus de ces deux pièces, il existe un dortoir avec des bat-flanc tout neufs et de la paille répandue où j'ai tout à l'heure déposé mon sac.

Les hommes sont glabres ou barbus. Il y en a de chauves. Les jeunes sont peu nombreux. Ce sont tous des adultes de trente ou quarante ans. J'apprendrai que la plupart sont professeurs ou instituteurs.

Les femmes, parfois, sont en short comme les hommes, mais il y en a aussi qui sont en robe de futaine, qui s'efforcent d'être humbles et de cuisiner car il faut faire à manger pour des gaillards qui ne cessent pas de travailler manuellement pour consolider l'abri et le rendre habitable.

Il y a des tentes qui parsèment l'environ. Il n'y a pas d'eau. La source parcimonieuse est au fond d'un vallon. On dit qu'on s'est arrêté ici par hasard, un soir où Giono s'est foulé la cheville, un soir où l'on marchait en discutant et où l'on a tellement marché et tant discuté qu'on s'est laissé tomber comme la nuit à l'endroit où l'on se trouvait pour y dormir à la belle étoile. Et c'était ici, au Contadour, près de la seule maison qui ne ressemble pas à une bergerie et où il y avait un toit pas trop crevé et une citerne encore en service.

On a mis tous les noms dans un chapeau et on en a tiré cinq pour faire une tontine. C'est le dernier survivant qui héritera de la maison.

On est en train d'organiser tout ça et de le rendre habitable cette année où le Contadour en est à sa troisième réunion d'été. Tout le monde s'agite, tout le monde palabre, tout le monde travaille. On réfléchit aux moyens d'éviter la guerre tout en se passant des tuiles pour la réfection du toit.

Ce qui ressort de mon entéléchie à cette époque et qui ne fera que s'affirmer en vieillissant, c'est que je suis incapable de premier mouvement. Je ne suis jamais frappé d'enthousiasme ni de désillusion ni d'adhésion immédiate, de prime abord. C'est à la réflexion et à la longue que se forment mes sympathies, mes antipathies, et que les événements et les impressions m'atteignent. Pour le moment, je suis ahuri. C'est la première fois que je rencontre des hommes et des femmes qui pensent ensemble dans le même sens. Et je remets le moment de méditer là-dessus, le moment de me dire que le monde entier n'est pas semblable à Manosque.

Mais soudain Giono arrive. Un soir, tout seul, dans un taxi. Il est hilare. Il porte une cape qui claque au vent du soir et sa tête est coiffée d'un curieux bonnet de montagnard dont le tissage représente une seule étoile des neiges qui lui enserre l'occiput. Ses yeux sont gros et grands, un peu à fleur de tête. Au cours des années je ne cesserai jamais de modifier l'image de Giono que je porte au fond de moi.

Dès le soir même, il nous lira un grand chapitre de *Batailles dans la montagne* : « Le vin qu'ils ont bu à l'aube. »

Nous sommes ici dans la plus totale intimité. Vingt, vingt-cinq, pas plus, au-delà la cheminée se met à fumer avec une telle vigueur qu'il faut lui céder la place. Et Giono lit et Giono lit avec un enthousiasme communicatif qui nous met en communion directe avec ces personnages odorants, nous souffrons du froid comme eux et de la perte de tous leurs biens qui sont sous l'eau et en même temps nous nous réjouissons de leur force, de leur joie de vivre, de la fraternité du pays qui les entoure. Giono vient à peine de tirer ça du néant. *Manosque veille de Pâques*. Il n'y a pas six mois.

Et moi ce soir, comme lui, j'ai envie de tirer du néant ceux qui étaient là, ce jour-là, en 1937, et tant pis si ça vous paraît fastidieux. Et tant pis si cette intempestive intrusion ne vous paraît pas littéraire. Ce soir, j'ai envie de pleurer sur mes morts. Ce soir, je suis comme le Xerxès, sanglotant au bord du Pont-Euxin, devant le million d'hommes qu'il dirige vers la Grèce et qui traverse le détroit devant lui ; songeant, ce roi Xerxès, que dans cent ans d'ici il ne restera plus un seul vivant sur ce million d'hommes.

La salle du Contadour sur quoi souffle le vent par ce soir de septembre se trouve sous l'égide d'une fresque peinte par Lucien Jacques voici trois ans. Elle est sommée d'une flamme qui proclame :

*La terre n'appartient pas à ceux qui la possèdent
Mais à ceux qui la contemplent.*

C'est là, dans l'angle, au bout du banc que Giono est en train de lire. À ses côtés il y a Lucien, le mégot sempiternel accompagnant son sourire ravi, lunettes rondes, la Piloute qui est allée naguère visiter l'Égypte sur le *Cairo-City*, un paquebot, et qui prenait des douches sur le pont arrière, ce qui a bien fait rire tout le Contadour ; à ses côtés le Pilou un immense Suisse qui vient de se cogner la tête à la solive de l'ouverture sans porte qui fait communiquer les deux pièces et qui en garde encore une énorme bosse sur le front ; il est suivi de Robert Berthoumieux, l'organisateur, l'intendant que je distingue seul dans la fumée ; les Bistesi, violonistes à l'Opéra de Nice auxquels Giono dédiera *Le Hussard sur le toit*. Il y a, les suivants ou les vis-à-vis (c'est dur de reconstituer une tablée soixante-cinq ans après l'événement) : Claire Olivier qui est belle, qui est actrice et que je n'ose regarder en face ; Alfred Campozet est au centre de la table en L. C'est le doyen, celui qui aujourd'hui est toujours en vie, maçon de son état et philosophe à ses heures mais surtout réfractaire à l'armée ; il cache le petit de Kerolyr, astronome qui illustrera *Le Poids du ciel* ; Jean Vachier, trésorier de l'association, celui qui permet que les gens comme moi soient invités ici sans bourse délier ; son épouse, fée du logis comme Suzanne Bistesi, des femmes qui savent faire à manger

pour vingt-cinq personnes avec une cheminée qui fume, un chaudron de fonte, une crémaillère et du bois vert ; deux invités de marque qui repartiront dans trois jours : le neveu du philosophe allemand Keyserling et son épouse Kate dont Jef tombera tout de suite amoureux ; Geneviève, une blonde belge aux grands yeux pervenche ; Justin Grégoire, instituteur de son métier, pacifiste intransigeant et qui deviendra graphiste ; Henri Fluchère, professeur à Oxford et qui est en train de traduire *Meurtre dans la cathédrale* ; Hélène Laguerre, l'égérie du Contadour, et sa fille Charlotte ; Pierre le Socrate, physicien ; Joset et Josette, instituteurs au Contadour même ; les trois Bouvet, universitaires (le fils doit toujours être en vie étant né après moi) ; Inès Fiorio, la beauté du Contadour, celle que je vis un jour se laver à la source ; et enfin Maurice Poussot, celui dont Lucien nous lira un jour les œuvres, nous disant :

— Eh oui ! Ce gros garçon est un grand poète.

Les voici tous écoutant bouche bée Giono car Giono lisant ses œuvres les valorise d'un bon tiers.

Qu'on se souvienne qu'à part *Refus d'obéissance* (un pamphlet lyrique), je n'ai jamais rien lu de Giono. Je suis en face de lui, grâce à ma maigreur j'ai pu me faufiler entre deux femmes et je le regarde, je le bois, je dévore des yeux son visage d'alors ; visage de la jeunesse du monde ; visage de la nature sous laquelle il s'incline ; le seul système qui lui fait courber l'échine.

« C'était le premier quart de nuit. Le feu de garde brûlait comme un diable. Il était installé à quelques mètres du bord. Il éclairait le rebroussement des vagues et les jalons qui surveillaient la montée des eaux. »

Dans la salle c'est le silence, sauf le feu qui craque et au-dehors le vent dont on devine l'énorme surface qu'il commande, le vent qui, d'ici, va jusqu'au Ventoux d'un seul souffle.

La nuit, je suis étendu dans la paille, sur le bat-flanc, entre deux filles, couvert jusqu'aux oreilles, sans une seule pulsion érotique, flasque, écoutant la respiration des dormeuses qui ont des sommeils sans rêves tandis que moi je me tortille sous les coups de boutoir qui m'ont été assenés : Giono, Lucien, les femmes se couchant sur les voies ; les hommes organisant un fort Chabrol ; et par-dessus tout *Batailles dans la montagne*. Je voudrais avoir ce livre avec moi pour le lire dans l'ombre toute la nuit.

Ce n'est pas tout. Le lendemain, je remonte de la source avec deux grands seaux. La source coule comme un fil, comme quand j'étais enfant et que je regardais à l'alambic le fil de verre de l'alcool s'étirer jusqu'au tian vert et que ça me donnait soif. Il m'a fallu une demi-heure pour remplir chacun des récipients. Il est long et dur le sentier creusé à la suisse par le Pilou, mètre après mètre car il n'existait pas

avant lui.

Je halète à peine. Peu à peu, je commence à voir le toit de la maison où des hommes sont à l'ouvrage, et à mesure que je me rapproche je commence aussi à capter une musique d'abord lointaine puis de plus en plus distincte. Je suis courbé en avant, attentif à ne pas perdre une goutte de cette eau que j'ai eu tant de mal à recueillir. J'écoute. Je me rapproche autant que possible sans qu'on m'aperçoive car si l'on me voit avec mes deux seaux, on va s'exclamer, me remercier, me féliciter peut-être, bref : interrompre le silence sur lequel la musique se déroule, car pour l'instant, sauf elle, le silence règne. Les hommes sont à la corvée de bois ou à la corvée de pierres. J'entends le bruit des assiettes : les femmes font la cuisine ou la vaisselle à la citerne et c'est pour s'aider dans ce travail fastidieux qu'elles ont placé ce disque sur le gramophone de Giono qu'il a apporté avec lui hier au soir.

Et moi avec mes seaux, en catimini, je me rapproche. Quand je suis à quelques mètres du gramophone, je dépose sans bruit et bien équilibrés mes récipients sur le sol, et je m'assieds dans l'herbe et j'écoute.

Sur ce gramophone en rase campagne, le haut-parleur tourné vers l'infini, un plain-chant monte à perdre haleine. Je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais entendu rien de pareil. Il y a des instruments d'orchestre et des voix d'hommes et peut-être, dans le fond, des voix de femmes. Ça me fait le même effet qu'hier au soir « Le vin qu'ils ont bu à l'aube » lu par Giono.

L'absolu lève encore devant moi un pan de son mystère. Ainsi jusqu'à la fin de ma vie, il ne cessera pas d'effondrer autour de moi d'autres profondeurs et de me mettre en face d'autres énigmes.

Quand le disque est fini je me lève, je reprends mes seaux. La femme qui lave la vaisselle au bord de la citerne essuie hâtivement ses mains à son tablier pour venir soulever l'aiguille du gramophone qui gratte. Je lui dis :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comment ! Tu ne connais pas ça ? C'est la cantate numéro 140 de Jean-Sébastien Bach !

Je hoche la tête.

— Maintenant je sais.

Elle rit.

— Remets-toi ! Bach ça fait toujours cet effet quand on l'entend pour la première fois. Après on s'habitue.

Je continue à branler du chef, abasourdi.

Je dis :

— Moi je ne m'habituerai jamais.

Alors, cette femme savante qui remonte le ressort du gramophone m'ordonne :

— Assieds-toi là ! Écoute la suite et continue à ne pas t'habituer !

J'ignorerai toujours son nom mais elle m'apprend tout de suite quelque chose d'essentiel.

— Giono, dit-elle, a écrit tout *Batailles dans la montagne* accompagné par la musique de Bach. D'ailleurs, à l'origine, ça devait s'appeler *Choral pour un clan de montagnards*.

Giono écrira plus tard à une provinciale de ses amies : « Songe à ce qu'il faut de sens pratique, d'effort physique et de travail matériel pour écrire un seul livre comme, mettons, *Batailles dans la montagne*. Le poète est simplement un homme qui se lève tous les jours à quatre heures du matin et travaille jusqu'à midi et travaille le soir et ne cesse d'être occupé d'une idée tant qu'il ne l'aura pas fait vivre avec son propre sang. »

Pour l'instant, chaque soir, il nous lit un chapitre de ce roman qui vient de paraître. Mais le plus souvent le livre reste fermé et devant la cheminée et pour les vingt-cinq fidèles qui sont là, c'est la guerre qui s'empare des esprits. Comment faire pour l'éviter ? Comment y échapper ?

— On pourrait faire un fort Chabrol de la paix, dit l'un.

— On renverra notre fascicule de mobilisation.

Ils font le compte de leurs amis : le syndicat des postiers, celui des instituteurs. Il y a une grande vague de protestation contre la guerre. Les gouvernements seront bien forcés d'en tenir compte.

J'écoute bouche bée et je suis mal à l'aise. Je regarde tous ces hommes et toutes ces femmes de sens rassis, érudits, cultivés, lucides, qui parlent des grandes choses avec tant d'amour et de connaissance, qui aiment les livres que Giono écrit. J'ai envie de leur crier :

— Est-ce que vous avez regardé aux actualités le congrès de Nuremberg ?

J'ai pourtant lu comme eux *Refus d'obéissance* et j'en suis électrisé. Mais je crois, je commence à croire dans mon épaisse conscience d'illettré que j'aime ce livre beaucoup plus pour son accent prophétique et la musique de ses phrases que pour le message dont il est porteur. Je considère *Refus d'obéissance* comme une œuvre d'art.

Heureusement, au Contadour, il y avait d'autres divertissements que la lecture et les palabres. Jef est tombé amoureux, ce n'était pas le plus facile, de Kate, la femme de Keyserling, neveu du philosophe allemand. Il la suit partout dans leurs promenades en bon Augustin Meaulnes qu'il est, mais il a besoin que je l'accompagne aussi pour me souligner sa passion.

Un jour, dans la petite voiture des Keyserling, nous montons jusqu'aux Fraches d'où l'on voit le Jabron. Le cairn, aujourd'hui détruit, était alors dans toute sa jeunesse et tout le Giono futur était inscrit dans le ciel et sur la terre : *Le Hussard* aux Omergues, et là-bas

dans les brumes du Nord, c'était *Un roi sans divertissement*, c'était *Les Âmes fortes*, au pied du Mont-Aiguille, visible par ce jour de mistral. Nous étions seuls, deux Allemands, deux Français, communiant dans la même admiration pour l'art de Giono et pour la nature souveraine laquelle se servait de lui pour se célébrer.

Keyserling le neveu était un homme racé, élégant, pratiquant un français plein de fioritures dans son élocution, dans son érudition. Il était blond, je crois, et si j'avais dû un jour tomber amoureux d'un homme, je crois que c'est celui-là que j'aurais choisi.

Kate était fine, filiforme, on aurait pu la mettre à la proue d'un navire pour figurer la nymphe Aréthuse. Quand elle regardait l'horizon, c'était toute l'Europe fragile qui s'imprégnait de la beauté du monde, c'est du moins ainsi que je la voyais. Kate et son mari (j'ai oublié son prénom) disparurent de notre horizon le troisième jour. Que sont-ils devenus ? Quel a été leur destin dans le raz de marée qui allait tous nous soulever ?

Quant à moi, un bel après-midi après le repas, tandis que la sieste abat les contadouriens au ras de l'herbe, une fille costaude, blonde aussi mais avec des seins haut placés et des épaules carrées, s'approche de moi et m'interpelle :

— Tu viens avec moi ? On va se promener.

Je suis seul comme rarement. Jef qui ne me lâche pas, considérant qu'étant mon aîné de deux ans il doit veiller sur moi, Jef est quelque part remâchant sa déconvenue avec Kate. Elle sera passée dans sa vie comme une hirondelle. Il n'aura même pas eu le temps de lui signaler sa présence. Il peindra d'elle une toile où elle était tout entière. Je ne sais pas s'il l'a conservée.

Quant à moi, je suis docilement cette fille blonde qui veut que je l'accompagne. Comme souvent, alors et depuis, mon cerveau est vide d'intention. Je n'ai pas de volonté propre. Une vaste collision dont je suis le théâtre empêche pour l'instant toute conduite.

Que l'on songe que je viens de découvrir ensemble le paysage, et tant de personnages étranges qui ressemblent si peu à des Manosquins, jusque-là ma seule humanité, que je dors chaque nuit entre deux femmes dans la crainte de les toucher (qu'on ne perde pas de vue que je suis sale mais que je sais qu'il faudrait être propre) ; et pourtant claquant des dents car la couverture que j'ai emportée est beaucoup trop mince ; que j'ai été frappé de plein fouet par la lecture de *Batailles dans la montagne* ; que je suis aux prises avec la condescendance amusée de Lucien Jacques, le seul sans doute à m'avoir deviné avant que je me devine moi-même. Lucien énigme lui-même, obsédé par ce Contadour qu'il peindra autant de fois que Cézanne la Sainte-Victoire, essayant de saisir son insaisissable énigme. Et que l'on songe que par surcroît dans ma mémoire vient de se graver

la cantate numéro 140 de Jean-Sébastien Bach.

Sous l'effet de tant de surprises, il y a une éternité que je n'ai plus bandé la nuit.

Voici donc à peu près le personnage inconsistant que cette fille blonde (« je m'appelle Geneviève ») invite à la suivre, ce jour de septembre après-midi, vers ce bois à l'ombre grêle qui est planté de pins d'Autriche en ordre de bataille.

Je lui emboîte le pas. Naturellement elle est en short. Je ne perds pas de vue ses superbes fesses. Je jubile d'avoir été remarqué par une blonde de telle beauté mais en même temps la peur m'habite. J'ai à la fois le cœur battant et l'indécision dans la tête. J'ai Louise au fond du souvenir bien blottie mais parallèle en moi avec l'énigme de la chair en même temps qui me rend disponible, mais j'ignore pour quoi je suis disponible.

Je suis honteux de me trouver un homme parmi les hommes, car depuis longtemps déjà je les imagine et justement dans mon cas : chaque fois qu'une femme les invite, ils croient que c'est pour faire l'amour alors que ce peut être pour tout autre raison. Ils ne peuvent imaginer une femme comme un simple être humain aux prises avec les mêmes interrogations qu'eux-mêmes et avec qui ils devraient être fraternels. J'ai été ainsi longtemps. Je l'étais à seize ans tout en jugeant parfaitement mes semblables.

À seize ans, je suis d'une stupidité rare et entière avec parfois des lueurs d'intelligence qui fulgurent dans mon cerveau, comme si les connexions nécessaires à la perception d'autrui ne s'étaient pas encore faites et qu'elles en fussent encore à tendre les unes vers les autres en une tentative désespérée.

C'est ce conglomerat fœtal mal formé, mal fini que je suis encore que cette fille blonde dont le caractère est lui complètement cristallisé va prier de s'asseoir en face d'elle sur des *assaliers* qui parsèment le sol, parmi les pins d'Autriche.

Ce sont de vastes pierres plates que l'on dispose sous les arbres et que l'on parsème de sel pour que les brebis puissent venir les lécher.

C'est la première fois – ce séjour au Contadour sera pour moi jalonné de premières fois – que je me trouve seul, en pleine nature, en compagnie d'une femme.

Elle a envie de se raconter et elle me sort des photos d'elle du portefeuille qui gonfle la poche de son short.

— C'est le moment, dit-elle, où j'étais pleinement heureuse.

Son histoire je l'ai oubliée et je me souviens seulement qu'elle me l'a racontée. Elle est belge, ses parents ont divorcé, elle est étudiante en pharmacie. Je ne me souviens pas de ce qu'était sa vie et où en résidait le drame, mais elle était pauvre en péripéties. Il n'y avait pas de quoi en faire un roman.

Je pensais fortement que le temps avait encore le loisir de la garnir, sa vie, mais je ne pouvais le lui dire. Elle attendait quelque consolation. Elle parla pendant plus d'une heure. Embarrassé, je tenais entre mes mains ces images d'inconnus qu'elle m'avait confiées : un couple épanoui dans son entente et figé dans le bonheur avant que le divorce n'y mette fin ; un fiancé falot mais qui n'avait pas donné suite ; un frère chéri mort de la typhoïde.

Quand elle se dressa souriante et humble, je me dressai aussi, marmonnant quelques paroles d'encouragement en détournant la tête.

Attendait-elle autre chose ? Je ne l'ai jamais su. Moi, j'avais beau ne pas exister dans la vie de Louise, je me tenais cependant pour lié avec elle. En outre, Geneviève était trop grande pour moi. Je ne pourrais l'embrasser qu'à hauteur de la taille, ma bouche n'atteindrait pas la sienne. Je me voyais aussi ridicule que pour une danse. Nous nous quitterons ainsi, elle s'éloignant lentement et moi demeurant assis sur mon *assaloir*, vacant, désolé, plein de regret et cherchant dans ce paysage sans grâce quelque raison à ma désolation.

Nous quitterons ces lieux cette année-là Jef et moi dans la 201 Peugeot de Jean Vachier, dit « le magnifique », à cause de sa prestance et d'un turban de fantaisie dont il masque sa calvitie.

Nous redescendons vers Manosque, moi plein d'images, de sensations, de fulgurantes prémonitions qui m'angoissent comme si je lisais mon avenir.

Jef, lui, est mélancolique et morose. Il pleure sa Kate enlevée par son mari trois jours à peine après que son amoureux transi l'avait vu pour la première fois. Elle va retourner en Allemagne. Il ne la reverra de sa vie. Il coince entre ses jambes le portrait inachevé qu'il berce contre lui comme une femme véritable.

Pour le consoler, à l'arrière de la voiture des Vachier où nous sommes fraternellement jetés l'un contre l'autre, je lui chante les stances de Werther :

*Je ne sais si je veille
ou si je rêve encor !*

Il a complètement cessé de faire le clown. Sortant d'un songe nous regagnons notre Manosque et notre existence médiocre. Je ne sais pas comment Jef est en train de vivre ce retour, mais moi j'ai l'impression de revenir d'une terre où je ne suis jamais allé.

Pendant huit jours, nous allons vivre dans les transes à cause de cet article que Giono avait promis de nous donner là-haut. Lors de notre départ, il nous dit qu'il nous l'enverrait par la poste.

Le journal est fin prêt. Il s'appelle *Au-devant de la vie*, en vertu d'une

chanson ajiste :

*Amis l'univers nous envie,
Nos cœurs sont plus clairs que le jour,
Allons au-devant de la vie,
Allons au-devant de l'amour !*

Enfin un matin, Jef me brandit triomphalement sous le nez l'article de Giono, accompagné d'une photo et d'un billet :

« Avec naturellement la permission de faire de ce texte tout ce que vous voudrez. »

Aussitôt la machine est en marche. Le premier numéro paraît à la fin du mois de septembre. Il y en aura sept ou huit. Giono nous donnera trois extraits du *Poids du ciel*. Grâce au fichier de *La Muse* que Jef a subtilisé au Maurice, nous envoyons ce numéro avec un bulletin d'abonnement à quatre-vingts personnes.

Il y a un éditorial écrit par Jef mais qu'il ne signe pas ; un article de Gabriel Uhl, un ajiste illuminé à la dérive qui ne sait pas se borner en écrivant et qui s'est inventé une philosophie à son usage personnel ; une nouvelle de Lotte-Carvioux, une contadourienne fille d'un écrivain, Marcelle Vioux, qui jouit d'une certaine notoriété, et enfin au beau milieu de la première page la photo de Giono jeune, pipe recourbée au bec, et soulignée d'un texte où il est écrit entre autres : « Il faut tuer tous les soldats rouges et blancs. »

Le journal porte une dédicace : « À notre ami Joseph B. décédé l'an dernier. » C'est l'hommage de Jef au Jojo qui lui a légué son habit de croque-mort et son *kâlitre* afin qu'il puisse continuer ses farces.

Toute la quatrième page appartient aux annonceurs circonvenus par Jef et Paul Drac.

Et c'est ainsi que d'honnêtes commerçants vont cautionner un journal qui prône la désobéissance à la guerre mais heureusement pour leur tranquillité (car ils persisteront à le faire vivre pendant sept ou huit numéros) demeurera strictement confidentiel.

Le début de l'année voit de grands changements. En sus des bals et divertissements qui continuent de plus belle, l'imprimerie change de mains.

C'était fatal. Le Bré était ivre un peu plus constamment chaque jour et il encaissait en catimini de plus en plus de factures sur lesquelles comptait l'Athalie pour faire la paye. En conséquence, les époux Magne remettent à leur contremaître les clés de l'imprimerie.

Le 1^{er} janvier, l'ancienne patronne me passe à quinze francs par semaine. À raison de cinq francs par semaine, je peux m'acheter un complet à carreaux chez Peyrache et un pardessus bleu marine. Avec une chemise neuve et une cravate couleur feuille morte mais brillante que le Peyrache m'a offerte en prime, je marque un peu moins mal le dimanche. Je suis vulgaire mais décent.

Je vais chez Giono trois fois par semaine me faire prêter des livres. Je me souviens encore du premier qu'il me donna à lire, c'était *La Foire aux vanités* de Thackeray. Je serrais précieusement ce volume entre mes mains. Il avait été touché par l'auteur de *Batailles dans la montagne* et je le lus avec dévotion à cause de ça. Il me prêta *Guerre et Paix*, *L'Annonce faite à Marie*, *Le Pain dur*, *Le Père humilié*. Je ne comprenais rien du tout à Claudel mais cette écriture flamboyante m'atteignait en pleine poitrine. Je n'avais pas la foi mais grâce à Claudel j'admettais qu'on puisse l'avoir.

La lecture à présent incessante des grands auteurs me maintenait dans un état qui me permettait de supporter mieux les beuveries de ma mère et la peur de la guerre.

Grâce à Rachel et à l'Éden que nous fréquentions tous et qui était notre centre de ralliement, je pouvais voir Louissette parfois.

Et un jour je commis mon premier article dans *Au-devant de la vie*, sur le pacifisme. Mon nom était imprimé. Je signais Pierre Mag.

— Vous écrivez ? me dit Louissette.

Je rougis rien qu'à entendre ce mot. Je répondis « oui » à voix basse comme une contrition.

Jef et Maurice se lisaient et me lisaient ce qu'ils écrivaient. Moi non. Ils avaient en eux une confiance qui me manqua toujours. Encore

aujourd'hui elle me manque. Je ne relis jamais ce que j'ai écrit.

Parfois, chez Giono, était Lucien Jacques vautré sur le divan, le mégot éteint au coin de la lèvre. Ces deux hommes étaient de grands rêveurs solitaires qui voulaient toujours faire plaisir. Ils avaient de beaux regards pleins d'avenir à me communiquer.

Sachant que j'étais typographe, ils cherchèrent tout un hiver le moyen de faire imprimer *Les Cahiers du Contadour*, une publication périodique, par l'atelier où je travaillais.

— Ainsi, me dit Lucien Jacques, tu pourrais en surveiller l'impression.

Et Giono renchérit, disant qu'il pourrait aussi confier à l'imprimerie tous ses écrits pacifistes. Bientôt, se montant l'un l'autre, ils envisagèrent qu'on pourrait aussi acheter l'imprimerie et me mettre à sa tête. Heureusement, mon caractère et mon expérience me mettaient hors de portée d'espérer en ce rêve une seule minute. Et d'abord je n'étais qu'apprenti et ne me voyais pas avancer beaucoup dans le métier. J'étais lucide, contrairement à eux, mais le fait qu'ils fussent utopiques me mettait également en garde contre leurs idées. Le pacifisme tant agité au Contadour ne me paraissait pas de taille à éviter la guerre.

C'est cet hiver-là aussi que je vis Louise au cinéma, une veille de Noël. Je m'assis à côté d'elle, près de Rachel, sa sœur. Elle me dit qu'elle avait fait la crèche et qu'elle me mènerait la voir. J'étais aux anges. Elle ne m'en avait jamais tant dit. J'étais raide comme un piquet, prenant bien garde de ne pas la toucher.

On jouait *Mayerling* avec Danièle Darrieux, mais Louise ne risquait pas de faire attention à moi. Elle n'avait d'yeux que pour le beau Charles Boyer sur l'écran, costumé en colonel de hussard.

C'était ma grande époque de découragement amoureux. Comment atteindre à Charles Boyer ou même seulement à cet Henri dont je ne savais pas qu'elle l'avait déjà oublié ?

Maintenant, quand je rencontrais Louise, j'avais pris l'habitude de l'accompagner comme un chien pendant quelques centaines de mètres sans rien dire. Je crois bien que pendant toute cette période nous n'avons pas échangé plus de deux ou trois cents mots. Nous parlions de chats, de chiens. Je lui demandai des nouvelles de Dora, l'épagneul, quand celle-ci n'était pas avec elle. Jamais plus je ne lui parlai lecture. J'avais trop peur de la lasser.

Or un jour que je venais de la quitter sur la plaine, je vis s'avancer vers moi le Taupin, un autre Marcel qui était typographe chez Rico, notre concurrent. On se connaissait. On discutait souvent ensemble. C'était un bon garçon. Il avait l'air très ennuyé de ce qu'il allait me dire. Il hésitait. Enfin il se décida :

— Méfie-toi de celle-là ! me dit-il. Elle en a fait pleurer de beaux

uns !

Je ne répondis rien à ces paroles mais un abîme nouveau se creusa sur ma route. Il y avait donc autour de moi, parmi les gens de mon âge, des êtres capables de chagrin ? J'étais incrédule. Je les voyais tous, y compris le Zézé, y compris le cher Henri, y compris le Gilbert au visage mafflu dont Louisetle s'était récemment entichée. C'étaient tous des êtres confiants dans la vie, certains d'arriver à leurs fins, qui ne devaient pas manquer de consolations si Louisetle les avait lâchés.

Pleurer ? Moi ? Si j'avais été homme à pleurer, j'en aurais eu l'occasion dix fois avec ma mère. Je souffrirais sans doute avec Louisetle, et d'ailleurs n'avais-je pas toujours souffert ? Mais je ne serais capable de pleurer que si je la voyais souffrir elle.

Quant aux raisons d'avoir peur, ça c'était une autre affaire. La guerre s'avavançait en tapinois. Et les actualités nous la rapprochaient chaque jour un peu plus. Le 12 mars ce fut l'Anschluss. On vit Vienne en folie. On vit des uniformes allemands bien plus frais que lorsqu'ils avaient renversé les barrières de la Ruhr et, pour le cas où il y aurait eu des velléités de protestation, il y avait aussi quelques tanks tout neufs et quelques canons avec leurs capuchons.

C'est inutile. Tout Vienne avec des sourires de bonheur arbore de petits drapeaux à croix gammée qui s'agitent au vent.

Hitler, la casquette menaçante, vient se faire acclamer. La joie est inexprimable. Je suis très sensible aux actualités, d'autant que je les vois trois fois par semaine. La liesse du peuple viennois enfin délivré de la liberté me fait bien plus d'effet encore que le congrès de Nuremberg. L'idée que tout le monde est en train de feindre, y compris le peuple de Vienne, car il n'est plus possible de sauver sa peau autrement, m'effleure et s'affirme.

Je n'ai plus aucune confiance en les manifestations du pacifisme, lesquelles, paraît-il, se multiplient un peu partout. Je voyais bien, au contraire, qu'autour de moi elles ne rencontraient qu'indifférence et dérision. Tout le monde croit en la guerre et prend ses dispositions secrètes pour échapper autant que possible à ses effets dévastateurs, y compris les dérisoires sacs de sable qu'on nous montre devant l'entrée de Notre-Dame de Paris.

Si je veux survivre à la guerre, et cette idée ne me quittera plus, il va falloir se méfier autant des pacifistes que des belliqueux, des Auberges de la jeunesse que des syndicats d'instituteurs ou de postiers, de tous ceux qui raisonnent en résistance de masse et non selon le principe de l'aiguille dans la botte de foin ; de tous ceux, Giono compris, qui méditent de se faire tuer pour la paix comme tant d'autres se préparent à l'être par la guerre.

Je sais maintenant et de science certaine que ne sortira de la guerre intact que celui qui saura se glisser, intelligent et attentif, entre tous

les motifs d'y mourir qu'on va lui faire chatoyer devant les yeux.

« Marchez seul, que votre clarté vous suffise. » Giono, qui a écrit ça, est mon sauveur. Il nage en pleine utopie mais son écriture, elle, ne se trompe pas.

Bien sûr il ne faut pas faire de prosélytisme pour cette idée car si elle devient commune les autorités trouveront un moyen commun pour la neutraliser. Ce n'est que dans le cas où elle représentera une quantité négligeable d'individus qu'elle a quelque chance de réussite.

En 14 déjà elle a fait des adeptes. On les appelait les embusqués. Le Lazare Garcin, l'homme parfumé, a ainsi fait le sourd pendant quatre ans. Les gendarmes balançaient dans son sillage des pièces de vingt francs en or pour le faire se retourner. Il ne se retourna jamais. Voilà des caractères. C'est ça qu'il faut être : embusqué. Je me sens moi-même très capable de résister au bruit de l'or.

En 1938, la guerre de 1870 fait déjà rire. La prochaine effacera celle de 14. Les guerres ne laissent aucune trace. Les guerres cicatrisent à la surface de l'humanité comme des furoncles sur l'épiderme. Cent ans après il n'y paraît plus et ceux qui y sont morts deviennent encombrants à cause des monuments commémoratifs qu'on est obligé de leur consacrer. Les Grecs, sous le nom de trophées, amoncelaient des tas de pierres pour honorer leurs héros, les vents et les orages les délayaient.

Voilà ce que je me dis moi, dans ma petite tête de seize ans, en voyant aux actualités Hitler entrer dans Vienne, laquelle ne se tient pas de joie.

Je pense tout ça en margeant des enveloppes boursouflées, suivant des yeux à la dérobée notre nouvelle patronne qui déambule autour des casses. Elle se fait suivre à la trace grâce à un gousset fin suave qui la signale dès l'abord. C'était une resplendissante *cacole*, le rouge exagérément mis et qui avait un cul qui naviguait comme une caravelle, froissant l'air autour de lui. Et l'avant répondait à l'arrière avec une arrogance à peine moins marquée. Ses seins devaient peser un kilo pièce. Devant cette abondance, le silence s'établissait dans son sillage.

Dès l'abord, en tout bien tout honneur, elle entreprend de faire notre conquête. Elle s'appelle Marcelle, elle aussi, mais elle se fait appeler Cécelle. L'autre Marcelle, secrétaire et cheftaine, quoique fade et sans venin, est virée en douceur. Il n'y a pas de place à l'atelier pour deux Marcelle.

Il n'empêche que cette nouvelle patronne ravage notre libido. Si elle fait peu d'effet au second Marcel, en revanche elle déboussole complètement le premier. Il ne dit plus de facéties grossières. Il ne pète plus à la figure du second Marcel. Il est devenu rêveur et maussade. Il travaille d'arrache-pied deux fois plus vite que

d'ordinaire. Il change de chemise tous les jours et le second Marcel me chuchote tout bas qu'il s'est acheté des caleçons courts en couleur genre slip.

Un bel après-midi où l'on m'a envoyé plier des feuillards à la remise, j'entends un pas pressé derrière moi et la Cécelle s'engouffre à ma suite.

— Tu crois pas ! s'exclame-t-elle à brûle-pourpoint et avant même que nous soyons à l'intérieur, tu crois pas ! Le Marcel m'a envoyé la main au panier ! Et tu crois pas ! Hier il m'a mis tous ses sous devant ! Il me les a étalés sur la table ! Des billets de mille ! Au moins cent ! Tout ! Et il m'a dit : « On part ensemble tous les deux, où tu veux ! » Tu crois pas que non !

Qu'est-ce que je ne crois pas ? Je ne sais plus où pendre la lumière. Elle en était encore toute frémissante d'émoi. Avec ça elle avait la manie de vous serrer au plus près, de vous parler à dix centimètres du visage, à corps touchant. Je trébuchai en faisant un pas en arrière sur la terre battue de la remise. On était seuls tous les deux, moi avec mes seize ans et elle qui en avait trente. Je dis dans un souffle :

— Le Marcel ?

— Voui ! Le Marcel ! Le gros ! Pas l'autre !

Elle me regardait l'air interrogateur comme si j'allais lui fournir la marche à suivre dans ce cas précis. Pourquoi m'avait-elle choisi moi pour me charger de cet aveu ? Sans doute ne le savait-elle pas elle-même. Nous étions deux pauvres hères aux prises avec les pièges du destin et comme nous mesurerions, il nous serait mesuré.

— Je m'en vais vite ! dit-elle. Que si le Sausau savait ! Que Dieu garde !

Elle s'est faufilée par la porte entrouverte, elle a disparu. Je suis seul, ahuri, terrifié. Si le Sausau savait ! Et s'il savait aussi que sa femme m'avait choisi pour confident ! Adieu alors mes quinze francs par semaine. Et mon complet, chez Peyrache, qui n'est même pas commencé d'être payé !

Le Sausau, c'est son mari, le patron. Je serais horrifié si je pouvais m'imaginer serrant dans mes bras cette lionne outragée qui a tant fait l'amour avec ce Sausau, lequel m'a tant distribué de coups de pied au cul. Malgré que j'en aie, jamais je ne me masturberai en pensant à elle. C'était la femme du patron, sacrée, inviolable, sur un piédestal.

Je revins vers l'imprimerie avec encore entre les mains un feuillard que je finissais de plier. J'étais tout tremblant en retrouvant les héros du drame. Le Sausau était en train de découper du papier pour faire un collage sous une forme. C'était le palliatif par quoi l'on obviait à l'usure des caractères et au jeu qui déréglaient nos vieilles machines.

Le Marcel en question composait le programme du Fémina-Casino. J'allai le regarder sous le nez. J'en étais encore à cette période de la

vie où l'on croit que les passions sont inscrites sur les visages. Pour me donner une contenance, je sifflais la cantate de Bach écoutée au Contadour.

La Cécelle coiffait sa belle chevelure noire dans le cagibi désormais vide de l'ancienne Marcelle. Tout était comme s'il n'y paraissait pas.

Dehors, au bon soleil, se chauffait toute une tribu dont nous avons hérité en même temps que de la Cécelle. Ils étaient serrés les uns contre les autres comme un bastion assiégé. C'était toute une famille de Cannes dont la Cécelle était originaire.

Le père était le patriarche biblique dont on peigne la barbe. Sa femme servile était attentive à ses moindres désirs comme une vestale entretenant le feu. Il était le seul assis sur une chaise, la canne prétexte bien serrée entre ses jambes. Quand il se dressait par hasard pour aller pisser, cette canne il l'oubliait contre le dossier de la chaise et en dépit de cela il marchait bien droit jusqu'à l'urinoir sous le rempart. Autour de ce père allégorique s'assemblait toute une famille : la mère au front bombé et l'air comblé, et deux ou trois de leurs cinq enfants : la cadette au front bombé aussi et qui devait avoir douze ans, un fils, gaillard de dix-sept ans, au nez important, à la démarche prompte et qui paraissait toujours voué à la dépense physique du phalanstère ; un autre fils plus âgé, mou, à la démarche de danseur et qui était cuisinier quelque part du côté d'Aurillac, celui-ci n'était pas souvent là. Il y avait aussi une autre Cécelle, la sœur cadette de la nôtre, qui portait le même prénom parce que soudain les parents avaient manqué d'imagination. Je n'ai souvenir d'elle qu'enceinte à pleine ceinture. Elle était femme d'un coiffeur qui avec une voix de ténor en avait aussi toute l'imbécillité qu'à tort on suppose à cette profession.

À côté du Bré et de l'Athalie, cette famille faisait un peu désordre et il me fallut du temps pour m'y habituer.

C'est sur ces entrefaites qu'un beau jour arriva Lucien Jacques, grave, posé, la cape sur l'épaule, le béret en pointe un peu crasseux, le mégot pendant au coin de la lèvre. Lui aussi était assuré d'une canne et elle paraissait aussi prétexte que celle du patriarche.

Il vint me serrer la main avant celle du patron. Cela fit beaucoup d'effet. Personne ne le connaissait mais le personnage par son flegme et sa douceur en imposait. Plus encore que Giono, chez qui il y avait toujours un peu de théâtre, sa simplicité rassurait tout de suite. Ce qu'il avait à dire était tout simple aussi : il venait négocier l'impression des *Cahiers du Contadour* si cela était possible.

Ça l'était. Le patron venait de s'offrir une machine à composer qui s'appelait *la typographe*, c'était la linotype du pauvre. Sauf que le caractère n'était pas très lisible, on pouvait fort bien composer un livre sur cette machine.

— Naturellement pour le brocher, dit Lucien, nous le ferons faire à part. Nous n'avons besoin que d'un devis pour la composition et l'impression.

Ils s'enfermèrent dans le bureau, le Sausau et Lucien Jacques, et ils en ressortirent en se serrant la main.

— Ça aidera l'ami Magnan, dit Lucien de sa voix traînante, à parfaire son apprentissage.

Après le coup de tabac de la remise avec la Cécelle, ce nouvel événement me concernait au premier chef et eut des conséquences bénéfiques. Bien entendu on ne m'augmenta pas pour autant, mais en revanche je ne reçus plus jamais aucun coup de pied au cul.

Le Sausau, la Cécelle, les deux Marcel... Je pense à eux avec tendresse. Tant de vie mon Dieu... tant de vie ! Et ce métier lui-même qui va sombrer dans le passé : la casse, les points, les corps, les cadrats, les cadratins, les demi-cadrats, le parangonnage, la marge, le massicot, le raisin, le demi-raisin, le coquille, le quart-coquille ; tant de mots qui ne figureront plus sur aucun dictionnaire. Je me souviens... et de cette odeur de plomb méphitique qui régnait jusqu'à mi-hauteur dans la vaste salle et de nos rires et de notre joie.

Le premier Marcel, subjugué par la lionne qui cinglait à travers l'atelier en répandant son parfum, ce premier Marcel n'était plus facétieux. Il ne parlait presque plus. Il ne pétait plus à la figure du second Marcel et c'était toujours ça de gagné. Il ne parlait plus de Kaiserslautern. Et d'ailleurs ce mot était devenu menaçant. Ce n'était plus la bonasse caserne qui avait abrité des troufions allemands et puis français. Maintenant, elle faisait partie de la machine à préparer la guerre, organisée, pleine de ss et de chemises noires qui ne riaient jamais, qui ne faisaient pas de plaisanteries de caserne, qui étaient soudés par la foi ou par la peur et qui ne bronchaient plus ; qui ne quittaient la caserne que pour aller acclamer leur dieu, là-bas, à Nuremberg.

Sur ces entrefaites, c'est juin. Louise qui a réussi son brevet élémentaire va partir pour toujours, retourner à Nice, abandonner Manosque qu'elle n'oubliera jamais.

C'est la seule chose qu'elle m'ait dite sur un banc de la Plaine un matin. C'est sa sœur Rachel, bonne âme, qui nous ménagera cette entrevue où nous sommes censés nous dire adieu.

Je me souviens qu'il pleuvait, que les feuilles s'égouttaient encore. Rachel s'était éloignée pour nous laisser seuls. Sur les lèvres de Louise fleurissait ce sourire moqueur que tant de fois je lui ai vu.

Nous étions assis chacun à un bout du banc, muets, moi surtout. Qu'aurais-je pu lui dire ? J'avais seize ans. Parler d'avenir eût été indécent. Entre moi et elle il y avait le congrès de Nuremberg qui m'ôtait tout espoir. J'avais beau combiner de *m'embusquer*, je n'y

croyais pas. Il y faudrait une énergie, une absence de résignation que je ne saurais jamais rassembler. Nous étions nous tous, apprentis, ouvriers, employés, fils de paysans ou de cafetiers ou de patrons, soudain interdits de nous projeter au-devant de la vie. On nous avait soufflé notre avenir.

Notre avenir, c'était la guerre des tranchées qu'on nous avait tant rabâchée, pendant trois ans, cinq ans, dix ans ? Avec des moyens pour être tués dix fois supérieurs à ceux qui existaient lors de la dernière guerre, et la mort nous attendait au bout de l'une quelconque de ces échéances où nous péririons mieux encore et plus abondamment que nos pères en 14-18. C'était tout ce que nous pouvions promettre à une femme quand nous avions seize ans. Une pension de veuve de guerre.

Dire à Louissette que je l'aimais ? J'ai précisé je crois que le mot aimer, dans le sens d'avoir envie de vivre pour toujours avec quelqu'un, on ne l'avait jamais prononcé devant moi dans mon enfance.

Dire à quelqu'un que je l'aimais m'eût paru, étant donné la banalité de cet aveu au cinéma ou dans les chansons, du dernier ridicule, aussi ridicule que de danser. Et d'ailleurs, était-ce vrai que j'aimais Louissette ? N'était-ce pas plutôt de l'admiration pour sa beauté présente que j'aurais voulu préserver comme on abrite entre ses mains une flamme vacillante contre le vent qui veut la souffler ? N'était-ce pas ce que j'aurais voulu peindre d'elle pour lui conférer l'éternité ? Je ne voulais que la contempler. Et c'était cela que j'allais perdre.

Mais toutes ces raisons, y compris le congrès de Nuremberg, qui me poussaient à ne pas lui dire que je l'aimais étaient de souriants prétextes à côté de la véritable dont l'intuition commençait à poindre en moi.

Louissette était assise au bas bout du banc comme sur une seule fesse, prête à se sauver, à partir, craignant sans doute que quelqu'un ne la vît en train de parler avec moi qui irait le rapporter à sa tante. Elle ne me regardait pas. Elle regardait la pointe de ses chaussures. Elle n'avait pas avec elle sa chienne Dora. C'était avec peine sans doute que sa sœur Rachel, par pitié pour moi, l'avait persuadée de venir me dire adieu.

La conviction intime se forgeait en moi devant cette fuite imminente. Je sentais Louissette comme un oiseau captif entre les mains d'un homme. Et la raison véritable pour laquelle je n'avais pas parlé et ne parlerais pas, c'était que tout ce que j'aurais pu lui dire ce jour-là, avec la lucidité sur moi-même (et sur autrui) qui me sera toujours fidèle et ma seule arme contre la vie, c'était cette phrase qui était enfin la vérité :

— Je ne vous conviens pas, n'est-ce pas ?

Et comme je ne voulais pas la gêner en la forçant à me répondre, je

ne prononçai pas une parole.

Il ne me restait qu'à faire le geste de l'adieu. Je me dressai devant elle et lui tendis la main qu'elle serra mollement. Et aussitôt, comme un oiseau qu'on délivre, elle courut reprendre le bras de sa sœur.

Je la vis s'éloigner en hâte, pressant très fort sa sœur contre elle comme si elle venait d'échapper à un grand danger. Sous la pluie qui recommençait elles se mirent à courir. Le lointain les arracha à ma vue et je m'en retournai vers le bout de la Plaine, descendre ce grand escalier, pas plus usé aujourd'hui qu'il y a soixante ans, afin d'aller me mettre à l'abri à l'Éden, chez mon ami Maurice.

Mais j'étais aussi indomptable dans la détresse morale que dans la résistance physique qui m'avait permis de couvrir au pas gymnastique la distance d'Aix au pont de Mirabeau. Je pouvais continuer à siffler et à chanter avec la tristesse au cœur, comme si nous avions été deux en moi : l'un qui souffrait et l'autre qui se réjouissait inconsciemment de la vie.

Je tenais de mon père cette heureuse soumission à la nature. Il me racontait qu'il sifflotait à l'enterrement du père Nalin, son grand-père de la Dotane, et pourtant toute sa vie il nous le rendit vivant sans jamais employer le mot aimer, s'agissant de lui.

À peu près à cette époque, un jour où nous rentrions ensemble du cinéma où, lui et moi, nous avions vu quelque nouveau navet, dans cette montée des Manents où nous trébuchions sur les pierres, Giono ôta soudain sa pipe de la bouche pour m'interpeller :

— Tu m'avais pas dit, salaud, que tu écrivais !

C'était malheureusement vrai. À part ce vibrant hommage au pacifisme et complètement sans queue ni tête, paru dans le numéro 3 d'*Au-devant de la vie*, j'avais aussi tenté de raconter des histoires de jardins autour de Manosque et de leurs jardiniers philosophes. J'avais aussi une histoire autour d'une météorite tombée dans un étang qu'elle avait asséché, révélant trois cadavres assassinés que l'on cherchait depuis longtemps.

J'avais été alléché vers cette occupation par la vue, à l'imprimerie, d'une ramette vert pomme de papier filigrané des papeteries Lafuma à Voiron Isère dont la couleur me plaisait fort.

J'avais depuis longtemps envie de noircir ce papier vert, avec de l'écriture. C'était une ramette massicotée naguère en in-quarto coquille et dont on n'avait jamais l'utilisation. La feuille de garde pliée selon l'usage sur le paquet fermé de cinq cents feuilles attirait mon regard par son aspect de gazon frais.

Un jour où j'étais seul, j'ouvris la ramette, y prélevai une pincée de pages et la refermai à l'identique.

C'est là-dessus, d'une écriture serrée, sans marge et sans interligne, sans doute pour ne pas être tenté de corriger, que j'écrivis mes

premiers mots. Je n'avais lu à personne ce que j'avais commis mais j'avais eu la faiblesse d'en parler à Jef et à Maurice, peut-être à Jacques aussi, mais il ne m'en souvient pas. Je ne sus jamais qui m'avait trahi auprès de Giono.

La foudre tomba à mes pieds ce jour où dans la montée des Manents, en revenant du cinéma, il me révéla qu'il savait.

Chaque fois que Giono, dans son entourage immédiat ou lointain, découvrait quelqu'un qui écrivait, aussitôt il s'épanouissait comme un pêcher en fleur, illuminé, content de ne plus être seul sur la terre et pour tout dire émerveillé. Il avait ainsi un jour, du côté du Revest-des-Brousses, déniché un berger qui avait commis un roman. Il n'eut de cesse d'avoir fait le voyage en patache pour le rencontrer. Il avait commandé au berger de lui lire son œuvre. Ça commençait par : « Minuit place Pigalle. »

Cette mésaventure ne l'avait pas guéri de sa quête passionnelle et tout de suite il me dit :

— Allez allez ! Demain soir tu m'apportes ce que tu as fait et tu me le lis !

J'arrivai avec mes feuilles vertes la mort dans l'âme, car non seulement j'avais Giono devant moi mais encore tous ceux qu'il m'avait fait lire : Thackeray, Tolstoï, Ibsen, Claudel, Schweitzer, et depuis peu j'avais Gide aussi, par surcroît.

Et c'est là, quand j'eus fini, que nous avons échangé ces trois répliques que j'ai consignées dans *Pour saluer Giono* :

Lui : Eh bien tu vois, tu en fais encore quatre ou cinq comme ça et ça fait un volume.

Moi : C'est difficile d'écrire.

Lui : C'est incommensurablement plus difficile que tu ne l'imagines.

Ceux qui ont parlé de *Pour saluer Giono* dans certains articles ou interviews m'ont prêté si peu attention, m'ont considéré avec tant de bonhomie hautaine et indulgente qu'il leur a paru négligeable de me citer exactement. Ils ont remplacé le superbe adjectif par *bien plus* ou *beaucoup plus*, ce qui dénature complètement l'intention que Giono voulait souligner dans cette réponse.

Or c'est le mot *incommensurablement* qui me cabra comme un coup de pied au cul, ce fut lui que je me mis à ruminer au long de tous ces jours terribles où il n'y avait plus de place que pour l'attente de la guerre, que pour la peur, que pour le désespoir.

Pendant ce temps moi, ayant oublié jusqu'au congrès de Nuremberg, lequel cette année-là déroula ses fastes loin de mon attention, je tourne cet avertissement dans tous les sens :

— Incommensurablement... incommensurablement plus difficile... incommensurablement plus difficile que tu ne l'imagines...

Je remâchais ce mot qui contenait tant d'amertume, tant de renoncement. Je crois bien que je le remâchai pendant tout l'été 38.

Jusqu'au jour où je me dis : « Parbleu ! »

Cette année-là, impressionné sans doute par la visite de Lucien Jacques et la perspective de cette grosse commande qu'il est en train de négocier, mon patron me prête la bicyclette de livraison pour monter au Contadour. C'est une largesse calculée mais je l'apprécie.

Nous continuons à l'atelier à faire nos 48 heures bon poids, et en me précisant que je peux prolonger mon congé au Contadour tant que je voudrai, le Sausau souligne :

— Non payés bien entendu.

Nous aurons quand même gagné ça avec le Front populaire : avant nous n'avions pas de congés, payés ou pas, maintenant ils ne sont pas encore payés mais nous en avons.

Ce vélo, c'est un engin qui pèse 25 kilos, porte-bagages compris. Il a des pneus d'origine (1930). Je crèverai deux fois en route avant d'atteindre les Graves, la nouvelle acquisition des contadouriens où je vais dormir cette année-là dans le foin.

Le Contadour a changé de visage. Il y a du monde debout nez au vent sur tous les mamelons, des voitures qui circulent lentement, des tentes colorées qui se planquent à l'abri du vent, à l'orée des bois.

Ce sont des gens qui viennent pour quarante-huit heures et puis s'en vont, faire un petit tour en curieux, histoire de se fonder un jugement. Ils viennent là comme devant une ménagerie. Ils sont sceptiques et goguenards. Ils se gaussent. À la brune ils montent leurs tentes, mangent quelques conserves et repartent le lendemain. Parfois, à la fenêtre, ils viennent nous regarder palabrer et surtout essayer de comprendre à quoi nous ressemblons. Ma foi, nous ne ressemblons à rien. Quand Giono ou Lucien ou Jean Vachier les aperçoivent, ils sortent pisser sur le seuil et leur lancent un grand pet.

Je suis seul de mon espèce (c'est-à-dire manosquin), Jef n'a pas pu ou pas voulu venir. Il n'y a plus de Kate et il n'y a plus de Geneviève, il n'y a plus de Claire Olivier. Inès Fiorio elle-même n'est pas là. Une biographie de Giono assure que nous serons jusqu'à quatre-vingt-dix cette année-là dans la salle à la fresque. Or la cheminée ne l'aurait pas supporté. Elle fumait dès qu'on était plus de trente à s'agiter autour d'elle.

Mais les fidèles eux sont présents, bien groupés, attendant de Giono qu'il les guide et les rassure.

Or il n'y a rien de rassurant. Les contadouriens ont beau se rencontrer en affirmant qu'il n'y aura pas la guerre, moi je suis sûr qu'elle aura lieu. J'ai lu *Mein Kampf* entre-temps. Je sais qu'Hitler veut en découdre tant qu'il est encore jeune. Or il a cinquante ans. Le bruit

sinistre du pas de l'oie retentit d'un bout à l'autre de l'Europe. Il retentit comme une symphonie macabre sur les écrans de cinéma, de plus en plus crédible à mesure que la technique du son se perfectionne. On n'entend plus que lui dans nos consciences endolories.

Au Contadour on s'agite. Giono nous distribue gratuitement *Lettre aux paysans sur la pauvreté et sur la paix*, mais ni les paysans du Contadour ni ceux de Manosque ni ceux de nulle part n'ont envie qu'on leur épargne la guerre. Ils sont tous sûrs qu'il faut se débarrasser d'Hitler et si possible de Staline et qu'après ça ira mieux pour les survivants. Quoiqu'ils aimeraient mieux que quelqu'un le fasse à leur place. De toute façon ils ne liront pas cette lettre. Ils n'iront pas fraternellement avec les pacifistes se coucher sur les rails.

Cependant, curieusement, comme si le cataclysme n'était pas sur nos têtes, Giono et Lucien continuent paisiblement leur occupation bucolique qui consiste à se retirer le plus loin possible, sous un poirier en train de mourir entouré de ronces et là, allongés à même les chardons secs dont les isolent bien leurs *brailles* de velours, ils traduisent *Moby Dick* d'Herman Melville.

Aussitôt, le Contadour est devenu le cap Horn. Tandis que Lucien demeure lui-même à jamais, Giono a troqué le calot montagnard de *Batailles* contre un bonnet à pompons à triple bourrelet qu'on peut enfoncer sur les oreilles lorsque la vague hurle. Il enfille un chandail de loup de mer bleu marine à col roulé que lui a rapporté une admiratrice bretonne parce qu'il ne peut pas porter un suroît en toile cirée dont le froissement le gênerait quand il lit. Il s'est même, trois jours durant, laissé pousser une barbe de marin perdu dans les nuits noires et le court brûlot qu'il fume n'a plus rien à voir avec les élégantes Butz-Choquen qui ornent dans son bureau son râtelier à pipes.

La lecture de *Moby Dick* a occupé déjà deux sessions du Contadour. On en est à la troisième. Et pendant ce temps autour du phare dans la nuit qu'est devenu le Moulin, chaque vallon, chaque ponchon semblable à une vague énorme mais pétrifiée recèle sa baleine blanche et ce tonitruant maelström factice fait passer la guerre au second plan. L'imagination superbe sublime la réalité.

Ce pouvoir qu'avait Giono de s'amuser avec des riens me nourrissait comme un exemple. Qu'on puisse être à la fois en train d'écrire *Précisions*, d'envoyer des télégrammes comminatoires aux hommes d'État et parallèlement de se faire peur avec ce monstre poétique inventé par Melville me remplissait d'une jubilation intense. Ce devait être ça être au-dessus de la mêlée.

Le soir, quand Fluchère ne nous lit pas *Meurtre dans la cathédrale*, qu'il est en train de traduire, c'est Giono qui prend la relève. Il brandit

l'unijambiste illuminé qui arpente d'un trou à l'autre, pratiqués pour son pilon, le pont du *Péquod*.

Au demeurant ma pitié dans ce livre alla toujours au cachalot. Je n'en avais aucune pour Achab, songeant que s'il avait laissé sa jambe dans la bataille, il ne l'avait pas volé.

Mais, sans aucune marque extérieure de cataclysme, une prodigieuse collision se produit dans mon esprit entre le texte d'Eliot et celui de Melville. Surgissant des mots que dit Fluchère, que dit Giono, une image s'impose qui transporte la baleine blanche sur un autel démesuré au centre de la cathédrale de Cantorbéry comme sur un catafalque ; l'une encore ruisselante des eaux des îles Féroé et l'autre qui embaume encore l'odeur des pierres neuves qu'on vient à peine de tailler pour en faire des ogives. La cathédrale se marie à la poussière de l'embrun, le cachalot empeste la colère de Dieu.

Les femmes du Contadour avec leur foulard sur la tête parce qu'il y a du courant d'air, elles ont soudain des têtes du XII^e siècle. La puissance des mots me pénètre et m'avertit qu'ici il faut faire silence.

C'est en ce deuxième Contadour que je me referme comme une huître et que je cesse d'être tonitruant, naïf, encombrant. On m'appelle Papillon ici parce que je dis toujours « Minute papillon ». Je ne le dirai plus.

Ce soir, Lucien et Giono sont revenus de dessous leur poirier à traduire, avec des sourires larges comme ça. Ni la situation internationale, ni la tempête de mistral qui s'est levée sur le Ventoux ne nous empêchent de goûter la soupe aux choux, riche de quelques saucisses auvergnates.

— Ce soir, mes petits lapins, vous allez pouvoir faire éclater votre boyau de la rigolade !

Quand nous avons au ventre la soupe aux choux et les saucisses, tout le monde s'installe du mieux qu'il peut autour des tréteaux.

La gravité n'est pas notre fort à nous autres, gens du Contadour qui n'avons aucun droit sur cette terre paysanne sinon celui de la transformer à notre gré en un océan furieux. Nous sommes ici vingt-cinq ou trente qui ne comprenons rien à la marche du monde mais que le vent désordonné qui souffle sur le Ventoux rend joyeux. Il nous suffit pour perdre de vue la réalité qui nous encercle, de bien nous enfoncer dans cet univers encore plus véhément que le concert des nations, sans queue ni tête, qu'est l'Atlantique sud aux confins des mers glacées.

C'est là qu'au pied de leur poirier, cet après-midi, Lucien et Giono sont allés dénicher cette invraisemblable rencontre (invraisemblable pour ceux qui sont pointilleux sur le chapitre de la vérité) entre un *Péquod* que rien ne pressait et un *Bouton-de-Rose*, impatient au contraire de rentrer à Nantucket. Le très grave et très pénétré

capitaine Achab qui ne s'est approché du *Bouton-de-Rose* que pour s'enquérir si, par hasard, on n'aurait pas rencontré une baleine blanche ; ce capitaine Achab va se trouver sous le vent d'une odeur pestilentielle qui va le faire vaciller, tout obsédé qu'il est par sa quête démentielle.

C'est que le *Bouton-de-Rose* traîne après soi en remorque un cachalot de trente tonnes en train de se décomposer, et s'il s'en encombre ainsi au point de retarder sa marche c'est que l'équipage espère trouver dans le crâne du denticète assez d'ambre gris pour se payer la bamboula du siècle.

« Il plongeait la main à l'intérieur de la charogne et en sortit deux poignées de quelque chose qui ressemblait à du savon de Windsor bien à point, ou à du bon vieux fromage bien marbré ; mais qui était très onctueux et parfumé. Cela pouvait se rayer du pouce et c'était d'une couleur tirant entre le jaune et le gris. Et cette chose, mes amis, c'était l'ambre gris qui vaut une guinée d'or l'once chez n'importe quel droguiste. »

Moi, je suis toujours coincé sur le banc entre ces opulents derrières de femmes qui me réchauffent tandis que la parole de Giono passe hors de ses lèvres minces et qu'il n'arrête pas de rigoler en lisant.

Soudain, j'ai la sensation qu'est en train de se lever en moi quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose qui m'épouvante. Le cachalot qui ruisselle sous les ogives de Cantorbéry, je le vois maintenant hérissé de harpons comme un taureau dans l'arène l'est de banderilles et il navigue sur un fleuve. Et il y a, paisible au milieu de ses vieilleries qui moisissent, un antiquaire qui médite pour savoir comment il pourrait offrir à sa maîtresse une ferme Louis XIII, à l'insu de son épouse. Et cet antiquaire s'appelle Roderlans.

L'autre jour, pendant que je lui lisais mes nouvelles jardinières, Giono a soudain levé sa pipe de la bouche pour s'exclamer :

— Oh mais dis ! C'est un beau nom ça : Roderlans !

Il y avait, perdu dans ma prose, un jardinier qui portait ce nom-là. Et maintenant il est antiquaire et maintenant il se promène dans la cathédrale de Cantorbéry soudain rapetissée en chapelle de couvent désaffectée. Mon personnage est humble, tranquille. Il ne subit pas encore l'obstination têtue de la passion qui le soulève. Et moi je ne le sais pas non plus. Et je ne sais pas comment on exprime la passion par l'écriture. Écriture ? Pourquoi écriture ? Ces pensées qui m'assaillent me laissent pantelant. Elles se pressent, elles affluent. Elles veulent – Dieu sait pourquoi ! Dieu sait comment ! – que je les utilise que j'en fasse quelque chose.

Les rires qui fusent autour de moi pendant le dialogue entre le second du *Péquod* et celui du *Bouton-de-Rose* ne m'atteignent même pas. Je ne ris pas. Je dois être le seul à ne pas rire. Je suis comme un

homme qui a trop mangé et qui va vomir.

Une avalanche d'images, d'idées, de fragments d'histoire à emboîter les uns dans les autres m'envahit. J'entends parler des gens qui s'interpellent, qui se racontent. Le vent qui charrie dehors des lambeaux d'été finissant qu'il disperse, fait pour moi le bruit d'un fleuve en crue.

Je m'assure de droite à gauche que nul ne s'aperçoit de mon trouble, comme si j'avais fait dans ma culotte et que ça commence à sentir. Sensation horrible. Ce doit être ça mourir. Ne plus être maître de la logique du monde. Mais non ! Je ne ressens aucune douleur, je ne souffre pas. Je suis simplement épouvanté car au fur et à mesure que les minutes passent c'est tout un carnaval qui défile dans ma tête, qui y dégringole, qui s'enfonce de nouveau vers le néant d'où je me sens impuissant à le retenir.

J'ai le temps de distinguer le visage barbu de mon ami Jean David le chapelier qui part toutes les semaines sur les foires dans sa carriole bâchée, aux rênes de son cheval Casimir. Qu'est-ce qu'il vient foutre celui-là au milieu ? Et au milieu de quoi d'ailleurs ?

Alors tout ce qui était en train de s'écrouler dans le néant du souvenir effacé resurgit dans un autre désordre, remonte – mais d'où ? –, me visite, m'imprègne, mais plus lentement. Je parviens à saisir une phrase qui se déroule sur un étrange rythme. Un rythme que j'ai déjà saisi sur des mots qui ne sont pas les miens, autrefois. Autrefois ? Naguère ? Sauf les mots, ce n'est pas de mon cru, c'est la même musique quoique pas tout à fait... dans ce que j'entends moi et qui m'est dicté, il y a un pronom relatif de trop.

Je suis bousculé par les derrières des deux femmes qui se dressent. Tout le Contadour se met debout.

— À la couche ! a dit Lucien en rallumant une dernière fois son mégot au ras de la moustache.

Le Contadour a des heures fixes pour le coucher. Il faut regagner les tentes, les dortoirs et pour certains, comme moi, courir dans le vent le kilomètre qui nous sépare des Graves où nous dormons dans le foin.

Je me couche, j'étends ma couverture sur moi et les yeux grands ouverts j'écoute le vent qui soulève les tuiles. Et je me remémore ce passage de la rencontre avec le *Bouton-de-Rose* et ce passage que j'ai retenu par cœur :

« Et cette chose mes amis, c'était l'ambre gris qui vaut une guinée d'or l'once chez n'importe quel droguiste. »

Ils en tirèrent environ six poignées mais qui m'empêcherait, moi, d'en tirer de quoi offrir une maison Louis XIII à ma maîtresse ?

Je quittai le Contadour le surlendemain tout seul sans dire au revoir à qui que ce soit, j'avais peur que mon secret se lise sur mon visage. Le vélo inconfortable et mon petit sac à dos sans armature me menaient

la vie dure dans la descente pierreuse, mais je n'en avais pas conscience. J'étais tout entier occupé à résoudre cette énigme : quel rapport pouvait-il bien y avoir entre l'ambre gris du *Bouton-de-Rose* et cet antiquaire provençal qui ressemblait de plus en plus à mon voisin de la rue d'Aubette, le Bébé Fabre. Et surtout, surtout, qu'est-ce que je prétendais en faire ? La suite et le milieu et les morceaux de cette histoire, il me semblait qu'ils m'étaient soigneusement cachés, comme des gages dans des troncs d'arbre, comme des devinettes dans les dessins humoristiques. La cathédrale de Cantorbéry avait disparu de mes matériaux hétérogènes et de plus en plus la chapelle campagnarde transformée en capharnaüm par l'antiquaire Bébé Fabre s'emparait de mon esprit. Et soudain, entre Banon et le Revest-des-Brousses, fit irruption dans cette chapelle une sèche personne de noir vêtue et longue et maigre. Je me dis : « la sèche Servane ». Je n'avais jamais entendu ce prénom-là. À côté d'elle, *vêtue de lin blanc et de pureté candide*, ce fut ainsi que je me la précisai aussitôt, apparut une fille conventionnelle à souhait, blonde, avec les yeux bleus, sans aucun rapport avec aucune fille ou femme rencontrée auparavant dans ma vie. Mais je sus tout de suite que si elle apparaissait si banale, c'est que j'allais la doter d'une énergie impitoyable, pour le bien faite comme pour le mal et qui peut-être alors ressemblerait à Louisetta mais par l'âme.

Je me redressai d'un pied sur mon vélo antédiluvien. Il me semblait que je naissais. Mais mon imagination inexorable ne me laissait aucun répit, ne s'arrêtait pas de créer. « Tu réfléchiras après », me disais-je.

Dans la chapelle, blanche, poussiéreuse, où des toiles d'araignée, tant bien que mal, s'étaient accrochées aux murailles grumeleuses (ce fut le premier mot qui me vint à l'esprit, alors que je savais qu'il était impropre mais je n'avais pas le temps de m'arrêter aux mots), j'entendis de la musique, j'aperçus un piano à queue, celui que j'avais vu à l'Éden. À côté, en face ou au-dessus de cette chapelle, une pièce à la fenêtre grande ouverte donnait sur un jardin. Et ah ! Et un arrosoir ! Un arrosoir qui autrefois appartenait à madame Cassarin, voisine de ma grand-mère qui arrosait ses fleurs quand celle-ci était absente. Il était émaillé, couleur bleu ciel de nuit et parsemé d'étoiles d'or. C'était un arrosoir de fantaisie, un arrosoir pour cantatrice. Pourquoi pour cantatrice ? Qu'est-ce que j'allais inventer là ?

Je freinai avec le pied (les freins n'avaient plus de patins depuis longtemps). Je m'arrêtai pour boire au bord d'une source au ras du sol où il fallait me mettre à plat ventre pour aspirer l'eau. J'étais de plus en plus inquiet. Je me disais : « Ça va te passer. »

Je pensais que m'arrêter pour boire allait dissiper mon délire et cela réussit. Lorsque je me relevai, je retrouvai mon vieux vélo, le vallon sans grâce qui de Banon conduit à l'embranchement du Revest-des-

Brousses. Il n'y avait plus nulle part trace de ces étranges fantômes d'êtres, de lieux et d'atmosphère qui me hantaient depuis hier au soir. C'est-à-dire que leur grouillement effréné pour sortir du néant ne m'inquiétait plus. Je les avais maintenant bien rangés dans ma tête, attendant sagement d'exister à nouveau. Car je savais que ça reviendrait mais je savais aussi que j'allais m'habituer rapidement à ces nouvelles présences en bordure de ma vie et y menant tranquillement la leur.

Ce jour-là, en traversant les villages, je voyais des groupes assemblés autour des postes de radio des bistrots. Ils avaient laissé leur vélo contre un arbre, un attelage d'âne à peine attaché au pilier d'une clôture, des voitures qui perdaient leur huile sur les minuscules places publiques. Deux chiens de chasse entravés aboyaient lamentablement d'une voix bien gorgée. Bref, le centre de gravité de toutes ces placettes où coulaient les fontaines n'avait plus qu'une seule âme : c'était cette ridicule boîte en bois ciré, quelquefois agrémentée d'une lyre découpée, qui éructait des paroles nasillardes et vers qui tous les visages étaient tendus.

La voix était calme, posée, rassurante en somme, elle disait :

« Si je m'étais trouvé en présence de je ne sais quel ultimatum, peut-être qu'alors je ne serais pas resté une minute de plus à Munich. La vérité c'est que les accords de Munich étaient un apport de raison. »

J'entendis et je vis tout cela en traversant Banon, Ongles, Saint-Étienne-les-Orgues et Forcalquier. C'était le 30 septembre 1938. Le monde qui avait serré les fesses se retrouvait soulagé et les petites foules des bistrots se séparaient déjà en faisant des projets d'avenir immédiat. Ils se donnaient des rendez-vous, ils allaient pisser au pied du plus proche platane, quelques-uns se hâtaient, retardés au travail pour avoir écouté les nouvelles. Munich était derrière soi, on pouvait penser à autre chose.

À Manosque je m'arrête au *Café Molinas* pour boire un demi. C'est le Cyprien, fils d'Augusta, qui me sert. Là aussi le poste est ouvert et il tonitruait la liesse de la foule qui acclame Daladier de retour de Munich. La légende veut que saluant cette foule, debout dans sa voiture, Daladier ait murmuré à mi-voix :

— Les cons !

Il a peut-être dans sa poche le télégramme que Giono vient de lui adresser :

« Nous voulons que la France prenne immédiatement l'initiative d'un désarmement universel. »

Comme je vois trois fois par semaine les actualités, je peux volontairement ignorer les sons des deux dernières visions et fixer mon attention uniquement sur les mimiques et l'expression des visages, ce qui me permet soixante-cinq ans plus tard d'admirer en

moi cette photo de famille à Munich le 30 septembre 1938.

Ce jour-là, Hitler s'efforce avec un petit sourire contrit de ne pas se manger la moustache. Il s'est fait couillonner. Ce qu'il voulait, ce n'était pas tellement d'obtenir les Sudètes, avec l'énorme avantage de récupérer intactes les seules fortifications qu'on lui ait opposées en Europe. Non. Ce qu'il voulait c'était la guerre immédiate. Ce n'était pas son intérêt mais c'était sa conviction. De moyen qu'elle était jusque-là, la guerre lui était devenue le but à atteindre.

Sur cette photo, il a le regard vide comme celui des fauves. Ses yeux sont sans expression. Son visage immobile comme celui d'un automate ne s'anime que pour le discours. Même si l'on donnait le globe terrestre en pâture à ce forcené il trouverait encore moyen de faire la guerre. Il ferait s'exterminer ses propres troupes comme Sardanapale le fit de son sérail. C'est la même espèce de furie tranquille.

Mussolini est mi-figue mi-raisin. Il surveille son gendre à la dérobée et on voit au coup d'œil qu'il lui jette qu'il ne serait pas étonné qu'il lui fit *un petit dans le dos*. Ce comte du pape ne lui dit rien qui vaille. Ribbentrop rit du bon tour que son maître vient de jouer aux démocraties et sans tirer un coup de canon, rien qu'avec quelques coups de colère parfaitement simulés.

Daladier est le seul homme véritable de ce quintette de guignols. C'est un homme triste. Il a perdu sa femme voici quelques années mais il en a conservé la tristesse sur le visage même ici, en homme d'État, même ici où il tient entre ses mains le destin de la France, il n'oublie certainement pas son drame personnel.

Il n'y a que Chamberlain pour être radieux. Demain, il sera les pieds dans les pantoufles devant le feu d'octobre, en compagnie de son épouse fidèle et de son énorme chat, entouré de ce que dix générations de Chamberlain ont entassé autour de lui, dans sa corbeille de naissance. *Home sweet home*. Et en plus, l'Angleterre est toujours une île. Bateau !

Un matin de ce temps-là, dans la boîte aux lettres, je trouve un journal adressé à mon père. Je fais sauter la bande. Je l'ouvre. C'est *La Patrie humaine*, qu'un expéditeur anonyme nous envoie toutes les semaines gratuitement. Ce journal porte en épigraphe cette phrase d'Anatole France : « Au-dessus de la patrie il y a l'humanité. »

Sur toute la largeur de la première page, ce jour-là, s'étale ce titre :

« Recherche de la pureté »
par Jean Giono.

Immobile dans la rue devant la porte, je lis ce texte de bout en bout sans bouger de place. L'horloge sonne une demie puis midi. Je suis

toujours là, n'ayant pas fini de lire, pénétré par la beauté littéraire de ce cri de douleur. J'ai peur. J'ai peur pour Giono. Je me dis que la haine qui va sourdre autour de lui à la lecture de ce pamphlet, par ceux à qui il est jeté en pâture va être meurtrière et tuer son œuvre dans l'œuf. Elle va l'empêcher d'écrire. Or c'est cela qui compte pour moi ; ce que l'écrivain est capable de tirer du néant et non pas, comme ce pamphlet, ce qu'il peut tirer de la réalité.

Depuis que je l'ai entendu lire *Batailles dans la montagne*, je n'ai plus pour ses écrits pacifistes la ferveur qui m'habitait quand je ne connaissais qu'eux. Je sais qu'il n'est pas fait pour les combats sociaux et qu'au surplus, ceux-ci ne peuvent pas l'intéresser. « Le pacifique est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal à vivre. Il est seul mais il est contre. »

C'est magnifique et c'est inutile. Ceux qui le suivent seront toujours les mêmes, toujours une poignée. La résistance morale à la guerre est élitiste. Il faut avoir médité très longtemps sur elle pour savoir enfin qu'elle n'a jamais été une solution.

Giono a autre chose à faire que de se battre contre des moulins à vent. C'est ce que je me dis moi, avec mes seize ans de sceptique. Mes seize ans qui cherchent une issue à cette impasse : se conserver vivant au prix de n'importe quelle bassesse pour être en mesure de savoir ce qui se passera *après* la guerre.

En vérité je traverse toute cette période de Munich sans toucher terre. L'aventure du Contadour et ma rencontre avec le *Bouton-de-Rose* et son cachalot plein d'ambre gris ont effacé la réalité et je ne vis plus qu'à l'intérieur de mon histoire.

En octobre, je fauche à l'imprimerie (je ne me souviens plus comment je m'y suis pris) la totalité de la ramette de papier vert que je lorgnais depuis longtemps. Je ne savais qu'en faire. Aujourd'hui je le sais. J'ai dans mon chambron une fragile table bancal que je peux transporter. Je la monte au grenier. Je l'installe devant la grande baie sans fenêtre qui donne sur les génoises de la maison d'en face et leurs nids de martinets maintenant désertés.

Ma chère sœur, ma pauvre sœur, me regarde faire intriguée. Elle m'aime tant qu'elle m'agace. Elle est toujours en train de guetter chez moi des choses extraordinaires : une évolution miraculeuse, l'éclosion d'un autre homme à côté de l'ancien. Ça aussi ça m'agace. Je lui interdis violemment de regarder ce que je fais, de m'en parler, de venir me tourner autour.

Enfin je suis seul. La chaise où je suis assis est un peu dépaillée comme la table boite d'un pied. J'essaye avec un journal en tapon d'obvier à cette claudication mais le sol fait de planches mal rabotées est bancal lui aussi. J'y renonce. Chaque mot que je coucherai sur le papier sera scandé d'un hoquet de la table pas d'aplomb. Et comme

patouillard je reste, la première chose que ma plume tire de l'encrier c'est un pâté au tiers de la page. Je la passe dessous. J'en mets une bien neuve devant moi et je la plie horizontalement en deux et puis encore en deux verticalement. Je la déplie, je la lisse et j'obtiens une surface où la pliure est encore bien visible et où l'on peut mettre les mots bien au centre.

Cette fois, avec le soin d'un bon élève, j'essaye de calligraphier le titre que j'ai trouvé cette nuit durant une insomnie :

Périple d'un cachalot

Le mot *périple*, je le tiens du temps où j'étais en sixième et où l'on étudiait *L'Orient et la Grèce*. Il était question là-dedans de la première circumnavigation connue de l'histoire et ça s'appelait le périple de Nechao. Sous le titre, entre parenthèses, bien au milieu de la page, j'écris *roman*.

Il y a trois jours que je malaxe dans ma tête la première page. Je me suis juré de ne la rédiger que lorsque je l'aurais tout entière composée.

Je commence dans le vide, sans carnet (je ne sais pas ce que c'est qu'un brouillon), sans marge, au bord supérieur de la feuille, à lignes serrées, interdisant la correction.

Le papier glisse sur la toile cirée de la table, la plume gratte. Il fait beau. Un étrange parallélogramme de ciel bleu creusé entre les toitures inégales des maisons m'invite au grand départ imaginaire mais la tâche est ardue. Je crois que j'ai tout combiné dans ma tête avant de commencer mais c'est faux. Au fur et à mesure que les phrases veulent sortir de la plume, de grandes objections capricieuses prennent jour à côté ou au beau milieu et m'obligent à bifurquer. Mon Roderlans incertain ne sait plus de quel côté diriger ses pas et soudain le trou se creuse sous ma mémoire. Ce que j'ai inventé cette nuit, ce n'est pas que je ne m'en souviennne plus, c'est que ça se présente d'une tout autre façon, à l'envers, détourné. C'est comme si j'essayais de mettre la main sur un reflet de soleil qu'un élève facétieux projetterait sur ma page à l'aide d'un miroir. Le mot « incommensurablement » commence à flamboyer devant moi. J'avais cet adverbe insultant de Giono si long qu'il m'emplissait toute la tête. J'avais *Moby Dick* et son *Bouton-de-Rose*. J'étais mûr, comme accroché au bastingage d'un navire qui coule, pour le plus beau naufrage qui fût : celui de ma présomption. Mais en revanche, jamais à l'école, ni en apprentissage, une telle obstination dans le désir de savoir ne m'avait habité. Et finalement devant cette irrévocable décision d'écrire, le destin baissa pavillon, comme résigné, comme disant : « Soit, tu l'auras voulu ! » Alors, je pris mon souffle et j'écrivis :

« Un soir de juillet 1838, quittant sa boutique sur la pointe des pieds

pour ne pas attirer l'attention de sa femme Servane, Telmon Roderlans, antiquaire de province, sortit du jardin par le portail bleu pour s'engager dans le chemin qui contournait une partie de la ville. »

Déjà pour lire cette phrase d'un seul tenant, il fallait avoir une solide respiration. Je bénis le père Peysson d'avoir hérité de ce prénom baroque, personne autour de moi ni dans tout ce que j'ai lu ne s'appelle Telmon. Je suis encouragé par lui à m'enhardir. En haut de cette première page à droite j'écris 1, mais je ne peux pas résister à la tentation, je pose la feuille à l'envers sur la page de titre et sur le second feuillet j'écris 2 puis, pris de vertige, je continue à tourner les pages. J'écris trois puis quatre, je ne m'arrête satisfait qu'à cinquante.

J'ai écrit la moitié d'un feuillet un beau dimanche matin d'automne. Le lundi, j'ai acheté un dossier cartonné pour y mettre à l'abri mon chef-d'œuvre. Avant la fin de l'année j'aurai écrit vingt pages. Je les contemple sans cesse en cachette. Je les soustrais à la curiosité de ma sœur, sous l'escalier dans le poulailler. Le roi n'est pas mon cousin. Ma mère peut continuer à se soûler. La guerre peut continuer à nous menacer. Moi je suis démesurément heureux. J'écris *Périple*.

Ni la réoccupation de la Rhénanie, ni l'Anschluss, ni le démantèlement de la Tchécoslovaquie n'auraient pu empêcher Manosque d'entrer dans une nouvelle année en dansant.

Et les complets neufs au bal de *La Provençale* ne furent pas moins nombreux ni les jeunes filles moins en fleurs. On dansa en 1939 comme les années précédentes, peut-être même un peu plus frénétiquement.

Mais moi-même, est-ce que je tiens compte de ce qui se prépare ? Alors que jusque-là j'étais si sensible aux variations du climat politique et que je suivais avidement dans *Le Canard enchaîné* et dans *Le Merle blanc*, un nouveau journal satirique, la mauvaise évolution du monde, voilà qu'un grand calme s'est emparé de moi depuis que j'écris un livre. Je n'ai qu'une crainte, c'est que la guerre ne me fauche comme Alain-Fournier, dès le début, sans que j'aie le temps d'achever mon ouvrage.

Sur la troisième page, au verso, j'ai écrit le mot de Giono : *incommensurablement*. Pour me donner du cœur à l'ouvrage, je l'écrirai à l'envers d'un feuillet à peu près une fois toutes les dix pages. Un jour, j'y ajoute ce que mon ami le second Marcel répète si souvent : *qui ne sut se borner ne sut jamais écrire*.

J'écris surtout le dimanche matin. Le matin ma mère n'est pas ivre et je goûte le silence actif de ses occupations, le caquètement des poules qu'elle nourrit, la présence de la maison. Il me semble que le malheur ne l'a jamais habitée.

Au début de l'année, heureuse surprise, le Sausau me passe à vingt francs par semaine. Après mûre réflexion, ce doit être quand même le résultat de la visite de Lucien Jacques.

Parfois, remontant en courant la rue du 14-Juillet, je m'assure d'un coup d'œil furtif, car il n'est pas question de s'arrêter pour contempler, que mes Cyclades capricieuses sont toujours là, au-dessus de Toutes-Aures, rouges, changeantes, fantasques dans leurs évolutions comme des îles encore instables sur la terre encore liquide, et cette vision a raison de toutes mes tristesses.

Cependant, le destin me réserve encore une avanie à laquelle je ne

m'attends pas. Pour moi, Louissette a quitté Manosque pour toujours. Or, un matin, *sous la Plaine*, un endroit du boulevard où je ne passe jamais, voici qu'elle surgit hors d'un corridor. Sans doute est-elle venue voir son amie Paulette qui habite cette maison. Elle se dirige vers moi, nous allons nous croiser.

Tout joyeux je m'apprête à foncer vers elle pour lui dire bonjour. Mais alors elle me voit. Alors qu'elle venait vers moi elle fait vivement volte-face, elle court même pour se réfugier dans ce corridor protecteur où elle va attendre que je sois passé pour ressortir. Non, décidément, je ne lui conviens pas. Il me semble qu'à ma vue elle a poussé une exclamation mais, dans mon désarroi, je peux l'avoir inventé. Je vois encore son manteau ample et souple disparaître derrière la porte.

Il faudra qu'on s'habitue à comprendre que mon malheur ne fut jamais tout à fait entier. Quand j'essayai cette avanie de la part de Louissette, j'avais déjà écrit quarante pages de *Périple d'un cachalot* et je rêvais tout en l'écrivant. Je me disais qu'un jour si ce livre est imprimé et qu'elle le voie, Louissette éblouie me fera signe de loin, me rappellera que je l'ai connue. C'est cet orient-là qui me guide, qui m'encourage, qui me force à poursuivre.

Encore n'est-ce pas tout à fait exact car étant donné la ruée des personnages depuis mon cerveau jusqu'au papier, la multiplicité des situations et des péripéties dont je suis envahi et qui forcent le passage et qui réclament impérativement que je les fasse vivre, je crois bien que j'aurais continué même sans aucune espérance.

C'est durant cet hiver-là que je fais connaissance de Thyde Monnier. Je me souviens. J'arrivais chez Giono un soir vers six heures. La lampe à guide Michelin était allumée. Dans le cabinet de Giono il y avait, outre son fauteuil paillé vieux de plus d'un siècle, deux autres sièges, en cuir ceux-là et très profonds et qu'il avait dû payer fort cher.

Dans l'un de ces fauteuils, perdue, noyée, se tenait une petite femme au visage couturé de fines rides. Je ne sais pas pourquoi madame Giono m'avait laissé monter alors qu'il y avait de la visite. D'ordinaire, sauf si c'était Lucien, elle me renvoyait doucement lorsque Giono était occupé avec quelqu'un d'autre.

Je compris plus tard que madame Giono considérait Thyde comme Lucien, c'est-à-dire un familier.

Elle l'est en effet. Ils se connaissent depuis quinze ans, quand Giono publiait ses premiers textes dans une revue marseillaise qui s'appelait *La Criée* et qui avait pour fondateur un pharmacien, Léon Franc, ami de la famille de Thyde. Ce pharmacien, que je connaîtrai, rompra avec Giono quand celui-ci se fera installer le téléphone, ce que Franc considérait comme un sacrifice au modernisme incompatible avec

l'esprit du poète.

Pour la composition du livre j'ai indiqué dans *Pour saluer Giono* que j'avais connu Thyde en été. En vérité, je condensais car il s'agissait de ne parler de moi qu'incidemment, le sujet c'était Giono.

En fait c'est en hiver que ça s'est passé, dans la pénombre de la carte Michelin. J'ai comme d'ordinaire un paquet de livres sous le bras. Giono dit :

— Ah, voilà Pierre qui vient rapporter des livres. C'est Pierre Magnan, dit-il à Thyde.

— Il veut écrire ? dit Thyde tout de suite.

— Non, répond Giono, il veut simplement se cultiver.

Je n'ai jamais su à quel mobile obéissait Giono en ménageant mon secret, car aussi longtemps que je le rencontrerai je ne lui poserai jamais aucune question. Voulait-il ne pas me trahir ? Considérait-il que ce secret ne lui appartenait pas ? Ou bien ce que je lui avais lu lui semblait d'une telle indigence que ça devait surtout rester sans lendemain et qu'il ne fallait pas, d'une manière quelconque, m'encourager.

Thyde me tendit la main. Comme tout le reste de sa personne elle était petite mais elle était ferme. Elle avait le regard brillant au centre de toutes ses rides. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi ridé. C'en était presque irréel et l'âge que je lui donnais, et qui était le sien, n'expliquait en rien cette destruction précoce des traits du visage. Je compris à l'instant que j'avais affaire à un caractère aussi ferme que celui de Giono. Mais j'avais de quoi répondre à ces deux caractères et j'avais sur eux la supériorité du secret. J'étais assis sur mes quarante pages déjà écrites et ça ni l'un ni l'autre n'était près de le savoir.

Thyde m'avouera plus tard que c'est ce jour-là, après mon départ, que Giono lui dira :

— Thyde, vous devriez vous intéresser à ce garçon qui est malheureux chez lui.

Ils se connaissent très bien. Thyde est déjà avec Giono dans la confidence de sa vie. Elle réside à Bandol mais elle vient à Manosque le plus souvent possible.

— Tu n'as pas lu *La Rue courte* ? me demande Giono à brûle-pourpoint.

Je réponds :

— Non, pas encore.

— Ah, c'est un grand livre, dit-il.

Alors la voix de Thyde s'élève, cassée, un peu chevrotante, ne correspondant pas à l'énergie qui se dégage de sa personne. Elle raconte, elle me raconte, l'histoire de *La Rue courte*. J'ai déjà consacré un paragraphe de *Pour saluer Giono* à ce conte de fées. Je transcris ici sans rien y changer.

Ils feront ensemble, dans le bureau de Giono, le paquet de *La Rue courte*, le premier roman de Thyde. Ensemble ils l'enverront à Louis Brun, directeur littéraire des Éditions Grasset, avec un mot de Giono. Brun en accusera réception à Giono en ces termes : « Dis-moi, de qui est *La Rue courte* ? C'est un livre remarquable, évidemment inspiré de Giono, mais avec quelque chose d'original. J'y suis toujours plongé dedans, je n'arrive pas à en sortir. »

Il publiera le roman six mois plus tard. La romancière, de retour d'Afrique, vivra le rêve, rarement réalisé, de tout auteur débutant. Elle trouvera dans son courrier en même temps le contrat de Grasset et les épreuves à corriger. *La Rue courte* sera salué sans une fausse note par plus de deux cents critiques, allant de Louis Martin-Chauffier à Ramon Fernandez et de Léon Daudet à Charles Maurras en passant par Robert Kemp et Frédéric Lefebvre.

Ce roman a été tiré en deux ans à plus de cent mille exemplaires et Thyde me racontera que ce jour où ils firent le paquet ensemble, Giono venait d'écrire le mot de recommandation à Brun et l'avait laissé traîner sur le bureau pendant qu'il allait chercher de la ficelle. Alors elle s'était emparée du billet pour le glisser dans ce paquet prêt à être emballé, craignant, me dit-elle, que Giono *omît* de le joindre à l'envoi.

Je vais être en relations suivies avec Thyde Monnier dès qu'elle me connaît. Elle loge à l'*Hôtel Pascal*. Elle me prête des livres, pas les mêmes que ceux que Giono me confie. Elle, c'est surtout social ce qu'elle lit. Par elle je connaîtrai *Les Thibault* de Martin du Gard mais aussi des auteurs que tout le monde a oubliés : Henri Poulaille, Victor Margueritte, Édouard Peisson, Pierre Hamp. Mais elle lit aussi André Gide et, quand je la connais, elle est plongée dans *Si le grain ne meurt*. Elle ne me propose pas de me prêter ses propres livres. J'aurai donc rencontré cette restriction chez deux écrivains à la fois : Giono, qui ne me donna jamais ni ne me proposa aucun de ses volumes, et Thyde qui, à la fin, n'y pourra plus tenir.

Je suis captivé par son visage aux fines rides et par sa voix complètement cassée. Ce visage, j'essaye de le reconstituer quand il devait avoir quinze ans, dix-huit ans, vingt-cinq ans. Je meurs d'envie de lui demander comment elle en est arrivée là. Puis je pense à Jef, lequel, à dix-huit ans, offre déjà ce vieux visage de clown fatigué, à force de faire le pitre. À plusieurs reprises, comme Jef, Thyde m'imita à la perfection des gens du cru car elle excelle à inspirer confiance, à se mettre à la portée des êtres, à leur soutirer confidences et aveux. Ensuite elle contrefait leurs tics, leur démarche, leur voix (en dépit de la sienne, brisée). Je les reconnais tous avant même qu'elle ne me les nomme et je comprends alors qu'elle fait ça depuis sa tendre enfance, que son visage est le reflet de sa communion avec les êtres. Elle peut

se mettre à leur place mais ce faisant, c'est le destin de tous qu'elle endosse.

Son visage est un cimetière de visages engloutis dont elle s'est un moment emparée, dont un moment elle a porté la douleur, la joie ou la passion. Et tout cela elle le transposera dans ses livres.

Elle a un amoureux dont elle se gausse. Elle l'a rencontré chez Giono dont il fut le camarade de tranchée. Il la course avec une assiduité bas-alpine lourdement gauloise. Mais Thyde, en dépit de ses rides, a une âme de collégienne. Cette manière de lui faire la cour excite son mépris et son rire. Le malheureux a un défaut de langue et il blême terriblement. Elle rit aux éclats en l'imitant.

Elle rit, elle pleure. Un jour venant lui rendre ses livres, il fait orage, tonnerre et éclairs se succèdent. Je frappe. Une voix mourante me répond d'entrer. Il n'y a personne dans la chambre. Thyde est dans la baignoire de la salle de bains complètement obscurcie, avec une bougie allumée sur la tablette et des boules Quiès dans les oreilles. Elle a rassemblé sur elle ses deux chiens pékinois. Elle a d'ailleurs communiqué sa peur de l'orage à sa chienne Chrinou qui claque des dents avec elle, à l'unisson. Elle est là, sanglotant, aux prises avec quelque chose que je n'ai jamais vu, dont je n'ai jamais entendu parler de ma vie. Elle a une crise de nerfs. Elle me prie, elle me supplie de lui prendre un tube qui se trouve dans la table de nuit et d'y prélever deux comprimés de Sympathil.

Alors je comprends que cette femme est *seule* et qu'elle ne veut plus l'être. Elle m'a déjà raconté que son mari est voyageur de commerce et qu'il la délaisse. Elle partage son temps entre sa villa de Bandol et la poursuite de son mari à travers les villes de France, avec ses deux chiens et sa valise.

Elle reçoit des visites : Serge Fiorio, cousin de Giono, Giono lui-même qui adore, dit-elle, lui faire ses confidences ; une admiratrice allemande de Giono qui a aussi planté sa tente à l'*Hôtel Pascal* et qui menace de se taillader les mollets à coups de lames de rasoir si Giono ne la reçoit pas. Je capte ébahi toutes ces histoires. Quand je rencontre dans l'escalier cette admiratrice qui est aussi artiste, je m'écarte avec respect. C'est une blonde bien en chair, robuste avec un vague regard bleu un peu égaré qui lui sied bien, mais Thyde m'a fait une telle description réaliste de ces lames de rasoir dont elle menace de se lacérer les mollets que je passe mon chemin, rasant les murs.

Thyde écrit le matin, me dit-elle, mais je peux venir, je ne la dérange pas. Et effectivement, un jour vers onze heures et demie où je lui rapporte un livre, je la trouve trônant sur deux oreillers, ses pékinois les quatre fers en l'air ronflant au pied du lit. Elle écrit avec un gros stylo, à l'encre bleu foncé sur un papier bleu clair. Elle est en train de rédiger *Nans le berger*, un livre qui sera le best-seller des

années 40, un livre qui lui vaudra des centaines de lettres de prisonniers de guerre qui se jetteront dessus dans les stalags parce qu'il leur rappellera la vie et ses douceurs.

Elle écrit à raison de huit ou dix pages par jour. Elle est en pyjama bleu pâle comme le papier de son manuscrit.

Elle me demande un jour à brûle-pourpoint si je n'ai pas déjà une histoire d'amour. Alors je fais comme tout le monde : je lui raconte ma vie, c'est-à-dire que je lui raconte Louissette, tout ce qu'elle m'inspire, tout ce que j'adore d'elle, tout ce que je voudrais être pour elle. Je brode un peu même, j'invente un peu qu'elle répond à mes sentiments. Et alors elle me dit :

— Mais est-ce que vous avez fait l'amour avec elle ?

Je me suis levé. J'ai failli partir. Je me suis vu instantanément debout et nu devant Louissette qui l'était aussi et cette vision a failli être insupportable. C'est en me mettant à la place de Thyde, à sa portée, que j'ai réussi à ne pas m'enfuir.

Le printemps arrive, Thyde va repartir pour Bandol. Elle veut venir vivre à Manosque pour être plus près de Giono et de Fiorio dont elle admire autant le talent de peintre que celui de son cousin Giono. Je ne lui parle pas, en revanche, de ma mère qui boit, ça elle l'apprendra par d'autres, et je reste muet sur *Périple d'un cachalot* et ça elle le saura dans six ans.

Un jour, elle me montre avec ferveur une grande photo qui représente une œuvre de Fiorio. C'est l'accouchement de l'aveugle du *Chant du monde* de Giono. Quand je vois ça je suis estomaqué. C'est aussi beau que du Giono. C'est héraldique, c'est pur, c'est du jamais vu.

— Et vous voyez, me dit Thyde, ce personnage-là à côté de l'aveugle, avec sa chevelure de mouton noir et sa minceur. C'est lui, c'est Fiorio.

Thyde a vu l'original du tableau et elle me dit :

— Et ça n'est que sans la couleur ! Si vous pouviez voir la robe bleue de l'aveugle ! Je vais en faire une pièce de théâtre et je l'appellerai *Joïa* !

Un jour, dans cette chambre modeste et décente quelqu'un pénètre après avoir frappé doucement. Thyde est en train de me lire le premier acte de *Joïa*.

C'est une femme qui entre. Je la reconnais tout de suite. Je la revois sur le Terreau appelant sa fille qui doit avoir sept ou huit ans maintenant et qui saute à la corde avec des camarades autour du monument aux morts. C'est l'épouse du notaire dont l'étude est au coin de la place. Je l'ai croisée aussi quelquefois quand je vais porter les épreuves des annonces légales chez les clercs.

Me voyant assis sur une chaise en train d'écouter, la visiteuse veut s'éclipser mais Thyde lui crie de n'en rien faire. Elle lui explique avec volubilité ce qu'elle est en train d'écrire. La visiteuse pénètre alors entièrement dans la pièce. Je me suis levé pour partir. La visiteuse se penche sur le lit pour embrasser Thyde. Pendant ce temps j'ai contourné la chaise pour m'en aller, mais tout en continuant ses embrassades Thyde me fait signe impérativement de me rasseoir. Elle tient absolument à me terminer la lecture de son acte.

Je revois la visiteuse souple, à demi allongée sur le lit pour achever ses accolades. Je vois la courbe de son corps qui ressemble, longue et ample, à celle que j'ai vue dans mon dictionnaire sous ce titre : *odalisque couchée*. Mais celle-là, d'odalisque, elle est bien habillée et elle porte un chapeau éblouissant dont je me demande comment il tient sur sa tête dans la position où elle se trouve.

Enfin elle se remet debout. Il y a un fauteuil au chevet du lit, et Thyde qui continue à parler la prie de s'asseoir et elle va profiter de l'aubaine.

— Blanche, asseyez-vous là ! Je vous présente Pierre Magnan, un garçon qui veut se cultiver.

Thyde ne sait pas, elle ne l'apprendra jamais, qu'à Manosque on ne présente pas un apprenti typographe à une dame dont le mari est notaire. Sa simplicité de Marseillaise trouverait ça hallucinant. Mais, grâce à cette simplicité, cette femme n'a pas vu que je n'étais qu'un apprenti.

Elle se tourne vers moi avec un sourire plein de charme et me tend la main. Que faire ?

Alors je me penche, cette main tendue je la remets lentement bien d'aplomb, le poignet tourné vers moi, je m'incline vers elle, j'en approche ma bouche et je dépose un baiser sans la toucher sur cette peau parfumée, comme je l'ai vu faire au cinéma.

Je ne sais pas à quel mobile, fou, stupide ou calculé, j'ai obéi en accomplissant cet acte. Quelle contenance outragée ou ravie celle qui en a reçu l'hommage ou s'en croit la victime va-t-elle prendre ?

Quand on a seize ans ce sont des choses que l'on peut faire sans que personne ne bronche mais à condition d'être du milieu qui l'autorise, ce que je ne suis pas. Par chance, ce jour-là, mais je me surveille un peu depuis que je connais Thyde Monnier, par chance je n'ai pas les ongles noirs et je porte mon pardessus de chez Peyrache comme cache-misère sur mon pantalon en tire-bouchon.

Cette facilité inattendue que je découvre chez moi ce jour-là avec épouvante, je l'utiliserai à diverses reprises tout au long de ma vie pour surprendre les femmes mais d'abord les hommes. S'ils ne trouvent jamais ridicule de se dandiner sur une piste de bal, en revanche, sauf pour quelques-uns d'entre eux très orgueilleux, se

pencher sur la main d'une femme pour lui rendre hommage leur paraîtrait du dernier comique ou du dernier bouffon.

J'ai osé ce jour-là, obéissant à je ne sais quelle ressource insoupçonnée de mon intelligence. La stupéfaction règne dans cette chambre du vénérable *Hôtel Pascal* qui n'en a certainement jamais tant vu. Les deux dames m'ont regardé accomplir ce geste qui n'est plus de ce siècle ni plus de ce monde et d'abord elles en demeurent muettes, puis j'entends la visiteuse s'exclamer :

— Mais il est très civil ce garçon, vous savez, ma chère Thyde !

Et j'ai suffisamment lu de livres désormais pour être capable de distinguer toutes les nuances. Si elle avait dit *il est très galant* je l'aurais méprisée mais elle a dit *très civil* parce qu'elle aussi elle pèse les nuances.

Elle a une voix profonde, lente, qui coule comme l'eau d'un ruisseau maîtrisé et comble de sa sonorité tout le creux de sa gorge et murmure à la fin sur la moue un peu boudeuse de ses lèvres. C'est une voix dangereusement raisonnable, à laquelle on se fie et que l'on croit quand elle vous rassure ; une voix aux aigus en alto et merveilleusement modulée, une voix faite pour accepter les reproches d'un amant berné en ne lui opposant que des paroles sensées qui l'amadoueront.

— Et moi alors ! s'exclame Thyde. Moi vous ne m'avez pas baisé la main !

Je me penche sur elle aussi pour la satisfaire. Elle porte à l'annulaire une aiguë-marine de toute beauté que j'utiliserai dans *La Maison assassinée* pour la passer au doigt de Marie.

Il y a un concert de rires qui me dispensent de répondre et je me rends compte alors, malgré ses rides et ses cinquante-trois ans, combien Thyde est jeune. Aussi jeune que cette femme blonde qui n'a pas trente ans et qui s'est construite soigneusement elle-même, en y pensant dès l'enfance, car en la détaillant à la dérobée je m'assure combien en réalité elle avait peu d'atouts au départ. Maintenant, elle est enfin en possession de la tête et du corps auxquels elle aspirait. Elle est le sculpteur de sa propre réalité, elle s'est façonnée, démarche, allure, réserve, élégance, quant-à-soi. Elle a même fini par devenir racée. L'esprit lui a été donné aussi par surcroît. Était-ce inné, en a-t-elle décidé comme pour son corps ? En tout cas elle est prête pour être aimée et elle va l'être.

J'ai devant moi, en écrivant ceci, la photo de cette morte quand elle avait trente ans. Quand elle était en pleine possession de sa beauté, de son talent à se faire aimer et de l'homme qui l'a aimée, lequel figure à côté d'elle sur cette photo : modeste et heureux.

Et je pleure. Oh, ce ne sont pas mes yeux qui pleurent. C'est mon âme. Et c'est pire.

Pendant ce temps, immuables, les choses de Manosque se déroulent au rythme de l'habitude, sans aucun changement. Il y a les matchs de *La Provençale* par ces dimanches après-midi à hurler d'ennui où l'on voudrait pousser le temps pour arriver au lundi. Il y a mes célibataires endurcis qui se sapent à mort le samedi soir pour descendre au brick. Sauf le premier Marcel. Celui-là depuis qu'il est amoureux transi de sa patronne, il lui consacre son abstinence en dépit des objurgations du second Marcel qui lui parle doucement et lui remontre sa folie, ce qui est bien inutile.

La menace de guerre qui pèse n'empêche ni la Saint-Pancrace, ni la fête du Faubourg-Soubeyran (avec le grand feu d'artifice tiré par la maison Agnelier de Pertuis), ni la foire-exposition. Le Rallye manosquin conjointement avec la musique municipale part en excursion voir le Tour de France à Saint-Tropez.

Il y a bien, de-ça de-là, quelques réservistes, spécialisés, que l'on rappelle mais ça n'émeut personne. On partira, on fera la guerre, on mourra, certains en réchapperont, il suffira d'être de ceux-là. Avec une pareille philosophie qu'on entend à tous les coins de rue, on est loin des discours officiels qui parlent du moral de fer du peuple français.

D'ailleurs quelques voix de droite s'élèvent. Dans *L'Écho de Paris* de monsieur Léon Bailby, un stratège de salon adjure les états-majors de modérer leur ardeur : « Nous n'avons pas une natalité assez forte pour nous permettre de grandes hécatombes. »

C'est Giono un soir en s'esclaffant qui me souligne cette phrase avant de jeter le journal au panier.

Tranquillement, sur sa nouvelle machine, mon patron compose ce qui sera le dernier *Cahier du Contadour* et ne paraîtra jamais. Il y a là deux textes. L'un inepte qu'on m'a jeté en pâture à composer, sans doute parce que tout le monde le trouvait barbant. On le pénalise d'ailleurs et je le compose avec l'un de nos plus mauvais caractères, le plus illisible et le plus ancien. Personne ne se trompe sur la qualité de cette facétie qui s'appelle *Mon livre* et se veut spirituelle. *Les Cahiers du Contadour* sont descendus bien bas.

L'autre texte s'appelle *Laponie*, et ça je comprends que Giono l'ait accepté. Il a toujours eu un faible pour le Grand Nord et ses lectures sont jalonnées par des histoires polaires.

En juin, Thyde Monnier disparaît de Manosque pour retourner à Bandol puis elle va soigner ses nerfs à Nérès-les-Bains. De là-bas elle m'écrit. C'est la *première* lettre que je reçois de ma vie : monsieur Pierre Magnan, 24, rue Chacundier, Manosque (B.-Alpes). J'en suis tellement éberlué que je garderai l'enveloppe pendant huit jours.

Elle veut s'installer à Manosque et me demande de lui trouver un appartement. Et elle ajoute : « J'ai terminé *Nans le Berger* et j'en suis

contente. »

Pendant ce temps, les démocraties résignées en sont arrivées à la conclusion que pour empêcher la guerre il n'y a plus qu'une solution : la faire.

Le 23 août Hitler et Staline, très satisfaits l'un de l'autre, signent le pacte germano-soviétique : Hitler parce que la neutralité de l'URSS lui laisse les mains libres à l'ouest et Staline parce que ça lui donne le temps de se préparer à la guerre pendant que Hitler s'usera à l'ouest.

Le 28 août, le patron très satisfait m'interpelle :

— Pierre ! Tu peux te préparer à partir pour le Contadour !

Depuis l'intrusion de Lucien Jacques il ne m'appelle plus Patou. Comme par miracle j'ai récupéré mon nom de baptême.

— Voilà, me dit-il, ce sont les épreuves des *Cahiers du Contadour*. Tu prends la bicyclette et tu y montes ! Et ne reviens qu'avec les épreuves corrigées. Voilà vingt francs pour le voyage !

En somme ce Sausau, en dépit des coups de pied au cul, ce Sausau est un brave homme.

« Le soleil n'est jamais si beau qu'un jour où l'on se met en route. »

C'est la fin des *Grands Chemins*, un livre de Giono écrit cinq ans plus tard. J'ai, en le lisant, retrouvé l'élan qui me portait ce matin du 31 août 1939, peinant sur ma machine vers le Contadour espéré.

Je ne passe jamais sur cette route plate, la seule du parcours, après le Revest-des-Brousses sans songer au jour où, à dix-sept ans, je pédalais de force dans le parfum de la lavande. Lure était devant moi. Je pensais aux quatre-vingt-dix pages du *Périphe* qui m'attendaient à la maison. J'étais exalté, pas exactement heureux car tout me portait à croire que le monde que je discernais autour de moi allait disparaître et probablement moi avec lui.

Sur tout ce pays, l'immense effervescence qui bouleverse les nations n'est pas perceptible et d'ailleurs ne le sera jamais. Les paysans rentrent les courges pour l'hiver et les distilleries de lavande fument leur parfum nostalgique.

Je parviens à Banon vers midi. Je m'offre à l'*Hôtel Crest* un repas plantureux où je laisse la moitié des vingt francs du patron. Je repars plein d'entrain, mais les jambes coupées, sur le chemin du Contadour.

Je pédale la langue pendante, je parle même, je discute à voix haute avec le vide :

— Quelle connerie ! Je te demande un peu ! Aller se faire fusiller pour des gens à qui la guerre ne fait même pas peur !

Je pense à Giono bien sûr. Et à la dernière phrase de *Recherche de la pureté*. Je suis d'ailleurs en train de me demander s'il n'a pas écrit tout l'article pour la beauté de ce titre qu'il avait trouvé.

Quand je m'engage dans ce chemin d'ornières et de pierraille qui passe sous l'école de Redortiers, il est près de cinq heures. Le poids de

ma machine m'exténue. Je ferai à pied la moitié du parcours, tandis que d'énormes nuages explosent dans le ciel, au-dessus des Fraches.

La nuit est venue lorsque je dépasse l'arbre de *Regain*. Je dévale jusqu'au Moulin dans l'obscurité. Il n'y a qu'une faible lumière et l'âtre est froid. Il n'y a assis qu'un seul homme qui écrit sur le coin de la table. Je ne le connais pas. Je lui dis :

— J'apporte les épreuves !

Il me répond :

— Tu trouves qu'il n'y en a pas déjà assez comme ça ?

Il fait un geste vague.

— Ils sont tous là-bas, aux Graves.

Je repars avec mon vélo. La nuit est très noire et pourtant la masse du Ventoux est encore parfaitement visible. Aux Graves, la porte de la cuisine sous l'auvent offre un grand rectangle lumineux pour accueillir. Des silhouettes imprécises se coulent de la citerne aux étables. Il n'y a presque pas de bruit, pas de paroles assurées, pas de grands gaillards parlant haut comme d'habitude, pas de lecture, pas de rires et surtout pas de musique.

Le soir, c'est à peine si nous serons quinze, atterrés, autour de la soupe, en silence.

Il semble que le Contadour se compte, compare ses forces à l'écrasante multitude des guerriers de tout poil. Je me récite l'oraison funèbre qu'un poète, aveugle de guerre, vient d'écrire dans *La Patrie humaine* :

*Debout les morts ! Et regardez !
Voici venir sombre cohorte,
Des morts en sursis qu'on exhorte
Au respect des pas accordés.
Debout les morts ! Et regardez !*

*Ils vont, morne troupeau de bêtes
Vers l'abattoir qui les attend,
Ce sont les nouveaux combattants
La bourguignotte sur la tête,
Ils vont morne troupeau de bêtes.*

*De vos compagnons d'autrefois
Ils ont l'allure et le visage
Car ils ont aussi le même âge
Et porteront la même croix
Que vos compagnons d'autrefois.*

Cette lugubre complainte, il semble qu'elle flotte en filigrane sur le

Contadour de ce soir. Giono n'est pas là. Il doit être dans sa chambre chez madame Merle. Pour lui, c'est une veillée d'armes.

« Le pacifique est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal à vivre. Il est seul mais il est contre. »

Moi j'espère qu'il va capituler. S'il a un tant soit peu de respect pour ce qu'il lui reste à écrire, il doit faire comme tout le monde : obéir. D'autant plus qu'il a quarante-quatre ans. Il ne retournera jamais à la vraie guerre. Il a déjà donné. En septembre, s'il meurt pour la paix, la paix n'aura quand même pas lieu et lui sera l'un de ces héros morts dont il a tant médité. D'autant plus que je sais ce que font des héros ceux qui ne l'ont pas été et sont demeurés heureusement vivants : les héros finissent par ennuyer, par encombrer. Les monuments qui leur sont dédiés finissent par prendre trop de place chez les vivants. Finalement, l'humanité n'aime pas plus les héros que l'Église n'aime les saints.

Si Giono se laisse anéantir par la guerre, plus personne dans trente ans, au point où en est son œuvre, ne se souviendra de lui. Il aura droit à une ligne dans le dictionnaire du monde, croulant sous les noms d'autres génies ; en revanche s'il vit pour la continuer, personne, fût-ce dans cent ans, ne l'oubliera jamais plus.

Mais qui suis-je pour aller lui souffler tout ça dans l'isolement où il s'est réfugié ?

Je ne le verrai pas au Contadour et tous ceux que j'y verrai seront fantômes furtifs qui n'ont plus de raison d'être. Mon patron m'a dit, « Surtout, attends qu'ils aient corrigé les épreuves. Ne reviens pas sans les épreuves corrigées. » Or, lorsque j'assène sur la table le gros paquet des placards devant Lucien, celui-ci a un pâle sourire.

— Tu sais, tout ça n'a plus beaucoup d'importance maintenant.

— Mais mon patron...

— Quel âge a-t-il ton patron ?

— Je ne sais pas... trente-deux ans peut-être ?

— Alors ne t'en fais pas. Il va avoir à s'occuper de bien autre chose que d'un jeu d'épreuves.

Ainsi finirent *Les Cahiers du Contadour*, ainsi finit le Contadour. Le 3 septembre c'est la guerre. Contre les intelligences pragmatiques, les sottes communes avaient raison. Peut-être parce que, dans ces cas-là, elles sont toujours les premières à morfler, ce qui donne, sur les événements, une capacité prophétique supérieure aux analyses des purs scientifiques.

Hitler et Staline en vertu de leur pacte viennent de se partager la Pologne. Les communistes de tous les pays peuvent pavoiser. Leur idole vient de réaliser le vieux rêve des tsars et des papes : rayer de la carte ce peuple belliqueux et catholique et le ramener au sein de l'Empire russe. Belle victoire du prolétariat. Hitler a effacé le couloir

de Dantzig. La vieille Prusse est reconstituée. Ça suffit pour l'instant. Les démocraties résignées viennent de déclarer mollement la guerre à l'Allemagne ; mollement car elles n'ont pas de quoi la faire.

Et moi, le 3 septembre au matin, je me retrouve devant l'imprimerie fermée quand j'y arrive le vélo à la main. J'étais coupé du monde depuis le 30 août. Je m'attends à me faire engueuler par le patron parce que je ne rapporte pas les épreuves corrigées, mais celle qui repousse bruyamment les quatre volets de la devanture ce matin-là, c'est la plantureuse Cécelle. Dès qu'elle me voit, elle m'aspire contre elle, elle m'embrasse, elle m'inonde de ses larmes.

— Mon Dieu, Patou ! Quel malheur ! Nous sommes seuls !

C'est vrai et ahurissant. Il n'y a plus de second ni de premier Marcel ni de Sausau ! Les machines sont mortes, le système enrayé. Cette odeur qui me saute aux narines tous les matins, mélange de plomb, d'encre grasse, de potasse, de mégot froid, cette odeur qu'il me suffit d'évoquer soixante-cinq ans plus tard pour la respirer encore, elle est empreinte de désolation ce matin-là. Le composteur du second Marcel est chargé de lignes à moitié, tel qu'il a dû le laisser avant-hier soir.

Je jette un regard oblique aux paquets bien ficelés qui sont les deux cents pages de *Laponie*. À côté, il y a aussi les formes, mal ficelées celles-là, des cent soixante pages de *Mon livre*, par mes soins composées dans un vieux caractère terne. L'idée fugitive me traverse que, sans doute, la guerre vient d'éclater pour épargner aux *Cahiers du Contadour* la honte de publier une telle indigence. Ça aussi c'est la fin du Contadour. Je dis à la patronne :

— Vous allez fermer ?

Je pense à mon complet à carreaux et à mon pardessus que je n'ai pas fini de payer chez Peyrache. La Cécelle me répond d'un air outragé :

— Mais non ! Comment fermer ? On va continuer tous les deux !

Ils ont bien fait, mes pairs, de m'apprendre leur technique parcimonieusement, au compte-gouttes comme on faisait autrefois, au temps des corporations. Ainsi je me trouve aux prises tout seul avec des machines que je ne connais pas, avec un métier que j'ignore.

Composer ça va, mettre en forme, faire la mise en pages, j'ai observé, mais les machines ! Le Sausau tourne autour des heures entières pour les apprivoiser à l'aide d'une curieuse clé en s aux deux bouts pointus qu'il introduit dans les trous des écrous de réglage qu'il faut manœuvrer au millimètre près, tant ils sont vieux, usés, bancals. C'est par un jeu savant d'équilibre de tous les pas de vis qu'on obtient une impression parfaite. C'est une question de doigté, de coup d'œil, de *pif* comme dit le Sausau, bref c'est l'affaire de dix ans de pratique. Le patron, jaloux d'être le seul à savoir, n'a jamais fait partager sa science par personne.

Et maintenant je suis devant ce mystère sans aucune aide, sans manuel, sans mode d'emploi.

— Mais comment, dit la Cécelle, ils ne l'ont pas appris ?

Eh non ! Ils ne m'ont pas appris. J'ai l'angoisse au cœur : ma mère qui boit, les dettes de la famille, ce métier qui risque de me claquer entre les doigts et Giono, en plus, qu'on va peut-être fusiller.

Heureusement, de ce côté-là, ça s'éclaircit. Un soir, il pleut, débouche mon ami Jef hors du portail Saunerie. Je le vois encore : il s'abrite sous un parapluie et il tient à la main un rouleau de papier Canson.

— Tu sais où est Giono ? me crie-t-il.

— Non.

— Il est à la caserne Desmichels !

Il est navré, scandalisé. Il en ricane. J'ai envie de lui dire :

— Et alors ? Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ?

Je suis soulagé. S'il est à la caserne Desmichels c'est qu'il a obéi. Il est sauvé.

Le 7 septembre au même endroit, sur le boulevard de la Plaine, je vois apparaître Lucien Jacques qui m'appelle.

— Tu sais naturellement où se trouve Jean ?

— Oui, Jef me l'a dit.

— Qu'est-ce que tu veux, il a sa femme, sa mère, ses filles... que pouvait-il faire ?

Je lui réponds :

— Il a bien fait. À quoi ça aurait servi ?

— Oui, mais c'est difficile d'expliquer ça aux camarades. Il a tellement dit... tellement écrit...

Alors il me vint naturellement à l'esprit la question que tout le monde devrait se poser. Je suis étonné de pouvoir la formuler aussi nettement devant Lucien :

— Mettez-les devant leurs responsabilités, les camarades. Dites-leur : « Qu'est-ce que vous auriez voulu ? Qu'il se fasse fusiller ? » S'il y en a un seul qui vous répond oui, regardez-le bien en face !

Il m'observe longuement.

— C'est ce que tu penses ? dit-il.

— Oui.

— Moi aussi, dit-il.

Mais dans tous les journaux satiriques du moment et quelques autres, *Le Merle blanc*, *Le Canard enchaîné* par exemple, convenablement caviardés par la censure de Jean Giraudoux, au milieu de grands blancs et sans doute pour les meubler, il y a des citations assassines de Giono : « Le pacifique est devant les fusils. Il est seul mais il est contre » ou bien : « Il faut plus de courage pour être pacifique que pour être guerrier », et ces phrases sont soulignées de

noir comme des faire-part de deuil.

Quel est le bureaucrate facétieux qui s'est fait un plaisir de rappeler à Giono ses obligations militaires bien qu'il ait quarante-cinq ans, qu'il ait été gazé et que d'autres, plus jeunes, ne soient pas rappelés ? Mon père n'a que quarante ans et il est mobilisé sur place. Qui encore a eu l'idée saugrenue de le mettre au recrutement où il raconte sa guerre à ceux qui veulent s'engager.

En tout cas tous les éléments sont réunis pour le faire incarcérer, ce qui fut fait au fort Saint-Nicolas à Marseille d'où il écrit : « Bien des joies existent encore ne serait-ce que de regarder par exemple ce matin les admirables nuages qui sont établis au-dessus de la prison comme des palmes ou des ailes d'ange. »

Cette constance et cette résignation sont à rapprocher de ce qu'il écrira dans son journal à cette époque : « Ma lutte pacifiste. En réalité mon cœur me pousse (je pousse mon cœur) à lutter contre la guerre. Pour l'homme, pour l'humanité mais en réalité, cette humanité et son bonheur sont parfaitement indifférents à ma joie personnelle et à mon cœur. Je n'ai besoin que de créer des œuvres d'art. »

En 1939 à Manosque, on ne s'inquiète des faits et gestes de Giono que pour le ridiculiser ou le vilipender et tels qui deviendront des inconditionnels n'ont encore jamais lu une ligne de ses œuvres.

En revanche les ignobles s'agitent. Tel greffier, un beau jour, saluant des amis à la terrasse du *Glacier* leur annonce que Giono a été fusillé la veille au fort Saint-Nicolas et qu'il le tient de bonne source.

Il sera le seul d'ailleurs – hélas – à qui Giono ne pardonnera pas, et à cette même terrasse un jour où ce semillant greffier s'approchera de lui la main tendue, il lui refusera la sienne, disant sans élever la voix :

— Ah non, mon vieux. Tu m'as enterré beaucoup trop tôt.

Depuis Stendhal qu'il admire tant, c'est une constante que cette animadversion des villes natales envers ceux qui les illustrent. Pour Giono cela cessera un jour pour des raisons commerciales.

Même les amis d'enfance de Giono le brocardent un peu et, par timidité, feignent de le considérer simplement comme un des leurs un peu extravagant.

L'homme ne peut abriter dans son cœur qu'un nombre assez restreint de grandes émotions. Il doit faire un choix parmi elles. Giono à cette époque est victime d'un trop-plein. Son cœur ne pouvait pas assumer à la fois ses résolutions pacifistes et le nouvel orient de sa vie.

À l'époque, il fréquente les jardins d'Armide, une colline en friche qui appartenait à ma grand-mère maternelle, plantée d'oliviers hirsutes, de yuccas géants et d'immenses genêts en berceau sous lesquels les herbes ne poussent pas.

On sait aujourd'hui qu'en novembre et décembre 1939, en dépit de son incarcération et de sa boule à zéro (il ressemble à Chéri-Bibi),

Giono est au comble du bonheur.

Il va en effet entreprendre ce livre qui n'a l'air de rien mais qui marque le grand tournant et va projeter son œuvre au zénith. Ce livre c'est *Pour saluer Melville*, une centaine de pages à peine, alors que ce devait être une simple préface, mais où l'essentiel de son âme s'épandra en cette phrase prophétique : « Bienheureux ceux qui marchent dans le fouettement furieux des ailes de l'ange. »

C'est ici que pour la première fois, depuis *Naissance de l'Odyssée*, Giono va dépouiller son œuvre de ses préoccupations sociales immédiates et qu'il va lui conférer ce qui la rendra immortelle, c'est-à-dire *l'intemporalité*.

En novembre-décembre 1939, j'ai Giono pour moi tout seul ou plutôt avec Thyde Monnier qui a réparé. Elle lui a fourni un avocat marseillais obscur mais qui, à petit bruit, va obtenir le non-lieu qui libérera Giono. Entre lui et elle s'établit une sorte de complicité littéraire et j'écoute bouche bée ces deux forces de la nature se jeter à la tête leur conception du roman.

Quelquefois j'y vais seul. Il est libre. Il est vacant. Les amis ne sont plus légion et ne l'assiègent plus. Certains reviendront, d'autres jamais. Il me raconte des livres qu'il sème au vent, que je serai seul à entendre, qu'il n'écrit pas. Sa parole est un feu d'artifice de mots, de phrases, de constructions dans le vide qu'il jette par-dessus l'épaule. Chaque fois que dans ma vie j'ai rencontré d'autres écrivains que Giono, ils m'ont toujours fait rire par la parcimonie de leur imagination.

Pendant ce temps une étrange guerre s'alentit sur l'Europe où il ne se tire pas un coup de fusil.

Ma patronne a embauché mon ami Jacques. Je ne saurai jamais comment elle l'a soustrait au père Drac chez qui il travaillait jusque-là. Mais si Jacques est plus fort que moi en typographie, en revanche, en ce qui concerne les machines, il est aussi ignorant que moi.

Je tâtonne, je m'améliore au détriment de la clientèle. Mes premières tentatives de réglages sont lamentables. Tantôt l'impression est trop noire, tantôt elle est trop claire, ou bien alors, et c'est pire, elle est moitié claire moitié foncée.

La nièce de Martin-Bret, le Crédit agricole, notre meilleur client, me mène la vie dure. Il s'agit de grandes fiches sur carte de Lyon où les réglures recto verso doivent tomber l'une sur l'autre et se voir en transparence parfaitement confondues. Je n'y parviens pas. Je transpire là-dessus des heures entières mais à chaque jeu d'épreuves que je lui apporte la Gillette, c'est son prénom, me renvoie pour que j'améliore encore. Je n'y parviendrai jamais. Elle renonce. Elle se résigne à avoir des fiches aux réglures de travers.

En novembre, le père Borel, maître Auguste Borel, notaire, vient avec son bon regard et sa moustache nous persuader ma patronne et moi de reprendre la publication de *La Dépêche des Alpes*.

La Marinoni est inactive depuis le départ du patron et à le revoir dansant autour de cette machine, sans cesse armé de sa clé à réglage ou brandissant la burette d'huile, j'imagine qu'elle doit être dure à dompter. Il faut régler la pression, l'encrage, les rouleaux de gélatine qui passent sur les caractères, il faut talquer la palette d'osier qui reçoit chaque exemplaire pour qu'il ne reste pas collé dessus. Je vois tout ça. Je ne sais comment je vais m'en sortir. La patronne, qui n'y comprend rien du tout, me consulte d'un regard encourageant.

Ils sont tous les deux là, penchés sur moi comme sur un berceau, alors que je suis en train de saisir l'expression de mon Roderlans quand il découvre dans son capharnaüm le traité sur les denticètes. Comme si j'avais le temps de m'occuper de *La Dépêche des Alpes* !

— Vous savez, dit le père Borel, ça c'est comme quand on a pris un grand coup sur les oreilles, après, lentement, on se redresse !

Ce brave homme à la moustache bonasse et rassurante et qui paraît sensé et que j'ai vu au premier rang des Camelots du roy lors de la réunion où Jacques m'avait entraîné, ce pauvre homme ne sait pas, ne peut pas imaginer que ses convictions vont le mener plus sûrement à la ruine que s'il entretenait une danseuse ou une écurie de courses.

Mais, en 1939, on ne discute pas les propos de maître Borel, notaire, successeur de son père, chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire (comme Giono).

Je m'incline du bout les lèvres. J'ignore complètement comment je vais dompter la Marinoni pour qu'elle me rende quelque chose qui ressemble à un journal.

J'ai regardé ces numéros aux Archives départementales la semaine dernière. Ma foi... sauf quelque pâleur par-ci par-là dans la composition, on ne dirait pas que c'est un apprenti qui a fait ce journal à lui tout seul. Pas tout à fait d'ailleurs, outre Jacques qui compose uniquement, la patronne a aussi embauché le Zézé. Nous nous retrouvons tous les trois au bord des casses, le Zézé, Jacques et moi, qui ne faisons pas cinquante ans à nous trois.

Le Zézé d'ailleurs ne fera pas carrière chez nous. Il a trop d'imagination. Il a appris le métier chez Rico, l'Espagnol, la bête noire du Sausau qui l'accuse d'être embusqué (les Espagnols ne sont pas mobilisés), pendant que les autres se font casser la gueule ; lui, le Sausau, pour l'instant il se fait casser la gueule dans un bureau à Digne, en attendant mieux.

Mon Zézé, certain jour, concocte un programme de cinéma pour le Rex qui est un vrai chef-d'œuvre, seulement le nom de l'acteur principal y est trois fois plus gros que le titre du film. Le patron du

cinéma fait irruption à l'imprimerie en froissant ce prospectus qu'il brandit devant la patronne en exigeant la mise à pied de celui qui a pondu ça. Le Zézé est expulsé séance tenante. Il est interdit d'avoir du génie, fût-ce graphique, quand on a affaire à des imbéciles.

Quant à moi, pour des raisons différentes, les clients se plaignent aussi mais je suis irremplaçable. D'ailleurs, on m'a passé à vingt-cinq francs par semaine.

Pour Noël, de son bureau de Digne, le Sausau vient en permission. Pour la première fois, je suis invité à monter au second où se trouve l'appartement. Le Sausau m'attire contre lui et m'embrasse et me serre sur son cœur. Manifestement il m'est reconnaissant de lui garder la boîte ouverte. Il aurait mieux fait de m'apprendre le métier quand il en était temps.

Mais moi rien ne m'atteint. Je suis au comble de l'orgueil. J'ai noirci cent trente pages. J'écris *Périple*.

Je n'ai pas besoin de courir aux Archives pour retrouver *Le Canard enchaîné* du premier mercredi de janvier 1940. La caricature se trouve en haut et à gauche du numéro sous le titre, sur deux colonnes. Elle représente un couple de troufions les pieds dans la neige, la bourguignotte sur la tête et encadrant un fusil-mitrailleur. L'un est tourné vers l'autre et il lui dit :

— Je te souhaite une année...

La récolte des olives a été exceptionnelle cette saison-là, en novembre. Mon père, ma mère, ma sœur se sont loués pour aller les ramasser ou bien l'ont fait à *champart* c'est-à-dire de compte à moitié : moitié pour le propriétaire, moitié pour les cueilleurs. Nous avons de l'huile pour tout l'an.

On a même vu Giono dans ses vergers du Mont-d'Or pipe au bec, le couteau-scie à la ceinture pour couper quelques belles branches et les dépouiller de leurs fruits à son aise, au bon soleil des talus. Ses cheveux repoussent lentement. La prison n'est plus qu'un souvenir. La solitude demeure. Les contadouriens se sont dispersés dans l'amertume. Mais Giono est radieux. Le soir après les olives, il nous lit *Chute de Constantinople*, ce qu'il est en train d'en écrire.

Thyde Monnier a loué un appartement avenue Saint-Lazare et autour d'elle on commence à se rassembler. Il y a des garçons, il y a quelques filles que Thyde entreprend de confesser. Elle est avide des histoires d'autrui ; des dialogues de ses femmes de ménage qu'elle sténographie littéralement et qui feront l'ossature de la plupart de ses romans. Le noyau de fidèles s'agrandit peu à peu. Il y vient même de grands adultes, venus tenter leur chance auprès des jeunes filles.

Jef a trouvé une fiancée, elle est blonde, élancée et gracile, la vraie fiancée rêvée. Il peint. Maurice de par ses convictions s'éloigne un peu de nous mais jamais nous ne cesserons de nous voir, et bientôt il capitulera et viendra se joindre au clan Thyde Monnier.

L'appartement de l'écrivain n'est pas grand mais il respire le goût des choses éternelles. Elle fait des bouquets avec des fleurs d'hiver. Nous nous asseyons par terre, sur le tapis, devant le feu. On mange des châtaignes. Elle nous lit des poèmes. Le dimanche, nous allons

faire de longues promenades au bord du canal jusqu'au Portalet, jusqu'au siphon de Valvéranne.

C'est la paix ! Là-bas, au fond de la plaine notre sextant est debout, couvert de neige, symbole de notre éternité : c'est la tête de l'Estrop, notre sextant. Nous avons dix-sept, dix-huit ans. Nous écoutons Charles Trenet sur un phonographe à manivelle, ô ma nostalgie !

*Ce soir, le vent qui passe à ma porte
Me parle des amours mortes,
Devant le feu qui s'éteint...*

Jef est allongé, la tête sur les genoux de Jeannette. L'hiver nous enveloppe de sa quiétude.

Je me laisse prendre à ce confort mais tous les dimanches matin je remonte à mon grenier, je sors mon manuscrit du poulailler, je retrouve mon histoire là où je l'ai laissée et, les yeux sur le ciel, j'écris.

Thyde me soupçonne d'écrire. Je ne lui dis rien. Je lui lis ce que j'ai lu à Giono il y a deux ans. Elle trouve que c'est prometteur mais je me méfie de son enthousiasme. Dans un autre ordre d'idées, elle échafaude autant de châteaux en Espagne que Giono et Lucien Jacques.

Elle héberge un secrétaire, Franck Pinner, un juif qui sait ce que juif veut dire par les temps qui courent. Il a fui l'Allemagne et il est en partance pour l'Amérique par une filière.

À l'imprimerie, je demeure seul avec mon ami Jacques. C'est la pagaille autour de nous. Notre patronne est investie par sa famille. Les factures, l'argent, les victuailles, les objets neufs aussitôt délaissés sont éparpillés un peu partout à travers tout l'atelier. Un jour (j'écris ceci afin de me prouver que j'ai toujours été comptable de moi-même), un jour je vois toute une ribambelle de pièces de monnaie jetées sur le sous-main du cagibi où œuvrait autrefois l'ancienne Marcelle. La Cécelle est je ne sais où, alors je m'approche du pactole et je rafle une pièce de deux francs que j'empoches sans scrupule, sans regret, avec ma conscience parfaitement tranquille. Jacques s'est aperçu de mon larcin. Il rit mais, dès cet instant, il ne sera jamais plus le même avec moi. Il aura barre sur moi.

Je ne sais pas à quel mobile j'ai obéi ce jour-là. Deux francs de plus ou de moins ne changeaient rien à mon état misérable. Cet éparpillement de l'argent par notre patronne continua jusqu'à la débâcle, mais jamais plus je ne recommençai. C'est le seul acte vraiment délictueux que j'aie jamais commis et c'est aussi le seul qui ne m'a laissé aucune espèce de remords.

Un autre acte, au contraire, beaucoup plus significatif me fait encore monter au front le rouge de la honte. Je me souviens, c'était un

dimanche matin où j'attendais mes copains. J'avais deux pôles, d'un côté les étudiants : Maurice, Jef, Marc Lefebvre et Maurice Brun ; de l'autre les apprentis comme moi, Raoul, Jean. Jacques et moi, nous faisons un pont qui les reliait parce que nous lisions. Nous avons donné le goût de la lecture à tous mes camarades apprentis. C'est ce qui un jour les rapprocha des étudiants dont, dès l'abord, ils se méfiaient.

Je suis donc là ce dimanche matin, les attendant. La mère Molinas, sur ses pieds plats qui ont fait tant de chemin dans ce café, la mère Molinas essuie, brique, recherche le moindre coin où la poussière se soit accumulée. C'est une fourmi. Je l'ai vue en noir toute sa vie. J'arrive à peine à l'imaginer jeune. Elle a été veuve de guerre à trente ans.

Au bout de la banquette, désœuvrée, la Léa, la belle Léa, sa belle-fille, à la voix lente. Son mari, le Cyprien, est aux armées, quelque part du côté de Thionville, et la pauvre Léa se ronge les sangs en pensant à lui. Tandis que j'écris ça soixante ans plus tard, je vois le visage de ce Cyprien, obligeant et raisonnable, je vois le visage rond de cette Léa, tordu par l'angoisse permanente.

Pour dire quelque chose je lui demande :

— Il est dans quoi votre mari ?

— Dans la DCA, me répond-elle.

Et moi, comme un imbécile, car j' imagine toujours les tranchées de 14 et que tout vaut mieux que cet enfer, je lui assure d'un ton léger.

— Oh ben là, c'est pas très dangereux.

Elle éclate, elle m'invective, elle si calme d'ordinaire, elle vole vers ma table pour m'engueuler.

— Pas très dangereux ! On voit bien que tu n'y es pas !

Je rentre dans ma coquille, tout honteux, tout foireux. J'avais dit ça pour la rassurer avec mes faibles moyens. Mais tout d'un coup, je vois cette batterie de DCA, rustique, antédiluvienne avec son long canon dressé vers le ciel.

Le Cyprien sera tué au mois de mai au pied de sa batterie lors d'une attaque aérienne avec les deux autres servants. Il sera l'un des trois morts de 40 qui s'ajouteront aux morts de 14 sur le monument.

Je ne pus jamais prendre sur moi de retourner au *Café Molinas*. Je n'y ai jamais plus mis les pieds.

Afin de me prouver que nous sommes tous au même niveau, c'est un mois plus tard, après cette incartade, que quelqu'un vient m'annoncer à l'atelier qu'on vient de repêcher mon grand-père à la grille de l'usine de Sainte-Tulle sur le grand canal.

Une victime de la vie trop lourde. Il avait soixante-dix ans. Ma grand-mère diabétique perdait la raison et devenait aveugle. Ma mère

et elle *ne pouvaient pas se voir*. Et ma grand-mère n'avait jamais pardonné à sa bru de s'être mise à boire.

Pratiquement aveugle, elle ne pouvait plus rien faire à la maison, ni vaisselle, ni cuisine, ni laver le linge, et mon grand-père ne savait que travailler aux champs et il n'avait plus de champs. Successivement pour vivre, il avait vendu toutes ses terres : la Signore, le Grand-Lauront, le Petit-Lauront, Champ-des-Pruniers, l'Embarrade, Saint-Jaume, la Charrette et tout récemment Saint-Pierre et Saint-Lazare. Il ne lui restait plus rien que sa maison du 4, rue Chacundier.

C'était la victime désignée du changement de civilisation. Ajoutez à cela que quand mon père rangera les affaires de la famille, dans les deux tiroirs de la commode à la tête du lit, il trouvera deux gros paquets d'actions et d'obligations avec des coupons attachés et d'autres détachés dont chacun ne permettait même pas de vivre vingt-quatre heures. Ces actions elles-mêmes qui à l'époque, trente ans auparavant, avaient été payées avec du franc or de Germinal sur les conseils éclairés de quelque placier d'une banque quelconque, mon père en tirera de quoi payer le cercueil de mon grand-père et son enterrement, un point c'est tout.

Il ne restait donc plus à cet homme qu'à se détruire, ce qu'il fit. Je revois encore son corps dégoulinant qu'on avait littéralement jeté derrière la porte de la cuisine. En entrant, on mettait les pieds dans toute cette eau de Durance qui s'écoulait de ses vêtements comme d'une éponge, car il s'était jeté dans le grand canal avec son costume de gros velours, ses grosses chaussures, sa grosse chemise et son gilet.

On ne pouvait pas le mettre dans le lit où ma grand-mère couchera ce soir. Le Charles Raymond n'a pas de cercueil prêt pour un homme de cette taille et de cette corpulence (il pesait 105 kilos), il le fabriquera cette nuit mais il ne sera prêt que demain matin.

Alors tout le monde patauge dans cette eau répandue autour du corps. On a monté à la chambre ma grand-mère éplorée qui crie de là-haut.

— *Moun Mius ! Moun Paouré Mius !* (Mon Marius ! Mon pauvre Marius !)

J'écoute ces cris avec la plus grande attention. Je songe à l'animadversion qui séparait ces deux êtres, à leur silence obstiné l'un devant l'autre, à ces paroles immuables qui seules les reliaient quotidiennement quand je les observais depuis mes quatre ans :

— *As fa beuré lou muou ?* (Tu as fait boire le mulet ?)

— *Vo !* (Oui.)

C'était à peu près tout ce qu'ils se disaient en une journée. Ainsi donc elle le regrette, ainsi donc elle prend conscience qu'elle ne pourra plus remâcher ses griefs contre lui puisqu'il n'existe plus et qu'elle ne retrouvera jamais autour d'elle ce pas pesant, ce

grommellement permanent contre toutes les choses du monde qu'il m'a légué à moi comme un coffret à bijoux.

La cuisine est pleine de gens encombrants et inutiles : la tante Claire, sœur de ma grand-mère, dominant tout le monde de sa haute taille et qui n'éprouve strictement rien et qui ne va pas voir sa sœur là-haut dans sa chambre pour la consoler, parce que, dit-elle, ça l'*émotionnerait* trop ; l'oncle Désiré, frère du mort, glabre, impassible et même un peu martial ; il y a la remuante cousine Rose, la bouchère et son mari le grand Fernand ; la tante Rose, femme de Désiré que celui-ci a ramenée de Marseille, n'est pas venue, ce ne serait pas convenable et sa belle-sœur ne le supporterait pas. Il n'y a pas non plus ma mère, de même insupportable à ma grand-mère. Mon père n'est pas là, occupé par des formalités pour l'enterrement.

Pour faire asseoir tout ce beau monde, on a descendu de la chambre les meubles du pauvre ; ce sont six chaises de luxe en bois vernissé, à paillage vert et jaune, qui faisaient partie autrefois du trousseau de la mariée et qui ne servaient qu'à faire asseoir les étrangers lors des naissances et des morts.

Arrive le César Pourpre, neveu de ma grand-mère, greffier, agent d'assurances, toujours affairé, toujours en retard d'un rendez-vous, d'une minute à écrire. Lui non plus n'ira pas voir la veuve. Ce soin est dévolu aux pauvres femmes ses voisines que si souvent elle a obligées, d'un brin de persil, d'un œuf ou d'un conseil, qui la visitent si souvent, qui lui font sa vaisselle, lui allument son feu, qui sont compatissantes et disent, car elles sont veuves, qu'elles aussi elles ont connu ça.

Aucun des membres de la famille n'a jamais servi à rien à mes grands-parents et d'ailleurs ceux-ci ne leur auraient jamais rien demandé, sauf au Fernand à qui on a vendu la Dotane, ferme des parents de ma grand-mère.

Et ils sont tous là, bourdonnants, parce que ça se fait d'accourir quand un oncle, un beau-frère meurt. Et en plus il s'est suicidé et en plus c'est la guerre ! La Rose a perdu son mari en 14, son fils est au front, le César, son frère, son fils aussi est au front. Ça en fait des sujets de conversation. Ils ne se voient jamais. C'est une occasion. La tante Pourpre trouve le moyen de tirer un mouchoir de ses profondes et d'essuyer à ses yeux secs une sorte de larme.

Et moi je suis là, inutile, inactif et avec une furieuse envie de sortir. Je le dis. On m'attend à l'imprimerie. Mais tout le monde crie. On ne travaille pas le jour où son grand-père est mort.

Je suis donc là, prisonnier de ces quelques indifférents que le sort m'a donnés pour famille et que je ne verrai plus, d'ailleurs, jusqu'au prochain enterrement.

C'est la nuit d'après, tandis que le mort dans son cercueil est enfin devenu décent et que tout le monde le veille, que je vais ressentir la

douleur.

Mon grand-père... je n'ai jamais vu sur son visage l'ombre d'un sourire, ou bien alors il était sarcastique et il s'adressait le plus souvent au destin qu'il accusait. Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait et je ne lui ai jamais dit non plus, mais dès l'âge de quatre ans il me prenait par la main pour m'emmener au cinéma tous les dimanches après-midi. Il m'appelait *Pierré lou testard* (Pierre le têtu) et il avait raison.

Ce soir-là je suis parti alors que tout le monde le veille. Il n'y a pas de cierges, mon père l'a interdit. Son père était libre-penseur, toute manifestation de piété quelle qu'elle soit le ferait sortir de son cercueil.

Moi je m'en suis allé, comme quand ma mère boit, là-bas, vers Saint-Lazare, la route de Voix, à regarder de très loin les montagnes qui elles ne souffrent pas. Par la montée de Saint-Sépulcre, on les voit scintiller même la nuit.

Et tout d'un coup, tout seul, j'éclate en sanglots irrépressibles. Jamais je n'ai pleuré comme ça et jamais ça ne m'arrivera plus. Je suis d'une race où les larmes sont rares aussi bien que les rires. Je ne comprends pas pourquoi je pleure, alors que je ne l'ai pas fait pour ma grand-mère Brunel, qui a eu pourtant dans ma vie une tout autre importance.

Mais tandis que je sanglote – je me suis appuyé contre un platane pour le faire tout mon soûl – une certitude insidieuse se glisse en moi, m'explique patiemment, me chuchote à l'oreille la raison de mon chagrin et qu'il a de bien autres motifs que la mort d'un grand-père : c'est la grande loi de la nature qui commande à tous les hommes et à quoi je vais désobéir, et les larmes que je verse c'est pour demander pardon à mon grand-père de ce que je décide aujourd'hui après avoir regardé bien en face sa misérable dépouille. Je vais transgresser la plus sacrée des raisons qu'a l'homme de continuer d'espérer. Je vais interrompre la chaîne. Comme il a refusé de continuer à vivre, je vais refuser moi de donner la vie.

Cette pensée m'habite depuis longtemps et obstinément, la mort de mon grand-père ne fait que la cristalliser par la considération de sa misérable vie. Je n'aurai ni la force ni la volonté ni l'inconscience commune à tous les hommes de continuer ma race, de me continuer. Je laisse ce soin à d'autres, moi je me retire du jeu, mais on ne prend pas conscience de cette décision sans arrachement. C'est l'esprit dynastique qui pleure en moi et qui se plaint. Mais je suis d'une lucidité effroyable au pied de mon platane.

Non, mon grand-père, je suis navré, mais mettre au monde des enfants qui auront ta vie, celle de mon père, qui auront la mienne car je ne suis pas plus que vous doué pour la lutte et eux ne le seront pas

non plus, ce ne serait pas raisonnable.

J'ai bien pesé le pour et le contre. Même mes Cyclades du soir sur Toutes-Aures qu'ils auraient pu contempler aussi ne valent pas le prix qu'il faut les payer. Ce monde n'est pas bon et vous nous avez appris avec constance qu'il n'en existe pas de meilleur et que même la mort est sans aucune espérance.

En conséquence, ne pas être né est meilleur que toute chose. Le seul refus d'obéissance qui soit efficace c'est à la nature qu'il faut l'opposer. Les libertaires comme toi qui s'en sont pris à l'Église se sont trompés d'adversaire, tu as courbé la tête, tu as consenti à continuer la dynastie. Les libertaires qui ont femme et enfants me font tout juste rire.

Voilà le dialogue que j'ai entretenu avec mon grand-père mort la veille tout en pleurant.

Mon retour à Manosque dans la nuit fut sans bruit et sans même le murmure du vent. L'oraison funèbre de la dynastie des Magnan n'a provoqué aucune émotion au milieu du flot ininterrompu de dynasties anéanties par la guerre qui traversaient l'Achéron en ce temps-là.

Je dus pendant quelques jours aller veiller ma grand-mère dans la chambre solitaire mais j'avais de quoi occuper mes soirées. Sitôt qu'elle s'était couchée, je sortais mon manuscrit du cabas en toile cirée où je le trimbalais, et au bord du petit lit de fer où j'absorbais quand j'avais quatre ou cinq ans un raisin à l'eau-de-vie pour faciliter mon sommeil, je posais mes feuillets et mon encrier sur le lit et moi sur une chaise. J'éteignais la lumière de l'alcôve où reposait ma grand-mère, et moi j'écrivais à la chiche clarté d'une ampoule de 25 watts.

Et pendant ce temps, l'année avance vers le printemps. Un beau matin nous nous réveillons avec des affiches fraîchement collées aux quatre coins de la ville, nos murs en sont tapissés. Elles sont destinées à soutenir le moral de l'arrière. Elles couvrent chacune six mètres carrés. Elles représentent les cinq parties du monde avec au milieu, en rouge, l'Allemagne et l'Italie et, sur le bord de cette mappemonde déroulée, le minuscule Japon. En travers de cette affiche, énorme aussi, un slogan s'inscrit d'un bout à l'autre qui assure : *Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts.*

La guerre se durcit et aussi la détermination des notables. D'anciens combattants ne voulant pas demeurer inactifs se sont fait bombarder chefs d'îlot. Ils répriment sévèrement à coups de sifflet les volets mal clos sur les lumières des maisons. Ils en profitent pour traquer les couples dans l'ombre qui avaient cru que l'extinction des feux était propice aux aveux. Ils se font vivement rabrouer par ces censeurs scandalisés.

— Vous n'avez pas honte ! Pendant que les autres se font casser la

gueule !

Les amoureux ahuris s'enfuient sans comprendre pourquoi le fait de s'embrasser dans un coin tranquille peut porter ombrage à ceux qui sont engagés dans la guerre.

L'ère insidieuse de l'imbécillité commence à éclore dans villes et villages.

— Méfiez-vous de la cinquième colonne ! entend-on dire de partout.

C'est à cette occasion qu'on nous met pour la première fois sur fiche. Il fallut faire des photos d'identité. Après quoi, le commissaire municipal Rulland, la pipe au bec à perpétuité, nous fit tous passer devant sa sagacité rudimentaire. Ça donna ceci pour moi qu'il énonçait à haute voix à mesure :

— Nez moyen, front moyen, bouche moyenne, yeux...

Là, il s'y reprit à deux fois le commissaire Rulland.

— Approche-toi de la lumière ! Yeux... bleus ! annonça-t-il ahuri.

Qu'un tel moyen en tout pût avoir les yeux bleus l'esbaudissait, mais ma foi ! On voit de tout dans la nature et j'eus les yeux bleus pour le restant de mes jours car chaque carte d'identité fournissait à la suivante le même signalement.

Et c'est là, parmi les bals au profit de la Croix-Rouge et les matchs de football des minimes de *La Provençale*, que nous apprenons la mort de Cyprien Molinas tué au pied de son canon antiaérien.

C'est le 10 mai 1940.

Manosque entre en folie. On voit des cinquièmes colonnes partout. On fait livrer des tonneaux vides de *Routocol* (substances de goudron pour le revêtement des routes) entreposés sur les aires des Ponts et Chaussées. On les remplit de terre et on les dresse en chicane à chaque entrée de la ville, à chaque point stratégique. Ce sont d'anciens combattants qui dirigent la manœuvre car ils savent eux comment on dispose des chicanes. Après ça on réquisitionne des gens de mon âge pour garder ces avant-postes.

Avec sept ou huit jeunes, nous touchons pour nous commander un garde forestier particulièrement juteux. C'est un ancien adjudant de carrière. Il s'est sanglé dans cet uniforme devenu un peu étroit et il a enroulé ses bandes molletières comme au bon vieux temps. Ensuite il nous a conduits au pas gymnastique jusqu'au pont de Drouille, à l'issue de la ville que nous devons défendre. Il porte au ceinturon un étui contenant un revolver d'ordonnance. Nous, nous ne sommes pas armés, que Dieu garde ! Nous sommes simplement chargés d'ouvrir l'œil et le bon, et notamment d'observer le ciel car c'est de là que l'ennemi pouvait tomber.

Il est clair pour notre cervelle rudimentaire qu'il suffirait d'un seul feldgrau descendu du ciel pour nous abattre tous comme des quilles d'une seule rafale. Quand l'un d'entre nous, et c'était souvent, émettait

quelque doute sur l'utilité du système, il se faisait rabrouer par l'adjudant en ces termes :

— Attention aux cinquièmes colonnes ! Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit. Allez les gars ! Vous en faites pas ! On les aura ! Ce sera dur, hein ! Mais on les a eus, on les aura !

J'ai honte en écrivant de rapporter ces âneries, mais la vérité c'est que nos têtes pensantes avaient inventé ces barrages inoffensifs non pas tant en fonction de l'ennemi que pour soutenir le moral des Manosquins et qu'on ne les accuse pas de n'avoir rien fait.

Pendant ce temps, les chars de Guderian se ruaient dans les espaces libres qui leur avaient été ménagés autrefois par nos états-majors cacochymes. Je pense à ces veillées d'armes, cigare en bouche, de ces états-majors autour des tables stratégiques, désignant du bout d'une cravache péremptoire le point exact des frontières où il n'était plus besoin de ligne Maginot. Après il y avait la Belgique, neutre ! Après il y avait les Ardennes impénétrables. (Même l'état-major allemand en 1944 croira à cette légende !) La preuve ! C'était par là, précisément, vers la Hollande, la Belgique, la France que se répandaient les chars de Guderian !

— Attention à la cinquième colonne !

Comme s'il y avait eu besoin d'infiltrer un adversaire dont la connerie des états-majors avait amplement suffi à le rendre mou comme un fromage blanc ! Comme si vivre dans un pays d'imbéciles comme nous y étions voués depuis vingt ans ne suffisait pas à expliquer le bas niveau de notre moral !

Je regagnai mon grenier, devant la grande baie sans vitre où, autrefois, on faisait monter le foin pour l'hiver de *la bête*, le cheval ou l'âne, aidé de quelque chèvre. Une pluie bienfaisante s'abat sans bruit et sans espoir de cesser. Elle tombera ainsi jusqu'à la débâcle, jusqu'à la drôle de paix.

Avec un orgueil non dissimulé je contemple ce tas bien rangé de feuilles vertes où se répand, véloce et présomptueuse, mon écriture noire. Pendant que les armées allemandes, balayant tout devant elles, descendent vers Saint-Jean-Pied-de-Port, j'écoute cette pluie ininterrompue qui fait prospérer nos jardins.

Je crois bien hélas pourtant que, tout pacifiste que je sois, j'aie ressenti au fond de mon être une humiliation coupable quand le front s'est ouvert comme un fruit mûr. Car la notion de patrie pour tomber de soi doit faire l'objet d'une réflexion profonde, être étayée sur des faits universaux tirés de l'histoire de tous les pays, être confrontée à la parfaite maîtrise de son argumentation face à la pression rugissante de ceux qui ont intérêt à ce que les tueries se fassent et se prolongent, car pour arriver à dépouiller le vieil homme de toutes ses convictions et à se dire : « C'est une transition, disait le renard, pendant qu'on lui

arrachait la peau », il faut faire appel à une intelligence qui n'est pas de ce monde.

Mais arrivent les lendemains qui pacifient s'ils ne chantent pas encore. Voici que nous apprenons par des actualités qui cette fois ne sont plus françaises (UFA) qu'un maréchal demande l'armistice et qu'il fait don de sa personne à la France, comme ces cancéreux en phase terminale qui lèguent à la science leur dépouille mortelle.

On ne tue plus. Des cohortes de prisonniers minables convergent vers l'Allemagne, désarmées, les godillots sans lacets, à travers une organisation débordée à laquelle il est encore relativement facile de se dérober.

C'est en regardant la grisaille sous la pluie de ces centaines de milliers d'hommes, désarmés, hors d'état de nuire mais *vivants*, que se dissipe ma vindicte contre les généraux qui, autrefois, avaient arrêté la ligne Maginot aux frontières du Luxembourg. Il fallait bien se persuader à la lumière des événements que si l'on avait prolongé ces fortifications jusqu'à Saint-Omer et à la baie de la Somme, la guerre au lieu d'être arrêtée par Pétain aurait duré encore jusqu'à ce que ma classe (1942) y soit engouffrée. Il y aurait eu de sanglantes batailles autour de ces casemates. Des forts de Vaux et de Douaumont comme à la guerre de 14, il y en aurait eu des douzaines car les citadelles imprenables n'ont jamais empêché les stratèges de croire qu'elles ne le sont pas. On les défend, on les attaque, on les reprend, on les reperd. Ça permet aux bons papas généraux de raconter à leurs petits-enfants combien *leurs hommes* ont été héroïques. Ça aurait fait tant de morts qu'un ossuaire allant de Verdun jusqu'à la mer n'aurait pas suffi à les ensevelir. Non. Nous n'avions pas une natalité assez forte pour nous permettre cette hécatombe.

Dès lors, les stratèges qui ont limité, peut-être faute de crédits, la ligne Maginot à l'orée des Ardennes méritent le panthéon pour avoir épargné la vie de deux millions de pauvres diables, humiliés certes, prisonniers soit, mais qui jusqu'à hier encore ne s'attendaient qu'à la mort sans phrase. Dans le concert des nations, à travers toute l'histoire, quel est l'état-major qui peut se vanter, par inadvertance soit, d'avoir épargné la vie de deux millions de citoyens qu'ils avaient d'abord promis au massacre ?

On ne saura jamais si le courant pacifiste qui traversa la France de 1930 à 1940, porté par tant de penseurs, tant d'écrivains, tant de pamphlétaires, tant de gueules cassées, si cette levée de boucliers eut quelque influence sur l'historique inflexion de l'armée française vers la défaite. Il s'agit probablement d'un concours de circonstances et sans doute de la supériorité intellectuelle des stratèges allemands sur les français. Ou bien alors, la providence elle-même s'en est chargée, alertée par cette prophétie du poète Charles Péguy qui l'écrivit avant

de mourir à la guerre :

« C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus de Français, il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre. »

En tout cas, les nations en concert accusent le coup. En ne tenant que dix jours devant l'armée allemande, l'armée française les a trahies. Pendant le court laps de temps où la pagaille noire empêche de filtrer tous les communiqués, on entend les nations hurlant à la mort dans leurs ambassades leur désillusion. Leurs imprécations montent jusqu'au ciel jusque dans nos journaux. Elles rappellent, les nations, le chèque en blanc que leur signa Clemenceau en 1923. Ce jour-là, cet auguste vieillard au crâne cabossé, évoluant on ne sait comment depuis le socialisme le plus pur jusqu'à l'incarnation de la Patrie, monta à la tribune de la Chambre des députés, et se transformant en Victor Hugo, il cria tout joyeux avec un air sublime : « La France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal ! »

Eh bien non ! Pas cette fois ! Le petit père des peuples, Staline, entre deux exécutions collectives, en retire sa pipe de la bouche et son sourire de chat faisant dans la braise s'efface dans sa moustache de bon papa, tant il est désagréablement surpris. Il n'est pas prêt ! Il comptait sur deux ans au moins de résistance de la valeureuse armée française. Dix jours ! Est-ce possible ? De même Churchill qui n'est pas prêt non plus. De même les États-Unis obligés de reconsidérer leurs positions. Tous ceux-là sont en droit de s'écrier : « Ce n'est pas de jeu ! »

Mais quel rapport y a-t-il à cette époque entre Manosque et la France, sauf que le pauvre Cyprien Molinas vient de mourir pour elle ? Comme est mort pour rien le lieutenant Guyon-Gelin, père de quatre enfants, qui sera le second mort de Manosque qui en comptera trois.

Mais il est bien difficile d'attaquer une Arcadie quand celle-ci réside dans l'âme de ses habitants. En ces temps de défaite, en une déambulation curieuse et investigatrice j'ai parcouru les rues de Manosque. Derrière les fenêtres qui ne se fermaient qu'à nuit close, j'ai vu se célébrer le même solennel retour que toutes les années précédentes, celui des prémices de l'été : fèves et petits pois, dans les salles à manger et les cuisines qui embaument ces légumes frais cueillis.

Ainsi, pendant quarante-huit heures où la stupeur l'emporte, il y eut des ménagères pour aller remplir au jardin des paniers faits pour le bonheur. Et l'on rencontra des gens le visage en berne par système et méfiance, mais le cœur un peu plus léger, lesquels ayant un frère ou un enfant aux armées se réjouissaient de les savoir seulement prisonniers. Prisonnier ce n'était pas mort.

En 14-18 on regardait dix fois par jour le chemin devant la ferme,

s'attendant toujours à l'arrivée des deux gendarmes réglementaires poussant leur bicyclette et venant annoncer la mort du maître. Et quand c'était une carte qui avisait qu'il était seulement prisonnier, si on faisait semblant d'être pris d'une courte honte, en revanche en famille on se réjouissait tout bas : ce frère, ce mari, ce père, n'allait plus mourir. Pourquoi voulez-vous qu'en une si courte période géologique, de 1914 à 1940, le cœur de l'homme ait évolué d'un iota ?

Bien sûr que les malheurs de la patrie vous remplissaient de tristesse, mais on savait par expérience que les patries ont la vie dure, alors que celle d'un homme est particulièrement tendre. La vie d'une patrie est construite pour être longue, celle d'un homme pour être courte.

C'est en vertu de toutes ces considérations qu'à Manosque, à partir de juillet 40, la vie reprit joyeusement ses droits, d'autant que tous les hommes n'étaient pas prisonniers. Les trois de l'imprimerie qui étaient mobilisés à Digne furent rendus à leurs foyers dès le 14 juillet (qu'on ne célébra pas), et tout de suite ils se remirent au travail et tout de suite moi, ayant réclamé une augmentation, arguant que le Drac notre concurrent m'offrait trente francs par semaine, le Sausau me rétorqua :

— Eh bien vas-y !

J'entrai donc à l'imprimerie Drac avec ce pactole hebdomadaire. Il m'avait embauché parce qu'il venait d'hériter d'un nouveau journal littéraire que mon ami Maurice, infatigable, avait mis sur pied, mais cette fois sans notre ami Jef. Ce mensuel s'appelait *Toutes-Aures*.

Une nouvelle jeunesse venait d'éclore à Manosque dont on ne savait pas très bien quelle était la tendance. Elle entourait toujours Maurice mais en revanche celui-ci s'éloignait de nous. Il était maintenant à la tête d'une troupe, la JLT (Jeunesse littéraire et théâtrale), qui jouait des saynètes un peu partout. Elle avait même réussi à monter une vraie pièce : *Les Jours heureux* de C.A. Puget. Maurice était aidé en cela par Raoul Curet qui faisait la mise en scène.

Toutes-Aures était le journal de ces jeunes gens. Il avait pour devise : « à tous les vents du ciel et de la terre ». Mais ce n'étaient plus les balbutiements de *La Muse* ni les articles pacifistes et mal écrits d'*Au-devant de la vie*, mort de sa belle mort. En revanche, Paul Drac finançait toujours l'affaire avec une page quatre d'annonceurs manosquins. Mais de nouveaux venus s'étaient insinués dans la rédaction et peu à peu ils soulevaient Maurice de sa place jusqu'à le débarquer afin de faire de *Toutes-Aures* un journal d'intellectuels.

Ces jeunes gens venaient d'Aix. Ils étaient trois étudiants et ils avaient imprimé à *Toutes-Aures* un élan bergsonien.

J'en composais les articles auxquels je ne comprenais absolument rien : « Plaidoyer pour la clarté », « Notre génération entre passé et avenir », « Permanence d'Henri Bergson ». L'un d'eux avait fait le

voyage pour rencontrer Claudel. Il en avait rapporté un article : « Les entretiens de Brangues. » Sous leur férule, au grand dam de Maurice, les abonnés à *Toutes-Aures* étaient passés de quatre-vingts à quarante.

Une certitude se faisait jour en moi, c'était combien le mot *écrire* comportait d'acceptions diverses. Ces étudiants utilisaient un langage d'initiés, de gens qui parlaient entre eux des mêmes choses. Ils ne lisaient pas Giono, encore moins Thyde Monnier.

Je n'avais rien de commun avec eux. J'écrivais pour des lecteurs qui avaient à peine leur certificat d'études comme moi. Même si j'en avais eu des velléités, à cause de ma mémoire qui me permettait de savoir par cœur de grands passages de tous ces livres subtils que Giono m'avait fait lire, je n'aurais pas voulu écrire autrement. J'écrivais pour les apprentis de mon âge qui voulaient s'évader un peu avec des histoires qui leur tiendraient un instant la tête hors de l'eau avant de retourner à leur monde minable. Alors, Bergson...

Ces étudiants faisaient partie d'un monde où l'on ne voyait pas les autres. Ils entraient à l'atelier sans dire bonjour. Ils me passaient sur le corps comme sur un ectoplasme avec des regards vides. Ils me cinglaient de leurs vastes carricks balayants et m'aveuglaient de leurs chapeaux à la André Gide.

Ils naviguaient lentement, entre les casses, importants et encombrants. Et pourtant, ils m'apprirent quelque chose d'essentiel dont je n'avais pas jusqu'ici saisi l'importance et dont peut-être manquait *Périple d'un cachalot*. À faire leur portrait dans ma tête, je m'aperçus qu'ils étaient comiques et que, réussissant à exprimer par quoi ils étaient comiques, je me dotais d'un élément indispensable à qui veut se mêler d'écrire. Le sens du comique, Giono l'avait au plus haut point, Thyde Monnier beaucoup moins, et c'est à cela que je devais prendre garde, c'était peut-être l'essentiel de ce que Giono avait voulu dire par son *incommensurablement*. En tout cas ça en faisait partie.

Thyde venait de s'installer à Manosque définitivement au 8, avenue Saint-Lazare, et autour d'elle s'agglutinait maintenant tout un cercle de jeunes gens et de jeunes filles qui avaient soif de liberté et qui voulaient parler d'amour.

Il y en avait une, grande et brune, pas jolie, pas belle, le visage carré, mais chez qui l'on sentait plus que chez une autre l'appétit de vivre. Elle devait avoir deux ans de plus que moi.

Un jour je la trouvai à la porte du cinéma où nous faisions la queue. Les cinémas, cette année-là, étaient toujours pleins à craquer comme si oublier l'époque était essentiel pour l'âme, même si c'était au prix de sanglants navets à visionner. Mais ce jour-là, avec Ginette ce ne fut pas le film que je regardai. Sitôt assis dans le noir, elle me prit la main et se tourna vers moi. Elle approcha sa bouche de la mienne. Pour la

première fois de ma vie, je sentis la langue d'une femme chercher la mienne et j'y répondis avec fureur. L'idée que Ginette fût belle ou laide ne m'importa tout de suite pas. Une entente bizarre qui n'avait rien de commun avec mon amour pour Louissette ni avec mes fantasmes nocturnes s'établit entre nous. Je bandais sans vergogne et je goûtais dans ce contact une bienheureuse attente pleine de promesses. Mais il faisait trop clair dans la salle et nous connaissions trop de monde, des amis d'elle et de moi qui riaient. Ce ne fut pas sans regret que je la quittai.

Le lendemain, avec plus d'entrain que d'ordinaire, je montai au grenier, je tirai à moi le manuscrit maintenant volumineux. J'en étais à cette tempête fluviale qui va emporter mon cachalot dans les abîmes de l'oubli. Mon père n'était pas là. Ma mère et ma sœur ramassaient les pommes de terre chez un paysan. Je suis seul. J'écris quinze pages d'affilée. J'inscris le mot *fin*. Je vais prendre dans mon chambron une feuille de papier kraft que j'ai rapportée de l'imprimerie. Je taque soigneusement les deux cent quatre-vingt-dix pages que je viens d'écrire. Je contemple ce tas, sidéré. Ce n'est point tant d'avoir inventé une histoire qui me rend très orgueilleux, c'est le travail matériel d'avoir couvert deux cent quatre-vingt-dix pages d'écriture, d'avoir eu cette patience, cette obstination, ce sacrifice d'heures, dont je me suis privé au lieu de vivre.

J'ai quand même appris quelque chose d'essentiel à l'imprimerie : c'est à faire un paquet correct. J'en fais un très convenable avec les pages du roman mais aussi en y ajoutant les feuilles vierges qui restent de la ramette. J'enlace ce colis avec une ficelle également en provenance de l'imprimerie. Je fais un nœud désordonné mais impossible à imiter.

Alors, je descends au poulailler sous l'escalier. Les poules s'égaillent en piaillant. Je soulève la grosse pierre plate où autrefois il y avait la mangeoire d'un âne ou d'une chèvre. Ça s'appelle une *crupi*, ça ne veut rien dire, c'est une sorte de cavité pour l'écoulement des eaux. J'y place mon manuscrit et je remets la pierre plate par-dessus. Il y dormira cinq ans.

À partir de là, les choses vont se précipiter de telle sorte que je renonce à l'ordre chronologique.

Thyde Monnier prend de plus en plus d'importance dans notre vie à tous. Jef se plaît chez elle, parce qu'il peut se vautrer sur le divan avec Jeannette sa fiancée. Il est toujours plein d'idées. Il veut faire une revue locale. Il veut faire pièce à Maurice avec son *Toutes-Aures*. Avec Thyde il crée un nouveau journal où elle collabore. Ça s'appelle *Jeunesse 40*. On me prie d'y donner un texte. J'en écris un à la hâte sur la jeunesse de Rimbaud qu'à peine je viens de lire. Tout cela s'imprime chez Paul Drac et ce sont toujours les commerçants de Manosque qui

payent l'impression par leurs annonces. Giono se fout ouvertement de nous, avec nos journaux.

Là-dessus, Maurice se sent isolé parmi ses intellectuels de *Toutes-Aures* qui ne répondent pas tout à fait ni à son originalité ni à son sens poétique. Il les quitte avec fracas, vivement encouragé par Thyde qui le prend sous son aile. Nous récupérons l'Éden pour nos réunions, la fameuse salle du pavillon qui apparaîtra dans mes livres d'une façon récurrente.

On donne à Maurice une grande page de *Jeunesse 40* où publier sa nouvelle : *Déodat Bridet*, je crois.

En octobre nous jouons une revue locale au cinéma le Rex, texte de Thyde Monnier, Jef Scaniglia et Maurice Chevaly, lequel, déguisé en vieille coquette, obtient un succès monstre.

Il pleut. La scène est étroite. Il y a quatre tableaux à la revue. Jef en a brossé les décors recto verso. Il faut les sortir dans la cour pour les changer. Un autre Maurice ami de toujours, armé d'un battoir, frappe les trois coups. Au pupitre, le maestro Agasse, comme ténor son fils, l'Agasson. En réalité, ils s'appellent Reynaud tous les deux mais ils ont des pommes d'Adam proéminentes comme les oisillons des pies. Nous faisons salle comble pour les trois représentations au profit de la Croix-Rouge. Après nous nous réunissons chez Thyde pour manger des cacahuètes.

La joie est notre compagne. Nous faisons la nique à la guerre, bien à l'abri, pour le moment, de la défaite de la France. Nous vivons littéralement en commensalisme et quand il faut se séparer pour aller se coucher, ce sont de grands soupirs. Ginette, en partant, furtivement dans l'embrasure de la porte obscure me fait caresser ses seins entre mes mains. Je me sens devenir homme mais j'ai toujours présent à l'esprit qu'inexpérimenté comme je suis, si je fais l'amour avec une fille je vais la mettre enceinte, ce qui me fait dresser les cheveux sur tête.

C'est mon imbécillité qui va une fois de plus décider de mon destin.

Nous connaissons, mes amis apprentis et moi, un cuisinier de notre âge qui vient de quitter l'*Hôtel Pascal* où il travaillait. (J'ai oublié jusqu'à son nom.) Il a été embauché à Roquefavour, près d'Aix, chez le frère de madame Bernard, de l'*Hôtel Pascal*. Il nous invite à aller un soir là-bas, nous y mangerons gratuitement et ensuite il nous mènera au bordel.

Nous hésitons, nous tergiversons puis enfin, un dimanche, Raoul Maurice (celui du battoir de la revue) et moi qui me suis fait prêter la bicyclette de notre ami Albert, nous pédalons vers Roquefavour où nous arrivons le soir. Le dîner est fameux, savouré au bord de l'Arc, sous les charmillles, dans la paix des grands arbres. Au dessert, notre ami arrive sapé à mort.

— Allez on y va !

— Où ça ?

— Au bordel !

On s'excuse, on prétexte la fatigue mais il nous houspille.

— Vous croyez pas que je vous ai fait venir ici pour rien, non ?

Il ne veut rien entendre. Il ne veut pas y aller seul, il lui faut de la compagnie pour ça. Alors on capitule, vannés, on reprend les bicyclettes. On entre dans Aix. On voit de loin dans la pénombre du bleu de méthylène une vague enseigne sous laquelle notre ami nous pousse.

Quoique très gentil et très obligeant, ce cuisinier est horrible d'âme en toute paix. Mais nous ne sommes pas dupes et nous sommes sur nos gardes. Nous savons ce que nous risquons. Manosque et les Basses-Alpes nous tiennent de loin en leur sainte garde. Nous savons qu'il ne nous faut ni boire, ni nous attarder, ni surtout *monter* avec l'une de ces filles. Le cuisinier lui n'a aucune de ces peurs et nous l'attendons pendant qu'il fait son affaire. Il redescend, s'ébrouant, il nous regarde serrés devant nos limonades intactes, étonné que nous n'ayons pas suivi le mouvement. Il croit que c'est une question d'argent, nous offre obligeamment sa bourse. Nous faisons signe que non, que ce n'est pas ça.

Si nous lui avions répondu que c'était pour ne pas nous gâter le goût de l'amour, il aurait été bien étonné car lui, de goût, il n'en avait aucun.

C'est au retour que mon imbécillité se donna libre cours et mon caractère exécrationnel qui m'a joué tant de tours dans ma vie. Je prétendis distancer mes camarades, malgré leurs objurgations, les engueulant parce qu'ils n'allaient pas assez vite. Je fonçai comme un sourd sur le vélo de ce pauvre Albert que je martyrisais. J'arrivai à Manosque en nage, me mis la tête sous le robinet du lavoir, enjoignis à ma sœur d'aller à l'épicerie me chercher une bouteille de limonade glacée que je bus en entier en quelques minutes. Le surlendemain je me retrouvai au lit, avec quarante de fièvre.

On fit venir le docteur Grandis qui diagnostiqua une bonne bronchite. Il n'y avait rien alors pour soigner ça. Il fallait faire confiance à la constitution du malade. Je restai au lit quinze jours.

À ma première sortie, je trouvai chez l'épicier un foulard parfumé et un livre : *La Rue courte*. Ignorant mon adresse exacte, Thyde l'avait laissé chez l'épicier Henri Gardon avec cette dédicace : *À Pierre Magnan dans l'espoir de notre rencontre*.

J'étais faible, je toussais. Je mangeais de la viande que ma mère allait supplier le boucher de lui vendre car elle commençait à manquer. Le soir, j'allais, le foulard parfumé à mon cou, jusqu'à l'Éden où les autres dansaient au son du gramophone. J'étais maigre et jaune.

Une curieuse sensation m'habitait comme si je n'étais plus de ce monde.

On alla au cinéma tous ensemble comme d'habitude, Thyde au milieu de nous. Dans les rires et le brouhaha, je me trouvai à côté de Ginette qui sitôt la lumière éteinte me prit la main pour l'approcher de son sexe. Thyde me dit plus tard qu'elle avait bien vu le geste et que c'est ce qui l'avait décidée.

Longtemps, je n'ai été aimé dans ma vie que par défaut ou par excès. Il m'arriva même une fois qu'une femme fit l'amour avec moi en pleurant à chaudes larmes, regrettant un amant perdu. J'ai été aimé pour ma solidité et non, comme la plupart des hommes, tel un aimant qui attire irrésistiblement. Sans doute n'étais-je pas aimable.

Pour Thyde Monnier je m'interroge. Elle a écrit sur moi trois volumes romancés qui sont sa version de ma personnalité.

D'autre part, elle appliquait à la lettre ce que Giono réprouvait tant : *nulla dies sine linea*, c'est-à-dire qu'elle tenait tous les jours de sa vie son Journal et qu'elle avait tous les jours quelque chose à dire. Quand elle est morte, les gardiens de sa villa de Cimiez firent, sous les orangers, un autodafé des trente volumes de ce Journal parce qu'ils avaient peur qu'elle n'y parlât d'eux. Dommage, j'aurais aimé me voir avec d'autres yeux que les miens.

Voilà. Le soir de ce cinéma, Thyde m'invite à dîner chez elle. Je ne me souviens plus ni de ce que nous avons mangé, ni de ce que nous avons bu. C'était dans la cuisine. Après nous sommes passés dans la pièce de la cheminée où il y avait sur la table les derniers asters de la saison et un grand tapis devant l'âtre qui flambait. Nous nous sommes allongés tête-bêche avec de la musique sur le tourne-disque. Elle a fumé une cigarette, Abdullah petite à bout doré, agrémentée d'une goutte de parfum, puis elle s'est mise à me caresser la cheville de plus en plus vite. Une pensée terrible m'a traversé l'âme sans s'arrêter : « Avec elle tu ne risques rien. » Non, je ne risquais pas de rendre mère une femme de cinquante-trois ans. J'ai dit :

— Vous ne trouvez pas que c'est drôle tout d'un coup, ce soir ?

Voilà. C'est le 12 novembre 1940. Je fais l'amour pour la première fois et pour la première fois je vais devoir dire je t'aime à une femme pour qui je n'ai que de la compassion.

Et trois sur vingt en libido comme jadis en mathématiques.

Je vais descendre nu et cru dans la fosse aux femmes. Elles ne me feront pas de quartier.

- 1 J'ai expliqué ailleurs de quoi il s'agissait.
- 2 Voir *L'Amant du poivre d'âne*.
- 3 Voir *L'Amant du poivre d'âne*.
- 4 Voir *L'Amant du poivre d'âne*.
- 5 Voir Gilbert Joseph, *Une si douce occupation*, Albin Michel.
- 6 Voir *L'Amant du poivre d'âne*.
- 7 Voir *L'Amant du poivre d'âne*.
- 8 *Pour saluer Giono*.